



3 1761 07036673 7

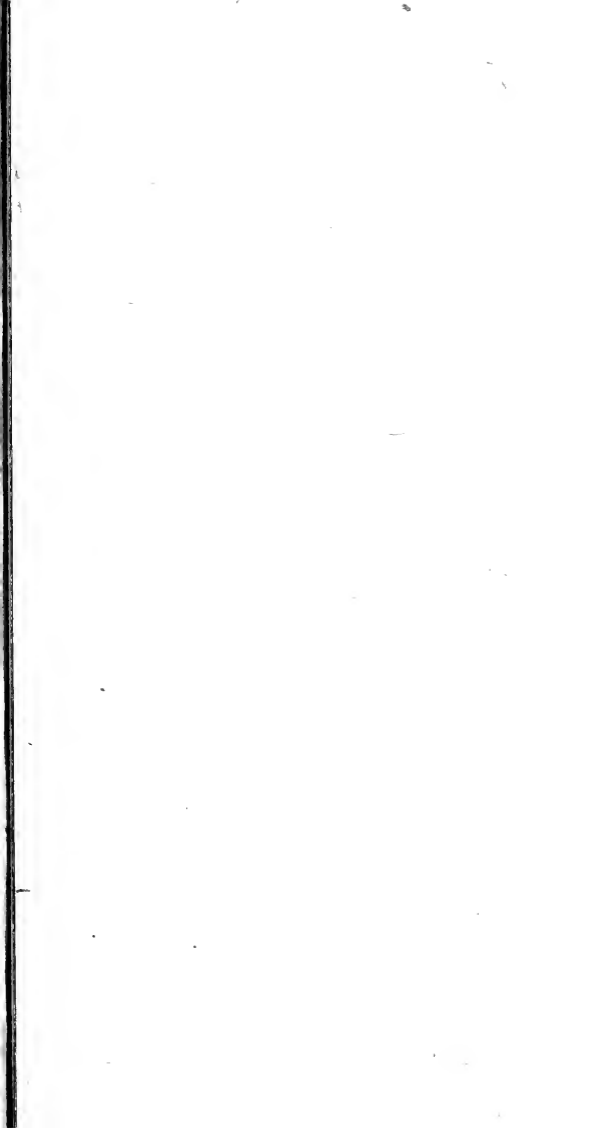


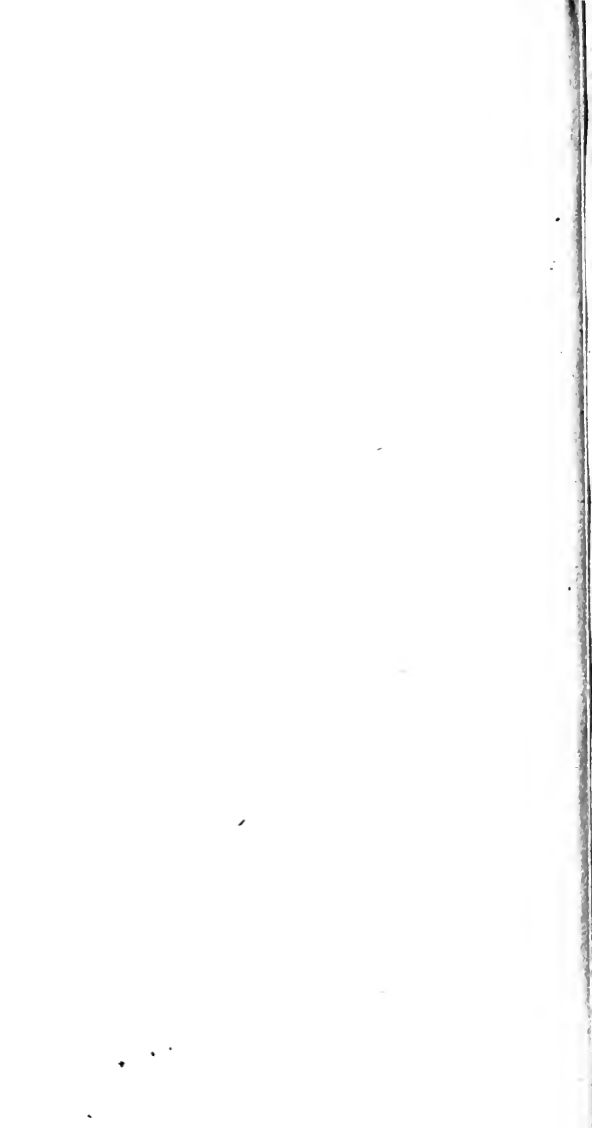


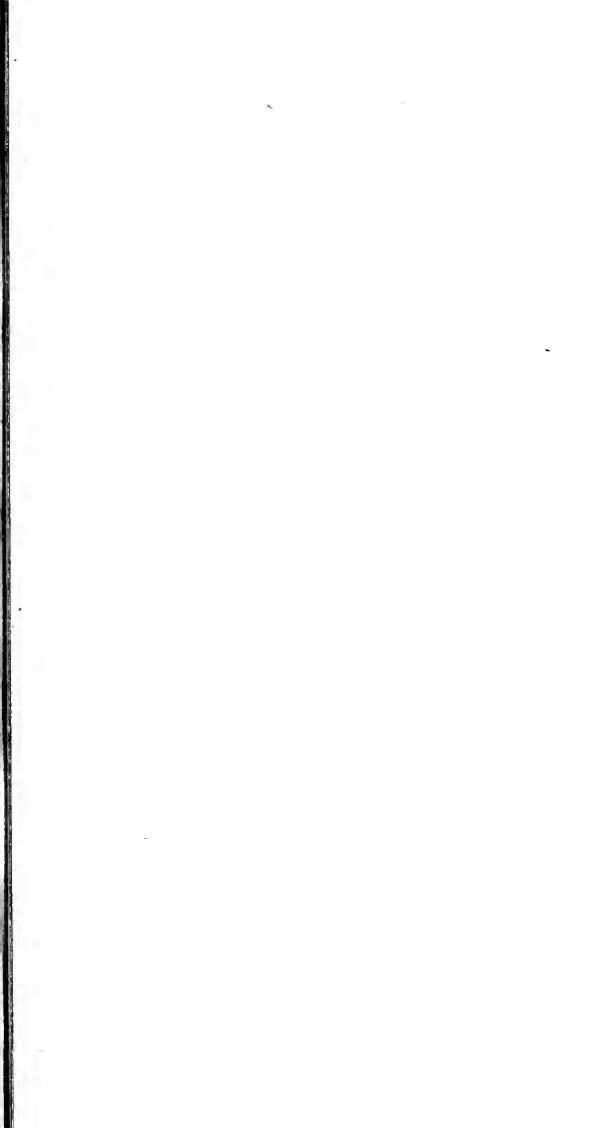
John 2:10

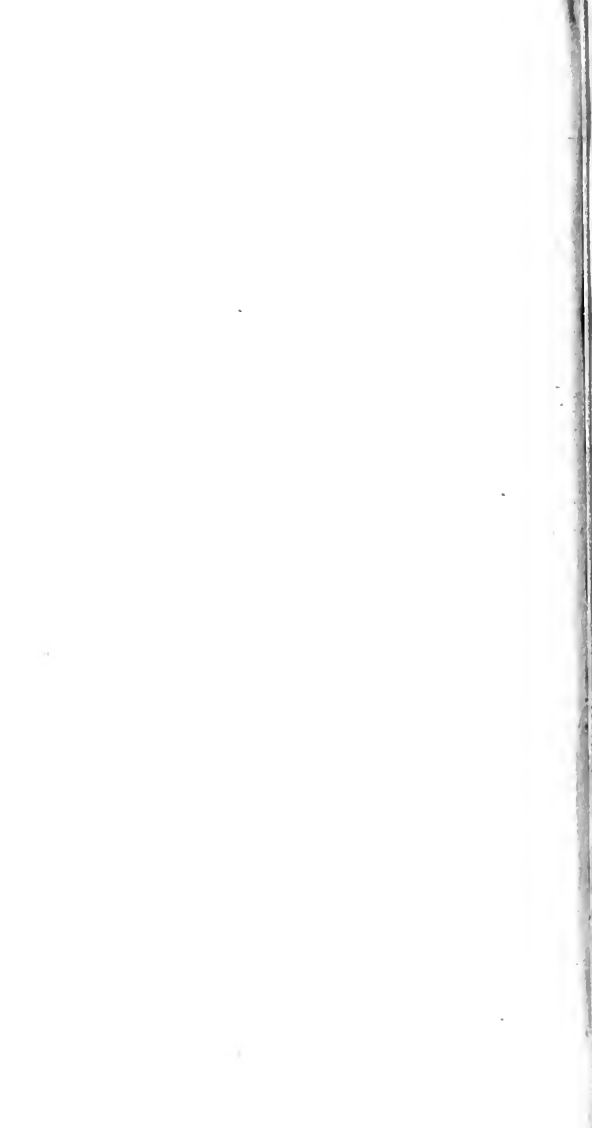
471

• 2







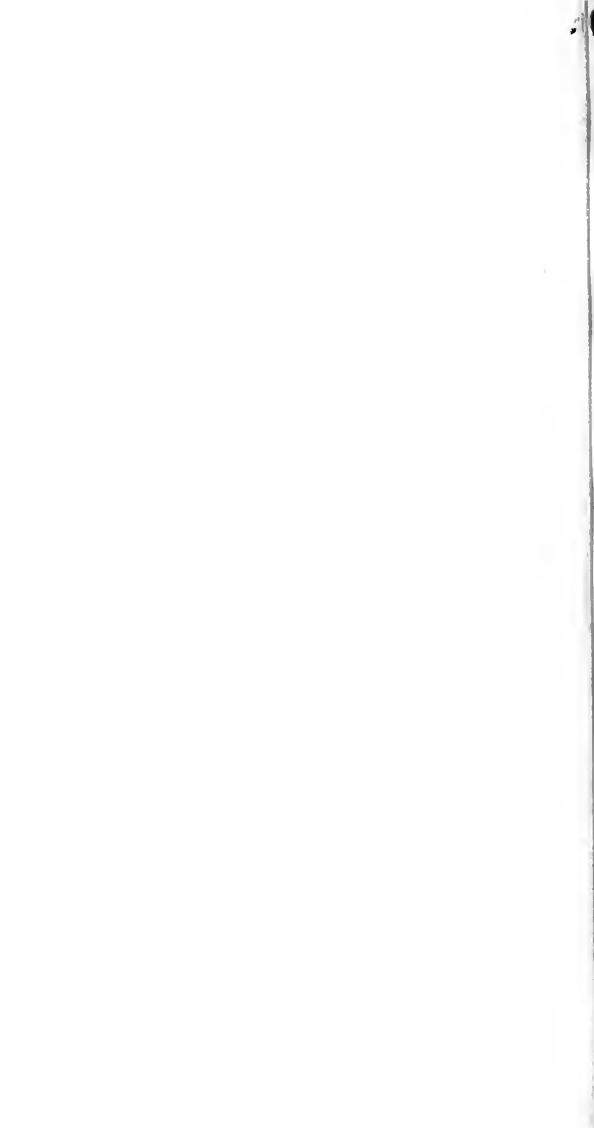






*Si, sous un nom d'emprunt, autre fois si charmant,*  
**MAILLARD** *brilla sur le Parnasse;*  
*Aujourd'hui sous le sien encor plus dignement*  
*Il sait y conserver sa place.*

*J. B. Rousseau.*



EN VERS ET EN PROSE

DE

Des Académies Royales des Sciences & Belles-Lettres d'Angers, Caen, la Rochelle, des Sociétés Littéraires d'Orléans & Chalons sur Marne, de la Société Royale de Nancy, & des Académies des Ricovrati de Padoue, & des Rinnovati d'Afalo.

A M. DE MACHAULT, *Garde des Sceaux,*  
*Ministre Général de la Marine.*



286809  
A- 5- 33

Chez JEAN SCHREUDER,  
& PIERRE MORTIER le jeune.

PQ  
1977

D52

1759

2.1

# P R E F A C E

ET MEMOIRES HISTORIQUES

## DE L'AUTEUR.

**J**E sçais bon gré à Mr. l'Abbé d'Aubignac d'avoir suivi les règles d'Aristote, disoit le grand Prince de Condé, mais je ne pardonne point à Aristote d'avoir donné des règles, qui ont fait faire une si mauvaise tragédie à M. l'Abbé d'Aubignac.

Ces ingénieuses paroles du César des François, peuvent s'appliquer à plusieurs des Ecrivains de notre tems. Si l'un d'eux met aujourd'un recueil, un livre d'Ode, il ne manque pas de placer à la tête du volume un discours sur l'Ode, afin que le Public prévenu décide du mérite de ses Ouvrages, par les connoissances qu'il affecte dans ce genre, qui lui promet des moissons de lauriers; si le génie d'un autre s'est exercé dans la brillante & difficile carrière du Poëme héroïque, il commence par tacher d'ébranler le thrône sublime où les suffrages de tous les siècles ont élevé Homere & Virgile; il fait ensuite le procès aux Poëtes en toute langue, qui les ont suivis, desorte qu'il n'est pas mal aisé de sentir, quelle est la place, que sans l'oser dire, il prend en secret pour lui-même. Si l'histoire a été l'objet de ses recherches & de ses veilles, il débute par un long traité sur la vraye

manière de l'écrire, & passant en revue tous les Historiens qu'il a lus, l'un s'est égaré dans la Chronologie; l'autre a mal rapporté les faits, ou par flaterie, ou par ignorance, ou par intérêt; celui-ci a trop d'abondance destilée; celui-là trop de précision, si bien qu'après avoir fait l'admiration de ses contemporains, il sera le seul que les Historiens à venir prendront pour modèle. S'il s'est engagé par caprice dans un Ouvrage de caractères & de réflexions; ici c'est un Missionnaire qui tonne en furieux contre les vices qu'il paroît détester; là c'est un élégant Panégitiste, qui peint avec art les vertus qu'il connoît peu, ne les ayant jamais pratiquées, & démentant par sa conduite les sages maximes qu'il ressassé & dont il fait l'éloge. *Plutarque, Sénèque & la Bruyère*, n'étoient que des novices auprès de lui.

A la lecture de ces sçavans préambules, où l'Auteur insinue, que les plus célèbres qui l'ont devancé, avoient manqué à quelques-unes des conditions nécessaires à la perfection; il n'est personne qui ne se persuade qu'il va lire des choses merveilleuses. Mais on demeure très étonné, en voyant que plus on lit, plus il faut rabattre de l'opinion avantageuse qu'on avoit conçue.

Comme je me crois avec raison fort au-dessous de ces célèbres discoureurs, je me garderai bien de rien dire des ouvrages qui forment ce Recueil, de crainte qu'on ne retorque contre moi avec plus de justice, la faillie de M.  
le

le Prince de Condé au fujet de la Tragédie de M. l'Abbé d'Aubignac.

C'est pourquoi, laiffant à part des réflexions, qui ne feroient peut-être, qu'à rapprocher des yeux du Lecteur les défauts de mes vers & de ma profe, je lui plairai peut-être d'avantage en lui faifant un vrai récit des caufes & des fuites de ma métamorphofe en Mademoifelle de Malcrais de la Vigne, dont la Scène Originale a fi longtemps amufé le Public.

Il y a plufieurs années, que cette aventure comique parut dans le X. Tome des *Amusemens du Cœur & de l'Esprit*. Je l'écrivis par complaifance pour un homme en place, à qui je ne pouvois rien refufer. Mais j'en déguifai les motifs, & je fubftituai le badinage à la vérité, pour ne point mettre de mauvaife humeur le Chevalier de la Roque, Auteur du *Mercure de France*, qui devoit y jouer le principal rôle, & dont mon retour à mon premier fexe ne m'ôta point l'amitié. A Dieu ne plaife, que j'aye deffein de déprimer fes talens, fa probité & fa candeur. C'étoit un homme d'un vrai mérite. Je refpecte fa mémoire; & notre démêlé Poétique demeureroit enféveli dans les ombres d'un éternel oubli, fi je ne me fentois engagé par honneur de me défendre d'une note auffi fauffe que desobligeante, dont M. de Voltaire, a jugé à propos de décorer toutes les éditions de fes œuvres. Je prie le Lecteur de vouloir bien me

faire grace des Préliminaires qui vont préparer le récit de ma fortuite Mascarade. I. II.

Arrêté presque toute ma vie sur une côte, où le trafic du sel marin est plus en crédit que le commerce des muses, j'y nâquis pour elles avec une passion que je n'ai jamais pû vaincre, ni satisfaire; à peine avois je passé mon premier lustre, que j'avois toujours à la main les fables du charmant la Fontaine, elles faisoient la plus douce récréation de mon enfance.

*Ha mihi charta nuces, hæc est mihi charta libellus;  
Alca nec damnum, nec facit ista lucrum.*

J'allai faire mes humanités à Vannes, au collège des Jésuites, sous ces excellens maîtres de Religion, de Science & de Politesse, à qui je vouai dès mes plus jeunes années des sentimens d'estime & de reconnoissance, que le temps & la distance des lieux n'ont jamais affoiblis. J'avois une extrême envie d'entrer dans leur Société. Mon Pere pour m'en détourner m'envoya faire mon cours de Philosophie à Nantes sous les Pères de l'Oratoire. J'y fréquentois les écoles du Droit. De-là j'allai à Rennes où je fus reçu Avocat au Parlement. Mais mon aversion décidée pour tout ce qui s'appelle chicane ou procès, me fit renoncer à cette profession. J'en cherchois une qui fut plus tranquille, & qui put s'accommoder par intervalle avec mon goût  
pour



pour la Littérature. Mais dans un Siècle où tout est à prix d'argent, je n'étois point en état d'acheter de la protection :

*atqui*

*Et genus & virtus nisi cum re vilior algâ est.*

Condamné par la loi de ma destinée à m'exiler, dans le lieu de ma naissance, j'y retrouvai M. Bouguer, mon compatriote. L'Amitié qui nous avoit unis dès l'enfance s'étoit fortifiée avec l'âge. Nous devinmes inséparables. Mais sçavant presque au berceau, illustre quand les autres commencent à paroître, couronné trois fois par l'Académie Royale des Sciences, qui lui devoit une place au rang de ses membres les plus distingués, la Renommée me l'enleva; & je me vis abandonné à la douleur du plus triste veuvage. Mes parens avoient tiré mon horoscope. Ils s'étoient convaincus suivant leurs justes remarques, que la Poësie ne me conduiroit à rien d'utile; dans cette idée qui les désoloit, ils n'épargnoient ni menaces, ni remontrances, pour me dégouter de cette debauché d'esprit qui devenoit une habitude invincible. S'il étoit quelque chose au surplus, qui dût me déterminer à renoncer aux muses, ce devoit être les avis tendres & paternels que me donna M. de Voltaire dans une Lettre que je vais rapporter. On verra qu'il connoissoit d'ancienne date *cet homme de Bretagne*, dont il fait mention dans sa note, sans laquelle je n'aurois jamais entrepris d'écrire cctte Préface Historique.

Ses conseils étoient judicieux; mais par malheur les louanges qu'il me prodiguoit avec un air de franchise & de bonté, me rappelloient à mon premier penchant, & c'étoit là précisément tacher de me guérir en me faisant boire l'antidote avec le poison. Sa Lettre fut occasionnée par une Épître en vers Marotiques, que je lui envoyai & que j'ai perdue. J'y prenois sa défense contre les critiques de la Henriade. Ce n'est pas la seule fois que la simpathie qui m'attiroit à lui, m'a fait entrer en lice; soit dans la conversation, soit par écrit, contre tous ceux à qui la jalousie ou la malice mettoit les armes à la main, contre un des plus grands & des plus beaux Esprits que le monde ait jamais eu. C'est ce dont il est facile de se convaincre par une de mes Lettres en prose insérée dans le Mercure de Décembre 1724. Voici celle dont il voulut bien m'honorer.

„ De longues & cruelles  
 „ maladies, dont je suis depuis long-tems  
 „ accablé, Monsieur, m'ont privé jusqu'à  
 „ présent du plaisir de vous remercier des  
 „ Vers, que vous me fites l'honneur de m'envoyer  
 „ au mois d'Avril dernier. Les louanges  
 „ que vous me donnez, m'ont inspiré de  
 „ la jalousie, & en même temps bien de l'estime  
 „ & de l'amitié pour l'Auteur. Je souhaite,  
 „ Monsieur, que vous veniez à Paris  
 „ perfectionner l'heureux talent, que la Nature  
 „ vous a donné. Je vous aimerois mieux  
 „ Avocat à Paris, qu'à Rennes. Il faut de  
 „ grands Théâtres pour de grands talens, &  
 la

„ la capitale est le séjour des gens de lettres.  
„ S'il m'étoit permis, Monsieur, d'oser join-  
„ dre quelques conseils aux remercimens que  
„ je vous dois, je prendrois la liberté de  
„ vous prier, de regarder la Poësie comme  
„ un amusement, qui ne doit pas vous déro-  
„ ber à des occupations plus utiles. Vous  
„ paroissez avoir un esprit aussi capable du  
„ solide que de l'agréable. Soyez sur que si  
„ vous n'occupiez votre jeunesse, que de  
„ l'étude des Poëtes, vous vous en repenti-  
„ riez dans un âge plus avancé. Si vous avez  
„ une fortune digne de votre mérite, je vous  
„ conseille d'en jouir dans quelque charge  
„ honorable. Et alors la Poësie, l'Eloquence,  
„ l'Histoire & la Philosophie feront vos dé-  
„ lassemens. Si votre fortune est au-dessous  
„ de ce que vous méritez, & de ce que je  
„ vous souhaite, songez à la rendre meilleu-  
„ re; *primò vivere; deindè Philosofbari*. Vous  
„ ferez surpris qu'un Poëte vous écrive de  
„ ce stile: mais je n'estime la Poësie, qu'au-  
„ tant qu'elle est l'ornement de la raison. Je  
„ crois que vous la regardez avec les mêmes  
„ yeux. Au-reste, Monsieur, si je suis ja-  
„ mais à portée de vous rendre quelque ser-  
„ vice dans ce pays ci, je vous prie de ne  
„ me pas épargner, vous me trouverez tou-  
„ jours disposé à vous donner toutes les  
„ marques de l'estime & de la reconnoissan-  
„ ce, avec lesquelles je suis, Monsieur,  
„ Votre &c. Voltaire.

La morale de M. de Voltaire étoit admira-  
ble.

ble. Ses leçons me revenoient à tout moment dans l'esprit; si bien que pendant plus de deux mois, dès que je me sentoís tourmenté de la demangeaison de faire des Vers, je relisois la Lettre de mon Mentor, & je me trouvois soulagé. Je fis même des adieux aux muses, dont je n'ai pu déchiffrer dans mes brouillards, que les fragmens qui suivent:

Funeste & doux plaisir, dont je fis mon étude,  
 Cruel présent des Dieux;  
 Muses, que j'adorai dans cette solitude  
 Recevez mes adieux.

Seize fois à mes yeux Flore avoit sur la plaine  
 Ranimé ses couleurs;  
 Quand j'osai me glisser aux bords de l'hipocrène,  
 Et chercher les neuf sœurs.  
 J'y connus de Virgile & d'Homere & d'Horace  
 La manière & la voix.  
 Tous trois sous Apollon présidoient au Parnasse,  
 Et nous dictoient ses loix.

J'y vis Anacréon, comme dans sa jeunesse,  
 Léger, tendre, badin.  
 Il avoit d'un coté sa riante Maitresse,  
 Et de l'autre du vin.

Que de fois mes Parens d'une étude inutile  
 Ont murmuré sans fruit !  
 Disant que l'art des Vers est un art infertile  
 Que la pauvreté suit.

.....  
 Laisse Horace, mon Fils, pour Cujas & Bartole,  
 Mets à profit ton temps.  
 Apprend d'eux le secret de vendre ta parole  
 A de riches Cliens.  
 Le Soldat pour Thémis suit le sort de la guerre,  
 Le nocher fend les flots.  
 Le Colon pour Thémis redemande à la terre  
 Le fruit de ses travaux.

.....  
 Quel dégoût au surplus d'avoir fait un ouvrage,  
 Sans espoir d'intérêt,  
 Dont le faux préjugé, la cabale volage,  
 Prononceront l'arrêt?

.....  
 Je fis connoissance avec le Pere du Cer-  
 ceau au sortir du Collége, par l'entremise d'un  
 autre Jésuite. Cet Auteur enjoué avec lequel  
 j'entretins jusqu'à sa mort un commerce de  
 Littérature & d'Amitié, quoique nous ne nous  
 fussions jamais vus, disoit fort agréablement,  
 & il avoit raison,

Qui

Qui fit des Vers , toujours des Vers fera ,  
 C'est le moulin qui moulut & moudra.  
 Contre l'étoile il n'est dépit qui tienne,  
 Et je me cabre en vain contre la mienne.

Je pris donc congé des Muses suivant la coutume de Messieurs mes confrères, bien assuré comme eux, que je ne tarderois point à manquer à ma promesse. En effet la preuve la plus certaine, que quelque chose qu'ils disent, ils n'ont qu'une foible & passagère veulente de quitter ces déesses, qu'ils cherissent; c'est qu'ils leur font toujours des adieux en Vers. On peut donc appliquer à la Poësie ces deux vers de Properce,

*Omnes humanos sanat medicina dolores,  
 Solus Amor morbi non amat artificem.*

Cependant je ne cessai pas d'aimer M. de Voltaire, que je regardai dans mon cœur, comme un ami sur lequel je pouvois compter.

Flaté de voir mon nom imprimé, emulation ordinaire à mon âge; j'avois envoyé de bonne heure mes petites pièces aux différens Auteurs du Mercure de France. M. le Chev, de la Roque parut à son tour dans cet emploi, & je continuai de lui faire part de mes bagatelles.

L'Académie Françoisse proposa pour sujet du prix de Poësie, les progrès de l'Art de la Navigation sous le règne de Louïs XIV. je voulus tenter l'avanture. Je fis un Poëme qui ne fut point

point couronné, on y lisoit entr'autres, ces quatre Vers, où l'art de la Navigation étoit défini.

Art immense, où des mers les routes ignorées,  
 Sur un papier étroit se trouvant mesurées,  
 Observant la bouffole, employant le compas,  
 On arrive en des lieux qu'on ne connoissoit pas.

Piqué de n'avoir point remporté le prix, effet de la présomption naturelle aux jeunes gens qui croient avoir toujours le mieux réussi, j'envoyai mon Poëme à M. l'Abbé de Morinay mon parent, étudiant alors en Sorbonne, & je le priai de le remettre lui-même à M. de la Roque. J'avois mis en tête quelques remarques critiques sur celui qu'on avoit couronné. L'Abbé, aujourd'hui Vicaire Général de M. de Gouyon Evêque de St. Pol de Leon, & Frère du Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, s'acquitta de ma commission. M. de la Roque le reçut poliment. Il étoit auprès du feu; mais à peine eut-il lû le préambule de la pièce, qu'il la jetta dans le brasier allumé, en disant; M. des Forges a-t-il cru que je me brouillerois avec l'Académie par rapport à lui? l'Abbé saisit le papier, comme il voltigeoit sur la flamme, il fit à M. de la Roque les reproches que méritoit sa vivacité. La querelle s'échauffa de part & d'autre; & mon ami sortit, pendant qu'il lui juroit, que je pouvois compter qu'il n'imprime-

meroit jamais rien de ma façon. M. l'Abbé de Morinai ne tarda point à me faire part de cette catastrophe, qui me mortifia à cause de l'arrêt prononcé.

Le mois d'Avril commençoit. J'étois à ma petite case champêtre de *Brédérac*, dont dépend une vigne qui se nomme *Malcrais*; cabané rustique, aussi simple que son maître, & dont le meilleur revenu consiste dans la tranquillité, qu'elle lui rapporte quand il trouve le temps de s'échapper dans cette solitude.

*Est aliquid quocumque loco, quocumque recessu,  
Urius se se dominum fecisse lacerta.*

J'y revois au procédé de M. de la Roque, quand il me vint en fantaisie de le forcer, pour ainsi dire, à m'imprimer malgré son serment, en me féminisant sous le nom de Mlle. de *Malcrais*. Je fis part de mon idée, quand je fus de retour au Croisic, à une Dame d'esprit, à laquelle j'étois attaché par le lien de la parenté, mais bien plus encore par les nœuds de la plus pure & de la plus fidelle amitié. Ces nœuds charmans n'ont point été coupés par le ciseau de la Parque, & mes larmes coulent encore, lorsque je me rappelle son caractère aimable, & son commerce plein de douceur & d'aménité. Cette Dame à qui l'idylle du *voyage de l'Amour & de l'Hymen* est adressée, approuva mon dessein. Elle s'offrit de me servir de Secrétaire, & transcrivit ré-  
gu.



gulièrement tout ce qui parut sous le nom de Mlle. de Malcrais. Nous nous adressâmes d'abord au commis du Mercure. Notre innocente supercherie nous réussit. M. de la Roque ne nous laissa pas long-temps attendre la réponse, qu'il nous fit lui-même. Je vais en rapporter des extraits, ainsi que d'une partie de ses autres Lettres.

*A Paris le 6 Mai 1731.*

„ Je n'ai garde, Mademoiselle, de laisser à  
 „ mon commis le soin de répondre à la Let-  
 „ tre dont vous l'avez honoré, le 29 du  
 „ mois dernier. J'avois trop d'impatience  
 „ de trouver l'occasion de vous marquer le  
 „ cas que je fais de vos heureux talens, com-  
 „ bien je vous honore, & combien les gens  
 „ du meilleur goût, les plus délicats, & les  
 „ plus difficiles, admirent vos ouvrages. Tous  
 „ ingénieux, pensées brillantes, belle simpli-  
 „ cité &c. tout s'y trouve. C'est-là, Made-  
 „ moiselle, une partie des choses, que j'a-  
 „ vois sur le cœur, & qu'il me tardeoit d'a-  
 „ voir l'honneur de vous dire, me voilà bien  
 „ soulagé.

„ On doit vous regarder comme la Des-  
 „ houlières de nôtre Siècle, puissions nous vous  
 „ voir, comme nous l'avons vûe, ~~vous~~ faire  
 „ comme elle, l'ornement de la Capitale du Ro-  
 „ yaume, qui enviera sans cesse au Croisic une  
 „ cho-

„ chose , qui lui feroit tant d'honneur &c.  
*la Roque.*

Les charmes d'une Dalila imaginaire triomphent ainsi de la résolution, & de la promesse de ce Sanson. Il continua comme un autre Hercule, de filer le parfait amour pour son Omphale. Ne pourrois-je point observer en passant, que c'est peut-être à la quenouillé & au fuseau d'Hercule, que l'expression vulgaire de filer le parfait Amour, a dû sa première origine?

L'Idylle des Tourterelles acheva de lui tourner la tête. Je suis fâché d'avoir perdu sur-tout un de ses billets doux; dans lequel il disoit, en donnant carrière à son imagination amoureuse, *Je vous aime, ma chere Bretonne; pardonnez moi cet aveu; mais le mot est lâché, &c.*

à Paris le 4 Novembre 1731.

„ Vous êtes trop polie & trop bonne, Ma-  
 „ demoiselle, de vouloir bien descendre à  
 „ me faire des excuses. Je serois bien plus  
 „ disposé à les recevoir, si elles étoient fon-  
 „ dées sur quelque chose de moins triste que  
 „ la perte que vous avez faite. Mais à mon  
 „ tour j'en ai bien d'autres à vous faire de  
 „ répondre si tard à deux Lettres que vous  
 „ m'avez fait l'honneur de m'écrire. De mau-  
 „ dites vapeurs, dont je suis incommodé, en  
 „ sont la cause. Je tremble que quelque  
 „ nuage ténébreux ne vienne m'empêcher de  
 „ finir

„ finir cette Lettre. Belle disposition pour  
 „ répondre à une aimable personne, à qui on  
 „ voudroit dire de jolies choses! . . . .

„ Plusieurs personnes d'esprit & de goût, qui  
 „ lisent vos productions avec avidité, & qui  
 „ y trouvent mille agrémens, seroient bien  
 „ aises de connoître plus particulièrement vo-  
 „ tre caractère; on s'adresse à moi pour ce-  
 „ la, & je ne puis les satisfaire qu'imparfai-  
 „ tement. Plusieurs même ont écrit en Bre-  
 „ tagne, pour avoir votre portrait, afin de  
 „ pouvoir fixer les idées avantageuses qu'on  
 „ a de vos talens; ayez je vous prie, la  
 „ complaisance de nous donner quelque cho-  
 „ se là-dessus &c.

On voit par cette Lettre de M. de la Ro-  
 que, combien il est singulier, qu'on cherchât  
 de toute part à sçavoir, ce que c'étoit que  
 cette Mlle. de Malcrais, & qu'on ignorât le  
 sujet de la Comédie dans le lieu de la Scène.  
 On s'étoit donc inutilement promis qu'en é-  
 crivant au Croisic, on se mettroit au fait du  
 mot de l'énigme, il n'étoit connu qu'à la pos-  
 te, où j'avois expressément recommandé le  
 secret. On reçut pour toute réponse, qu'on  
 ne connoissoit point au Croisic de Mlle. Mal-  
 crais, & qu'on n'y avoit jamais entendu par-  
 ler de fille, ni de femme, qui fissent ni vers,  
 ni prose. Cependant il étoit vraisemblable  
 qu'on y devoit du moins avoir vu, le nom de  
 Mlle. de Malcrais, dans quelques-uns des  
 Journaux, qui sont la Bibliothèque & la res-

source de ceux qui craignent le travail de l'étude, ou qui n'ont pas le temps de s'y appliquer. Mais dans ce pays où l'esprit est un don de la nature, où les parties déliées qui s'exhalent des Salines, lui communiquent autant de pointe & de finesse que par tout ailleurs, on se contentoit de l'acquisition de la Gazette; & l'on ne faisoit aucune dépense en brochures périodiques.

L'embaras des personnes dont la curiosité recourroit à M. de la Roque, fera connoître combien il y a peu de vérité dans la note que M. de Voltaire a mise en marge de son Épître. Il en a déguisé le titre, c'est à une *Dame soit disant telle*, qu'il l'adresse, après en avoir retranché plusieurs vers, comme si elle étoit sortie fraîchement de son porte-feuille, & qu'elle ne fut point imprimée toute entière ailleurs que dans le Recueil de ses Oeuvres. On s'étonnera avec raison que le plus célèbre héros du Parnasse François, brave comme son *Philoctete*, généreux comme son *Brutus*, religieux comme son *Nerestan*, presque desintéressé comme son *Enfant prodigue*, ait été capable d'une infidélité si marquée, & d'une petitesse si peu réfléchie. Je continuerai de revenir la fausseté de sa note dans la suite de cette Préface Historique, quoiqu'elle le soit déjà en partie dans la 2<sup>e</sup>. Lettre de M. de la Roque. Ce Journaliste s'étoit fait une loi de ne rien laisser ignorer à son héroïne de tout ce qui pouvoit l'intéresser. L'Idylle des coquillages parut. Elle avoit été faite à l'occasion d'une

d'une boëtte pleine de Coquilles, que j'avois envoyée à M. de la Roque, & que nous crûmes perdue. Un nouveau soupirant composa sur ce sujet un Madrigal, dont la galanterie un peu trop nue, balança l'envie que M. de la Roque avoit de le mettre au jour. Mais la modestie timide, qui le porta à le supprimer pour le Public, ne l'empêcha pas d'en faire part à sa nouvelle conquête. Il est vrai qu'il couvrit l'endroit gaillard d'une gaze; mais si claire & si mince, qu'il se lisoit aussi distinctement que s'il n'eût point été rayé. *Æquum est* dit Petrone; *Induere Nuptam ventum textilem, palamque prostare in nebula linea.* Voici le Madrigal,

Docte Malcrais, Reine des filles,  
 Ah! que le vol de tes Coquilles  
 Vient à mes sens charmés étaler de beautés!  
 Quelle légereté! quelle délicatesse!  
 Tes tours ingénieux, où regne la finesse,  
 Enchantent mon cœur tour à tour.  
 Mais si l'on te voloit un jour

Que de vers immortels traceroit ton pinceau!  
 Heureux qui jouïroit d'un Ouvrage si beau!  
 Plus heureux mille fois l'Auteur de la Rapine.

*Par M. de St. Pr.*

*Paris ce 8 Mai 1733.*

\*\* 2

,, Je

„ Je vous envoie, Mademoiselle, ce mor-  
 „ ceau que je supprime à regret. Car j'aime  
 „ beaucoup entendre dire du bien de vous,  
 „ sur-tout quand on en dit avec quelque sor-  
 „ te d'esprit. Mais après avoir voulu, com-  
 „ me vous le verrez, raccommoier & sauver  
 „ une idée un peu trop gillarde, j'ai enfin  
 „ pris le parti de n'en point faire usage, &  
 „ je crois que vous m'approuverez.

„ Dans ce moment on m'apporte votre  
 „ Lettre du 2. de ce mois. Je vous rends  
 „ graces de toutes vos politesses & de vos  
 „ sentimens favorables à ma mutilation. \*  
 „ Vraiment j'accepte bien la conjecture que  
 „ je pourrois n'en point valoir moins pour  
 „ cela. Il est même établi, qu'à certains é-  
 „ gards on en vaut un peu mieux. Et voyez  
 „ l'outrage d'un vieux reitre. Je se-  
 „ rois au désespoir de détromper personne là-  
 „ dessus. . . . .

„ Il ne me reste que le temps de vous assurer  
 „ mon illustre & très-aimable Demoiselle,  
 „ avec le plus sincère, & le plus respectueux  
 „ attachement qui fut jamais, Votre &c.

*De la Roque.*

On voit que M. de la Roque en étoit déjà  
 par de là les petits soins avec sa Dlle. de  
 Malcrâis, & qu'il devoit croire, ses affaires  
 avancées, autant qu'elles le pouvoient être,  
 en

\* Il avoit perdu une jambe à la guerre.

en lui faifant des cageoleries de plus de cent lieues.

Pendant qu'il s'enivroit des douceurs d'un fi tendre commerce, un *Quidam* s'aviſa d'attaquer Mlle. de Malcrais dans une Lettre critique. C'étoit un de ces hommes privilégiés, qui croient qu'une longue veſte à menus détails, avec un Livre à pages quotidiennement ordonnées, a la force de répandre ſur leurs individus l'univerſalité des talens. Mlle. de Malcrais écrivoit à ſon amant le ſujet de ſa mélancolie. Auffi-tôt voilà le Champion le pôt en-tête, couvert de ſon antique cuiraffe. Il deſcend ſur l'arène, & défie au combat le Géant orgueilleux, dont l'audace s'étoit élevée juſqu'à vouloir abbaiffer le mérite & la vertu de la Maitreſſe de ſon ame, de la Dame de ſes penſées, de la Souveraine de ſon cœur; & c'eſt ce qu'il exprime en d'autres termes dans l'extrait de la Lettre, qu'on va lire.

*Paris le 30 Juin 1733.*

„ Il étoit impoſſible, mon illuſtre & in-  
 „ comparable Bretonne, de faire occuper une  
 „ place honorable à votre Ode dans le 1er.  
 „ volume de Juin; mais elle eſt actuellement  
 „ imprimée à la tête du ſecond. Je ſuis au  
 „ reſte bien loin de blâmer votre ſenſibilité  
 „ ſur cet Ouvrage; & je la partage au point  
 „ que j'en ſuis très piqué, & que ſ'il ne fal-  
 „ loit que houſpiller vos juges ſans gout &  
 „ ſans

„ fans probité, que mordre & égratigner,  
 „ vous pouvez hardiment me prendre pour  
 „ votre second. . . . .

„ M. Titon du Tillet mon ami & l'ami de  
 „ tous les gens de Lettres, dont le caractère  
 „ de bonté & l'amour pour les arts font fans  
 „ bornes, m'a chargé d'une Lettre ci jointe.  
 „ Je m'acquitte de fa commiffion d'autant plus  
 „ volontiers, que je ne crois pas que vous  
 „ y trouviez rien qui ne puiſſe vous plaire.  
 „ Je ſuis très reſpectueuſement & de toute  
 „ mon ame, Mademoiſelle, Votre &c.

*La Roque.*

Il ſ'en falloit bien que la Lettre de M. Titon du Tillet eut rien de defobligeant. Elle étoit au-contreſaire pleine de témoignages d'eſtime, & d'offres de ſervices. Il ajoutoit que je recevrois inceſſamment ſon Parnaffe *in folio*, qu'il avoit chargé à la Meſſagerie de Nantes, après en avoir affranchi le port. Je le remerciai, comme je le devois, dans la réponſe que je lui fis ſous le nom de Mlle. de Malcrais. Il eſt le ſeul, quoiqu'ait avancé M. de Voltaire dans ſa note, à qui j'aye écrit ſous ce nom directement, à l'exception de l'Auteur du Mercure, dont mon unique & premier deſſein avoit été de me venger, en me travestiſſant ſous l'enveloppe d'un autre Sexe.

Je reçus une ſeconde Lettre de M. Titon. Son eſprit, ſa candeur, ſon amabilité m'engagèrent à lui révéler mon ſécret. La vérité de  
 cœur



cœur qu'il retrouva dans mes Lettres, lui plut. Il m'en aima d'avantage, & me demanda la raison qui m'empêchoit de venir à Paris, le séjour des muses & des talens. Je lui répondis avec la franchise, dont je ne me suis jamais départi, que mes facultés trop bornées ne me permettoient pas de faire cette dépense voluptueuse, & de satisfaire l'envie que j'avois de le voir & de le connoître personnellement. Il me répondit avec cette générosité, dont il a donné tant de preuves, que je n'avois qu'à me rendre à Paris, sans m'embarrasser du reste, qu'il m'offroit sa maison, que nous vivrions ensemble, que ses Domestiques seroient les miens, & qu'il me produiroit dans la bonne Compagnie, aussi tôt que je serois arrivé. Je n'avois garde de résister à des propositions, que l'estime & le cœur avoient dictées. Je pris la Messagerie à Nantes, d'où je l'informai du jour, que je devois arriver à Paris. J'y trouvai dans le lieu où descend le Messager, son valet de chambre qui m'attendoit avec un carosse. Je fus donc conduit chez mon ami, je devois dire mon Père ; puisqu'il me régénéra dans son sein par sa tendre amitié, ses sages instructions, ses complaisances assidues pour quelqu'un, qui pétillant de sa vivacité Bretonne, n'avoit ni cet air prevenant, ni cette politesse façonnée, dont on ne fait l'apprentissage qu'à Paris.

Nous allames faire visite ensemble à M. de Voltaire. Il fut à l'abord étonné de cette ap-

parition. Mais revenu de sa surprisè, il m'accueillit avec gaité ; & m'honora d'autant de marques d'estime & de considération ; que j'en pouvois attendre du plus bel esprit de l'Europe. Il plaisanta lui-même sur son erreur amoureuse, avec cette grace & cette légerete, qui passent de ses écrits lumineux dans sa conversation agréable, sçavante & variée. Il me dit même que sans s'égarer dans le *formosum pastor Coridon*, sa tendresse pour moi alloit se changer en amitié.

Ma métamorphose, dont le secret n'étoit point encore publiquement dévoilé, occasionna plusieurs scènes. On en trouve quelques unes dans le Xe. Volume des *Amusemens du Cœur & de l'Esprit*. Je me contenterai d'en rapporter une à cause de la singularité du fait, tel à peu près qu'il est imprimé dans le volume que je viens de citer.

Mon Frère avoit un procès au parlement de Bourdeaux contre des armateurs de Bayonne, dont il avoit commandé le vaisseau pour la coste d'Afrique. Il m'écrivit de la capitale de Guyenne, que, quelque juste que fut son affaire, il courroit risque de succomber, si son bon droit n'étoit point etayé de quelque protection, M. Titon du Tillet, & le Père Brumoy notre ami commun, me présentèrent au Père Castel. Ce célèbre Mathématicien, cet Auteur ingénieux du clavecin des couleurs, connoissoit particulièrement M. de Montesquieu, Président au Parlement de Bourdeaux. Il me donna une Lettre pour lui. Ce Sçavant

vant du premier ordre, ce Génie profond, agréable & délicat, ce Législateur immortel, dont le code immense en peu d'espace, si l'esprit de ses Loix étoit écouté, formeroit du monde entier une République plus possible & mieux disposée que celle de Platon; en un mot, M. le Président de Montesquieu, me fit une très joyeuse & très honnête réception. Il me fit présent, pour gage de son amitié, d'un exemplaire de ses Considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence. Le Père Castel m'avoit aussi donné des Lettres pour Mrs. Bel & Melun, Conseillers au même Parlement, & renommés l'un & l'autre par des Ouvrages de Politique & de Littérature. Ces trois Illustres me donnèrent pour le Parlement de Bourdeaux, toutes les Lettres de recommandation qui m'étoient nécessaires. Elles furent suivies d'un succès aussi favorable, qu'il étoit dû à la justice de la cause pour laquelle ils s'étoient intéressés. Le hazard quelques jours ensuite, me conduisit au Café de Gradot, à la descente du Pontneuf. J'y rencontrais M. Melun. J'approchai de lui. Je lui parlai à l'oreille. Il me demanda, si je voulois qu'il m'annonçât sous mon nom de fille. Ménagez ma cornette, lui repondis-je. La déclaration que vous voulez faire, pourroit nuire à mon établissement dans le monde. Quelque prière que je lui fis, il me nomma pour Mlle. de Malcrais. Cette manière de me démasquer, me décon-

certa. Je pris la fuite & je fus à peine remarqué.

Comme il badina, & qu'il eut la précaution de ne point avouer franchement qui j'étois; le bruit courut bientôt que Mlle. de Malcrais étoit à Paris, sous un habit d'homme. On régala de cette nouvelle M. Hérault Lieutenant Général de Police, dont la sagesse & la vigilance faisoient regner le bon ordre dans la capitale. On lui dit que j'étois une jeune fille que le goût du plaisir & de l'ébat avoit éloigné de la maison paternelle, habillée en homme, pour se livrer sans gêne à son inclination pour le libertinage. C'en fut assez pour allarmer l'humeur scrupuleuse de M. Hérault. Il ne parloit de rien moins, que d'envoyer prendre Mlle. de Malcrais par un Commissaire & par ses estafiers chez M. Tilton du Tillet, qui en sa qualité d'hôte bienfaisant, devoit sans doute avoir cueilli les prémices de ses faveurs parisiennes &c.

Le Fort l'Evêque étoit la triste résidence,  
 l'Étroit, le terrible Couvent,  
 Où Malcrais à l'abri du Soleil & du Vent,  
 Devoit rester en pénitence.  
 Pour avoir eu le cœur trop sensible & tenté  
 De goûter par expérience  
 Les douceurs de la volupté.

Là sous la garde d'un Cerbère  
 Dont la gueule en vaut trois; quand elle est en colère  
 Pra

Pratiquer nuit & jour & la dure austerité  
 D'une abstinence involontaire,  
 Manger dans la langueur & dans l'obscurité,  
 Du pain sec arrosé d'eau claire,  
 En pleurant sa virginité.

J'avois diné le jour précédent chez M. Prault Père, Libraire sur le Quay de Gêvres avec une demie douzaine de Mrs. les Beaux-esprits du nombre desquels étoient Mrs. de Boissy, Gueulette, Beauchamps &c. On les nomma à M. Hérault. Il crut que tous avoient tiré parti de l'aventure. M. de Beauchamps, auteur de l'Histoire des Théâtres & de quelques Comédies qui ont eu du succès, devoit la douceur de la vie à sa traduction en vers de quelques Lettres d'Héloïse & d'Abailart. Elle plut à M. de Barcos, qui le plaça auprès de M. le Maréchal de Villeroi.

Beauchamps étoit fort connu de M. le Lieutenant Général de Police, qui l'envoya chercher pour s'assurer de la vérité de mon sexe. Il se rendit à ses ordres, & lui protesta, que bien loin de ressembler à une fille, je portois au bas du visage une livrée mâle, qui devoit me comprendre dans la règle de Jean Despautere, *omne viro soli* &c. Mr. Hérault s'en rapporta à sa déposition, & la Comédie finit sans dénouement.

On me demandera peut-être les motifs, qui m'engagerent à faire imprimer le premier Recueil de mes Poësies, sous le nom de Mlle. de Malcrais de la Vigne; c'étoit par les conseils de

mes amis. Ils m'objecterent qu'il ne convenoit pas de faire disparaître si brusquement aux yeux du Public une chimère , dont il s'étoit agréablement amusé , que ma fiction ne faisoit tort à personne , & qu'enfin ,

Quand la légère Dangeville  
 Joignant avec facilité ,  
 Les graces d'Adonis à sa vivacité ,  
 Ravit sur le théâtre & la cour & la ville  
 Sous l'habit emprunté d'un jeune chevalier :  
 Le public se plaint il , que la métamorphose  
 Ait en soi même quelque chose  
 De rebutant , d'irrégulier ?  
 Ce fin déguisement lui plaît , & l'intéresse ,  
 Du denouement prochain , jusqu'au bout occupé ,  
 Et la pièce finie ; il approuve l'adresse ,  
 Avec laquelle on l'a trompé.

Je me rappelle une autre aventure omise dans le volume dont j'ay parlé , & pour le moins aussi comique , que celle qui commença au Caffé de Gradot.

Je fus invité avec M. Titon du Tillet à souper chez M. le Fèvre, Intendant des menus plaisirs de la Reine. C'étoit un vieux garçon, qui dans un agréable célibat , jouissoit au moins de soixante mille livres de rente. Un Capitaine de Dragons , chevalier de St. Louis devoit être du soupé , on lui avoit promis de lui faire connoître Mlle, de Malcrais, j'arrivai avant lui. Mlle. de B\*\*, fille fort aimable, & parfaite dans l'art de toucher le clave-  
fin ,

fin, demeuroit chez M. le Fèvre. Elle me proposa pour rendre la scène complete, de me donner un de ses habits. Ce fut elle même qui fit ma toilette avec toute l'élégance & la finesse qu'on employe pour plaire; le rouge & les mouches ne furent point oubliés, & mes appas étoient sous les armes, quand le militaire parut. Son premier soin en entrant fut de promener ses regards sur toute la compagnie qu'il salua. Ils s'arrêterent sur sa belle inconnue, & pour fixer ce qui lui restoit d'incertitude, on se prit à chanter en *Chorus* cet endroit d'un des chef d'œuvres de Quinaut & de Lully.

Armide est encor plus aimable,  
Qu'elle n'est redoutable &c.

Cet Officier s'approcha de moi d'un air galant & respectueux, il me demanda si la vie de Paris étoit plus de mon goût, que celle de Province; il me conta mille tendres fleurettes, me dit que ma réputation, la beauté de mon esprit, les graces de ma figure devoient m'avoir fait bien des amans, & me pria avec instances de lui accorder le privilége de venir aussi me faire sa cour. Je lui repondis qu'étant la pupille de M. Titon du Tillet je ne devois avoir d'autre volonté que la sienne. Alors il se tourna du côté de mon tuteur qui fit d'abord le difficile. Il lui représenta combien de ménagemens exige la réputation d'une fille bien née; que c'est une fleur délicate & brillante,

te , que le soufle malin d'un homme a souvent ternie pour toujours. Cependant il se rendit à ses protestations pathétiques , en lui difant qu'il feroit charmé que cette occasion lui procurât à lui même le plaisir de le voir quelquefois chez lui. Les douceurs du Capitaine continuoient encore au defert ; quand après avoir longtems ri sous cape , on ne put s'empêcher d'éclater. Il se défia de la tromperie ; & regardant l'infante parnaſſique avec plus d'attention , il s'apperçut que fon menton quoique fraîchement dépouillé de fon annonce mafculine , en laiffoit voir dans fon eſpace rembruni , quelques indices , qui n'appartenoient point au ſexe dont elle avoit arboré le pavillon. Mlle. de Malcrais , dit-il , a bien de l'air d'un joli Dragon que j'ai dans ma compagnie : à ces mots les ris redoublèrent , & comme il prit la choſe en galant homme , ainſi que notre Virgile l'eût dû faire avec moins d'humeur qu'il n'en paroît dans ſa nôte chagrine , le ſouper ſe prolongea ſi gaiment , que nous demeurames à table juſqu'à deux heures du matin. Après avoir paſſé quatorze ou quinze mois fort agréablement à Paris ; je me fis ſcrupule d'importuner ſi long tems M. Titon du Tillet , & je quittai mon cher bien-faiçteur malgré les inſtances qu'il me fit pour m'arrêter , & le plaisir que j'aurois eu d'y conſentir. Je partis pour la Province du Foreſt en rêvant au conſeil que le ſage M. de Voltaire m'avoit donné dans ma première jeunefſe.

*primò viveri , deinde philoſophari.*

Mont-



Montbrison devoit être le lieu de ma résidence; & j'allois y remplir une occupation utile à la vérité, mais embarrassante, & peu compatible avec le badinage des muses. Le Lignon arrose cette belle contrée de son onde transparente & poissonneuse. Les arbres entrelassés d'une rive à l'autre, y forment un riant berceau, qui s'élève sur la croupe des montagnes, & qui se précipitant du haut des collines, serpente à travers l'émail des prairies, que la nayade de cette riviere embellit & fertilise. Le Roman de l'Âstrée étoit la carte du pays, qui m'accompagnoit dans mes courses. Je vis la maison du Druide Adamas, la montagne où fut jadis la grande ville de Marsilly, dont le siège renommé par d'incroyables faits d'armes, ne couta pas moins de travaux & de fatigues, que le siège de Troye. Il ne reste plus de tant de grandeur & de puissance, que la maison du receveur des Tailles de Montbrison, qui s'élève entre quelques cabanes couvertes de chaume & de roseaux. Ma curiosité se devoit sur-tout au chateau de la Bastie, la principale demeure des Seigneurs de la maison d'Urfé. J'y vis la fontaine enchantée; l'endroit où Celâdon parut aux yeux d'Âstrée dans l'appareil de nature, plus magnifique que la broderie & le brocard; & Venus en étoit bien persuadée, quand elle s'offrit avec cette précieuse simplicité aux regards du Berger, qui lui adjugea la victoire sur ses deux rivales. On me conta qu'un Prelât de cette maison, avoit fait enlever du chateau plusieurs statues de marbre

marbre & de bronze , après qu'elles eurent été mutilées par son ordre ; parce que pour être belles , elles n'attendoient pas la chute des feuilles. On me fit remarquer aussi sur le faite du bâtiment , la statue en bronze de Céladon , majestueusement armée , malgré le reproche d'insuffisance que la tradition ose lui faire.

Ce pays natal des graces & des amours , ce séjour enchanté où les Bergeres n'ont rien perdu des agrémens , & de la légère vivacité , qu'elles avoient sous le règne d'Astrée , demandoit de moi quelques grains d'encens , en l'honneur du Dieu que d'Urfé celebra dans ses chroniques amoureuses. J'y fis donc quelques chansons galantes , qui parurent dans le Mercure sous le nom d'une *Nymphe de la mer métamorphosée en Berger du Pays d'Astrée*. Ce nom m'avoit plû , parceque je le tenois de M. de Voltaire , qui me l'avoit donné dans cette Lettre qu'il m'écrivit de Vassy en Champagne.

à Vassy en Champagne ce 23 Juillet.

„ *Dona puer solvit , quæ fœmina voverat Iphis.*

„ Votre changement de sexe , Monsieur , n'a  
 „ rien altéré de mon estime pour vous. La  
 „ plaisanterie que vous avez faite , est un des  
 „ bons tours , dont on se soit avisé ; & cela  
 „ seul seroit auprès de moi un grand mérite.  
 „ Mais vous en avez d'autres , que celui d'at-  
 „ trapper le monde. Vous avez celui de plaire  
 „ soit

„ soit en homme , soit en femme. Vous êtes  
 „ actuellement sur les bords du Lignon , & de  
 „ Nimphe de la mer , vous voilà devenu ber-  
 „ ger d'Astrée. Si ce pays là vous inspire  
 „ quelques vers , je vous prie de m'en faire  
 „ part ; pour moi j'ai un peu abandonné la  
 „ poésie dans la campagne où je suis.

„ *Non eadem est atas , non vis.*  
 „ *Olim poteram cantando ducere noctes.*

„ Mais à présent je songe à vivre.

„ *Quod verum atque decens curo , Et rogo , Et omnis in*  
*hoc sum.*

„ Un peu de philosophie , l'histoire , la  
 conversation , partagent mes jours.

„ *Duco fellicita jucunda oblivia vita.*

„ Cette vie sera plus heureuse encore , si  
 „ vous me donnez part des fruits de votre  
 „ loisir. Je suis fâché que la Champagne soit  
 „ si loin du Lignon. Mais c'est véritablement  
 „ vivre ensemble , que de se communiquer  
 „ les productions de son esprit , & les senti-  
 „ mens de son ame Je suis &c. Voltaire.

„ P. S. J'ai reçu votre lettre fort tard après  
 „ un voyage en Lorraine.

Mon séjour dans le Foret fut d'environ trois  
 années La société des plus aimables femmes ,  
 qui soient au reste du monde , le caractère  
 hon-

honnête , le commerce facile des citoyens de Montbrison , y corrigeoit le dégoût de mes occupations tumultueuses. Elles cessèrent , quand la paix de retour me donna mon congé , & me renvoya dans ma Patrie. Je devois m'embarquer sur la Loire , & je promis une rélation de mon voyage à M. le Comte de Rivarol Maréchal de Camp , avec lequel j'étois extrêmement lié. Aussitôt que l'ennui de la Ville commençoit à me gagner , je courrois dissiper avec lui ma mélancolie dans son château , transporté par art de féerie sur le sommet d'une montagne. Là , quand la nége & la glace disparues permettoient à Flore d'y rétablir son empire , des caisses d'orangers se mêloient alternativement avec des caisses d'œillets , qui s'élevoient sur des cannes de roseaux au delà des bornes , que la nature leur avoit prescrites ; & leurs suaves odeurs , qui parfumoient le lever de l'aurore , me retraçoient la peinture des Isles fortunées. Je viens de m'appercevoir , que j'ai laissé glisser une étourderie en transcrivant mon voyage adressé à M. de Rivarol ; elle se trouve dans la tirade de vers , où je décris la visite que je fis au Roi d'Yvetot , qui nous montra dans le fond d'un antique plat de fayance , qu'il conservoit aussi chèrement , que s'il eut été de pur or , les vrais portraits , disoit il , de Céladon & d'Astrée. Or j'ai dit dans les vers indiqués ci-dessus , quelque chose de femme & d'enfans , quoique je ne me sois marié que plusieurs années après avoir écrit ce voyage ;  
mais

mais comme je l'étois quand je le relus, j'ajoutai cinq ou six vers sur mon état présent, sans songer qu'il s'agissoit de mon état passé, où ne me souciant pas de me reproduire,

Je vivois libre & sans ennui,  
 Sans soin, sans desir du ménage;  
 Et m'étonne que Mariage,  
 Ce bon homme qui m'avoit fui,  
 Daigna songer à moi volage,  
 Qui ne songeai jamais à lui.

Il est facile de s'appercevoir que ces vers ne sont qu'une pensée de Regnier le satirique, tournée sur un autre sujet & différemment habillée. Aussi y avoit-il trois bons mois que j'étois engagé dans le sacré bien, sans pouvoir me le persuader qu'en certaines rencontres décisives. S'il m'arrivoit par cas fortuit de dire *ma femme*. Je demeuroid à la moitié du mot, *Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem pressit suimi nitens;*

Je ne doute pas que mon ami M. Néricaut Destouches, s'il eût eu connoissance de quelques unes de mes folies & de mes distractions, n'en eût fait usage dans son *Philosophe Marié*.

La compagnie des gens de lettres que j'avois connus à Paris, & celle de tant de personnes aimables des deux sexes, qui sans être auteurs, ont un goût infini en tout genre de littérature; cette société que je ne retrouvois plus, ne tarda point à jeter de l'ennui sur  
ma

ma solitude natale. M. Tiron qui s'en aperçut dans mes lettres, m'invita à venir reprendre chés lui mon premier domicile. Mais au bout de quelques mois, il fut appelé loin de Paris, pour des affaires; & j'allai m'héberger à l'hotel de Brie. Je m'y ressouvins encore de l'axiome de M. de Voltaire, *primò vivere, deindè philosophari*; & moi, qui ne sçus jamais faire ma cour aux Grands, parce que je les crois peut-être trop faits comme les autres hommes, je m'attachai à l'un d'eux, & je me fia à ses promesses,

Prometteurs, qui font luire à nos yeux l'espérance,  
Coquette au doux regard, brillante à peu de frais,  
Dont le souris excite à la persévérance,  
Et qui n'atteint presque jamais  
L'objet léger qui la devance,  
Quoiqu'on la croye tout auprès.

A force de courrir après cet effet, qui ressembloit aux phosphores, tout ce que j'y gagnai, fut une pleurésie, qui me porta sur le bord du tombeau, & dont la guérison me couta plus de cent pistoles. Mais qu'est ce que l'argent au prix de la santé, qu'un Roi, que la maladie conduit à son terme, acheteroit de l'échange de ses états avec la place & la santé d'un gros & gras subdelegué d'Intendant; comme le Cardinal du Perron disoit, quand il étoit malade, qu'il eût troqué son chapeau & tous ses benefices avec la santé du Curé de Bagnolet.

La

La citation que j'ai faite de l'embonpoint d'un subdélégué, sur tout dans les villes des Provinces, où l'on paye la taille, me remet en mémoire l'aventure de M. de M\*\*\*. Lieutenant Général des armées du Roi. Il étoit en chemin avec un seul domestique, quand ils se trouverent au bord d'une petite riviere, dont le gué étoit facile en été, mais il étoit devenu profond tout à coup par l'abondance d'une pluye d'orage; desorte qu'alors pour le passer sans péril, il falloit bien connoître l'é-troit sentier qui se cachoit sous l'eau. Le domestique s'avança le premier. M. de M\*\*\*. le suivoit, mais s'étant un peu écarté de la route qu'il lui traçoit, il tomba dans un creux; & le courant l'emportoit avec son cheval, qui déjà perdoit haleine. Le domestique n'osoit aller à son secours. Son cheval étoit chargé de la valise, & craignant de périr avec son maître il se contentoit de crier de toute sa force à des payfans, & à quelques pe-scheurs qui étoient au bord de la riviere dans leurs fragiles nacelles, *sauvez Mr. de M\*\*\*. Lieutenant Général des armées du Roi.* Tous faisoient la sourde oreille, personne ne bran-loit; lorsque Mr. de M\*\*\* qui avoit l'es-prit présent même dans le danger, lui dit; eh, mon ami, crie plutôt *sauvez le subdélégué de Mgr. l'Intendant.* Le Domestique obèit, & se mit à crier tant qu'il put quoique d'une voix tremblante, *sauvez, sauvez le subdélégué de Mgr. l'Intendant.* A ces mots les pescheurs se faisoient de leurs rames, les bateaux quittent le

le rivage , les payfans se jettent dans l'eau jusqu'à la gorge ; & ils s'expedierent si bien , & avec tant de promptitude , qu'ils tirèrent Mr. de M\*\*\*, & son cheval, du naufrage.

Celui où Mr. Titon du Tillet trouva mes jours exposés, le pénétra de l'affliction la plus sensible. Il n'en laissoit point échaper un seul , sans passer avec son cher malade deux ou trois heures. Souvent il mangea debout un peu de pain & de viande froide, pour donner à ses domestiques tout le temps de me suivre , & de me secourir dans le danger, qu'il craignoit comme pour lui même.

Dés que mes humeurs commencerent à rentrer dans l'équilibre, il me fit transporter dans sa maison.

Cher Titon, ô belle-ame ! ô cœur noble & sincère !  
Grand homme, vraiment homme, & le docte Voltaire

Sans doute en ce sens l'entendit

Dans sa fiere note, qui mit

Tout notre Parnasse en colere,

Que son air dédaigneux avec raison surprit.

Oui, cher Titon, que j'aime, & que malgré la Parque  
Conservant en rous lieux ton souvenir vainqueur,  
J'aimerai, quand mon ombre aura passé la barque.

On conte, que le Ciel ayant formé ton cœur,

Jaloux de son ouvrage il en brisa le moule,

Craignant qu'à tes pareils tous les autres Mortels

Ne vinssent présenter en foule,

L'encens dont le parfum, n'est dû qu'à ses autels.

J'ai toujours admiré cette sympathie, que  
pro-



produit entre les hommes dans les pays les plus éloignés , le hazard qui les fit naître non seulement dans la même ville , mais encore dans la même province , & dans le même Royaume. Deux personnes qui se saluoient à peine dans leur patrie , se rencontrent elles à cent lieues , elles se recherchent & s'unissent d'une amitié qui n'eût jamais pris entre elles dans leur ville ; & cette inclination ne se manifeste pas seulement entre les hommes du même rang , elle opère encore malgré l'inégalité des conditions. Aussi n'est il personne , ce me semble , pour peu qu'il ait voyagé , qui n'ait remarqué , que l'air , la manière , la coutume , l'accent , l'habit , la diversité de langue & de religion font paroître une nation à une autre d'une espèce différente , à peu près comme les chardonnerets & les fauvettes peuvent le paroître aux linottes & aux pinçons , par la différence du chant & du plumage. C'est pourquoi on doit en cela , comme en toute chose , adorer la sagesse & la providence du Créateur , qui voulut que le sentiment , que la patrie imprime dans le cœur humain , redoublât de force dans l'éloignement , & qu'un homme , qui périroit peut être dans l'abandon , retrouvât au bout du monde un patriote pour l'accueillir , le protéger , le secourir , & quelque fois même le faire heureusement sortir d'une mauvaise affaire , où il ne s'agit de rien moins que de sa vie.

C'est ainsi qu'une idée de patrie , me fit demander au commencement de ma maladie ,  
s'il

s'il n'y avoit point à Paris quelque médecin Breton ; & que sur ce qu'on m'eût appris que M. Hunaud Professeur au Jardin Royal, étoit de Saint Malo ville de Bretagne, je l'envoyai prier à l'Hotel de Richelieu, où il demeuroit, de me venir voir. Il ne différa point de se rendre à ma requête. Ma situation l'affligea, & il conçut pour moi une telle affection, qu'il ne manquoit jamais, quelque'affairé qu'il fut, de me faire deux visites par jour. Dès que ses soins m'eurent tiré de danger, & qu'il me fut possible de prendre un peu d'effor ; j'allai à l'Hôtel de Richelieu, pour y remercier mon liberateur. Mais le Suisse m'ayant assuré qu'il étoit absent, je le priai de me donner une carte, sur la quelle j'écrivis les vers suivans, qui lui furent rendus ;

Maillard convalescent, à Hunaud qu'il vient voir,  
 Fait des remercimens sans nombre ;  
 Jeune & docte Esculape, hélas ! sans ton sçavoir,  
 Tu ne pourrois aujourd'hui recevoir,  
 Que la visite de son ombre.

J'y retournai quelques jours après, & je le trouvai dans sa chambre. C'est-là, que nous liames une amitié sincère & durable. Je voulus le payer de ses peines & de ses attentions. Mes espèces ne lui parurent pas de bon aloi ; Il les refusa obstinément. Cependant je laissai sur sa table, en le quittant, une petite bourse, dans la quelle il y avoit dix louis

louis d'or, il s'en apperçût, courut après moi, me força de les reprendre, & me dit en me faisant les reproches les plus obligeans du monde, qu'il étoit plus que satisfait d'avoir rendu service à deux compatriotes à la fois, à M. de Forges & à Mlle de Malcras. Il ajouta qu'il avoit des amis utiles & qu'il m'offroit tout son crédit auprès d'eux.

Il étoit Médecin, & commensal, si je ne me trompe, de Mr. le Duc de Richelieu, ce héros que le Mirthe & le laurier couronnent; aussi charmant avec la lire d'Anacréon, que redoutable avec l'épée du Dieu Mars, célèbre par les exploits les plus brillans, & récemment par la prise de cette forteresse, qui peut-être inaccessible à toute autre valeur que la sienne, conserveroit encore sans lui le titre d'inexpugnable, que la nature & l'art lui avoient assuré. J'espère que le Lecteur ne désapprouvera pas le léger tribut d'admiration, que je rends sur ma route à ce grand Général.

Mr. Hunaud étoit doux de caractère, habile dans son art, & son esprit étoit orné. Mais il aimoit trop ses plaisirs, & pendant qu'il ordonnoit à ses malades la disette & le régime, il ne faisoit rien de ce qui étoit nécessaire pour conserver sa foible santé. Son peu de ménageement pour lui-même, l'enleva au public & à ses amis, à la fleur de son âge.

Le rare desintéressement de son ame le rendoit bien différent d'un grand nombre de Mrs. ses confrères. A peine ont ils guéri leurs ma-  
des, qu'ils <sup>leur</sup> donnent la fièvre de frayeur par les

fommes prodigieuses qu'ils en exigent, desorte que les convalescens peuvent dire avec Martial, qui fut glacé par toutes les mains froides des Médecins; qui vinrent lui tater le pouls,

*Non habui febrim, Pontice, nunc habeo.*

Le mien qui voyoit que malgré ses efforts, ma santé ne revenoit qu'à pas lents, me conseilla d'aller respirer l'air natal pour la rétablir parfaitement. J'étois encore si foible & si extenué, que je pouvois à peine monter dans le carosse. Telle étoit à peu près la figure du Poëte, avec lequel ma respectable amie feuë Madame la Comtesse de Verteillac se rencontra par hazard en voyage. Je tiens les particularités de cette rencontre singulière de la bouche même de cette Dame, qui mérite une place honorable parmi les personnes de son sexe, les plus distinguées par les talens de l'esprit. Elle avoit plus; un cœur admirable, & son éloge n'a été que légèrement ébauché dans le Mercure.

Madame de Verteillac me conta que des circonstances pressées l'ayant obligée de profiter sur le champ d'une voiture publique, elle s'y trouva en compagnie d'un jeune homme, dont le teint jaune & amaigri n'annonçoit point une santé parfaite. Il lacha quelques paroles après un long silence, & la suite de son discours lui fit comprendre, qu'il se mêloit de versifier. Elle le pressa par beaucoup de compli-

plimens, de lui faire part de quelques-unes de ses productions. Notre Poëte se fit long-temps prier, comme il arrive à tant d'autres qui souvent ont plus d'envie de les réciter & de les lire, qu'on n'en a de les entendre. Madame, lui dit celui-ci, je vais sous le secret (& vous sçavez combien il est indécent à un gentilhomme de se donner pour Auteur) vous régaler d'une petite pièce de vers que j'ai composée moi-même sur ma dernière maladie, c'est une Epître que j'adresse à une femme de qualité; qui s'y connoît, que j'aime, & qui me fait l'honneur de m'écouter;

Dans le temps de la vendange,  
Je fus presque vendangé,  
Et mon teint couleur d'Orange  
En est encor tout changé.

Madame la Comtesse de Verteillac, ne put s'empêcher de rire à ce début. Elle voulut s'en excuser sur le plaisir que lui avoit causé sa pensée aussi jolie en elle-même, qu'elle lui paroissoit élégamment exprimée; & comme elle sçavoit du Latin, Monsieur, ajouta-t-elle vous aviez sans doute dans l'esprit, quand vous avez rimé un exorde si pathétique, ce bel endroit d'une des lamentations du Prophète Jérémie, *vindemia eos, sicut vindemiaſti me.* Pour moi je suis fort étonnée de l'adresse avec laquelle vous avez rassemblé tout *l'Ithos* & le *Pathos* en si peu de paroles.

Le rimeur demeura déconcerté par cette

éducation, qu'il ne comprenoit guères, & à laquelle il ne s'attendoit pas, sur-tout de la part d'une Dame: Et ne jugeant pas que ses louanges fussent de bonne foi, il lui répondit quelque chose d'assez plat, & s'enveloppa dans son premier silence, qui dura pendant tout le reste du voyage.

La prédiction de Mr. Humaud se vérifia. Je retrouvai toute ma santé dans ma Patrie. Une année s'écoula dans cette retraite:

*Ipse cavâ solans agrum testudine amorem,  
Littore deserto, dilecta Lutetia, mecum,  
Te, veniente die, te, decedente carebam.*

Je m'éloignai encore de mes Dieux Pénales. Ma destinée m'appella dans une Province, où je devins la victime de la plus noire trahison qui fut au monde, de la part d'un homme, qui paroissoit m'aimer comme lui-même. Cette fatale aventure répandit un sombre nuage, qui devoit couvrir toute la sérénité de ma vie, & je vis s'évanouir rapidement jusqu'à l'idée même de la tranquillité commode, que j'avois si long-temps attendue.

Cependant l'amitié de M. le Marquis de Robien, Président à Mortier au Parlement de Bretagne, de l'Académie de Berlin, vint me chercher dans le lieu de ma naissance, où j'étois de retour. Il me proposa de partager sa chaise de poste, & de faire avec lui le voyage de Paris. Cette occasion me parut trop agréable

ble pour la manquer. Je volai en arrivant dans la capitale, chez mes anciens amis Mrs. Titon du Tillet & Bouguer, qui furent d'autant plus charmés de me revoir, qu'ils ne s'y étoient point attendus. Je visitai mes autres connoissances. J'en fis de nouvelles, & surtout celle de l'ingénieur & sçavant M. Fréron, Breton comme moi. M. le Marquis de Robien se fit une fête de le connoître. Il l'invita à dîner, & je puis dire que ce fut un des hommes de Lettres, qui eut le plus de part au chagrin que je ressentis en quittant si promptement la patrie des Muses & des Arts. Il m'arriva pendant nôtre séjour qui n'y fut que de quatre mois, une Scène si comique en fait de Littérature, qu'elle mérite d'être conservée. J'allai voir un de nos plus fameux Poètes Tragiques. Je lui dis en conversant, avec lui, que la vie turbulente, à laquelle j'avois été invinciblement assujetti, ne m'avoit point encore permis d'entreprendre des ouvrages de longue haleine, que cependant j'avois envie de me tourner désormais du côté de la Tragédie. Il me pria en m'interrompant, de lui dire quel âge j'avois, comme s'il eût été question de m'unir par les nœuds du mariage à quelque riche héritière. Je lui répondis que j'achevois mon huitième lustre. Oh, oh, me dit-il, à quarante ans commencer à faire sa cour à la fougueuse Melpomène, c'est s'y prendre de beaucoup trop tard. Il faut pour ce travail tout le feu, & tout le nerf de l'esprit, qui s'est trop ramol-

li, quand on a passé son printemps de si loin,

Melpomène & l'Amour, veulent de jeunes gens.

mais exercez-vous aux comédiés. Il ne faut à Thalie que du gracieux, du léger, du plaisant, le tout finement parsemé d'un peu de morale travaillée, & je vous repons du succès. Je crus ses avis de bonne foi. Cependant je jugeai que pour ne rien faire avec trop de précipitation, je ferois bien d'aller consulter aussi un célèbre comique avec lequel j'avois eu quelque relation de littérature & d'amitié. Celui-ci me demanda à son tour le compte de mon âge. Je lui avouai avec plus de facilité, que je n'eusse fait il y <sup>avoit</sup> quelques années, en ma qualité de fille, que j'avois mes quarante ans passés. Il n'est plus temps, me dit-il d'un ton grave & décisif, il n'est plus temps de chercher à coquetter avec la jeune, & fringante Thalie. On n'a plus à votre âge l'enjoûment & la légéreté nécessaires pour ce genre d'écrire. Mais choisissez le Tragique. Vos odes ont de la force & de l'élévation. Deux ou trois belles tirades suffisent dans une tragédie pour enlever les applaudissemens du Parterre.

Ces conseils si différens de part & d'autre, à la maniere des consultations de panurge, ne servirent qu'à me rendre plus indécis; les essais dramatiques inférés dans ce nouveau recueil, ayant été faits dans ma jeunesse, ainsi que quelques autres, long-temps avant qu'il  
me



me vint en fantaisie d'aller consulter mes deux oracles. Je pouvois toutefois leur répondre, qu'étant plus âgés que moi, l'un & l'autre, l'obstacle qu'ils m'avoient opposé, étoit sans fondement. Ils m'auroient repliqué sans doute, que leur esprit ayant plus d'usage, dans le genre auquel il s'étoit livré, en avoit contracté l'habitude; à quoi j'aurois pareillement répondu, que s'il avoit plus d'usage il étoit plus usé & qu'après avoir richement doté des filles ainées, il ne restoit pas très-souvent aux peres de quoi établir les cadettes avec le même avantage. En effet je parierois, que si Corneille & Despreaux étoient en état de décider la gageure, ils avoueroient que ce qui leur coutoit le plus dans leurs dernières productions, c'étoit la peine de se fuir eux-mêmes, pour s'empêcher de paroître leurs propres imitateurs.

Je ne voulus point partir de Paris, sans aller demander mon audience de congé à M. de Voltaire. Je le trouvai dans son cabinet. Il me reçût, comme il l'avoit toujours fait, avec les marques d'une véritable affection. Il me fit des offres de services, & m'assura qu'il n'omettroit rien de tout ce qu'il pourroit faire pour m'obliger.

Je partis le lendemain avec M. le Marquis de Robien; & quelques mois après mon arrivée en Bretagne j'écrivis à Mr. de Voltaire, qu m'honora de la réponse qu'on va lire.

„ Les fréquentes maladies, dont je suis  
 „ accablé, Monsieur, m'ont empêché de  
 „ ré.

„ répondre plutôt à votre prose & à vos vers.  
 „ Mais elles ne m'ôtent rien de ma sensibilité  
 „ pour tout ce qui vous regarde. Je me sou-  
 „ viens toujours des coquetteries de Mlle. de  
 „ Malcrais malgré votre barbe & la mienne,  
 „ & s'il n'y a pas moyen de vous faire des  
 „ déclarations, je cherche celui de vous ren-  
 „ dre service. Je compte voir cet été M. le  
 „ Contrôleur Général. Je chercherai *mollia*  
 „ *fundi temp ra*, & je me croirai trop heureux,  
 „ si je puis obtenir quelque chose du Plutus  
 „ de Versailles, en faveur de l'Apollon de Bre-  
 „ tagne. Pardonnez à un pauvre malade de  
 „ ne pouvoir vous écrire de sa main, je  
 „ suis &c. Voltaire.

Je ne produis ce nouveau titre, qu'afin de  
 prouver plus clairement la fidélité de ces mé-  
 moires. Je ne suis point allés vain pour ne  
 point sentir, qu'il y a plus de compliment &  
 de politesse, que de vérité dans les louanges,  
 que M. de Voltaire me prodigue. Je sçais ê-  
 tre équitable pour moi même; & je connois  
 en me les appropriant, le tort que je ferois  
 à quantité de Gens de Lettres de cette Pro-  
 vince, dont je respecte la supériorité de l'es-  
 prit, & le mérite de l'érudition. Mais après  
 de telles assurances il me semble, qu'il ne de-  
 voit pas me traiter comme un inconnu dans  
 sa note, que je vais rapporter toute entière.  
*Il y eût un homme de Bretagne qui s'avisa d'écri-  
 re des Lettres à plusieurs gens d'esprit de Paris,  
 sous le nom d'une femme. Chacun y fut attrapé,  
 & cette méprise attira cette réponse.*

L'Épître, dont il s'agit, est tronquée dans les Oeuvres de M. de Voltaire, & très-différente de celle qu'il fit mettre lui-même dans le Mercure de Septembre 1732. Elle fut imprimée sur ce modèle dans le recueil des poésies de Mlle. de Malcrais en 1735. Cette Épître de Mr. de Voltaire étoit effectivement une réponse, mais à quelques vers que je lui avois adressés par la voye du Mercure, & non à une seule ligne que je lui eusse directement écrite à lui-même. Ainsi il n'y a point de sincérité dans son apostille.

Les louanges, que je lui donnai dans cette occasion, furent l'effet d'un renouvellement d'estime, que j'éprouvai en lisant son histoire de Charles XII. mais sans attendre de lui, ni réponse, ni présent. Mille autres avant moi ont donné dans les brochures périodiques, de justes éloges à des hommes illustres, sans avoir d'autre but que le plaisir de louer ou des talens supérieurs, ou d'éminentes vertus.

Je n'étois point encore sorti de ma Province, dans le temps, que je jouois le rôle de Mlle. de Malcrais, & ne connoissant Paris, que de nom, je devois probablement ignorer, les quartiers & les rues, où logeoient tous ces Mrs. les beaux esprits, qu'il cite sans les nommer. Je ne pouvois donc leur écrire sans sçavoir leurs adresses, qui n'étoient assurément point aussi connuës à la poste, que celles de Mrs. les Fermiers généraux. Je ne sçûs même autre fois celle de M. de Voltaire,

re, que sur le récit de la renommée qui m'apprit l'espèce de culte, qu'il rendoit au portail de S. Gervais son voisin.

On adressoit dans le Mercure à une Demoiselle de Malcrais, qui n'avoit jamois existé, des complimens rimés que je recevois. J'y répondois par la même voye, & dans le même stile. Cela n'étoit il pas dans l'ordre? Je demande à M. de Voltaire, & à tout autre, s'il n'eût point agi comme moi, en pareil cas. Je me voyois honoré dans ma solitude d'ingénieuses politesses, de présens de livres, qui me venoient de tous côtés, & dont mon petit cabinet étoit enrichi. Devois-je donc crier la trompette à la main, du ton du Prophète de l'isle des Orcades dans les Lettres Persannes; „ Citoyens tant de la capitale „ que des villes de Provinces, vous êtes tous „ dans l'erreur; cette Demoiselle de Malcrais „ que vous aimez, n'est qu'une chimère; le véritable „ auteur des hirondelles & des tourterelles, c'est des l'orges Maillard”. Je crois, qu'il eût été ridicule de prendre ce parti, & qu'il étoit bien plus simple de jouir du plaisir d'une illusion, qui ne faisoit tort à personne.

Le mécontentement que j'ai du procédé de M. de Voltaire ne m'empêchera jamais; je le repête, d'admirer les prodigieux talens de son esprit; & de dire que c'est lui qu'on doit appeller *oculum orbis terræ* & non pas simplement *oculum*, titre que donnoit par vénération un grand Prince à Fra-Paolo, ainsi que l'a rappor

té l'auteur de la vie de ce célèbre Venitien. *Dirò questo solo , ch' un gran Principe mandando un suo figliuolo in Italia , gli commise nel l'istruzione , che non facesse fallo di visitare orbis terræ ocellum : dando questo titolo al Padre.*

Je n'ai point fait comme M. de Voltaire. Je n'ai rien retranché dans cette édition , des éloges que j'ai donnés à ses grans talens. Il dira que ma petite réputation y trouve son compte. J'en conviens ; mais on remarque des taches au soleil même ; & la satire , fut elle hazardée , plaît souvent au lecteur , plus que ne le pourroient faire les louanges les plus justement méritées.

La manière méprisante que Mr. de V. affecte dans sa note , devoit m'être moins sensible , puisque dans un endroit de ses histoires , il l'a pour ainsi dire copiée contre le célèbre & respectable M. Tison du Tillet. Nous sommes des *hommes* sans doute , mais vrais , sincères , desintéressés , reconnoissans , pleins de respect pour les têtes couronnées , fidelles pour nos amis , indulgens pour nos ennemis ; nous lui souhaitons la même humanité , & à tous ceux , qui comme lui , nous desobligeront de gaité de cœur.

Il me reste à dire sur ce qui me regarde personnellement dans ces mémoires , que non seulement je n'éprouvai aucune diminution dans l'estime des personnes illustres , qui m'en avoient honoré , tels que Mrs. de Fontenelle , le Cardinal Querini , Rousseau , Néricaut Destouches , Réaumur , Racine , la

Grange chancel , les Prédidens Bouhier & de Montesquieu , le Marquis de St. Aubin , les Abbés du Refnel & Goujet , Mrs. Deslandes , Tanevot , Pessélier , & plusieurs autres personnes de grand mérite , mais même qu'ils parurent tous ajouter à leur précieuse estime pour moi , après qu'ils m'eurent connu.

Comme le chagrin ridicule , qu'après M. de Voltaire on a principalement supposé à M. Destouches , ne doit son origine qu'à certains railleurs , espèce légère & folâtre , qui sourit avec complaisance à ses premières idées , qu'elle débite ensuite pour des certitudes : & comme on a vû par les Lettres du premier , que son amitié pour D. M. égala son précédent amour pour Mlle. de Malcras , je vais entre plusieurs Lettres de M. Néricaut Destouches en rapporter une , qui appartient à ma cause. Elle prouvera que ce grand Cômique n'eût jamais contre moi le moindre ressentiment d'une tromperie , qui ne fut concertée ni pour M. de V. ni pour lui , & qu'au contraire elle occasionna entre nous une union solide , un commerce de cœur & de Litterature , qui n'a point eu d'autre terme , que celui que la nature prescrit aux liaisons les plus intimes.

„ Je vous félicite , Monsieur , de votre  
 „ mission , mais elle vous a conduit dans d'é-  
 „ tranges pays. Je suis ravi que vous vous y  
 „ soyez souvenu de moi , & je vous en remer-  
 „ cie de tout mon cœur. Votre Lettre m'a fait  
 „ d'autant plus de plaisir , que je commençois

„ à

„ à me persuader que vous m'aviez tout à  
 „ fait oublié. En quelque lieu que votre  
 „ fortune vous conduise, ou vous fixe;  
 „ comptez que vous aurez toujours en moi  
 „ un ami très dévoué, & prêt par conséquent  
 „ à vous en donner les preuves les plus es-  
 „ sentielles, si elles sont en mon pouvoir.  
 „ Ne m'épargnez point, je vous prie, quand  
 „ vous aurez occasion de me mettre à l'épreu-  
 „ ve, & croyez qu'on ne peut être plus sensi-  
 „ ble que je le suis aux vœux que vous faites  
 „ en ma faveur : si les miens pouvoient être  
 „ exaucés, la fortune ne vous conduiroit pas  
 „ si loin de nous. Elle vous établiroit à Pa-  
 „ ris comme vous le méritez ; & je jouirois  
 „ du plaisir tant désiré d'y avoir un illustre,  
 „ & excellent ami, avec qui je serois char-  
 „ mé de passer une partie de ma vie. Voilà  
 „ très sincèrement comme je pense sur votre  
 „ sujet. Si je ne vous ai pas répondu plu-  
 „ tôt, c'est que votre Lettre est arrivée à  
 „ Fortoiseau, depuis que j'en suis parti, pour  
 „ venir passer ici quatre ou cinq mois, &  
 „ qu'on ne me l'y a envoyée, que depuis  
 „ quelques jours. Il est vrai, Monsieur,  
 „ que mon dessein étoit de donner cette an-  
 „ née *l'homme singulier*, mais l'indisposition de  
 „ Mlle. Gauffin, qui y devoit jouer un rôle  
 „ considérable, a retardé jusqu'à présent la  
 „ représentation de cette pièce, & selon l'ap-  
 „arence m'obligera de la remettre à l'année  
 „ prochaine, de sorte que je me propose de  
 „ m'en retourner dans ma solitude, où mes

„ études me rappellent. Si vous voulez m'y  
 „ donner de temps en temps de vos nouvel-  
 „ les , vous m'obligerez infiniment. Car je  
 „ vous proteste qu'on ne peut être avec plus  
 „ d'estime , de passion & d'attachement , que  
 „ j'ai l'honneur d'être , Monsieur , votre &c.  
 „ Destouches.

Si je ne craignois de faire un gros volume d'une préface , je transcrierois ici plusieurs lettres de beaux esprits & de savans , dont les témoignages honorent mon retour à mon premier séxe. Je ne dois point oublier qu'étant allé , avec M. Tiron du Tillet , faire ma première visite , à M. de Fontenelle , qui me reçût avec cet air de politesse , ces manières d'honnête homme , qui peignoient si bien sa belle ame , nous lui fimes mille instances en quittant , afin qu'il ne prit pas la peine de descendre pour nous conduire. Que penseroit on de M. de Fontenelle , dit-il en se tournant vers moi , si l'on sçavoit dans le monde , qu'ayant été honoré de la visite d'une illustre demoiselle , il l'eût laissée descendre sans lui donner la main jusqu'à la porte ?

M. Piron dont il n'est personne qui ne connoisse les talens sublimes , enjoués & naturels , ne se mit point au nombre des amans de Mlle. de Malcras , mais ce déguisement fournit à son imagination le sujet de sa Métromanie , comédie admirable , dans la quelle il me met en fort bonne compagnie. J'étois dans le Parterre à la première représentation de cette pièce. On s'entrenoit de moi & de mes ou-



vrages, sans me connoître, les uns en bonne part les autres différemment. Je les écoutois avec un phlegme philosophique, chacun ayant la liberté de se façonner à son gré un sentiment, qu'il est pareillement le maître de produire. Il y avoit d'un autre côté un homme d'esprit de la ville de Nantes, avec le quel j'avois été lié dès le collège. Il prêtoit l'oreille à ce qu'on disoit de moi; & se mêlant à la conversation, Messieurs, leur dit-il, je suis fort ami de cette Dlle. Malcrais, dont vous parlez; nous avons même couchés ensemble plus d'une fois. Mlle. de Malcrais, répondit un d'eux, est donc une fille d'une Vertu... arrêtez, reprit mon ami; nos nuits ont été aussi chastes, que celles que passaient ensemble Socrate & Alcibiade; quand le même lit recevoit le maître & le disciple, & le bien heureux Robert d'Arbrissel ne fut jamais plus continent, quand pour s'éprouver dans un nouveau genre de martire, il couchoit entre deux jeunes nonains fraîches comme Hébe & belles comme Vénus.

C'est ainsi qu'on jouoit à la fois deux comedies, l'une sur le théâtre, & l'autre dans le parterre. Cependant il s'éleva une tempête de battemens de mains, la toile tomba, & le moucheur de Chandelles achevoit son office, quand le Nantois se séparant de ses inconnus, les laissa courrir après le mot de l'énigme, beaucoup plus embarrassés qu'ils ne l'étoient avant cette rencontre & cette farce d'autant plus risible, qu'elle n'est point imaginée.

J'ai

J'ai composé, comme on le voit, grand nombre de pièces détachées en tout genre, soit en vers, soit en prose. L'ennui de ma retraite, le caprice, l'idée, le plaisir de faire ma cour à des personnes d'un rang distingué, d'entretenir leur connoissance, & celle de mes amis, les occasions les ont fait naître dans les intervalles de loisir que me laissoient des occupations nécessaires & d'autant plus pénibles, qu'elles étoient plus étrangères à mon goût. Mais peu fortuné sans être avare je n'ai jamais fait trafic ni de prose ni de vers. Mes Libraires m'ont fait présent de quelques exemplaires, dont j'ai été satisfait, les plaignant des périls, où les exposoit une douteuse espérance, en imprimant mes amusemens à leurs frais.

J'aurois fort souhaité, qu'il m'eût été possible d'être présent à cette édition, avantage que je n'eus pas non plus, pendant que la précédente se faisoit à Paris en 1750: on a la vûe meilleure dans ce moment décisif, & l'on découvre dans cette situation critique des défauts échappés à la chaleur ou à l'indolence de la composition. Quelque légers qu'ils puissent être, ils ressemblent aux graviers, qui se rencontrant sur un terrain aplani où l'on joue, empêchent les globes roulans de couler avec la même facilité, & les détournent même du but, où l'œil & la main vouloient les diriger.

Il est des choses qu'on répète sans y penser, quand on traite les mêmes matières de loin à  
loin;

loin; c'est ce que j'ai fait en <sup>c'</sup>tant un passage de l'Ecclésiaste dans les remarques sur Owen, sans me ressouvenir que je l'avois déjà placé dans une Lettre de littérature à M. de Voltaire.

La distance des lieux, & mes affaires qui demandent résidence, m'ayant retenu dans ma Patrie, je chargeai de mes manuscrits M. de la Marque, fils d'un riche négociant de cette ville, jeune homme de beaucoup d'esprit qui s'embarquoit pour Amsterdam. Je le priai de les remettre à M. d'Orville qui y professoit avec célébrité l'éloquence, & l'histoire. M. le président Bouhier m'avoit autrefois procuré sa connoissance; mais la nouvelle de sa mort, dont je fus très affligé, me fit écrire à M. de la Marque, pour le prier de confier mes manuscrits à Mrs. Schreuder & Mortier, Libraires très estimés, & qui font honneur à leur profession. Je les laissai maîtres de choisir ce qu'ils trouveroient le plus de leur goût, parce qu'ils avoient un intérêt réel à plaire à celui du public.

Je sens qu'en cet endroit j'allois céder à l'envie de dire quelque chose des différens ouvrages qui sont entrés dans ce volume, si je ne m'appercevois à propos que ce seroit tomber dans le défaut que j'ai reproché aux faiseurs de préfaces, car enfin écrire, & placer à la tête de ses ~~ouvrages~~ des livres, des discours, des dissertations académiques sur la nature, & le genre des Ouvrages qu'on met  
au-

au jour. N'est ce pas dire secrettement à chaque Lecteur, Voulez vous décider avec équité, finesse & précision ? Faites le d'après les règles que je vous trace. C'est de là que vous devez partir, pour arriver sûrement au temple du goût.

Cependant je prie le lecteur de vouloir bien me passer deux choses. Premièrement les détails dans lesquels je me suis engagé pour donner de la suite à ces mémoires, où tout est vrai, & pour me rendre au but que j'ai d'abord eu en vûe. Secondement l'habitude que j'ai, & dont le principe est dans la nature, de ne manquer jamais l'occasion de rendre justice au mérite de mes amis. Il n'est point de satisfaction plus touchante, & plus douce pour mon ame, que celle de publier leurs bienfaits, la reconnoissance est le Dieu de mon cœur.

J'espère aussi que M. de Voltaire, que je ne cesserai jamais d'estimer, & dont l'ancienne amitié me sera toujours bien chere ne s'offensera, ni de ma sensibilité à son indifférence marquée, ni de ma résistance à souscrire à son apostille. S'il étoit possible qu'il en conçût quelque ressentiment, la supériorité de son genie l'étoufferoit bientôt, content de dire avec noblesse comme Alexandre dans Quinte Curce, *bellum cum fœminis gerere non soleo, armatus sit oportet quem oderim.*

Cette préface, & ces mémoires, ressemblent à une conversation dans laquelle un sujet en amène

amène un autre , & dont un mot qui s'en écarte par hazard , fournit matière , comme dans les Effais de Montagne , à des propos tout à fait différens de ceux qui les avoient précédés. Achevons donc une singulière , & longue bigarure , dont l'étendue sera plus justement mesurée par le plaisir ou l'ennui qu'elle aura causé à mes lecteurs.

*Et jam tempus equum fumantia solvere colla.*

Virg. Georg. 2.



# T A B L E

Des Pieces contenuës dans le

## T O M E P R E M I E R.

---

**E**PITRE Dédicatoire à Mgr. de Machault,  
Garde des Sceaux de France, &c. Pag. 1.

*Louis XIV.*, ou la Gloire de Louis XIV.  
péperuée dans le Roi son successeur. 5.

### O D E S.

ODE I.	<i>Le Parnasse François</i> , à M. Titon du Tillet.	13.
— II.	à M. de Voltaire, <i>sur sa Her- siade.</i>	18.
— III.	Au Roi de Prusse, <i>sur ses premie- res Conquêtes.</i>	20.
— IV.	<i>La Beauté</i> , à Madem. * <sup>v</sup> .	25.
— V.	à la <i>Vertu.</i>	29.
— VI.	<i>Sur la Maladie &amp; la Convalescence du Roi.</i>	41.
— VII.	<i>L'Astrologie Judiciaire</i> , à M. Des- landes, &c.	45.
— VIII.	<i>L'Orgueil.</i>	49.
— IX.	<i>Sur l'Immortalité chimérique qu'on attend des Ouvrages d'esprit, &amp; sur l'Incon- stance des Grands.</i>	55.
— X.	à Mr. Bertrand, &c.	59.
— XI.	<i>La Fievre</i> , à M. Chevaye.	63.

ODE

ODE XII.	<i>La Mort.</i>	Pag. 68.
— XIII.	Sur la Mort de S. A. Mgr. le Comte de <i>Toulouse</i> , &c.	73.
— XIV.	à M. de Lizardais, &c.	78.
— XV.	Les Muses à l'ombre de <i>Rouffseau</i> .	82.
— XVI.	<i>Le Tabac.</i>	88.
— XVII.	à M. Titon du Tillet.	90.
— XVIII.	Remercement à Mrs. de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle.	93.
— XIX.	<i>Le Retour d'Astrée</i> , à M. le Maréchal de Lowendal.	96.
— XX.	à M. Deslandes, &c. <i>sur la mort du Pere de l'Auteur.</i>	106.
— XXI.	à M. le C. *** de M ***, &c. <i>sur l'usage des Richesses.</i>	111.
— XXII.	en prose, à M. Houdart de la Mothe, de l'Académie Française.	116.
— XXIII.	en strophes libres, faite par un défi, &c. à M. Meynot.	120.
— XXIV.	<i>Qu'un autre aspire aux dons célestes</i> , &c.	125.

## E P I T R E S.

EPITRE I.	à S. A. Mgr. le Prince de Conti.	127.
— II.	à M. le Marquis de Robien, &c.	132.
— III.	à M. Bouguer, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, &c.	135.
— IV.	En réponse à M. de la Soriniere,	

niere, de l'Académie Royale d'Angers.

Pag. 139.

ÉPITRE V.	Au R. P. du Cerceau, Jé- suite.	150.
———— VI.	à M. Greffet, &c.	152.
———— VII.	à M. d'Arquistade de St. Fulgent, Conseiller au Parlement de Paris.	155.
———— VIII.	à Mercure.	158.
———— IX.	à M. Titon du Tillet.	164.
———— X.	Au même par Madame Des- forges Maillard.	170.
———— XI.	Au même par Madame Des- forges Maillard.	172.
———— XII.	à M. de Morinay, Gentil- homme ordinaire de la Chambre du Roi.	173.
———— XIII.	à M. d'Aiguillon, &c. <i>sur</i> <i>son Cordon bleu.</i>	174.
———— XIV.	à Madame la Duchesse de L.	176.
———— XV.	de l'Auteur à sa Femme le premier jour de l'an.	183.
———— XVI.	à M. le Comte de la Motte- Jacquelot, Conseiller au Parlement de Bre- tagne.	187.
———— XVII.	à M. de Mont-Luçon, Fer- mier-Général.	191.
———— XVIII.	Philosophique à M. de Vol- taire.	197.
———— XIX.	Philosophique à M. Neri- caut Destouches, de l'Académie François- se.	215.
		ÉPI-



ÉPIGRAMME XX. à M. le Chevalier de Solignac, Secrétaire du Cabinet du Roi de Pologne, &c.	Pag. 226.
— XXI. à M. Ganeau, Libraire de Pa- ris.	230.
MONUMENT d'Estime & de Vénération à la Mé- moire du Président de Montesquieu, &c.	232.
VERS sur la Mort de M. de Fontenelle, &c.	233.
— sur la Noblesse dont le Roi a honoré les services de l'illustre M. Morand, premier Chi- rurgien de la Reine, &c.	235.
— sur ce que M. de Sechelles a remplacé dans la Charge de Contrôleur Général des Fi- nances M. de Machault, &c.	236.
— sur ce que le Roi envoya le Bâton de Ma- rêchal de France à M. le Comte de Coetlogon.	ibid.

## C O N T E S.

CONTE I. <i>Le menteur &amp; son Valet.</i>	239.
— II. <i>Le feint Organiste.</i>	240.
— III. <i>Le Peintre Esclave.</i>	244.
— IV. <i>Les franches Repûes.</i>	245.
— V. <i>Consultation pour la Migraine.</i>	246.
— VI. <i>Claudine malade.</i>	ibid.
— VII. <i>Les Crochets.</i>	247.
— VIII. <i>Le Serment.</i>	ibid.
— IX. <i>Le Cierge béni.</i>	248.
— X. <i>La Bannière.</i>	ibid.
— XI. <i>Le Testament du Curé.</i>	251.

CON-

CONTE XII	<i>Les Dindons &amp; Epirte Dédicatoire à Jeroboam Malchus , Capitaine des Gabelles &amp;c.</i>	Pag. 252. 254.
— XIII.	<i>Les Forfanteries.</i>	258.
— XIV.	<i>Le Muet justifié.</i>	260.
— XV.	<i>Le Tombeau de la Virginité.</i>	261.
— XVI.	<i>L'Habit verd.</i>	262.
— XVII.	<i>Le Paradis terrestre.</i>	<i>ibid.</i>
— XVIII.	<i>Le Coup de fusil manqué.</i>	263.
— XIX.	<i>Mépris de l'Architecture ancienne.</i>	264.
— XX.	<i>L'Oraison pour la brûlure.</i>	<i>ibid.</i>
— XXI.	<i>Jugement de Peinture.</i>	265.
— XXII.	<i>La Force du Naturel.</i>	<i>ibid.</i>
— XXIII.	<i>Le Difficile.</i>	266.

## I D Y L L E S.

IDYLLE I.	<i>Le Paradis Perdu , à Madame de Bocage.</i>	267.
— II.	<i>Le premier Age du Monde , ou le Siècle d'Or ; à M. de Montandouin de la Touche.</i>	273.
— III.	<i>Les Arbres , à M. de Perard, Chapelain du Roi de Prusse , &amp;c.</i>	277.
— V.	<i>Le Printems.</i>	283.
— IV.	<i>Les Tourterelles , à Madame Deshoulières.</i>	286.
— VI.	<i>Les Hirondelles , à Madame la Comtesse de Verteillac.</i>	289.
— VII.	<i>Les Coquillages , à M. de la Roque , Chevalier de l'Ordre Militaire de St. Louis , &amp;c.</i>	294.
		IDYL-

IDYLLE VIII. *Mintil & Alys*, à M. de Fon-  
 nelle, &c. 299.

IX. *Le Voyage de l'Amour & de l'Hy-*  
*men*, à Madame de Mondoret du Croific. 302.

ELEGIE. *Tel qu'aux bords du Méandre &c.* 305.

POESIES ANACREONTIQUES.

I. *Hippocréne*, à Mademoiselle B. 309.

II. A Madame de Hallay. 310.

III. A Mademoiselle Sallé, *Personnaire du*  
*Roi.* 311.

IV. A Mademoiselle Gauffin. *ibid.*

V. *Sylvie*, au fond d'un bocage, &c. 312.

VI. *Deux Moineaux*, un beau jour, &c. *ibid.*

VII. *L'Amour*, en badinant, &c. 313.

VIII. *Volant autour de la jeune Climene*, &c. *ib.*

IX. *Cocq' importun*, &c. 314.

X. Chanson sur les Victoires du Roi, par  
 Madame Desforges Maillard. 315.

XI. Sur l'air *les Bergers de notre Village* 318.

XII. Sur l'air *Aimable Vainqueur*, &c. 319.

XIII. Sur l'air *Iris porte le Dieu du vin*, &  
*celui de Cypère.* 320.

XIV. Sur l'air *le Pere Dominique* &c. 321.

XV. A. M. Titon du Tillet, par Madame  
 Desforges Maillard; sur l'air *Aimable Vain-*  
*queur*, &c. 322.

S O N N E T.

SONNET I. *La Défaite de la Patience de Job.* 323.

Tom. I.

\*\*\*

SON-

- SONNET II. à M. Titon du Tillet. Pag. 324.  
 ——— III. à Madame du H\*\*.. 325.  
 ——— IV. à M. le Marquis de Verteillac. 326.

## O D E S.

- ODE à M. Titon du Tillet *sur la mort du Pere Vaniere, Jésuite.* 327.  
 ——— en strophes libres à M. Titon du Tillet, *sur la mort de M. de Largiliere, Peintre célèbre.* 329.  
 ——— en strophes libres, *à l'occasion de la mort de M. le Président Bouhier, de l'Académie Française.* 330.

## E P I T A P H E S.

- EPITAPHE I. du P. Brumoy, Jésuite. 331.  
 ——— II. du Maréchal de Berwick. *ibid.*  
 ——— III. du Maréchal de Villars. 332.  
 ——— IV. de Mad. l'Heritier de Villandon, *de l'Académie de Toulouse, &c.* 333.  
 ——— V. du Frere Hilarion Capucin, à M. de P. . . A. . . *Conseiller du Roi, &c.*  
 ——— VI. d'un prétendu Bel-Esprit. 337.  
 ——— VII. d'un Singe. 338.  
 ——— VIII. d'un Lion. *ibid.*  
 ——— IX. d'un Marquis Petit-maitre. 339.  
 ——— X. d'un Comédien François. 340.  
 ——— XI. d'un Comte. *ibid.*  
 ——— XII. d'une Dame de la Cour. 341.  
 ——— XIII. d'une Coquette. *ibid.*  
 ——— XIV. d'un Homme universel. 342.  
 EPI-

EPITAPHE XV.	d'un Abbé.	342.
—————	XVI. d'un riche Prometteur.	343.
—————	XVII. d'un Seigneur très-glorieux.	<i>ibid.</i>
—————	XVIII. d'un Mari qui avoit eu cinq Femmes.	343.
—————	XIX. d'un Parasite.	344.
—————	XX. d'un mari & de sa Femme.	344.

## F A B L E S.

FABLE I.	<i>Le Soleil &amp; les Nuages</i> , à M. de la Tour, &c.	345.
—————	II. <i>Le Soleil &amp; le Manant</i> , à M. Bonamy, Médecin.	346.
—————	III. <i>Les Lapins</i> .	347.
—————	IV. <i>Le Chat &amp; le Singe</i> .	349.
—————	V. <i>Les deux Chiens</i> .	351.
—————	VI. <i>La Queue du Cheval</i> .	352.
—————	VII. <i>La Fille du Serrurier &amp; son Frere</i> .	353.
—————	VIII. <i>La Femme &amp; la Mouche</i> .	354.
—————	IX. <i>Le Mécontent</i> .	355.
—————	X. <i>Les Enfans &amp; l'Osier</i> .	356.
—————	XI. <i>Le Loup, Gouverneur</i> .	357.
—————	XII. <i>Le Fleuriste &amp; les Curieux</i> .	359.
—————	XIII. <i>Les Rats &amp; le Navire</i> .	360.
—————	XIV. <i>L'Homme, la Mouche &amp; l'Araignée</i> .	364.
—————	XV. <i>Le Blanc &amp; le Noir</i> .	365.
—————	XVI. <i>L'Aigle &amp; la Pie</i> .	<i>ibid.</i>
—————	XVII. <i>L'Alouette, devenue veuve</i> .	366.
—————	XVIII. <i>L'Ecrevisse &amp; sa Fille</i> . Pag.	367.
—————	XIX. <i>Le Moineau &amp; la Fauvette</i> .	369.

FABLE XX.	<i>Le Chien qui tourne la Broche.</i>	369.
— XXI.	<i>La Bouillie, le Dogue, les Châtons.</i>	370.
— XXII.	<i>Le Lion, à qui on arrache une dent; à M. le Comte de Cornulier du Ver-nay, &amp;c.</i>	372.
— XXIII.	<i>Le Singe &amp; le Miroir.</i>	375.
— XXIV.	<i>Le Paon, le Dindon &amp; la Post-lette.</i>	377.
— XXV.	<i>La Fauvette &amp; les Oiseaux ja-loux, à M. de Bourh **, célèbre Chirur-gien à Nantes.</i>	378.
VERS à M. de Morinay, Gentilhomme Ordina-ire de la Chambre du Roi.		380.

## CANTATES.

CANTATE I.	<i>sur la Naissance de Mgr. le Duc de Bourgogne.</i>	381.
— II.	<i>Hercule &amp; Omphale.</i>	381.
— III.	<i>Hypermnestre.</i>	386.
— IV.	<i>L'Hyver.</i>	389.
— V.	<i>L'Epoux mourant.</i>	392.
— VI.	<i>La Rose.</i>	394.

VOYAGE de Paris en Bretagne, à M. le Mar-quis de Robien, Président à Mortier au Par-lement de Bretagne, &c.		396.
---	--	------



Les Libraires demandent de l'indulgence pour quelques fautes d'impression qui se sont glissées par ci par-là, & prient le lecteur de vouloir consulter l'Errata, qui est à la fin du second Tome.



A MONSEIGNEUR

DE MACHAULT,

GARDE DES SCEAUX DE FRANCE,

MINISTRE GENERAL DE LA MARINE.

**M**INISTRE que *Tbémis* a formé dans son  
Temple,

*Pour servir aux mortels & de guide & d'exemple;  
Et dont les grands talens font, dans son juste choix,  
Admirer le plus grand & le meilleur des Rois;*

**MACHAULT**, quand ta bonté, par un secours  
propice,

*Vient d'un astre ennemi corriger le caprice,*

*Il s'élève en mon ame un sentiment vainqueur*

*Qui m'excite à louer ton Esprit & ton Cœur.*

*Mais en vain, pour répondre au transport qui m'anime,*

*Ma Muse te prépare un tribut légitime;*

*Tant de rares vertus suspendant son desir,*

*Elle admire en silence, & ne sait que choisir.*

*Ainsi dans nos jardins l'Abeille vigilante*

*Rencontrant dès l'Aurore un émail qui l'enchanté,*

*On la voit au-dessus long tems se balancer,*

*Voltiger tout auprès, sans pouvoir se fixer.*

*Pénétré toutefois du beau feu qui m'inspire,*

**MACHAULT**, en ton honneur, je voudrois sur  
ma Lyre

A

Ex.

Exprimer des accords qu'on n'eût point entendus,  
 Et qu'un fidelle Echo n'eût pas déjà rendus.  
 Mais quand Apollon même, échauffant mon génie,  
 M'eût en naissant comblé des dons qu'il me dénie;  
 Gravé dans tous les cœurs ton Eloge sans fard,  
 Est riche de son fond, plaît & brille sans art.  
 Croirai-je cependant que ma Muse attentive  
 Se taise sans retour sur ta Sageſſe active ?  
 Où n'a point éclaté, par d'illuſtres effets,  
 Ton zèle pour ton Roi, tes ſoins pour ſes Sujets ?  
 Le Hainault, à jamais reſpectant ta mémoire,  
 Portera juſqu'aux cieux ton mérite & ta gloire ;  
 Et de ſon Bienfaiteur, un Hymne ſolemnel  
 Vantera la ſageſſe & l'amour paternel. ( 1 )

Le Monarque des Lys foudroyoit dans la Flandre,  
 Renverſoit les Cités, mettoit les Forts en cendre ;  
 Vainqueur à Fontenoy, des nombreux bataillons  
 Dont le limon ſanglant engraiſſa les fillons,  
 Ce Héros t'envoya mille illuſtres viſtims,  
 Dignes du nom François, Combattans magnanimes,  
 Qui revenoient percés de cent coups glorieux  
 Que paya chèrement le Germain furieux.

Là

( 1 ) M. de Machault étoit Intendant du Hainault,  
 en 1745, lorsque le Roi gagna la fameuse bataille  
 de Fontenoy, & s'empara de plusieurs Villes confi-  
 derables de la Flandre. Après cette bataille, on  
 envoya à valenciennes, Lieu de la résidence de M. de  
 Machault, un grand nombre d'Officiers & de Soldats  
 blessés. Il apporta tous ses soins pour leur soulage-  
 ment & leur guérison, & y fut véritablement l'ami  
 de l'Officier & le pere du Soldat.



Là tu servois ton Prince, autant que dans la guerre  
 Le servoient nos Césars, affrontant le tonnerre.  
 Tu prêtas aux blessés tous les divers secours  
 Qui pouvoient renouer la trame de leurs jours  
 Et le Soleil jamais ne borna sa carrière  
 Que ton zèle autour d'eux ne portât la lumière.  
 Ami de l'Officier, & pere du Soldat ;  
 Honnête-homme par goût, & sans chercher l'éclat ;  
 Là tes mains aussi-tôt s'ouvroient à l'indigence ;  
 Ici de ta maison s'épandoit l'abondance,  
 Prévenante, féconde, au gré de leurs besoins :  
 Et souvent tes faveurs échappoient aux témoins.

Le recit de tes faits vint charmer le Monarque :  
 Le haut rang qu'il t'offrit en fut l'illustre marque :  
 Mais il scut qu'à son choix tu voulois, t'excusant,  
 Opposer le défaut d'un sçavoir suffisant.  
 O noble modestie ! Où trouver l'homme rare  
 Qu'en ses détours subtils l'amour propre n'égare ?  
 Et qui, de tes talens se pouvant honorer,  
 MACHAULT, à ton exemple ose les ignorer ?  
 LOUIS te connoissoit : sa juste confiance  
 S'accrut & s'affermir par cette expérience ;  
 Et pour te l'exprimer par un gage certain,  
 Ce Roi victorieux t'écrivit de sa main :  
 Témoignage éclatant, où le Ciel fit paroître  
 Tout le prix du Sujet dans les bontés du Maître.  
 Qu'il scut bien s'applaudir d'avoir jetté les yeux  
 Sur un Ministre aimé, sçavant, judicieux !

Mais quel charme puissant a fait couler ma  
 veine? ...

Cédant avec transport au penchant qui m'entraîne,

# A ÉPITRE DEDICATOIRE.

J'ai commencé, MACHAULT, à tracer dans  
mes Vers

Une esquisse, un crayon de tes talens divers.

Mécène bienfaisant, pardonne à mon audace :

Favorable à mon cœur, à mon esprit fais grace.

La Candeur, doux lien de la Société ;

La Science, toujours fidelle à l'Équité ;

La Grandeur sans orgueil, l'héroïque Constance

Tienent dans ta Maison, des droits de la Naissance :

Et si je n'ai rien dit de tes nobles Ayeux,

C'est que, pour te parer, tu n'as pas besoin d'eux.

Je t'offre mes Ecrits ; accepte leurs hommages :

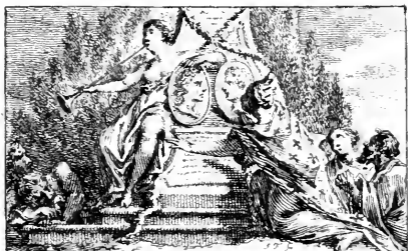
Un seul de tes regards vaut mille autres suffrages.

Au Temple de Mémoire, ô mon plus grand Soutien !

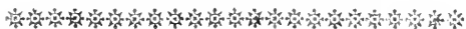
Mon nom ne peut voler que sur l'aile du Tien.



LOUIS



LOUIS QUINZE,  
O U  
LA GLOIRE DE LOUIS XIV,  
*Perpétuée dans le Roi son Successeur.*



P O E M E.

QUAND LOUIS, remplissant l'arrêt des Destinées,  
Eut achevé le cours de ses nobles années,  
Et que par mille exploits, ce Héros glorieux  
Eut été dans l'Olympe admis au rang des Dieux;  
La France avec effroi, de sa perte touchée,  
Sa lance à son côté, sur ses palmes couchée,  
Serrant son bouclier qu'elle arrosa de pleurs,  
Aux rives de la Seine exhala ses douleurs.  
Je ne le verrai plus, il est mort, disoit-elle,  
Ce Roi, que l'Equité proposa pour modèle;

# 6 LOUIS QUINZE,

LOUIS, sous qui Turenne égala le Dieu Mars,  
 Qui fit fleurir les Loix, le Commerce & les Arts;  
 Dont le bras, terrassant la Discorde & la Guerre,  
 Ramena l'heureux calme attendu sur la terre:  
 Me rendez-vous jamais ce que je perds en lui,  
 Dieux cruels?... En ces mots éclatoit son ennui,  
 Quand l'air brille autour d'elle, & lui montre la Gloire  
 Qui descend sur un char conduit par la Victoire.

France, dit la Déesse, écarte tes soupirs,  
 Et cesse de former d'inutiles desirs:  
 Tes murmures plaintifs, tes cris, ta défiance,  
 Des Dieux, tes Protecteurs, outragent la puissance.  
 Viens, prends place avec moi dans ce char lumineux,  
 Et tu verras bien-tôt qu'ils ont comblé tes vœux.

La France, à son aspect, d'un doux transport émue:  
 Est-ce vous? ou les pleurs ont-ils troublé ma vûe?  
 Non, mon cœur me l'assûre; & je vous reconnois,  
 Astre, qui présidez au bonheur des François:  
 J'accepte votre augure. Elle dit. Le char vole  
 Plus vite que la foudre & les coursiers d'Eole:  
 La rouë ouvre la nuë, & les globes divers  
 Semblent fuir après lui dans la plaine des aîrs.

Un rare objet suspend son vol sur l'Arabie.  
 Le Phénix, satisfait de cinq siècles de vie,  
 S'y dressoit dans un bois, sur l'arbre le plus grand,  
 De canelle & de mirre un bûcher odorant.  
 De sa touchante voix les accens agréables  
 Invoquoient du Soleil les rayons favorables;  
 Et du vent de son aîle, en regardant les cieux,  
 Se pressant d'allumer ce bûcher précieux,

Cet Oiseau magnanime , unique en son espece ,  
 Termina dans la flamme une illustre vieillesse.  
 Quand de sa cendre vive il sort un autre Oiseau :  
 Il égale son Peire , en sortant du berceau ,  
 Dit la France. L'un d'eux peint l'objet de tes larmes ,  
 Répond la Gloire ; & l'autre apaise tes allarmes.

A ces mots le char fuit , lancé vers les climats :  
 Où Calisto répand la neige & les frimats.

Là , d'une tour d'airain le redoutable faite  
 Brave , au milieu des flots , la foudre & la tempête :  
 L'immense Eternité , mere & fille du Temps ,  
 Creusa jusqu'aux Enfers ses premiers fondemens.  
 Cet édifice altier , noirci par les orages ,  
 Est couvert au-dehors d'un rempart de nuages ,  
 Défendu tout autour par un affreux rocher  
 Dont jamais les mortels n'osèrent approcher.  
 D'un dur & triple acier la porte renforcée ,  
 Par Saturne & la Mort richement hérissée  
 De diamans inscrits , & par Vulcain cloués ,  
 Fait gronder , en s'ouvrant , cent verroux enroués.

On voit dans ce Palais des talismans antiques ,  
 Des anneaux constellés , des tableaux symboliques ,  
 Cylindre , horloge , prisme , astrolabe , cerceaux ,  
 Des ossemens de sphinx , des cranes de corbeaux.  
 C'est là que le Destin foule aux pieds sceptres , mitres .  
 Deux livres effrayans sur deux vastes pupîtres ,  
 Dans un tas monstrueux d'innombrables feuillets ,  
 Des fortunes , des noms sont les recueils complets.  
 Ici s'offrent aux yeux & la honte & la rouë ,  
 Là les marques d'honneur , que la Justice avouë ;

8 LOUIS QUINZE,

Les stériles Vertus & les Vices féconds,  
 Et les plaisirs si courts, & les ennuis si longs.  
 Suspendue à la voûte une active Balance,  
 Pèse de l'Univers tous les sorts par avance :  
 Dépendant de lui seul, ce qu'il a compassé,  
 Même par Jupiter ne peut être effacé.  
 Du sommet d'un donjon il fait parler les Astres,  
 Des bonheurs apparens, des effectifs désastres ;  
 Et cent & cent flambeaux qui ne s'usent jamais,  
 Eclairent au-dedans ce terrible Palais.

Mais ce n'est point assez de Neptune qui tonne  
 Dans les écueils profonds, que l'horreur environne,  
 Deux Dragons immortels que Python mit au jour,  
 Satellites bruyans, font la garde à l'entour.

La Gloire cependant, courageuse, assurée,  
 Les arrête, éblouis de sa splendeur sacrée.  
 Elle entre avec la France, aborde le Destin,  
 Et lui tient ce discours plein d'un charme divin :  
 Maître absolu du Sort, rallumez l'espérance,  
 Qui languit & s'éteint dans le cœur de la France.  
 Son Sceptre dans ce temps, vous nous l'aviez promis,  
 Au plus grand de ses Rois devoit être remis.

L'infailible Destin, qui sçavoit leur venue,  
 Branle sa longue barbe & sa tête chenue,  
 Sous des sourcis épais roule des yeux perçans,  
 Et commence en ces mots ses Oracles puissans.

Mes secrets enfoncés dans une nuit profonde,  
 Jusqu'à l'événement dorment pour tout le monde ;  
 Mais la France m'est chere. Il découvre un miroir :  
 Regarde, En est-ce assez pour te rendre l'espoir ?

De mille clairs rayons la France est éblouie,  
 O grand Prince ! ô Sagesse ! ô Valeur inouïe !  
 Elle voit la Chicane, écumante, aux abois ;  
 La Police asservir la Licence à ses Loix ;  
 Le fertile Commerce enfanter l'Abondance ;  
 Les beaux Arts & la Paix signaler leur puissance ;  
 La Guerre lui livrer Philisbourg furieux,  
 Sur les rives du Pô ses Lys victorieux.

Porte ici tes regards, dit la Gloire charmée,  
 LOUIS veut à lui seul devoir sa renommée.  
 Il attaque, il foudroye Ypres, Furnes, Menin,  
 Fait voler la terreur sur l'Escaut & le Rhin.  
 Mais qu'apperçois-je ? ô Dieux ! dit la France saisie :  
 Il expire... O grand Roi !.. Ne crains rien pour sa vie,  
 Interrompt le Destin : le mal & ses accès  
 Ne feront que prouver l'amour de ses Sujets.  
 Considere l'accord qui regne entre les Parques,  
 Pour filer d'heureux jours au Phénix des Monarques.

Elle jette de-là les yeux vers Fontenoy :  
 Gloire, en Soldat, dit-elle, as-tu changé mon Roi ?  
 Sa valeur pour te plaire affronte la tempête.  
 Le tonnerre, LOUIS, gronde autour de ta tête ;  
 Mars seroit effrayé des périls que tu cours.  
 Ton sang est à ton Peuple : ah ! ménage tes jours.

France, méconnois-tu, dit la Gloire attentive,  
 Une Divinité, qui fit naître l'Olive,  
 Pallas, qui près de lui, son Egide à la main,  
 En écarte la mort & les foudres d'airain ?

Mais quel jeune Lion suit sa noble furie ?  
 C'est, après lui, l'espoir, l'amour de sa Patrie,

10 LOUIS QUINZE,

Répond le fier Destin ; c'est le digne Héritier  
Du Trône le plus beau qui soit au monde entier ;  
Les délices, le soin de son auguste Mere,  
L'Elève, & quelque jour le Rival de son Pere.

Tournay, Bruxelles, Ostende, Ath, Oudenarde,  
Gand,

La Flandre cede enfin : LOUIS est un torrent.

A Raucoux, à Lawfelt, son seul Nom vous renverse,  
Batave, Anglois, Germain ; la frayeur vous disperse,  
Vous, qui gonflés de fiel, enflammés de couroux,  
Du bonheur des François fûtes toujours jaloux,  
Vous fuyez, oubliant votre audace perfide,  
Comme un troupeau de cerfs fait le chasseur rapide.

Vois-tu, reprit la Gloire, au grand art des Héros  
Son Exemple former ces nombreux Généraux ;  
Et tels que de hauts Pins, leur Conseil formidable  
L'entourer, comme un Cédre aux vents inébranlable ?  
Chartres, Clermont, Conti, Dombes, Eu, Penthie-

vre, Harcourt,

Noailles, Villeroy, Soubise, Balincourt,

Belle-isle, Maillebois, Coigny, Brancas, Tonnerre,  
Isenghien, Richelieu, Luxembourg, Senecterre,  
Pons, Mirepoix, la Farre, Houdancourt, Langeron,  
Duras, Grammont, Boufflers, Charost, Chaulnes,

Biron ; \*

Et

\* Parmi les Personnes illustres qui sont nommées dans ce Poëme, on y voit tous les noms de Messieurs les Maréchaux de France vivans en 1749, ceux de Messieurs les quatre Capitaines des Gardes-du-Corps, de Messieurs les Capitaines des Gendarmes & des Chevaux-Légers de la Garde, & de M. le Colonel du Régiment des Gardes Françoises.



Et cent autres encor, que la valeur signale.  
 Mais que de Morts fameux dans la barque fatale !  
 Caron avec regret les passe à l'autre bord.  
 Ne plaignez point leur sang, leur dit le Dieu du Sort ;  
 Sous le fer ennemi chaque goutte épanchée,  
 Est d'un fleuve fumant aussi-tôt revenchée.

La France les admire, & dans son embarras,  
 En comptant les Héros, compte jusqu'aux Soldats.

Mais qui sont ces deux Chefs, dit-elle avec surprise ?  
 Ils semblent étrangers. Tu ne t'es pas méprise,  
 Lui répond le Destin. C'est Saxe & Lowendal ;  
 Ils ont, loin de chez toi, respiré l'air natal ;  
 Mais François de desir, le cœur qu'ils font paroître,  
 L'éclat de leurs exploits les rend dignes de l'être.  
 Raucoux ensanglanté, Bergopzom abattu,  
 Rendront dans tous les temps hommage à leur vertu.

Dans son cœur toutefois ton Monarque s'afflige  
 D'employer les rigueurs, où son Sceptre l'oblige ;  
 Mais ces jours teints de sang, nécessaires horreurs,  
 D'un temps plus fortuné sont les avant-coureurs.  
 Regarde dans ce fond se lever cette Aurore ;  
 Elle annonce un Soleil plus agréable encore ;  
 Flore, en la saluant, exhale ses parfums,  
 Eole mer aux fers ses Sujets importuns.  
 Vois se suivre, en tournant, ces Colombes légères,  
 Sans craindre des Vautours les griffes sanguinaires,  
 Et s'entredécocher des baisers, dont les jeux  
 Rendent même jaloux ces Moineaux amoureux ?  
 Venus, avant le temps, regne sur la Nature ;  
 Ces Arbres étonnés ont repris leur parure :

12 *LOUIS XV, POÈME.*

Entends ces Rossignols, voltigeans, réjouis,  
Chanter les jours heureux du siècle de *LOUIS*;  
Et vois enfin la Paix, dans ses dons libre & juste,  
Le couvrir des Lauriers d'Alexandre & d'Auguste.

La France est consolée à ces objets charmans,  
Et ses regrets font place à ses ravissémens.

Là se tut le Destin, & les célestes Sphères  
Applaudirent ensemble à des faveurs si cheres.  
Alors le rideau tombe; & roulant sur ses gonds,  
La porte fait mugir la mer aux environs.

Le char est déjà loin; & la trace qu'il laisse,  
Imite le sillon, qu'une illustre Déesse,  
D'une goutte de lait échappé de son sein,  
Dans les Cieux blanchissans imprima sans dessein.

De son retour heureux, tirant un sûr presage,  
La Seine le revoit fondre sur son rivage.  
Ses Nymphes, à l'aspect de ces objets nouveaux,  
Quittent, en se jouant, leurs palais de roseaux,  
Se tiennent par la main, bondissent sur l'arêne;  
Sur cet événement interrogent leur Reine:  
Et d'un commun accord, du nom de *BIEN-AIMÉ*,  
Ce Roi victorieux est par elles nommé.

*FRANCE*, auprès de *LOUIS* mon penchant  
me rappelle,

Lui dit enfin la Gloire; & si, toujours fidelle,  
Je fus du grand *BOURBON* la lumière & l'appui,  
Son Successeur partout me verra devant Lui.





# O D E S.



## O D E I.

LE PARNASSE FRANÇOIS.

A M. TITON DU TILLET. \*

**A**RCHITECTE fameux, dont la sçavante main  
Eleve un Monument en l'honneur de la France ;  
La majesté pompeuse , l'exquise élégance ,  
Se prêtant à l'effort de ton Art souverain ,  
Ont poli la matière , & réglé l'ordonnance  
De ton Edifice divin.

Sans avoir épuisé les deux bords de l'Hydaspe ,  
Ton adresse a charmé notre goût & nos yeux ;

Et

\* Voyez la note à la fin de cette Ode, pag. 17.  
Tom. I.

Et ton Ouvrage précieux  
Ternit l'éclat divers du porphyre & du jaspe.

Ce monument transmis à la postérité,  
Des temps impétueux bravera les outrages;  
De la flamme & du vent il sera respecté;  
Et jusqu'aux derniers jours qu'auront les derniers âges,  
Ton nom victorieux sera par-tout vanté.

Jupiter même en vain voudroit réduire en poudre  
Ces côteaux triomphans des rigueurs des hyvers;  
Les durables lauriers, dont tu les as couverts,  
Les garantiront de la foudre.

L'ingénieuse Antiquité  
Fit passer jusqu'à nous, d'un Farnasse inventé  
L'image ambitieuse en son cerveau tracée.  
TITON, par un secret qu'on n'avoit point tenté,  
Sçait faire à la fable éclipsee,  
Succéder la réalité.

Les habitans du Pinde écartent l'ombre noire,  
Qui des terrestres demi-Dieux  
Tâche à couvrir les noms d'un voile injurieux;  
Et des dents de l'Envie arrachant leur mémoire,  
Leur ouvrent la porte des Cieux.  
TITON, quel honneur doit donc suivre  
Tes incomparables travaux?  
Tu redonnes la vie à ceux qui font revivre  
Les humains qui, bravant les dangers & les maux,  
Ont eu la valeur pour Egide,

Et

Et que le mérite solide  
 Donne aux Dieux mêmes pour Rivaux.

Mais quel charmant spectacle est offert à ma vûe ?  
 Un Groupe incrusté d'or se forme d'une nue ,  
 Des cignes argentés t'enlevant dans les airs ,

T'y font un trône de leurs aïes ;

Le Ciel , la Terre en feu répètent leurs concerts ,  
 Tout s'anime aux doux sons de leurs voix immortelles.

J'entends des instrumens divers ,

Je vois la Musique & les Vers ,

S'accorder à l'envi pour célébrer ta gloire :

Et du brillant sommet du Temple de Mémoire ,  
 La répandre aux deux bouts de ce vaste Univers.

Le puissant Protecteur des Boileaux , des Corneilles ,

Du Fils du Grand HENRI le vaillant Rejetton ,

Qui toujours attentif aux sçavantes merveilles ,

Anima les Auteurs , récompensa leurs veilles ,

De ton Parnasse est l'Apollon.

Son Royal Héritier , ni moins grand ni moins bon ,

Formé du même sang , suit son auguste trace ;

A peine a-t'il parlé , que le cruel Démon ,

Dont le sceptre de fer épouvante la Thrace ,

Baisse , épris de respect , son sanglant pavillon ,

Je vois de fiers Géans que sa force terrasse ;

Et le Vice insolent , à ses pieds abbattu ,

Implorer , plein d'effroi , la modeste Vertu.

Sous son Règne fécond les beaux Arts fructifient ;

A défricher leur champ lui-même il prend plaisir ,

Tous les Sçavans s'en glorifient.  
 Le Ciel en le créant couronna leur desir:  
 Il est l'honneur, l'exemple & l'ainour de la terre;  
 Les Peuples différens que son contour enferme,  
 Sont jaloux du bonheur qu'on goûte en nos climats,  
     Minerve est son fidèle guide;  
 Et portant son grand nom gravé sur son Egide,  
     L'annonce en précédant ses pas.

Du cœur de ses Sujets il a fait la conquête.  
 Travaillez, des neuf Sœurs diligens Nourrissions,  
 Célébrez ses vertus; sa main est toute prête  
 A répandre sur vous la douceur de ses dons.  
     Croissez sur la double colline,  
     Jeunes & tendres Arbrisseaux:  
 Le fleuve se déborde, & sa source divine,  
     Qui fait reverdir vos rameaux,  
 Vous inonde déjà du trésor de ses eaux.

Ah, Ciel! si tu daignois seconder mon envie,  
 On verroit se mêler le feu, l'air & les flots,  
 Et tomber avec eux la Terre ensévelie  
     Dans les entrailles du Cahos,  
 Avant que le ciseau de l'affreuse Atropos  
     Coupât la trame de sa vie.  
     Mais si l'inclémence du Sort  
 S'attache obstinément à briser la barriere  
 Que notre juste zèle oppose à son effort;  
 Dieux! permettez qu'avant de perdre la lumiere,  
 Il fournisse deux fois l'éclatante carriere

De ce Roi conquérant (1) dont la rapidité  
 Surprit dans ses marais le Batave indompté;  
 Qui pouvoit dominer du Couchant à l'Aurore,  
 S'il n'eût enfin lui-même arrêté ses progrès;

Et que nous pleuretions encore,  
 Si de son Successeur, que l'Univers adore,  
 Les talens infinis n'étouffoient nos regrets.

Alors, malgré la Parque, au Temple de Mémoire,  
 Entre les bras de la Victoire,  
 Près de son Bisayeul notre ROI volera;  
 Assis au même rang, sur ce Mont il verra  
 Ce VALOIS renommé (2), qui, chassant de la France  
 L'orgueilleuse & folle Ignorance,  
 Fut le pere & l'appui des Arts qu'il illustra,  
 Et qu'excita la récompense.

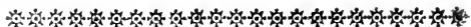
Que ne peux-tu, TITON, vivre encor jusques-là!  
 Sur ton magnifique Parnasse,  
 Tu lui décernerois, de cette insigne place,  
 L'honneur dont l'Equité par ta voix l'assura.

## O D E

Le Parnasse François élevé en bronze, à la gloire de la France, de Louis le Grand, & des illustres Poëtes & fameux Musiciens François, dédié au Roi, par M. Titon du Tillet, Maître d'Hôtel de feu Madame la Dauphine mere du Roi; ancien Capitaine d'Infanterie & de Dragons, Commissaire Provincial des Guerres; des Académies des Jeux Floraux de Toulouse, d'Angers, de Marseille, de la Rochelle, de Bordeaux, de Lyon, de Caën, de Rouen, de Montauban, & de celles della *Crusca* & degli *Arcadi*. M. Titon, qui a fait exécuter ce bel Ouvrage à ses dépens, en a donné la Description en un vol. in-fol. d'environ 1000 pag. orné de plusieurs Vignettes & Estampes, qui contient l'Histoire des Poëtes & des Musiciens François; avec des Remarques sur la Poësie & la Musique, & sur l'origine & le progrès des Spectacles en France.

(1) Louis XIV. (2) François Premier.

Tom. I.



## O D E II.

A M. D E V O L T A I R E,

SUR SA HENRIADE.

*Forſitan ſe ſe levibus ſuſurris  
Vana viſtricem fore turba credit,  
Credis incaſſum; tua namque ledi  
Neſcia fama.*

Pind. Pith. Od. 2.

**L**E laurier le plus beau, VOLTAIRE, ceint ta tête:  
Ta veine à couler toujours prête,  
Dans un ſentier ſcabreux s'épanche avec succès.  
Ta féconde jeuneſſe enfante une œuvre immense,  
Achevant un Art, dont la France  
Ne vit que de foibles eſſais.

Du Chantre d'Illion la ſuperbe Patrie,  
L'antique & moderne Italie,  
Nous vantent des Auteurs qui revivent en toi.  
Par tes ſoins immortels, par ton illuſtre audace,  
HENRI, le grand HENRI ſurpaſſe  
Achille, Enée, & Godefroi.

Tel qu'un large torrent, dont la vague indomptée;  
A bords fougueux précipitée,  
Dans les champs étonnés porte au loin la terreur;  
Tel, tu peins la Diſcorde irritant les allarmes,  
Paris cédant au ſort des armes,  
Le feu, la faim, la mort, l'horreur.

Tel qu'un charmant ruiſſeau dont l'onde vive & pure,  
Excitant un ſimple murmure,



Se glisse à flots légers sur un tapis de fleurs ;  
 Tel, tu peins, varié, les transports, la tendresse,  
 D'un Amant & d'une Maitresse,  
 Enivrés de folles douceurs.

De quel vif sentiment mon ame est-elle émue,  
 Lorsque tes portraits à ma vûe  
 Se montrent dans deux vers cadencés & précis ?  
 C'est ainsi quelquefois que l'adroite Peinture  
 Sçait dans l'exacte Mignature,  
 De son Art renfermer le prix.

Sublime, ingénieux, un jugement solide  
 Est par-tout ton fidèle guide.

On te voit en son lieu placer la Fiction ;  
 Et prudent, tu retiens dans les justes limites  
 Qu'Horace & Boileau t'ont prescrites,  
 La simplicité d'action.

Cependant contre toi la Critique animée,  
 Veut jusques sur ta renommée  
 Etendre les rigueurs de ses injustes loix ;  
 Quoiqu'en ses noirs desseins sa haine persévère,  
 Tu seras toujours, tel qu'Homere,  
 Vainqueur des Zoïles François.

Leurs efforts contre toi deviendront inutiles ;  
 Méprise ces Rimeurs serviles,  
 Dont l'Apollon craintif mesure tous ses pas ;  
 Et dont l'esprit borné, croit que la Poësie  
 Doit, comme la Géométrie,  
 N'aller jamais sans un compas.





## O D E III.

A U R O I D E P R U S S E ,  
 S U R S E S P R E M I E R E S C O N Q U E S T E S .

*Si titulos annosque tuos numerare velimus,  
 Facta premunt annis: Pro te, fortissime, vota  
 Publica suscipimus . . . . .*

Q U E L est donc ce pompeux spectacle,  
 Qu' sur la terre & dans les Cieux,  
 Par l'éclat d'un nouveau miracle  
 Enchante les cœurs & les yeux ?  
 L'Olympe s'allume & se dore  
 Des feux de la plus belle Aurore  
 Qu'on vit sortir du sein des flots:  
 Apollon, Mars & la Victoire,  
 Sur un char conduit par la Gloire,  
 Couronnent un jeune Héros.

Voilà ton Ange tutélaire,  
 Reconnois son illustre Appui,  
 Prusse: ton Aiglon sort de l'aire,  
 Et tout fuit d'abord devant lui.  
 Dans les Etats de ses Ancêtres,  
 Affervis sous d'injustes Maîtres,  
 Rétablissent ses premiers droits,  
 F R E D E R I C armé du tonnerre,  
 Fait voir que Thémis sur la terre  
 Soutient la cause des grands Rois.

Couvert de fumée & de flamme,  
Vulcain, dans les antres d'Etna,  
Forgea la redoutable lame  
Que Mars lui-même te donna.  
Ton Nom, ta marche triomphante  
Glacent l'ennemi d'épouvante.  
Pallas devance tes drapeaux:  
Et l'Oder, le long de ses rives,  
Laisse fuir ses Nymphes craintives,  
Et t'admire dans ses roseaux.

Plus fort qu'Alcide & la Fortune,  
Et dedaignant un nombre égal,  
Il te faut deux palmes en une,  
Et plus d'un Heros pour rival.  
Par-tout où ton glaive étincelle,  
La Mort combat, le sang ruisselle,  
Tout tombe au devant de tes pas;  
Et le Hongrois qui mord la poudre,  
Croit que tes yeux lancent la foudre,  
Et qu'ils enfantent des Soldats

Mais la Victoire est hors d'haleine;  
Le Temps s'étonne dans les airs  
Que ses ailes puissent à peine  
Suffire à tes exploits divers.  
Peuples, que FREDERIC terrasse,  
Nemésis contre votre audace  
Sert les loix que vous méprisez;  
Et vous reproche, échévelée,  
En se jettant dans la mêlée,

Le sang dont vous vous épuisez.

De l'antique Métempicoſe  
Dois-je embrasser les ſentimens,  
Et l'expérience qu'oppoſe  
Pithagore aux raifonnemens? (1)  
Les ans à l'humaine machine  
Livrant une guerre intestine,  
Et brifant ſes ſubtils reſſorts,  
L'ordre établi par ſon ſyſtème  
Veut que l'ame, toujours la même,  
Ne faſſe que changer de corps.

Eſt-ce donc du Vainqueur d'Arbelle  
L'eſprit qui te vint animer?  
Ou celui, dont Cinna rebéle,  
Vit la colere ſe calmer?  
Ou plutôt l'un & l'autre enſemble,  
Dans ton ame qui les aſſemble,  
Répandent-ils un feu nouveau?  
Mais que dis-je? exempt de leurs vices,  
Tu ne fais voir dans tes prémices,  
Que ce qu'ils eurent de plus beau,

Souvent un Printemps agréable  
Eſt ſuivi d'un Eté fangeux ;  
Et ſouvent Cérès plus aimable,

Rem-

(1) Ipſe ego (nam memini) Trojani tempore belli  
Panthoïdes Euphorbus eram.

Ovid. Met.

Remplace un Printemps orageux.  
 Ombre changeante & fugitive,  
 L'homme de cette alternative  
 Eprouve le bizarre effet.  
 Prenez divers temps de leur vie ;  
 Néron & l'Epoux de Livie  
 Formeront un Prince parfait.

L'un, en commençant sa carrière,  
 Annonçoit des Soleils heureux ;  
 Et parricide, incendiaire,  
 Devint bientôt un monstre affreux.  
 L'autre, effaçant de durs présages,  
 Fit succéder aux noirs orages  
 La plus douce sérénité.  
 Héros, sans douteux intervalle,  
 La Vertu d'une course égale  
 Te porte à l'Immortalité.

Loin du sentier des Rois timides,  
 Que la molle indolence endort,  
 Et des Tyrans de sang avides,  
 Cruels ministres de la mort ;  
 Tu penses que le Berger sage  
 Reçut la houlette en partage,  
 Pour conserver son cher troupeau ;  
 Et non pour aller à toute heure  
 Chercher au fond de leur demeure  
 Les Loups en paix loin du hameau.

Défends donc, Prince magnanime,

L'Hé-

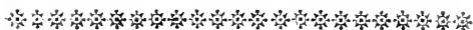
L'Héritage de tes Ayeux.  
 De la vengeance légitime  
 La source est même chez les Dieux.  
 Mais dédaigne ce Roi d'Epire,  
 Qui, non content de son Empire,  
 Et brûlant d'étendre son nom,  
 Fletit follement sa memoire,  
 Et n'a merite dans l'Histoire  
 Que le titre de Vagabond.

Soit que sur le char de Bellonne  
 La Vaillance expose tes jours,  
 Ou que l'Olivier te couronne,  
 L'amour des Arts te suit toujours.  
 Christine, sous un ciel de glace,  
 Fit fleurir les dons du Parnasse,  
 Sa cour fut ouverte aux neuf Sœurs.  
 Doue des talens les plus rares,  
 Tu les préviens, & leur prepares  
 A Berlin les mêmes douceurs.

Dans leurs Archives immortelles,  
 Les Muses, sur le diamant,  
 Gravent des images fidelles,  
 Qui durent eternellement.  
 Le grand L O U I S, à ses Orphées,  
 Doit les rayons, dont ses trophées  
 Frapperont nos derniers Neveux ;  
 Et sa juste munificence  
 Signala sa reconnoissance  
 Et l'estime qu'il faisoit d'eux.

rien-

Bien-tôt s'éclipse le mérite  
 D'un Conquérant dans le tombeau,  
 Si Phébus qui le ressuscite,  
 N'en retrace un vivant tableau.  
 Tes lumineuses destinées  
 N'ont point des jalouses années  
 A craindre les obscurs retours :  
 Nouvel Achille, dans Voltaire,  
 Tu rouveras un autre Homère ;  
 Et vos deux Noms vivront toujours.



## O D E I V.

## L A B E A U T E'.

A M A D E M O I S E L L E \* \*.

**B**E A U T E', subtil poison de l'ame,  
 Qui nous enchantes & nous perds,  
 Tison dont la rapide flamme  
 Embraza cent fois l'Univers ;  
 Quel Dieu vengeur, quel coup de foudre  
 Réduira les Autels en poudre  
 Où ton Fantôme est encensé ;  
 Et déchirant ton diadème,  
 T'abattra de ce rang suprême  
 Où t'éleva l'homme insensé ?

Aux yeux surpris, toujours masquée,  
 Tu montres d'aimables dehors ;

Tem. I.

B

Une

Une ame interdite, offusquée,  
 Cède sans peine à tes efforts.  
 Mais par quelles lâches foiblesses,  
 Par quelles indignes bassesses,  
 Faut-il acheter tes faveurs!  
 Impérieuse, tu ne donnes  
 Le prix honteux de tes couronnes  
 Qu'à des captifs & des flatteurs.

Tourment des cœurs, trompeuse mere  
 Des dangereux & faux plaisirs,  
 Vaine & séduisante chimere,  
 Tu nous consumes en desirs.  
 L'impatiente Jalousie,  
 L'Espoir craintif, la Fantaisie,  
 L'Audace aux projets effrénés,  
 L'Effroi, la Guerre à l'œil funeste;  
 L'Adultere, & l'infame Inceste,  
 Sont tes enfans infortunés.

Que de batailles, que d'allarmes,  
 Quels maux, quels crimes enfanta  
 Le coupable encens, qu'à tes charmes  
 Le Fils de Priam présenta!  
 Sa Patrie aux flammes en proye,  
 Sous l'herbe la fameuse Troye  
 Vit anéantir son orgueil;  
 Et Pyrrhus bouillant de colere,  
 Du meurtre du fils & du pere,  
 Paya ton infidèle accueil.

A ton gré, ton pouvoir perfide



Produit des changemens divers ;  
 Le Héros le plus intrépide  
 Languit, amolli dans tes fers.  
 Annibal marche au Cap'itole ,  
 De victoire en victoire il vole ;  
 Rome se livre à la terreur.  
 Tu parois, ton aspect l'arrête ;  
 Il abandonne sa conquête,  
 Et tu triomphes du Vainqueur. \*

Par toi la Raison révoltée  
 S'emporte en excès odieux.  
 Quelquefois, lionne indomptée,  
 Ses mouvemens sont furieux :  
 Quelquefois rampante, captive,  
 Elle est languissante & plaintive,  
 Toujours yvre de ton poison.  
 Ainsi, de toi seule obsédée,  
 De son trône elle est dégradée,  
 Et cesse d'être la Raison.

Un seul homme en renverse mille,  
 Par toi seule il est abbattu ;  
 David te voit, David fragile  
 T'immole toute sa vertu.

SON

\* On regrettoit l'abondance de Capoue. On songeoit aux  
 Maitresses, lorsqu'il falloit aller aux Ennemis. On languis-  
 soit des tendresses de l'Amour, quand il falloit de l'action &  
 de la fierté pour les combats. *S. Exremond, Réflexions sur les*  
*divers génies du Peuple Romain, ch. VII.*

Son Fils trompé par ton adresse,  
 Tombe, du sein de la Sagesse,  
 En des égaremens honteux;  
 Et de Jean, qu'enflamme un saint zèle  
 Contre une chaîne criminelle,  
 La tête est le prix de tes jeux.

Consulte-t'on le goût solide,  
 En formant d'amoureux projets?  
 C'est le caprice qui décide  
 Du prix des differens objets.  
 Tel de son ame impétueuse  
 Suivant l'ardeur voluptueuse,  
 Croit te trouver dans la laideur;  
 Et cette difforme Rivaie,  
 Qui te brave & qui te ravale,  
 Sur toi remporta plus d'un cœur.

Amas de poussiere & de boue,  
 De quoi peux-tu t'enorgueillir?  
 On t'adora; mais on te joue,  
 Quand tu commences à vieillir:  
 Au moindre mal s'évanouissent  
 Les faux charmes qui t'embellissent,  
 Tu n'es plus comparable à toi:  
 De ta fierté la Mort se vange,  
 T'enleve à tout âge, & te change  
 En objet d'horreur & d'effroi.

Volage & folle Courtisane,  
 Qu'accompagne la Vanité,  
 Cesse, simulacre prophane,

D'u-

D'usurper le nom de Beauté.  
 L'ame seule a droit d'être belle,  
 Pure, humble, à ses devoirs fidelle:  
 Voilà ses solides appas.  
 C'est par-là qu'à jamais vivante,  
 Sa beauté reste triomphante  
 Du temps, du sort & du trépas.

*Enfin vous êtes obéie,*  
 CLEOBULINE; & mon pinceau  
 De la Beauté qu'il humilie,  
 Vous expose un triste tableau.  
 Mais si la Beauté que j'offense,  
 Fit sur vous couler l'excellence  
 De ses dons les plus gracieux;  
 L'esprit divin qui vous anime,  
 Change en hommage légitime  
 Celui qu'on rend à vos beaux yeux.



## O D E V.

## A L A V E R T U.

*Nobilitas sola est atque unica virtus:  
 Paulus, vel Cossus, vel Drusus moribus esto.*

Juv. Sat. 8.

**V**ERTU, dont la source de flamme  
 Coule de la Divinité;  
 Toi, qui conduis une belle ame

Dans le sentier de l'Equite ;  
 Descends de la voûte azuree ,  
 Viens de ton haleine sacrée,  
 Souffler la force dans mon cœur ;  
 Je vais confondre ta Rivale,  
 Dont la bouche aux humains fatale ,  
 Les charme sous un nom trompeur.

Par toi la Noblesse enfantée,  
 Ne pouvoit subsister sans roi ;  
 Par elle toujours consultée,  
 Tu la voyois suivre ta loi :  
 Mais depuis, fier d'un vain titre ,  
 Elle-même devient l'arbitre  
 De ses plus injustes projets ;  
 Et son audace qui t'affronte,  
 Dédaigne ton joug, & te compte  
 Au rang de ses moindres sujets.

Enflés d'une coupable gloire,  
 Qui n'appartient qu'à vos Ayeux,  
 Offrez-vous tous à ma mémoire,  
 Mortels, qui vous croyez des Dieux.  
 Examinons sur quoi fondée,  
 Une présomptueuse idée  
 A rendu vos esprits si vains.  
 Esclaves insensés du Vice,  
 Peut-il, au gré de son caprice,  
 Vous mettre au-dessus des humains ?

Qu'entends-je ? à mes regards la Terre  
 Va-t'elle entr'ouvrir les Enfers ?

Le Ciel lance-t'il le tonnerre,  
 Qui doit embraser l'Univers ?  
 Non, c'est un char qu'à toute bride  
 Fait voler un fou qui le guide.  
 Tout s'ébranle au loin sous nos toits.  
 Où cours-tu, jeunesse effrénée ?  
 Le Dieu qui punit Salmonée,  
 N'est-il plus jaloux de ses droits ?

Sépulchre au dehors magnifique,  
 Dépouille ce riche appareil ;  
 Et qu'un Pauvre à l'esprit Stoïque  
 Prenne un habit au tien pareil.  
 Sans démentir son caractère,  
 Il se conserve un cœur sincère,  
 Un noble, un modeste maintien.  
 Fût-il couvert du Diadème,  
 Un sage en tout temps est lui-même ;  
 Et toi sans l'habit tu n'es rien.

Mais qu'encor rampant dans la fange,  
 Cet esclave à l'air impudent,  
 Avec toi fasse un tel échange,  
 Et qu'il devienne indépendant ;  
 En un instant il s'approprie  
 Ta fierté, ton effronterie,  
 Son front altier brave les Cieux.  
 Les fleurs sous ses pas vont éclore,  
 Il croit que la Terre s'honore,  
 Sous un fardeau si glorieux.

Dans le honteux excès qu'il loue,  
 Indignement enseveli,  
 Un autre à Bacchus se dévoue,  
 Et met tout le reste en oubli.  
 Ses débauches n'ont point de trêve,  
 Les vignes épuisent leur sève  
 Pour fournir à ses longs repas.  
 Semblables à ceux du Lapithe,  
 Ils traînent souvent à leur suite  
 Le noir desordre & les combats.

Le vin sur le marbre ruisselle,  
 Tout devient armes sous leurs mains,  
 La rage impudente étincelle  
 Sur leurs visages inhumains;  
 D'affreux débris couvrent la terre;  
 Victimes d'une folle guerre,  
 L'un de l'autre attaque le flanc;  
 Et deux fois exposant sa vie,  
 Le Duel court à l'infamie,  
 Qu'il achete au prix de son sang.

Yvresse, ô toi qui d'Alexandre  
 Souillas les brillantes vertus,  
 Tu mis Persépolis en cendre;  
 C'est toi qui poignardas Clitus.  
 Ton Ombre ténébreuse égare  
 L'esprit sans boussole & sans phare;  
 La Raison pâle a disparu.  
 A tes flots pesans l'homme en butte  
 De l'obscur instinct de la brute

Se trouve à peine secouru.

Paroissez, Ombre magnanime,  
 Du triomphant Fabricius.  
 Passez le Stix, Ame sublime  
 Du sobre & vaillant Curius.  
 Montrez-vous, Dictateur sévère, \*  
 Vous qui d'un fils qui dégénère,  
 Punîtes les débordemens :  
 Venez aux Nobles de notre âge,  
 Apprendre combien leur langage  
 Diffère de vos sentimens.

Cet autre qu'un penchant extrême:  
 Asservit au Démon du jeu,  
 Maudit le sort, le Ciel, soi-même;  
 Roule, étonné, des yeux en feu.  
 Le soir l'infortuné proteste  
 De quitter le jeu qu'il déteste;  
 Serment par la fureur dicté !  
 Le jeu qu'il hait & qu'il adore,  
 Demain voit ses Autels encore  
 Fumer d'un encens infecté.

Ses pertes sans cesse entassées,  
 Comme en des abîmes profonds,  
 Des Terres par les siens laissées,  
 Engloutissent bien-tôt les fonds.

II

\* Le fils de Q. Cincinnatus ayant été souvent repris par les Censeurs, pour sa mauvaise vie, son pere le deshériça.

Il prend par-tout à triple usure,  
 Epuise un Vassal qui murmure  
 D'un sang dont il est altéré;  
 Tant qu'enfin vendant son Domaine,  
 En proie au Démon qui l'entraîne,  
 Il meurt pauvre & désespéré.

De cent chiens les voix confondues  
 Au bruit des Trompes & des Cors,  
 Font au loin retentir les nues;  
 Les Pêtes tremblent dans leurs forts,  
 Répandant par-tout les allarmes,  
 Ce fou, de ses Vassaux en larmes  
 Gâte les champs ensemencés;  
 Dans les sillons l'herbe est foulée;  
 Et Cétés pleure échévelée  
 Des travaux mal récompensés.

Toi qu'engendra l'impure écume,  
 Parmi les flots tumultueux,  
 Venus, combien ton feu consume  
 De ces Pâris voluptueux!  
 Efféminés Sardanapales,  
 Prodiges Héliogabales,  
 Ils t'obéissent sans effort.  
 Vils Flateurs, brûlans Idolâtres  
 Des dévorantes Cléopâtres,  
 Le crime en son sein les endort.

Leur âge s'écoule dans l'ombre,  
 Leurs biens entiers sont envahis,

Pour:



Pour fournir aux besoins fans nombre  
 Des Glycères & des Laïs.  
 Souvent un hymen deshonnête  
 Les joint en une affreuse fête.  
 Noirs fermens, exécrables nœuds?  
 L'amour bien-tôt se change en haine,  
 Et voit de leur indigne chaîne  
 Naitre des monstres dignes d'eux.

Vainqueur de l'importune flamme  
 Dont il se vit sollicité,  
 Xénocrate au lit d'une infame  
 Fit briller la pudicité.  
 Ah! si du Monde en son enfance  
 Nous imitions la tempérance,  
 Chassant le Luxe suborneur,  
 Bannissant l'Intérêt tenace,  
 Nous verrions régner à leur place  
 La Contenance avec l'Honneur.

La source est transparente & saine,  
 D'où sortent ces charmans ruisseaux,  
 Qui roulent une eau souveraine  
 Sur un fond pur comme ses flots.  
 Celui dont la source est bourbeuse,  
 En vain dans le sable qu'il creuse,  
 Tâche de se clarifier;  
 Si sa couleur paroît plus belle,  
 Son goût, son odeur naturelle  
 Ne peuvent se purifier.

Des saints Vieillards qui le formerent,  
 Le nom de Sénat fut tiré.  
 De la Justice qu'ils aimèrent,  
 L'intérêt seul leur fut sacré.  
 Bravant quelquefois ces exemples,  
 Thémis laisse entrer dans ses Temples  
 Des Enfans sans capacité:  
 Du bon sens obstinés transfuges,  
 Tous leurs titres, pour être Juges,  
 C'est que leurs Ayeux l'ont été.

Dignités, Charges fastueuses  
 Que méconnoissent les Vertus;  
 Tribunaux, Banques tortueuses,  
 Où préside le seul Plutus;  
 L'Avarice aux mains infernales,  
 Dans ses Balances inégales  
 Pese le sang & la faveur;  
 Et souvent d'une Courtisane  
 La bouche obécène fut l'organe  
 Par où parla le Sénateur.

Cependant il est à tout âge  
 Des Héros chez Mars, chez Thémis;  
 Dont on voit l'ame & le courage  
 Par les obstacles affermis.  
 Astres brillans de leur lumière,  
 Dès qu'ils entrent dans la carrière,  
 Leurs clartés enchantent nos yeux:  
 La Vertu les caractérise;

Et sa constance immortalise  
Le mérite de leurs Ayeux.

Que vois je? mon ame surprise  
S'allarme à ce spectacle affreux;  
C'est vous, fiers aînés dans l'Eglise,  
Autrefois cadets malheureux.  
Peu desireux du Sacerdoce,  
Ce n'est que la Mitre & la Croisse  
Que cherche votre ambition;  
Et les chastes Agneaux pâtissent,  
Tandis que les Loups engloutissent  
Les pâturages de Sion.

Vous qui, pour parer vos familles,  
D'Aînés brillans & somptueux,  
Contraignez vos Fils & vos Filles,  
A prononcer d'horribles vœux;  
Qu'offrez-vous au Dieu du tonnerre?  
Des Enfans, vil poids de la Terre,  
Avec peine avoués de vous.  
Mais frémissiez, Caïns superbes:  
Il voit l'offrande de vos gerbes,  
D'un œil de haine & de courroux.

Foibles Mortels, vases d'argile,  
Que colore un frivole orgueil,  
Qu'êtes-vous, qu'une chair fragile  
Qu'attendent les vers du cercueil?  
De ce Noble qui s'idolâtre,  
De ce pauvre & malheureux Pâtre,

Ouvrons les veines un moment,  
 Regardons si ce sang qu'on vante,  
 Est d'une couleur différente,  
 Ou s'il prend son cours autrement.

Les Races humaines entre elles,  
 Produites d'un même limon,  
 Au sortir des mains éternelles,  
 N'étoient distinctes que de nom.  
 Mais bien-tôt l'or tiré des mines,  
 Le fer, le meurtre, les rapines,  
 Usurperent d'affreux autels.  
 Images des Dieux de la Fable,  
 Souvent un crime abominable  
 Commença l'honneur des Mortels.

En naissant presque inanimée,  
 Pouviez-vous donc à votre gré,  
 Masse grossière, être formée,  
 D'un sang plus ou moins honoré?  
 Heureux, qui ne doit qu'à lui-même  
 L'éclat de la grandeur suprême  
 Dont l'Equité l'a revêtu!  
 On hérite de la Noblesse;  
 Mais il faut un cœur sans foiblesse,  
 Pour être fils de la Vertu.

Et quoi! ces feuilles surannées,  
 Que n'ont point épargné les vers,  
 Devront à vos mœurs effrénées  
 Artier des respects divers!

Je

Je lis de vos Ayeux antiques  
Les Vertus, les faits authentiques,  
Par vous sans cesse démentis ;  
Ayeux qui n'ont d'autres supplices,  
Quand on leur raconte vos vices,  
Que d'avoir eu d'indignes fils.

Que vois-je ? Dragons, Hipogryphes,  
Lions, Serpens, Aigles, Hiboax,  
Obscurs symboles, hiéroglyphes,  
Que le peuple adore à genoux.  
Suis-je arrivé, Dieux ! quels prodiges !  
Sur ces bords, séjour de prestiges,  
Où les Monstres sont encensés ?  
Erreur, ce sont des Armoiries,  
Qui nourrissent les rêveries  
De tant d'illustres insensés.

Quand ta Naissance te suggère  
Ces vanités & ces hauteurs,  
Souviens-toi que la Mort sévère  
Egale les Rois aux Pasteurs.  
L'instant vient : l'implacable est prête  
A trancher ta superbe tête,  
Nul effort ne t'en garantit ;  
Tu gémis, ton orgueil succombe ;  
Le mal, l'effroi creusent ta tombe ;  
L'abime s'ouvre & t'engloutit.

Mais ne crois pas qu'au Sang illustre,  
Ma Muse veuille avec mépris.

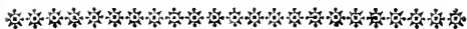
Ravir un légitime lustre,  
 Dont elle connoît tout le prix.  
 Oui, marqué d'un tel caractère,  
 Tu mérites qu'on te révère,  
 Si la Vertu fait ton bonheur:  
 Mais, si le Vice te domine,  
 Ton nom, ta brillante origine,  
 Eclaireront ton deshonneur.

La Noblesse ayant l'avantage  
 D'avoir la Vertu pour appui,  
 Ce Titre est un riche appanage,  
 L'Or est moins précieux que lui.  
 Branche en tout temps verte & fleurie,  
 Le Tronc dont le suc l'a nourrie,  
 En paroît même glorieux;  
 Les fruits merveilleux qu'elle étale,  
 Les divins parfums qu'elle exhale,  
 Embaument la Terre & les Cieux.

Un vrai Noble expose & prodigue  
 Tout son sang pour servir son Roi;  
 C'est alors que rompant la digue,  
 Son cœur exerce son emploi;  
 Mais quand d'Olive couronnée,  
 La Paix fertile est ramenée,  
 Il revient chez lui souhaité:  
 Juste, honnête, affable, sincère,  
 De ses Vassaux il est le Père,  
 Et non le Tyran redouté.

Les Livres des Doctes d'Athenes  
 Serviront à régler vos mœurs:  
 Les Exploits des grands Capitaines  
 Rendent la vaillance à vos cœurs.  
 Prêtez-vous aux conseils des Sages:  
 Cinéas calmoit les orages  
 Qui troubloient l'ame de Pyrrhus:  
 Et Néron vivoit dans l'histoire,  
 Couvert d'une solide gloire,  
 S'il eût toujours aimé Burrhus.

FLEURI, *Ministre plus habile*  
*Et plus prudent que CINEAS,*  
*Forma la jeunesse docile*  
*D'un ROI l'amour de ses Etats.*  
*C'est son active prévoyance,*  
*Dont l'effort retint la vaillance*  
*Qui l'emportoit aux bords du Rhin;*  
*Il le déroba à la tempête,*  
*Et sait de quel prix est la tête*  
*D'un équitable Souverain.*



## O D E VI.

*Sur la Maladie & la Convalescence du Roi.*

LORSQUE l'Astre du jour, dont l'ardente lu-  
 miere  
 Fait le bonheur du Monde & l'ornement des Cieux,  
 Au plus brillant de sa carrière  
 Vient à s'éclipser à nos yeux,

Tout

Tout languit ici-bas; & la Nature entiere  
 Apprend aux Mortels, par son deuil,  
 Que sans l'éclat de ce bel œil,  
 L'Univers reviendroit à sa masse premiere.

Ainsi, PRINCE, à nos vœux désirable à jamais,  
 Qui comptes, non tes jours, comme Titus put faire,  
 Mais tes momens par tes bienfaits;  
 Quand d'un coup de sa faux la Parque sanguinaire  
 S'apprétoit à trancher de tes préc'ieux jours  
 L'utile, l'éclatant, le trop rapide cours,  
 Sur le front de la France, une pâleur soudaine  
 Exprimoit son saisissement;  
 Et dans ce morne accablement,  
 Chacun offroit pour Toi sa tête à l'inhumaine,  
 Et n'avoit dans le cœur qu'un même sentiment.

Mais si sa cruauté consommant nos allarmes,  
 Résistant à nos cris, t'eût rangé sous sa loi,  
 Sur ses Pôles le Monde eût senti notre effroi;  
 Et même l'Ennemi, qui dompté par tes charmes,  
 Te redoute tout haut, & t'adore en secret,  
 Témoin de ta valeur, & sçachant qu'à regret  
 L'intérêt de ton Nom te fit prendre les armes,  
 Mouillant les siennes de ses pleurs,  
 En eût mêlé les flots au torrent de nos larmes,  
 Comme s'il eût gémi de ses propres malheurs.

L'Olympe est dévoilé: bel Astre de nos vies,  
 Au gré de nos tendres envies,  
 Tu reparois sur l'horison;

Et



Et nos justes douleurs se sont évanouies  
A l'aspect de ta guérison.

Mais arrête, LOUIS, où t'emporte la Gloire ?  
N'expose plus ton Sang aux fureurs des hasards :  
Ton Courage a fixé le vol de la Victoire,  
Qui devance tes Etendards.

Je la vois, & quels yeux la pourroient méconnoître,  
A son armure, où l'or sème & forme de Lys ?  
Le fond blanc de l'étoffe aux regards éblouis,  
Peint la noble Candeur de notre auguste Maître ;  
Et désormais elle ne veut paroître,  
Que couverte de ces habits.

D'un ciseau délicat les traits inimitables,  
Sur le luisant acier de son Casque divin,  
Représenterent Nice, Ypres, Furnes, Menin,  
Citadelles, Châteaux, Colosses effroyables,  
Sous ta foudre abbatus, déplorant leur destin ;  
Et Charles, des Germains & la force & l'Alcide,  
Qui marchoit tel qu'un Tigre avide  
Au dangereux appas d'un superbe butin,  
Au seul bruit de ton Nom, d'une course rapide,  
Forcé de repasser le Rhin.

Le bruit de tes Tambours, le son de tes Timbales,  
Où brillent tes marques royales,  
Sont le signal futeur qui la mène au Combat.  
Monarque craint, chéri, Pere, Héros, Soldat,  
Ton grand Cœur s'est assez distingué dans la Guerre.  
Lais-

Laisse reposer ton tonnerre,  
Et viens te rétablir au sein de ton Etat.

Tu verras en chemin tes Provinces tranquilles;  
Et malgré les volcans, par Bellonne allumés,  
L'abondance, l'honneur & l'ordre dans tes Villes.  
Montre-toi dans Paris à tes Peuples charmés;  
Regarde avec transport, dans les airs enflammés,  
Les serpenteaux errans & les gerbes que lance  
L'amour qu'instruit le zèle actif, ingénieux;  
Et sa juste réjouissance  
Aller jusqu'au trône des Dieux  
Leur témoigner notre reconnoissance.

Délices des François, le Vainqueur de Démont,  
Ce jeune & fier Rival du Héros de Carthage; \*  
Aussi sage, aussi grand, l'intrépide Clermont,  
Qu'au soutien de tes droits la même ardeur engage:  
Penthièvre, ambitieux de marcher sur leurs pas,  
Aimé de tes Bretons, Gouverneur des Climats  
Où le Ciel me fit don de l'air que je respire,  
Sçauront bien en ta place animer tes Soldats,  
Sur la trace du feu, que ton Sang leur inspire.

Laisse à tes Généraux, à ces braves Guerriers,  
Le soin d'achever tes Conquêtes;  
Et leur ayant coupé des moissons de Lauriers,  
Cédes-leur le plaisir d'en couronner leurs têtes.

O D E

\* Monseigneur le Prince de Conti s'ouvrit, comme Annibal, un chemin difficile à travers les Alpes.



## O D E VII.

## L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE,

A M. DESLANDES,

*Commissaire général & Ordonnateur de la  
Marine à Rochefort.*

**F**UNESTE & vaine Astrologie,  
Qui dans les ténébreux replis  
De ta séduisante Magie,  
Tiens tant de cœurs ensévelis;  
Reste à jamais dans la Chaldée.  
Une coupable & fausse idée  
Nous a trop long - temps égarés.  
Ses peuples, qu'à tort on crut sages,  
Rendront bien sans nous leurs hommages  
Aux Astres par eux adorés.

Fantôme que mit en lumière  
L'aveugle curiosité,  
Tu ne dûs ta grandeur première  
Qu'à l'humaine crédulité;  
Tu profitas de nos faiblesses:  
L'appas trompeur de tes promesses  
Masqua tes mensonges divers:  
La peur fit valoir ton audace,  
Et ta chimère prit la place  
Du Souverain de l'Univers.

Mor-

Mortels, dont les cervelles folles  
 Changent les Astres en métaux,  
 Vous voulez que des noms frivoles  
 Opèrent nos biens ou nos maux ?  
 Vous frémissiez, Payens impies,  
 De voir presider sur nos vies  
 Saturne, ou Mars à l'œil de fer ;  
 Garants d'une heureuse assidue,  
 Pour ceux qu'anima l'influence  
 De Venus ou de Jupiter.

      Votre caprice prête aux Astres  
 De bizarres aversions,  
 Cruels Messagers des defastres,  
 Par leurs tristes conjonctions.  
 Le Scorpion me pronostique,  
 Si dans ma Planète il s'implique,  
 L'Exil, le Désespoir, la Mort ;  
 Et ma trame est infortunée,  
 Si de sa queue empoisonnée  
 Le Dragon infecte mon sort.

      Quoi ! cette masse étincellante,  
 Qui dans l'air roule loin de moi,  
 Rendra mon ame chancelante  
 Entre l'espérance & l'effroi ?  
 Prêt à m'en louer ou m'en plaindre,  
 J'aurai la bassesse de craindre  
 Un corps privé de sentiment,  
 Qui n'a jamais connu son être,

Et

Et n'est pas lui-même le maître  
De régner sur son mouvement ?

Croisai-je, étrange extravagance !  
Que le Ciel à votre Art soumis,  
Au point qu'il fut à ma naissance,  
Puisse à vos yeux être remis ?  
Seul de son compas infailible,  
Dieu marque du temps insensible  
Tous les espaces écoulés.  
Eternel Torrent ! Cours immense !  
Pendant que mon esprit y pense,  
Mille instans se sont envolés.

Si, suivant votre absurde fable,  
La même étoile au même aspect,  
D'un bonheur, ou malheur semblable,  
Porte un présage non suspect :  
Pourquoi ne sont-ils pas insignes,  
Tant d'hommes nés sous memes signes  
Que les Rois & les Conquérans ?  
Ou pourquoi le même naufrage  
Perd-t'il cent Nochers à tout âge,  
Nés sous des Signes différens ?

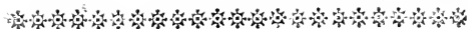
Celui-là vit & meurt infame,  
Cet autre est porté vers le bien ;  
Et l'Astre seul captive une ame,  
Sous ce doux ou fatal lien.  
Maudis ton sort, misérable Homme ;  
Ta liberté n'est qu'un fantôme ;

N'attends plus rien des Immortels ;  
 Tes vœux font desormais stériles :  
 Detruis des Temples inutiles ,  
 Ravage & brûle leurs Autels.

Non , la ronde & vaste Machine ,  
 Du seul vrai Dieu connoit les Loix.  
 Le Ciel à son aspect s'incline ;  
 Il parle & tout tremble à sa voix.  
 Toujours unie à sa justice ,  
 Sa volonté n'est point complice  
 De l'iniquité des humains.  
 Le libre arbitre qu'il leur donne ,  
 De la honte ou de la Couronne  
 Laisse le choix entre leurs mains.

Mais par de criminels prestiges ,  
 N'allons pas , Esprits indiscrets ,  
 Chercher dans les airs les vestiges  
 De ses immuables decrets.  
 Auroit-il de sa Providence  
 Fait aux Astres la confiance ?  
 L'idée en révolte mes sens :  
 Il créa ces corps que j'admire ,  
 Pour éclairer , non pour prédire ,  
 Ni pour recevoir mon encens.





## O D E V I I I.

## L' O R G U E I L.

**G**RAND Dieu ! quelle force inconnue,  
 Guidant une invisible main,  
 Découvre à ma tremblante vûe,  
 Les noirs replis du cœur humain !  
 Que de détours ! Quel labyrinthe !  
 Que de monstres dans son enceinte  
 Composent une horrible cour !  
 Je n'entends que foudres, qu'orages :  
 L'éclair entr'ouvrant les nuages  
 A peine y répand un faux jour.

Arrête, troupe impitoyable :  
 Que fais-tu, perfide ? & pourquoi  
 Poursuis-tu cette Vierge aimable  
 Qui doit ici donner la loi ?  
 La majesté, qui brille en elle,  
 Est une grace naturelle  
 Que le fard ne change jamais ;  
 Et l'Equité pure & sincère  
 Préside sur son caractère,  
 Qui ne respire que la paix.

Ces Monstres affreux sont les Vices :  
 Cette humble Vierge est la Vertu,

Qui, s'échappant à leurs malices,  
 Pleure son empire abbattu.  
 Le Ciel l'établit Souveraine  
 Du cœur de l'Homme, qui sans peine  
 Répondit d'abord à ses vœux :  
 Mais ces cruels la détrônèrent ;  
 Et dans sa place ils éleverent  
 Un Monarque plus méchant qu'eux.

Je te vois, fier tyran des ames,  
 Appuyé sur ton sceptre d'or,  
 Orgueil, qui d'horreurs & de trames  
 Amasses un fatal trésor.  
 L'Indépendance à l'œil sinistre,  
 Est le farouche & dur Ministre  
 Qui te conseille & te conduit.  
 Autour de toi siffle l'Envie,  
 Sanglante Euménide, asservie  
 A la Colcre qui te suit.

Ta naissance aveugla ton pere,  
 Qui par toi dès-lors inspiré,  
 S'égala, Rival téméraire,  
 A l'Être qui l'avoit créé.  
 Mille & mille Anges dans sa ligue,  
 Entraînés par ta folle intrigue,  
 Suivirent ses drapeaux flotans.  
 Dieu parla : les Cieux s'entr'ouvrirent,  
 Et les Enfers ensevelirent  
 Ces innombrables Combattans.

Mais



Mais fertile en forfaits célèbres,  
 Déchû de son premier état,  
 Leur Chef crut, du sein des ténèbres,  
 Signaler un reste d'éclat.  
 Dieu formant l'homme à son image,  
 Il s'éleve écumant de rage,  
 A travers des torrens de feux ;  
 Et contre le Ciel qu'il menace,  
 Soutenant son énorme audace,  
 Tu lui disas ces mots affreux.

Je tombe, dit-il, Dieu terrible,  
 Percé de tes traits ennemis ;  
 Mais ton bras, ce bras invincible  
 M'a vaincu sans m'avoir soumis.  
 Transports, fureurs, bien qui me reste,  
 Servez mon desespoir funeste,  
 Qu'irrite le bonheur d'autrui.  
 Faisons-nous d'illustres Complices ;  
 Subornons par nos artifices  
 Deux cœurs qu'il a créés pour lui.

Jusqu'à toi ne pouvant atteindre,  
 Tes coups ne font que m'animer,  
 Trop fier, Dieu cruel, pour te craindre,  
 Plus incapable de t'aimer :  
 Eve par mes leçons instruite,  
 Me soumettra l'ame séduite  
 De son lâche & crédule époux ;  
 Tu favorises ma vengeance ;

Contre toi-même leur naissance  
Est l'instrument de mon courroux.

Ainsi, dissipant leurs allarmes,  
Le Corrupteur qui les perdit,  
Supposa de célestes charmes  
Au fruit que Dieu leur défendit.  
Poison de leur douce innocence,  
Son goût porta dans leur essence  
Les Maux, la Vieillesse & la Mort.  
Le même sang qui nous anime,  
Fait en nous circuler le crime  
Qui nous condamne au même sort.

Orgueil, imposteur exécration,  
L'Ange & l'Homme que tu trompas,  
D'une vanité détestable  
S'abandonnerent aux appas.  
Enchanté de ton faux système  
L'Ange crut être un Dieu lui-même :  
Desir que l'Homme osa former.  
De là ces superbes idées,  
Que dans nos ames obsédées  
Ton souffle ardent vient rallumer.

Brillant écueil, source fatale  
Des vœux outrés, des projets vains,  
Ton ascendant, peste infernale,  
Domine sur tous les Humains.  
Sous d'autres noms & d'autres formes,  
Tu masques des vices énormes :

L'En-

L'Envie est Emulation ;  
 Et du titre de noble Gloire ,  
 Tu revêts l'horrible victoire  
 Que remporte l'Ambition.

Quand, se livrant à sa fuie ,  
 Sylla, l'implacable Sylla ,  
 Bourreau de sa triste Patrie ,  
 Le fer en main la désola :  
 Est-ce ailleurs, qu'en ton sein perfide  
 Qu'il puisa, de massacre avide ,  
 Cette sanglante volupté :  
 Volupté, dont ton noir caprice  
 Osoit du faux nom de justice  
 Colorer la férocité ?

Qu'on ouvre les Fastes du Monde ;  
 Et frappé de justes terreurs ,  
 On verra ta rage féconde  
 Enfanter par-tout mille horreurs.  
 Sceptre des Rois, Pourpre, Tiare....  
 Grand Dieu ! quel deluge barbare !  
 Quel souffle infecte tes Autels !  
 Mais respectons l'honneur des Temples ;  
 Et par d'incroyables exemples  
 N'épouvantons pas les Mortels.

Quand on n'a que ses yeux pour guides,  
 L'Amour-propre facilement,  
 En leur cachant où tu résides,  
 Empoisonne le jugement,

Plus satisfait, plus il te dupe,  
 Tu veux qu'à te peindre il s'occupe,  
 Et ta main conduit son pinceau.  
 Traits flatteurs que le Fourbe loue,  
 Et dont l'Équité desavoue  
 L'infidèle & honteux tableau.

Tu fais accroire à Poliphème,  
 Dont tu redoubles les soucis,  
 Que pour plaire à l'objet qu'il aime,  
 Il a plus de charmes qu'Acis.  
 Homère est jugé par Zoïle.  
 Le vil Tersite, auprès d'Achille  
 S'élançe par tes seuls secours.  
 Et dans la Brute la plus lourde,  
 La fortune à mes vœux si sourde  
 Te fait triompher tous les jours.

On t'éleve sans te connoître,  
 Et sans le croire on te chérit.  
 Le cœur, dont tu t'es rendu maître,  
 Te sert à séduire l'esprit.  
 Ta sombre & changeante imposture,  
 De la Sagesse la plus pure  
 Emprunte même les attraits;  
 Et plein des vapeurs du Termesse,  
 Teut-être aujourd'hui ton yvresse  
 M'excite à te lancer des traits.





## O D E I X.

*Sur l'immortalité chimérique, qu'on attend des  
Ouvrages d'esprit, & sur l'inconstance des  
Grands. \**

**T**OI, dont les Nymphes du Permesse  
Enchantent la crédulité,  
Insensé, qui sur leur promesse  
Fondes ton immortalité;  
Jusqu'à quand ton ame enflammée  
D'une frivole renommée,  
S'y laissera-t-elle ébloüir?  
Et pourquoi, comme un frénétique,  
Préférer un bien chimérique  
Aux vrais biens dont tu peux jouir?

Dans son audace illimitée,  
Ton esprit superficiel  
Croit, tel qu'un autre Prométhée,  
Avoir ravi le feu du Ciel.  
Ton sang bout: la fièvre consume  
Tes jours qu'enyvre d'amertume  
Le penchant qui te fait la loi.  
Et peut-être, ô funeste augure!

L'é.

\* Envoyée à Messieurs de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres d'Angers, à la suite de son Remercement de Réception à la dite Académie.

L'éclat dont ton orgueil t'assûre,  
Disparoîtra même avant toi.

Combien Sophocle, Homere, Orphée,  
Auroient-ils de doctes Rivaux,  
Dont la mémoire est étouffée  
Avec leurs sublimes travaux?  
Au surplus, pour un seul Dédale,  
Qui franchit l'immense intervalle,  
Forté sur l'aîle du bonheur;  
A de honteux périls en bute,  
Combien d'Icares, par leur chute  
Eternisent leur deshonneur?

Mais je veux que la Parque donne  
Le prix qui manquoit à tes Vers;  
Que dès que le jour t'abandonne,  
Ton nom vive dans l'Univers.  
Quelle voix, jusqu'aux noirs rivages,  
Fera retentir les suffrages  
Qu'on t'accorde, quand tu n'es plus?  
Fruit tardif, Palme illégitime,  
Souvent acquise par le crime,  
Et que détestent les Vertus.

Je t'entends; & la folle envie  
D'immortaliser tes talens,  
N'a point au calme de ta vie  
Mêlé ses transports turbulens.  
Tes soins ne cherchent qu'un Mécene,  
Par qui tes jours, exempts de peine,

Cou-

Courent sans crainte & sans desir:  
 Où crois-tu, dans ce siècle avare,  
 Trouver le Protecteur si rare,  
 Qui te procure ce loisir?

Quand le Sort, à tes vœux propice,  
 T'offriroit un pareil secours,  
 Te promets-tu que son caprice  
 T'en fasse jouir pour toujours?  
 Les Grands aiment sans connoissance,  
 Et rejettent par inconstance  
 L'objet de leur empressement.  
 Ainsi sous une heureuse étoile,  
 Ton vaisseau vogue à pleine voile,  
 Et fait naufrage en un moment.

Que peuvent ces Grands secourables,  
 T'accorder pour te rendre heureux?  
 Quelques honneurs, dons périssables,  
 Des biens aussi fragiles qu'eux  
 Quand dans l'yvresse qui les trompe,  
 Le rang, l'opulence & la pompe,  
 Les environnent de flatteurs:  
 La Fortune, en un tour de roue,  
 Brise & renverse dans la boue  
 L'Idole & ses Adorateurs.

Regarde la céleste voûte,  
 Où ton Dieu t'offre un vrai trésor.  
 Regarde le peu qu'il te coûte,  
 Et prends vers elle un prompt essor.

Tout mériter cet héritage,  
 Rends à lui seul un juste hommage,  
 Méprise des phantômes vains.  
 A quelque prix que tu pretendes,  
 Est-il de plus belles guirlandes,  
 Que celles qu'il donne à ses Saints?

Heureux qui dans la solitude,  
 A soi-même enfin revenu,  
 Fait de son cœur l'utile étude,  
 Se connoît, & n'est point connu!  
 Sa conscience pure & libre  
 L'entretient dans un équilibre  
 Incapable de chanceler.  
 Muni de sa vertu profonde,  
 Il verroit s'érouler le monde  
 Sans pâlir & sans s'ébranler.

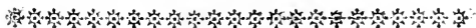
Son ame n'est jamais en proie  
 A l'insolence des excès:  
 Les vains Souris, la folle Joie  
 N'y peuvent pas trouver d'accès.  
 Assis sur la rive, il deplore  
 La Cupidité qui dévore  
 Tant de Mortels ambitieux;  
 Et plein du vrai Dieu qui l'attire,  
 Si quelquefois son cœur soupire,  
 Ce n'est jamais que pour les Cieux.

Quand toutefois par la Sageffe,  
 Les Muses réglant leur emploi,

Rem.



Remplissent le loisir que laisse  
 Le devoir, dont on suit la loi ;  
 Quand la Science & le Génie,  
 Comme dans votre Compagnie,  
 Tarent les sentimens du cœur,  
 On peut aimer la belle gloire,  
 Qui fait au Temple de Mémoire  
 Voler le Mérite vainqueur.



## O D E X.

A M. B E R T R A N D,

*Affilié de l'Académie Royale des Belles-Lettres  
 d'Angers, qui ne vit que de lait.*

**S**I la Science & l'Etude,  
 BERTRAND, prolongeoit nos jours,  
 Content de ma solitude,  
 Je m'y livrerois toujours.

Mais si ma vie épuisée,  
 S'abrège dans ces efforts,  
 Une route plus aisée  
 Me conduira chez les Morts.

D'un Laurier froid & stérile  
 La vaine Immortalité,  
 Ne touche pas plus Virgile,  
 Que ceux qui n'ont point été.

Ami, laissons notre veine,  
 Ou serpenter, ou jaillir :

Ce Laurier vaut-il la peine  
Que l'on prend à le cueillir ?

Arrangez-vous, doux Caprice,  
Au gré du premier moment ;  
Ne changeons point en supplice  
Ce qui n'est qu'amusement.

Séduis, folle Renommée,  
Les Mortels ambitieux ;  
Un corps qui vit de fumée,  
De bonne heure devient vieux.

Ombre sans yeux, sans oreilles,  
Eussai-je égalé Rousseau,  
Les éloges de mes veilles  
Perçeront-ils mon tombeau ?

L'Ame la plus imbécile,  
Au sortir de sa prison  
Aussi-tôt devient habile,  
Comme Bouguer & Newton.

O Gloire ! à son apogée,  
Dans des chiffons on revit ;  
Et d'une brute égorgée,  
On a la peau pour habir.

Il faut que l'arc se détende,  
Et donner à ses plaisirs  
Un tems que l'orgueil demande  
Pour de frivoles desirs.

Suive donc, qui voudra suivre  
 Un chimérique intérêt :  
 Ami, l'agrément de vivre,  
 C'est de vivre quand on est.

Race, en vingt lustres à naître,  
 Et qui pour moi n'êtes rien ;  
 Il doit peu m'importer d'être  
 Un jour dans votre entretien.

Eh ! que fais-je, si du Monde  
 Jupiter pesant le sort,  
 L'Air, le Feu, la Terre & l'Onde,  
 Doivent survivre à ma mort ?

Monde, où tout meurt & s'anime  
 Par des retours si constans,  
 Que feras-tu dans l'abîme  
 De l'éternité des Temps ;

Un jour, qu'un obscur nuage  
 Enveloppa le matin,  
 Et dont la foudre & l'orage  
 Auront annoncé la fin ?

Non, comme à grand bruit tombée  
 De la région des airs,  
 L'eau disparoit, absorbée  
 Dans le vaste sein des mers ;

Ta ruine & ta naissance,  
 Momens, l'un à l'autre uni,

Confondus dans leur distance ;  
Se perdront dans l'infini.

Mais où m'écarte Pindare ?  
Reparois, Anacréon :  
Rends mon ame qui s'égare  
A son véritable ton.

C'est pour moi que je respire ,  
Non pour la postérité.  
Tout ce qu'elle pourra dire  
Ne fait rien à ma santé.

Entretiens, cher Lactiphage ,  
L'Hôte de ton bel esprit,  
Du blanc Nectar, dont l'usage :  
Te conserve & te nourrit.

Le Lait à ton caractère,  
Ressemble par sa douceur ;  
Et de ton ame sincere  
Représente la candeur.

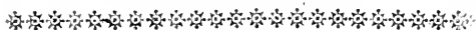
Oui, le talent désirable,  
C'est d'unir à son emploi  
Le soin d'un commerce aimable ;  
Et de vivre comme toi.

Les Muses par leurs caresses,  
Te dérobent à Thémis ,  
Et te tiennent les promesses  
Qu'elles font à leurs amis.

Ainsi du grave Barthole  
Secouant l'air ténébreux,  
Il semble que son école  
Soit pour toi celle des Jeux.

Ainsi d'une étude triste,  
Adoucissant l'âpreté,  
Tu fais voir en quoi consiste  
La parfaite Volupté.

Amalthée, ô Nymphé pure!  
Pour BERTRAND quitte les Cieux;  
Rends-le, par ta nourriture,  
Immortel comme les Dieux.



## O D E XI.

## L A F I E V R E.

A M. CHEVAYE.

**J**USQU'À quand, Fievre ennemie,  
Veux-tu prolonger ton cours?  
Dans ta fureur affermie,  
M'assailliras-tu toujours?  
Comme on voit la jeune Rose  
A peine un moment éclosé,  
Qu'elle commence à mourir:  
Tu viens borner ma carrière,  
Quand mes yeux à la lumière  
Ne commencent qu'à s'ouvrir.

En

En vain la Terre Atlantique  
 Offre sur ses riches bords  
 Un prétendu Spécifique,  
 Pour repousser tes efforts.  
 Par des routes inconnues,  
 Tu trouves des avenues  
 Qui te menent jusqu'au cœur:  
 Plante, écorce, tout échoue;  
 Et le plus expert avoue,  
 Qu'ici son Art n'est qu'erreur.

Le fer captif qui s'élançe  
 Des flancs du bronze avec bruit,  
 Vole, atteint, le coup devance.  
 L'affreux son que l'air produit:  
 C'est ainsi, Fievre perfide,  
 Que ton haleine homicide  
 Répand un poison soudain;  
 Et le mal, sans que je voie  
 D'où ta fureur me l'envoie,  
 S'est emparé de mon sein.

Quel souffle, exécration Peste,  
 Dans l'Univers t'apporta?  
 Mon corps infecté déteste  
 Le Démon qui t'enfanta.  
 Tant que ta rage s'éguise  
 Sur un Mortel qu'elle épuisse,  
 On languit, on ne vit pas.  
 L'accès de retour sans cesse,

Est pour celui qu'il oppresse  
Toujours un nouveau trépas.

L'inexorable Justice  
Du Monarque des Enfers,  
Punit d'un pareil supplice  
Un Géant chargé de fers :  
Ses entrailles évorées,  
Sont aussi-tôt réparées,  
Sous les serres d'un Vautour ;  
Sa faim n'est point assouvie ;  
Et de la mort à la vie,  
Il le mene tour à tour.

Déesse la plus sinistre,  
Dont l'autel est un cercueil,  
Et le terrible Ministre,  
La Mort couverte de deuil ;  
Crainte, & non pas adorée,  
Si Rome t'a consacrée,  
C'est qu'elle crut te toucher.  
Divinité surprenante,  
Que prioit Rome tremblante,  
De ne jamais l'approcher.

Où suis-je ? Ah ! Fievre cruelle,  
C'est toi, déjà je te sens.  
Mon corps engourdi chancelle,  
Le froid captive mes sens.  
A ton abord je frissonne ;  
La nuit, l'horreur m'environne,

Je succombe sous l'effroi,  
 Ma voix rauque s'embarresse,  
 Mon sang paresseux se glace,  
 Tout frémit autour de moi.

Quel Dieu cause en la nature  
 Ce dérangement affreux?  
 Le froid qu'à l'instant j'endure,  
 Devient un chaud douloureux.  
 Un brasier secret agite  
 Mon poulx qui se précipite;  
 Tous mes membres sont fumans.  
 Ciel! que vois-je? un bras barbare  
 Me plonge au fond du Tartare,  
 Dans un gouffre de tourmens.

Les vents, la mer, la tempête,  
 Frappent mes esprits troublés;  
 Un lourd marteau sur ma tête  
 Porte cent coups redoublés.  
 Quel forfait si grand, quel crime  
 Me rend enfin la victime  
 De ces horribles Bourreaux?  
 L'Ours, le Lion, la Panthere,  
 Tournent sur moi leur colere,  
 Et me mettent par morceaux.

Un Spectre vers moi s'avance,  
 L'œil en feu, les bras sanglans:  
 Où fuir? c'est sur moi qu'il lance  
 Ses regards étincellans.



Une Euménide enflammée,  
Roulant sa torche allumée,  
De ses cris remplit les airs:  
La Mort vient; & l'inhumaine  
Me prend, m'enleve, & m'entraîne  
Parmi la poudre & les vers.

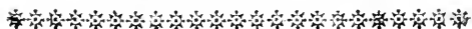
Sourd à ma triste prière,  
Jamais le Dieu du Repos  
N'appesantit ma paupière  
Sous ses humides pavots.  
Mes entrailles altérées,  
En vain des eaux désirées  
Cherchent le secours fatal;  
Un feu dévorant m'obsède:  
Je m'abreuve; & le remède  
Ne fait qu'augmenter le mal.

Souvent d'un obscur nuage,  
L'éclat du Ciel se noircit:  
Si-tôt qu'on voit fuir l'orage,  
Il s'épure, il s'éclaircit.  
L'accès fuit: la Fievre passe.  
Je vis: mes sens ont leur place.  
Mais, hélas! calme cruel!  
Puisqu'encore, à la même heure,  
Il faut demain que je meure,  
Jouïet d'un mal immortel.

AMI, ton œil craint de lire;  
Et ce titre t'a surpris.

Tou-

*Touché des sons de ma Lyre,  
 Tu me plains, tu l'attendris.  
 O charmante sympathie!  
 Mais tu sais que notre vie  
 N'est qu'un tissu de malheurs;  
 Et qu'en ouvrant la paupière  
 Aux rayons de la lumière,  
 L'homme est né pour les douleurs.*



## O D E XII.

## L A M O R T.

**T**ENEBREUSE Reine du monde,  
 O MORT, dont le vol furieux,  
 Enveloppant la Terre & l'Onde,  
 Epouvante l'Homme en tous lieux;  
 Implacable & sourde Ennemie,  
 Ton souffle, de sa foible vie  
 Use sans cesse le flambeau:  
 Et soit qu'il fuie, ou qu'il s'arrête,  
 Ta faux sanglante est toujours prête  
 A le plonger dans le tombeau.

Cependant il semble à toute heute,  
 Par nos desirs impatiens,  
 Que pour nous dans cette demeure,  
 Le Temps s'avance à pas trop lents.  
 La saison, que le Ciel fait naître,  
 N'est point celle où l'on voudroit être:

Par ses ennuis l'Homme est vaincu;  
 Et la chimere qui l'enyvre,  
 Lui cache qu'il a moins à vivre  
 De chaque instant qu'il a vécu.

Si, raisonnables & modestes,  
 Nous savions jouir des faveurs  
 Dont les influences célestes  
 Répandent sur nous les douceurs;  
 Nous verrions, contens & tranquilles,  
 La fuite & les retours utiles  
 Des doux printemps, des froids hyvers;  
 Et par-tout une clarté pure  
 Nous offriroit dans la Nature,  
 Le Créateur de l'Univers.

Mais d'un espoir qui le dévore  
 En proie aux frivoles appas,  
 L'homme cherche ce qu'il ignore,  
 Et n'aime que ce qu'il n'a pas.  
 On ne sent le prix des journées,  
 Que quand à leur terme amenées,  
 Elles sont prêtes à fuir.  
 Alors de toute sa fortune,  
 On voudroit en acheter une,  
 Et rien ne la peut obtenir.

On envisage avec envie,  
 Le triste sort de Job souffrant;  
 On voudroit conserver sa vie,  
 Fût-on toujours pauvre & mourant.  
 L'éclat de l'or & de la gloire

Ne s'offre plus à la mémoire  
 Que comme un effroyable écueil;  
 Et l'avenir vient s'y dépeindre  
 Sous des traits cent fois plus à craindre  
 Que la poussière du cercueil.

Les vains Oracles du Portique  
 Pressés des maux les plus cuisans,  
 Au gré d'un phlegme chimérique  
 Paroissoient maîtriser leurs sens:  
 Mais quand leurs étranges maximes  
 S'appuyoient des dehors sublimes  
 D'une trompeuse fermeté,  
 En secret leur ame troublée  
 Souffroit sous le masque accablée,  
 Et démentoit leur vanité.

Ah! si les yeux avoient pû lire  
 Dans l'ame de ces fiers Romains,  
 Qui de la Mort, dans leur délire,  
 S'ouvroient eux-mêmes les chemins,  
 On eût vû, sous diverse face,  
 L'effroi lutter contre l'audace,  
 Toujours ou vaincus, ou vainqueurs;  
 Si l'honneur brillant & frivole  
 N'eût aux rayons de son idole  
 Ebloui leurs crédules cœurs.

Le Héros même, qu'il excite,  
 Qu'est-il dans ses fougueux accès,  
 Qu'un sang, que le courroux agite,  
 Ou qu'anime un premier succès?

Il croit que cueilli par Bellonne,  
Le verd Laurier qui l'environne,  
Ecarte la foudre & les feux:  
A peine un trait mortel le frappe,  
Aussi-tôt l'homme qui s'échappe,  
Dissipe le Héros fameux.

Ce bras, dira-t'il, ce visage,  
Devant qui trembloit l'Univers,  
Demain fera donc le partage  
De la pourriture & des vers?  
Ce corps, qu'une foule suspecte,  
Seit à l'envi, flate & respecte,  
Sera bien-tôt abandonné:  
Et mes conquêtes célébrées,  
Vont être pour moi resserrées  
Dans un sépulcre infortuné.

Mais en quels lieux ira cette ame,  
Et que je sens mieux que jamais?  
Est-ce dans un torrent de flamme,  
Ou dans le séjour de la paix?  
Si les flatteurs loüoient mes crimes,  
Que de titres illégitimes,  
Leur adresse avoit revêtus;  
Grand Dieu! ta haute intelligence  
Pese-t'elle dans leur balance,  
Et les forfaits & les vertus?

Le seul Chrétien, docile & ferme,  
Se fait un rempart de sa foi;  
Et regardant son dernier terme,

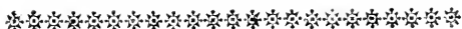
Est

Est exempt d'audace & d'effroi:  
 Il se prépare à ce voyage,  
 Armé d'un modeste courage,  
 Dont la Grace aide sa raison;  
 Et ne voit dans la Mort prochaine,  
 Qu'un secours, qui brisant sa chaîne,  
 Sappe les murs de sa prison.

Alors, différent d'Epicure,  
 Il est constant & résolu,  
 Autant qu'à l'infirmes Nature  
 Le permet son Maître absolu:  
 Et comme il fut dans sa carrière,  
 Tel qu'il se montre à la barrière,  
 Fidèle au Dieu de vérité;  
 Sa Loi, qu'il n'a point transgressée,  
 Console & flatte sa pensée  
 D'une heureuse immortalité.

Dieu, que chercha divers système  
 Des Philosophes pointil'eux,  
 Jaloux de se montrer lui-même,  
 Fuyoit les regards orgueilleux.  
 Comme il est la Vérité pure,  
 Le droit chemin, la clarté sûre,  
 L'immense & solide grandeur;  
 Leurs vertus n'étant qu'arrogance,  
 Sa haute & terrible puissance  
 Les aveugla de sa splendeur.





## O D E XIII.

*Sur la Mort de S. A. S. Monseigneur le Comte DE  
TOULOUSE, Amiral de France, Gouverneur  
de la Province de Bretagne.*

**Q**UAND TOULOUSE expira, la prompte  
Messagere,

Errante en cent climats divers,  
Interdite, & volant d'une aile moins légère,  
De sa Mort à regret instruisit l'Univers.

Neptune, sur un roc environné de l'onde,  
Suspendit à l'instant le mouvement des flots;  
Et donnant un passage à sa douleur profonde,  
Sa voix sur l'Océan fit entendre ces mots:

TOULOUSE ne vit plus: la Vertu soupirante  
Frémit & se couvre de deuil;

La fidelle Amitié, la Douceur expirante  
Se jetrent avec lui dans l'ombre du cercueil.  
Soutien des malheureux, il prenoit leur défense;  
Tendre, compatissant, prompt à les soulager:  
Ses bontés prévenoient la timide indigence.  
C'étoit pour son grand cœur, s'enrichir, qu'obliger.

Le Destin, disoit-il, laissa dans la misere  
L'Innocence & la Pauvreté.

Faisons rougir le Sort, & d'un Astre contraire  
Corrigeons l'injustice & la malignité.

Voilà les vrais talens, qui conservant aux Hommes  
 Les premiers traits qu'en eux la Nature a tracés,  
 Les rapprochent de nous, les font ce que nous  
 sommes,  
 Quand des liens mortels ils sont débarrassés.

Mais un BOURBON peut tout: sa valeur signalée  
 Par des exploits laborieux,  
 A travers les écueils de la Plaine salée  
 Fit triompher des Lys l'étendard glorieux. \*  
 Epouvanté moi-même au bruit de son tonnerre,  
 Dont les feux redoublés imitoient les éclairs,  
 Je crus que Jupiter me déclaroit la guerre,  
 Et venoit me ravir le Royaume des Mers.

Quel transport différent s'empara de mon ame,  
 Quand de mon vain trouble remis,  
 Je vis enveloppé de fumée & de flamme  
 Son Vaisseau, foudroyant deux Flottes d'ennemis! †  
 Leurs poupes en désordre évitoient sa poursuite,  
 Comme on voit l'Aquilon, de ses antres glacés  
 S'élançant avec fougue, écarter, mettre en fuite  
 Les nuages dans l'air vainement amassés.

L'intérêt de son Roi l'arrêta sur la rive.  
 Là, par de mutuels ressorts,

Di-

\* Combat Naval, à la hauteur de Malaga, où S. A. S. battit les Flottes des Anglois & des Hollandois, & les mit en fuite le 24 Août 1704.

† Il montoit le *Foudroyant*, Vaisseau qui portoit 104 pièces de Canon & 950 hommes.



Dirigeant les projets de la Marine active,  
 Une égale harmonie assortit ses accords.  
 Au commerce en tous lieux il ouvrit une voie,  
 Sa prudence étonna ses Rivaux impuissans.  
 Dans mon Empire enfin je le vis avec joie  
 Commander en ma place, & punir les brigans.

O toi ! Peuple intrépide, & qui rendis les armes  
 Moins à la force qu'à l'amour ; \*  
 Fidèle pour ton Roi, mais insensible aux charmes  
 Qu'offrent aux vils flatteurs la ruse & le détour,  
 Avois-tu droit d'attendre un destin plus prospère ?  
 Peuple fier des tributs que t'apporte Thétis,  
 Dans ce Prince adoré tu retrouvois un Pere :  
 Tu montres par tes pleurs les sentimens d'un Fils,

La France inconsolable a tremblé pour la vie  
 Du Héros qui fut son appui.  
 Il sembla, par l'effroi dont sa mort fut suivie,  
 Que chacun au tombeau dût descendre avec lui.  
 Fantômes de grandeur, qu'illustre la richesse,  
 D'insolence & d'orgueil colosses animés,  
 Ouvrez vos foibles yeux : par l'exemple qu'il laisse,  
 Apprenez à sentir le bonheur d'être aimés.

De son rang jusqu'à lui franchissant l'intervale,  
 Son Maître l'alla consoler. †  
 On vit, malgré les ans & l'automne inégale,

Sur

\* Le Gouvernement de Bretagne.

† Le Roi, qui étoit à Fontainebleau, l'alla voir à Rambouillet pendant sa maladie.

Sur les pas avec zèle un Ministre voler. \*  
 LOUIS, un tel honneur rejaillit sur toi-même.  
 Payer d'un prix si beau l'amour qu'il eut pour toi,  
 C'est unir, sans blesser la Majesté suprême,  
 Les sentimens de l'homme à la grandeur d'un Roi.

La plus rare vertu n'est donc point un obstacle  
 Aux traits de la Parque en courroux.  
 Les Hommes tels que lui, par un juste miracle,  
 Ne devoient-ils pas être immortels comme nous ?  
 Rien ne put ébranler son courage invincible :  
 Il vécut, il souffrit, il mourut en Héros.  
 Là Neptune, appuyé sur son Trident terrible,  
 Gémit, resta muet, pressé par les sanglots.

Alors les yeux en pleurs, les pâles Néréides,  
 Le cœur vivement attendri,  
 Brisèrent l'ornement de leurs tresses humides ;  
 Les Tritons allarmés ne formerent qu'un cri :  
 Une funébre horreur sur les Ondes tranquilles,  
 Peignit affreusement l'image de la Mort :  
 Les Syrenes sans voix, surprises, immobiles,  
 N'eurent que des soupirs pour accuser le Sort.

Flots qui m'êtes soumis, reprit le fier Neptune,  
 Servez mon courroux furieux ;  
 Vengez avec éclat cette perte commune :  
 Eole, ouvre la porte aux Vents séditieux :  
 Mers, ensevelissez dans un vaste naufrage,

Les

\* S. E. le Cardinal de Fleury.

Les Vaisseaux, les Nochers sur mon Empire épars ;  
Faites sentir par-tout les efforts de ma rage ;  
Et de la Parque même effrayez les regards.

Mais que fais-je ? où m'emporte un barbare délire ?

    Dissipez-vous, nuage obscur ;

Flots émus, calmez-vous ; revenez, doux Zéphire ;

Voguez, Vaisseaux, coulez sur le liquide asur.

TOULOUSE dans son FILS laisse un autre lui-même.

Mon œil perce du Sort le sein mystérieux.

Généreux, équitable, on le révere, on l'aime,

Et la Vertu sur lui descend du haut des Cieux.

Ainsi, quand sur la rive, à la tempête en bute,

    Un Oranger cede à ses coups,

Les Nymphes & Prothée affligés de sa chute,

De l'Aquilon cruel détestent le courroux.

Mais un beau Rejetton, qui croissoit sous son ombre,

Déployant dans les ains son feuillage fleuri,

Les console, s'élève, & par des fruits sans nombre

Promet de remplacer cet arbre si chéri.

Tendre & fidelle Epouse, appeaisez vos allarmes,

    Modérez de justes regrets.

La main de votre FILS doit essuyer vos larmes ;

De votre Epoux en lui reconnoissez les traits.

Vous l'instruisez, PRINCESSE, aux vertus pacifiques.

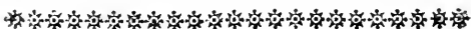
NOAILLES, s'unissant à son illustre Sœur,

Et l'instruisant d'exemple aux Vertus héroïques,

Vous guiderez son ame au Temple de l'Honneur.

Ainsi parla NEPTUNE; & sa Cour rassurée  
Le suivit dans le sein des eaux.

Un Breton qui vogoit sur la plaine asurée,  
Fut le hardi témoin de ces objets nouveaux.  
C'est lui, dont l'Apollon exempt de flaterie,  
PRINCESSE, offre à vos yeux son hommage en  
ce jour;  
Et qui vient à vos pieds, de sa triste Patrie  
Apporter les regrets, l'espérance, & l'amour.



O D E XIV.

A M. DE LIZARDAIS,

*Capitaine des Vaisseaux du Roi, Chevalier de l'Or-  
dre Militaire de Saint Louis, & ci-devant Gou-  
verneur de S. A. S. Monseigneur le Duc de Pen-  
sylvie.*

**T**ANDIS qu'un Sommeil létargique  
Endort ma triste Oisiveté,  
Au bord d'un rivage écarté,  
Où la Fortune tyrannique  
Me retient en captivité;

Je vois par ta Missive aimable,  
Qu'au milieu du faste des Cours,  
Où Cloto file tes beaux jours,  
Tu sçais, Philosophe agréable,  
Unir la Sagesse aux Amours.

N'éloignons pas la jouissance  
Du présent qui nous est donné.  
Si notre cœur n'est destiné  
Que pour la sombre prévoyance,  
N'est-ce pas vivre infortuné ?

L'Homme ignorant ce qui l'anime,  
Sent en lui deux êtres divers ;  
L'un veut l'élever dans les airs :  
Mais dès qu'il prend son vol sublime,  
L'autre l'entraîne au fond des mers.

Cependant c'est un attelage  
Qu'il faut conduire habilement ;  
Et pour vivre paisiblement,  
Tous deux amis dans le voyage  
Doivent marcher également.

Raison, corrige la Nature ;  
Et toi, Nature, la Raison :  
Nature, écoute sa leçon ;  
Raison, pour elle fois moins dure.  
Servez-vous de contrepoison.

Ah ! fuyons les erreurs brutales :  
C'est la Noirceur, la Cruauté,  
Les Vices de malignité,  
Que dans ses balances fatales  
Minos pèse avec équité.

C'est-là qu'il fait bouillir l'Avare,  
Dans un Océan d'or fondu,

Là, le Superbe, horrible, nû,  
Couvert du souffre du Tartare,  
Frémit d'y brûler inconnu.

Là, tant d'Amis froids, infidèles,  
Gémissent au milieu des feux.  
C'est-là qu'en des gouffres affreux,  
Sont brûlés tant de cœurs rébèles  
Et sourds aux cris des malheureux.

Mais dans un séjour plein de charmes,  
L'Amitié, la Foi, la Candeur,  
Trouveront l'éternel bonheur;  
Et sans dégoût & sans allarmes,  
S'abreuveront de sa douceur.

C'est-là, qu'après de Fontenelle,  
Tu verras le cher du Tillet,  
Dont le cœur généreux, discret,  
Propose aux Amis un modèle  
Aussi rare qu'il est parfait.

En ces lieux les Jasmins, les Roses,  
Mêlés aux Myrthes toujours verts,  
Parfument la Terre & les Airs;  
Et volant sur les fleurs écloses,  
Zéphir n'y craint pas les Hyvers.

Sous ces berceaux, d'illustres Dames,  
Accordant leurs voix aux doux sons  
Des Chaulieux & des Pavillons,  
Charmeront les heureuses ames  
Attentives à leurs chansons.

Cependant, fans compter les heures,  
 Songe, en bannissant tout fouci,  
 Que l'efpoir qu'on te donne ici  
 Du plaisir des autres demeure,  
 Ne doit point troubler celui-ci.

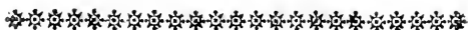
Suis donc le penchant qui t'engage,  
 Et n'attends pas pour t'y livrer,  
 Qu'Atropos vienne t'en sévrer:  
 Les plaisirs sont faits pour le Sage,  
 Qui les goûte fans s'enyvrer.

Dans un climat où tout abonde,  
 Sous des lambris d'or & d'afur,  
 Tu fçais respirer un air pur;  
 Et moi, je vis au bout du monde,  
 Où je traîne un loisir obscur.

Ainsi, dans le fein d'Amphitrite,  
 Les grands Poiffons fendent les flots,  
 Quand, folitaire au bord des eaux,  
 L'efpèce timide & petite  
 Serpente parmi les roseaux.

Inspire ta vertu fuprême,  
 Au PRINCE commis à ta foi:  
 Fais-le refsouvenir de moi:  
 Il fera digne de lui-même,  
 Dès qu'il fera digne de toi.





## O D E XV.

## L E S M U S E S ,

A L' O M B R E D E R O U S S E A U .

**M**USEs, ceignez mon front d'une palme nouvelle,

Secondez les transports d'un Disciple fidèle

A vos divines loix.

Je veux, en publiant votre illustre louange,

Que sur les bords du Nil, & sur les bords du Gange,

On entende ma voix.

Je triomphe avec vous de la foule importune;

Je commande à mes vœux, maître de la Fortune,

Et libre dans ses fers.

D'abord que de vos feux mon ame est échauffée,

Je monte dans l'Olympe, & sur les pas d'Orphée

Je descens aux Enfers.

Qu'on baïsse la barriere, & qu'on m'ouvre la lice;

Que la Terre s'ébranle, & qu'Atlas tressaillisse

Par mes chants soulagé.

Vous-mêmes distez-moi, Muses, votre origine;

Faites-la par vos soins survivre à la ruine

Du Monde ravagé.

Quand l'Arbitre des Cieux débrouillant toutes  
choses,

Sagement dispersa les semences écloses

Du



Du Chaos odieux,

De son centre saillit la puissante Harmonie,  
Et des neuf doctes Sœurs la troupe étoit unie  
Dans son sein radieux.

De ses nombreux accords l'Intelligence active  
Pénètre, communique à la Matière oisive  
Ses souples mouvemens;  
Sa subtile douceur l'amollit, la remue,  
Et met un frein durable à la Discorde émue  
Entre les Elemens.

La Terre alors s'affied par son poids condensée:  
L'Air s'éleve & bondit; sa substance élancée  
Des Cieux forme l'asur.

Les Eaux forment la Mer; chaque Corps dans sa  
Sphere,  
Soumis à l'Harmonie, attentif à lui plaire,  
Conserve un Ordre sûr.

Le Soleil luit, la Lune au milieu des Eroiles  
S'annonce, & de la Nuit vient éclairer les voiles.  
Dans le Jour & la Nuit

La Matière s'agite, & produit son espece:  
Un Etre en aime un autre; un Etre fuit sans cesse  
Un autre qui le fuit.

Les Bois, les Fruits, les Fleurs, les Ruiffeaux, la  
Verdure,

S'échappent en riant du sein de la Nature:  
L'Air excite le Vent;

Le Nuage est produit des Vapeurs de la Terre;

Le Tourbillon rapide enfante le Tonnerre  
Du Nuage brûlant.

Tout naît, tout croît: l'Humide avec le Sec s'assemble,

Le Chaud avec le Froid; & composent ensemble  
Les Animaux divers.

Mais tout tombe, aussi-tôt que la vive Harmonie  
Cesse de soutenir par sa force infinie  
Leurs intimes concerts.

Alors ouvrant son sein, sa puissance féconde,  
Muses, vous met au jour pour le bonheur du Monde,  
Et pour charmer ses maux.

Le Plaisir naît de vous; l'Horreur fuit, elle expire;  
L'Harmonie, elle-même, à votre docte empire  
Soumet tous les travaux.

La Lyre avec le Luth, Nymphes ingénieuses,  
Accompagnent bien-tôt vos voix mélodieuses,  
Et vos nobles chansons:

Les Antres les plus sourds hautement retentissent;  
Les Sphères, en roulant, hautement applaudissent.  
Au pouvoir de vos sons.

Le Ciel à votre aspect jette des étincelles;

La Terre se revêt de ses fleurs les plus belles;

La Mer couvre ses bords;

Le froid Poisson bondit; la Brute perd sa rage;

L'Oiseau qui fend les airs, apprend son doux ramage

De vos tendres accords,

Tout

Tout s'embellit par vous : mais ce n'est que dans  
l'Homme,

Que votre ame transpire, où l'œuvre se consomme  
Par vos dons précieux :

Apollon vient l'instruire à bâtir ses asyles ;

Et l'Art & la Nature à vos leçons dociles,

Le rapprochent des Dieux.

Apollon, chastes Sœurs, vous donna sa tendresse,

Vous choisit un séjour qu'il fixa dans la Grece

Sur des côteaux fleuris :

De Lauriers immortels ce Dieu couvrit leurs cimes ;

Et là, vous enyvrez de vos transports sublimes

Vos plus chers Favoris.

Comme un torrent superbe inonde les Campagnes,

Prêtres, Législateurs, du haut de vos Montagnes

Fondent chez les Humains :

Les Peuples étonnés au bruit de leurs miracles,

Viennent des quatre Vents écouter les Oracles

Du Dieu dont ils sont pleins.

L'Univers rend hommage à leurs talens insignes :

Mais parmi les Mortels peu vous ont semblé dignes

De vos plus grands secrets.

Saisis de votre esprit ils font marcher la Pierre,

Commandent aux Poissons, aux Vents, aux Flots.

en guerre,

Aux Lions, aux Forêts.

Aux accens de Tirtée un cœur craintif s'éleve ;

Pindare au haut des Airs, où sa Verve l'enleve,

Ceint la tête des Rois:

Homere par ses chants dérobe à l'Ombre noire,  
Des Héros dont, sans lui, les grands noms & la  
gloire

Fussent morts à la fois.

Leurs sons chassent la Peste, & dissipent la Foudre  
Dont Jupiter vengeur s'armoit pour mettre en  
poudre

Les Peuples effrayés.

Des soucis affligeans ils charment l'amertume,  
Et rappellent l'espoir, dont la flamme s'allume  
Dans les cœurs égayés.

Heureux qui de vous plaire a fait sa seu'le envie!  
Muses, vous préservez les talens & sa vie

Des atteintes du Sort.

Simonide fuit seul des malheurs manifestes,  
Au milieu des Serpens & des Monstres funestes

Le jeune Horace dort.

Astres du sacré Mont, présidez sur ma Veine,  
Je surmonte avec vous les clameurs & la haine

Des Jaloux ralliés.

Nouveau Bellérophon, je fends les Airs, je vole;  
Et je vois tous les traits de leur rage frivole

Se perdre sous mes pieds.

*Illustre & cher ROUSSEAU, dont la Veine fertile,  
S'ouvrant dans tous les cœurs un chemin si facile,  
Charme les goûts divers;*

*Regarde-moi du Pindé, où ton ame adorée*

*T jouit à jamais d'une Palme sacrée,  
Et reçois-y mes Vers.*

*On dit qu'à ton abord, les doctes Immortelles,  
Dont les mains se tressoient des guirlandes nouvelles,  
Vinrent te recevoir;*

*Et qu'en te caressant, on vit Pindare, Horace,  
A côté d'Apollon, tous deux t'offrir leur place,  
Enchantés de te voir.*

*Oui, c'est toi, grand ROUSSEAU, dont le souffle  
m'inspire;*

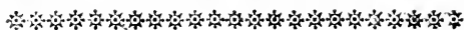
*Je te sens dans mon ame embraser mon délire  
De mille traits de feu.*

*Né dans les froids rochers d'un désert maritime,  
C'est de toi que j'appris le bel art de la Rime;  
Et j'en eus ton aveu.*

Voici les Vers que Rousseau met dans une Lettre écrite à M. Titon du Tillet, au sujet de M. Desforges, qui s'étoit caché quelque tems sous le nom de Mademoiselle Malcrais.

*Et je prise sur-tout ton noble attachement  
Pour un estimable Génie,  
Qui sous un nom d'emprunt, autrefois si charmant,  
Sous le sien se produit encor plus dignement.*





## O D E XVI.

## L E T A B A C.

**D**es ennuis accablans, de la morne tristesse,  
 O TABAC, l'unique enchanteur!  
 Des plaisirs ingénus, de l'aimable allégresse,  
 O Tabac, la source & l'auteur!

Sans toi, Tabac chéri, mon esprit est sans joie,  
 Dans les chagrins il est plongé:  
 De leurs efforts frequens il deviendrait la proie,  
 S'il n'étoit par toi soulagé.

En diverses façons on connoit ton mérite;  
 Il est d'un prix toujours nouveau.  
 Tu fais à flots aisés s'écouler la Pituïte,  
 Et tu dégages le Cerveau.

L'Esprit, quand au travail sa force est languissante,  
 Par ta poudre est ressuscité.  
 Ton odeur évertue une ame croupissante  
 Dans une molle oisiveté.

Le sang est étanché, la blessure est guérie,  
 Quand on t'applique sur le mal;  
 Dans leurs climats féconds, le Pérou, l'Assirie  
 N'ont point de baume au tien égal.

Tu joins presque toujours l'agréable à l'utile.  
 Que j'aime, en ton étroit foyer,

Du bout d'un long tuyau mettre en cendre ma bile,  
Et dans les airs la renvoyer!

Aussi-tôt dans un cœur la tempête est calmée.  
Mon ame avec ravissement  
S'occupe à voir sortir de la Pipe allumée  
Un petit nuage fumant.

Tes charmans tourbillons dans la tête échauffée  
Font glisser l'appas du repos;  
Et volant après toi le docile Morphée  
Sème tes traces de pavots.

Cupidon, d'un Fumeur, à ses chaînes honteuses  
N'attache guere le destin.  
Tu n'as, divin Tabac, dans tes Fêtes joyeuses,  
D'autre compagnon que le Vin.

La mourante Vieillesse est par toi rajeunie  
Mieux que par les médicamens.  
Ta Vertu merveilleuse, en prolongeant la vie,  
Répare les tempéramens.

A ton propice aspect les vapeurs de la Peste  
Cessent d'infecter les maisons:  
Ton odeur salutaire est une odeur funeste  
A ses tristes exhalaisons.

Celui qui le premier nous apprit ton usage,  
Est digne du Nectar des Dieux:  
A nos neveux transmis, son bienfait d'âge en âge  
Doit rendre son nom précieux.





## O D E X V I I.

A M. TITON DU TILLET.

**T**OI, dont le nom doit être à jamais mémorable,

TITON, dont la main secourable,

Vint m'arracher des bords, où mes jours enchainés,  
 A d'éternels ennuis paroïssent condamnés :

Toi, qui sçais, à l'ami délicat & fidèle,

Allier des soins paternels,

Que ne puis-je, à l'éclat de ta gloire immortelle,

Donner une splendeur nouvelle,

Par mes hommages solempnels !

Mars, \* avec Apollon, partagea tes années,

Les fleurs de ton jeune printems,

Furent au premier destinées ;

L'autre se réserva les ans

Où l'Homme réfléchit, où l'esprit est plus sage,

Sans perdre rien de sa vivacité ;

Et, pour entreprendre un Ouvrage,

Unit au feu qui l'encourage,

La prudente maturité.

Ton Parnasse élevé, fut l'éclatante marque,

Par où tu signalas ton amour pour les Arts ;

Et sur ce mont, vainqueur du Temps & de la Parque,

Tu

\* Il a été Capitaine d'Infanterie, & Capitaine de Dragons.



Tu sçus rendre à LOUIS, cet illustre Monarque, (1)  
L'honneur qu'on eût dû rendre au meilleur des Césars.

Ce Monument, suivi d'un chef-d'œuvre d'Histoire,  
Où ta main rassembla les débris de la gloire (2)  
Des Poètes fameux, que la France a produits,  
Apprend à l'Univers, que ton vaste génie,  
Dans tous les sujets qu'il manie,  
Joint le sçavoir profond, au goût le plus exquis.

Que vois-je ? tes fertiles veilles (3)  
Enfantent à mes yeux de nouvelles merveilles :  
Ta plume nous décrit les divers Monumens  
Dont la Science est honorée,  
Depuis que la Terre assurée  
Sur ses immenses fondemens,  
A pour base les airs, dont elle est entourée.

Dans tes Ecrits laborieux,  
La vive flamme de ton zèle,  
A travers mille traits sçavans & curieux,  
S'éleve, se fait jour, noblement étincelle.

Tu veux forcer nos demi-Dieux,  
Que leur rang, leur pouvoir, leurs biens rendent  
stupides,

A

(1) Louis XIV tient la place d'Apollon sur le Parnasse en bronze.

(2) La Description du Parnasse François, Ouvrage in fol.

(3) Nouvel Ouvrage intitulé : *Essais sur les honneurs accordés aux illustres Sçavans, pendant la suite des Siècles.*

A prendre les Héros pour guides,  
 Qui, de nos célèbres Ayeux,  
 Récompenseroient les talens précieux:  
 Mais tes conseils sont inutiles,  
 L'ignorance a sur eux répandu sa noirceur;  
 Ils ont, superbes imbéciles,  
 L'or sur leurs vêtemens, & du fer dans le cœur.

Combien crois-tu qu'il soit au monde,  
 D'Humains comparables à toi?  
 Ton ame a recueilli l'honneur, la bonne foi,  
 Et des autres vertus la troupe vagabonde.

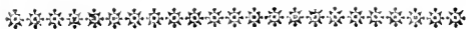
Protecteur généreux, tu fers d'exemple aux Grands;  
 L'ingénieux LAINEZ, \* heureux de te connoître,  
 Autrefois éprouva tes secours obligens:  
 Ta riante maison est ouverte aux Sçavans,  
 M E C E N E, autant que tu peux l'être,  
 Et digne de jouir des biens prodigieux  
 Qu'à d'avares Mortels ont accordé les Cieux.

Un cœur, tel que le tien, dans le siècle d'AUGUSTE,  
 Dans ce siècle, où des Grands Apollon fut chéri,  
 Fût parvenu sans doute au sort du Favori  
 Que combla de bienfaits un Monarque si juste.

O D E

\* Le Poëte Lainez a demeuré du tems chez M. Titon de Tillet.





## O D E XVIII.

*Remerciement à Messieurs de l'Académie Royale  
des Belles-Lettres de la Rochelle.*

**T**OUS mes sens agités des transports de la Gloi-  
re,

S'enyvrent dans les flots d'une noble vapeur,  
Mon esprit étonné, doute s'il s'en doit croire;  
Et craint d'être séduit par un Songe trompeur.

Non, vos brillans Lauriers, jusques sur ce rivage,  
Viennent ceindre mon front de leurs doctes ra-  
meaux;

Et du stérile sein de cette aride plage,  
L'Hipocrêne pour moi fait bouillonner ses eaux.

A vos ordres soumis, Pégase sur ses aïles  
M'enleve dans les airs, me place parmi vous,  
Où charmé des accords de vos voix immortelles,  
La mienne cherche en vain des accens aussi doux.

Qu'entends-je? l'Univers fond & se développe,  
Votre Art ingénieux décompose les corps:  
L'Ouvrage des six jours, à votre Myroscope  
De son arrangement découvre les ressorts.

Votre Sçavoir divers embrasse la Nature:  
Lynx subtils, vous lisez dans l'abîme des mers,  
Vous

Vous parcourez la terre ; & d'une aile moins sûre  
L'Oiseau du Roi des Cieux fend l'espace des airs.

Saturne vainement à vos recherches vastes,  
Refuseroit d'offrir les âges reculés ;  
Votre travail le force à vous ouvrir ses Fastes,  
Et ses obscurs secrets vous sont tous dévoilés.

Mais avec quel succès votre souffle m'inspire !  
L'espoir enfle mon cœur qu'éleve votre choix.  
Je vois, je sens déjà que vos mains sur ma Lyre  
Forment mes mouvemens, & font parler mes doigts.

Avec peu de talens, c'est donc un cœur docile  
Que j'apporte pour prix de mon adoption :  
Mais la docilité, dans sa crainte fertile,  
Dut souvent ses progrès à sa précaution.

Uissons nos efforts, & que votre Patrie,  
Par l'amour des beaux Arts éclatante aujourd'hui,  
Goûte plus de douceurs, qu'autrefois sa furie,  
Dans les assauts de Mars, ne lui causa d'ennui.

Surpassons les concerts des Cignes, que la Seine  
De ses bords renommés a rendus amoureux ;  
Disciples d'Apollon, pour guider notre veine,  
N'avons-nous point Horace & Pindare comme eux ?

Ainsi proposons-nous des exemples sublimes ;  
C'est par de longs efforts, constamment redoublés,  
Qu'en voulant surpasser des Rivaux magnanimes,  
Leurs chefs-d'œuvres fameux peuvent être égalés.

CONTY, le grand CONTY nous aime & nous  
protège,

Sous ses Lauriers féconds notre sort est charmant :

Conserve-nous, ô Ciel ! un si cher privilège ;

Et que ce Marcellus \* vive éternellement.

Le Soleil brilla moins que sa première aurore :

Mars le reçut des mains de la docte Pallas.

C'est l'Emule des Dieux : le Soldat qui l'adore,

Sçait qu'il vole à la Gloire, en courant aux Com-  
bats.

Sur le double sommet cueillons les fleurs nouvelles,

Dont même les neuf Sœurs font choix pour se pa-

rer :

Formons-en pour CONTY des guirlandes si belles,

Que nos derniers Neveux les puissent admirer.

\* *Egregium forma juvenem & fulgentibus armis.*

Virg. *Æn.* l. 6.

Tous les Auteurs qui parlent de Marcellus, fils d'Octavie  
sœur d'Auguste, s'accordent à dire qu'il fut l'amour & les  
délices du Peuple Romain.





## O D E XIX.

## LE RETOUR D'ASTRÉE.

A M. LE MARECHAL DE LOWENDAL.

**Q**UE vois-je ? le Ciel s'entr'ouvre :  
 Quelle soudaine clarté  
 S'allume en l'air, se découvre  
 A l'Univers enchanté ?  
 Une Déesse inconnue,  
 Sur une éclatante nue,  
 Descend du séjour des Dieux :  
 La Candeur brille autour d'elle,  
 Et la Vérité fidefle,  
 Guide son char glorieux.

Les Jeux, les Amours, les Graces,  
 Les vrais, les charmans Plaisirs,  
 Pour voltiger sur ses traces,  
 Se transforment en Zéphirs.  
 En vain le fiel sur la bouche,  
 Et roulant un œil farouche,  
 La Discorde mord ses fers :  
 Son pied la foule & l'itrîte,  
 L'écrase & la précipite  
 Dans l'abime des Enfers.

Quels sons dans l'air retentissent !  
 Ces grands, ces célestes Corps,

Sur leurs axes treffaillent  
 Et forment de doux accords.  
 Leur pompeux concert attire  
 Ce que le Suprême Empire  
 A d'augustes Immortels.  
 Mars même assis sur ses Atmes,  
 S'humanise par ces charmes,  
 Et renonce à ses Autels.

Mes yeux, connoissez Afrée;  
 C'est elle, dont en ce jour,  
 Vers la terrestre Contree,  
 On célèbre le retour.  
 La Paix, l'Honneur, la Droiture,  
 La Foi simple, aimable & sûre,  
 Vont par-tout à ses côtés;  
 Et la fertile abondance,  
 Qui les suit & les devance,  
 Verse ses dons souhaités.

Son char tiré par des Cignes  
 Purs & blancs comme son cœur,  
 S'arrête en des lieux insignes  
 Par les faits d'un Roi vainqueur.  
 Du sommet d'une montagne,  
 Elle voit dans la campagne  
 S'avancer mille Escadrons.  
 L'airain, le fer étincellent;  
 Au bruit des tambours se mêlent  
 Les tons aigus des clairons.

Déjà la puissante vûe  
 De la Fille de Thémis,  
 Retient la main suspendue  
 De ce monde d'Ennemis.  
 Tout se tait dans la Nature,  
 Les ruisseaux sur la verdure  
 Osent à peine couler.  
 Rois, Peuples, prêtez l'oreille :  
 C'est sa voix qui vous réveille,  
 C'est elle qui va parler.

Princes trop souvent prodigues  
 Du sang des nombreux Sujets,  
 Que Bellone & ses fatigues  
 Immolent à vos projets ;  
 Songez, bornant vos envies,  
 Qu'aux Dieux maîtres de vos vies  
 Il appartient plus qu'à vous ;  
 Qu'une goutte à tort versée,  
 De Némésis offensée  
 Peut embraser le courroux.

Que de fois l'Orgueil avare,  
 L'Honneur mal interprété,  
 Parent un motif bizarre,  
 Des couleurs de l'Equité !  
 Et si la Raison modeste  
 Vous montre l'écueil funeste  
 Où vous jettent vos erreurs ;  
 De l'oblique Flatterie



La scélérate industrie  
 Bien-tôt le couvre de fleurs.

Le Dieu qui dans sa balance  
 Pese le vaste Univers,  
 Place l'ame, à sa naissance,  
 Entre deux chemins divers.  
 L'un la mene, détrompée,  
 Par une route escarpée,  
 Au Temple de la Vertu;  
 L'autre, dans l'antre des Vices,  
 Par un sentier de délices,  
 Plus facile & plus battu.

Maître de fixer les doutes,  
 Qui suspendent son desir,  
 L'Homme connoît ces deux routes,  
 Il les voit, & peut choisir.  
 Sans cette faculté libre,  
 Il seroit sans équilibre,  
 Forcé dans son mouvement;  
 Et dans ce qu'il exécute,  
 Indigne, tel que la Brute,  
 De prix, ou de châtement.

Peuples, que le trouble cesse.  
 Fuyez, trop longues horreurs:  
 Que le calme reparoisse  
 A la place des fureurs.  
 Quelque gloire qu'envisage  
 L'intrépide & fier courage,

Dans les lauriers triomphans ;  
 Un Pere les abandonne ,  
 Quand il faut qu'il les moissonne  
 Dans le sang de ses Enfans.

Aussi l'amour de la Terre,  
 L O U I S comblé de succès,  
 A moins cherché dans la Guerre  
 La Victoire, que la Paix.  
 S'il voloit à la Vengeance,  
 L'active & tendre Clémence  
 Bientôt désarmoit sa main ;  
 Et dans son Ennemi même,  
 Toujours sa Bonté suprême  
 Respecta le Sang humain.

L'amitié succede aux haines ;  
 Et les Reines & les Rois  
 Vont au-devant de ses chaines,  
 Et reconnoissent ses lois.  
 O Rois ! ô noble Ennemie !  
 Puisse la Paix affermie  
 Vous unir de sentimens ;  
 Comme après une rupture,  
 On voit une ardeur plus sûre  
 Rejoindre d'heureux Amans.

Belle & superbe Amasonne,  
 Ta Naissance & ta Vertu  
 Font éclater la Couronne,  
 Dont ton front est revêtu.

Courageuse, ton estime  
 Est dûe au Génois qu'anime  
 L'amour de la Liberté:  
 Rends-lui donc ta bienveillance,  
 Et fais céder sa vaillance  
 A ta générosité.

Saisis d'une noble audace,  
 Dormant l'exemple aux Soldats,  
 Assez les Rois & leur Race  
 Ont brillé dans les combats.  
 Allez, invincibles Princes,  
 Allez, Astres des Provinces,  
 Y répandez vos bienfaits:  
 Allez apprendre à la Terre,  
 Que la Paix comme la Guerre  
 Forme des Héros parfaits.

Charles, Lowendal, Maurice,  
 De Gage, illustres Rivaux,  
 Que de Héros dans la lice,  
 Ont imité vos travaux!  
 L'Immortalité s'étonne  
 De la foule que Bellone  
 Présente à ses yeux charmés,  
 Et doute que de son Temple  
 L'enceinte soit assez ample  
 Pour tant d'Hommes renommés.

Que le Loisir dans les Villes  
 Se promène en sûreté;

Coulez sur les pas faciles,  
 Innocente Volupté.  
 Janus, rends dépositaire  
 Des clés de ton Sanctuaire  
 La Paix nourrice des Arts.  
 Descends, ô Paix fugitive!  
 Ceins son double front d'olive,  
 Au-lieu des lauriers de Mars.

Douces & tendres Musettes,  
 Qui raisonnez jour & nuit,  
 Des effrayantes trompettes  
 Faites oublier le bruit:  
 Et vous, aimables Bergeres,  
 Formez des danses légères  
 Sous les voutes des ormeaux;  
 Tandis qu'au bord des rivages,  
 Fertiles en pâturages,  
 Fan veillez sur vos troupeaux.

Vaisseaux, déployez vos ailes:  
 Vous n'avez, hardis Nochers,  
 A craindre après ces nouvelles  
 Que les vents & les rochers.  
 Non, sur la plaine asurée,  
 Ne redoutez plus Nérée,  
 Ni l'orageux Dieu du Nord:  
 Croira-t'on qu'ils voudroient être  
 Les seuls des Dieux à paroître  
 Irrités de votre accord?

Quoi.

Quoiqu'Agens indispensables  
 De l'obscur & fier Destin,  
 Soumis à ses lois durables,  
 Ils en respectent la fin ;  
 L'Ame du Ciel répandue,  
 S'intéresse, s'insinue  
 Pour les Peuples vertueux ;  
 Et par ses forces fécondes,  
 Souvent aux causes fécondes  
 Fait prendre un cours plus heureux,

Le Texel & la Tamise,  
 Voyent déjà sur leurs eaux,  
 La Foi, l'Amour, la Franchise,  
 Voler avec leurs vaisseaux.  
 François, Belge, Anglois s'unissent,  
 Voguent ensemble, applaudissent  
 A leur doux & nouveau sort :  
 Et l'airain qui leur renvoie  
 De tonnans concerts de joie,  
 Cesse de vomir la mort.

Tous de la poupe à la proue,  
 De pavillons sont parés,  
 Dont l'étoffe en l'air se joue  
 Au gré des vents modérés.  
 Leurs nuances différentes,  
 Dans les ondes transparentes,  
 Peignent un émail divers.  
 A ce spectacle, l'Aurore,

Croit que Venus donne à Flore  
Une fête sur les mers.

Reflévis, brillant Commerce,  
Ame & soutien d'un Etat;  
Va dans l'Inde & dans la Perse  
Chercher ton premier éclat.  
Fais, chez les Peuples paisibles,  
Par cent canaux invisibles,  
Couler les dons apportés;  
Comme les sources lointaines  
Vont, par de secretes veines,  
Désaltérer les Cités.

Astrée alors rend les refnes  
A ses courriers vagabonds,  
Qui s'abaissent sur les plaines,  
Et s'élevent sur les monts.  
Chaque Peuple en son langage  
L'appellant à son passage,  
Cuvre les bras à la Paix:  
Aimables Enchanteresses,  
Venez, disent-ils, Déesses,  
Et ne nous quittez jamais.

HEROS, qu'adoptâ la France,  
Pour sa gloire & son bonheur,  
Jouis de la récompense,  
Qui couronne ta valeur.  
Et si tu trouvas des charmes,  
Au milieu du bruit des armes,

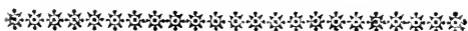
*A mes fideles accords,  
Daigne dans ces jours plus calmes,  
Sous l'ombrage de tes palmes,  
Applaudir à mes transports.*

*Bergopzoom, le plus terrible,  
Et le plus fort des remparts,  
Sur un mont inaccessible,  
Bravoit les foudres de Mars.  
Ce Colosse si superbe,  
Que tu renversas sous l'herbe,  
Ecrasa mille jaloux,  
Et sa dernière conquête  
Trancha la dernière tête  
Que leva l'Hydre en courroux.*

*De quelque éclat dont l'honneur  
L'équité du plus grand Roi;  
Sorge qu'il en est encore  
Un plus durable pour toi:  
C'est celui que sur le Pirde  
Cherchoit le Vainqueur de l'Inde,  
Pressé d'un illustre ennui;  
Et grondant le Ciel sévère,  
Qui fit plutôt naître Homère,  
Pour Achille que pour lui.*

*L'immortelle Renommée,  
Publiant dans l'Univers  
Ta louange, parfumée  
De l'encens des plus beaux Vers,*

*Dira, montrant ton image :*  
 Ces traits brillans de courage  
 La Vertu les a tracés ;  
 Ces traits, ô Temps effroyable !  
 Sous ta faux impitoyable  
 Ne pourront être effacés.



## O D E XX.

A M. DESLANDES,

*Commissaire Général, & Ordonnateur de la Marine à Rochefort,*

Sur la mort du Pere de L'Auteur.

C E n'est point en ces Vers, cher Lecteur, que  
 j'aspire  
 Aux applaudissemens.  
 J'en veux à ta pitié ; plains avec moi, soupire  
 L'excès de mes tourmens.

Que du Scythe inhumain la fierté s'adoucisse,  
 En entendant mes cris :  
 Rendons, comme autrefois fit l'Epoux d'Euridice,  
 Les rochers attendris.

Sortez sanglots, enfans de ma pieuse flâme ;  
 Parlez vives douleurs,  
 Et laissez à mes yeux, pour soulager mon ame,  
 La liberté des pleurs.

Mon



Mon Pere est mort . . . . ô jour ! ô déplorable aurore  
D'un Soleil malheureux !

Il est mort, sort barbare ! & je respire encore  
Après ce coup affreux !

Frappe , ô Mort , qu'attends - tu ? quoi ! ton bras  
s'intimide ,

Et recule aujourd'hui ?

Ne pourrai-je forcer sa rigueur parricide

A me rejoindre à lui ?

Mais où vais-je ? où m'emporte , en forçant tout  
obstacle ,

Un vol prodigieux ?

Qu'aperçois-je ? Où fuirai-je ? un terrible spectacle  
Se dévoile à mes yeux.

J'erre à pas chancelans dans une forêt sombre ;

Tout m'y glace d'effroi :

Des spectres mutilés , des fantômes sans nombre

Marchent autour de moi.

Le terrain n'y produit que de nuisibles plantes ,

Que de tristes cyprès ;

De pleurs mêlés de sang , les branches dégoutantes

Poussent de longs regrets.

Des flambeaux attachés à ces arbres funebres ,

Font le jour qui me luit ;

Fambeaux dont la vapeur épaissit les ténébres ;

Jour plus noir que la nuit.

Un fleuve empoisonné roule ses eaux plaintives  
 Sur de froids offemens:  
 Des corbeaux affamés font retentir ses rives  
 De leurs croassemens.

Que d'objets effrayans! Des dragons à trois têtes,  
 Des lions en fureur:  
 Accourez, hâtez-vous; vos dents sont-elles prêtes  
 A déchirer mon cœur?

Faites, Monstres cruels, d'horribles funérailles  
 A mon corps par morceaux:  
 Que vos ongles tranchans cherchent dans mes en-  
 traîles  
 La source de mes maux.

Qu'ai-je dit? ô discours! ô douleur criminelle!  
 O transport furieux!  
 Coupable désespoir! ma volonté tend-t'elle  
 A résister aux Dieux?

Admis dans ces Palais d'éternelle structure,  
 Au nombre des Elus,  
 Il voit avec dédain des pleurs que la Nature  
 A pour lui répandus.

Chere Ombre, excuse moi; mes pleurs, s'ils sont  
 des crimes,  
 Sont dignes de pitié:  
 Ouvre-toi toute entière aux tributs légitimes  
 De ma pute amié.

Peut-on bannir si-tôt de sa perte subite  
Le souvenir cuisant ?

Je le vois, je lui parle, & son rare mérite  
Nuit & jour m'est présent.

La plupart de ses fils sont en bute à Neptune  
Sur les flots en courroux,  
Sans être encore instruits de la dure infortune  
Qui nous accable tous.

Combien à leur retour tu paroîtras déserte,  
Maison de nos yeux !  
Quel déluge de pleurs, apprenant notre perte,  
Va couler de leurs yeux ?

Je les vois.... les voilà... quel abord... quel silence  
A l'aspect de ce deuil !  
Quels regards ! quels baisers ! mon Pere... ah ! leur  
présence  
Nous r'ouvre ton cercueil.

De la Mort en fureur, rentre terrible épée  
Dans ton sanglant fourreau.  
Ah ! du sang le plus cher elle est assez trempée,  
Sans un meurtre nouveau.

Hâte-toi, Dieu puissant, hélas ! ma Mere expire,  
Si tu ne la soutiens ;  
Sa douleur la consume, & son cœur ne desire  
De secours que les tiens.

Mort, veux-tu la ravir? tout notre espoir succombe  
 Sous tes coups accablans.  
 Acheve, enferme encor en une même tombe  
 La Mere & les Enfans.

Non, mes cris ont percé l'étincelante voûte,  
 Où s'assied le Seigneur.  
 D'un regard pitoiable il me voit; il écoute  
 Ma sincere douleur.

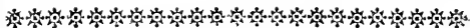
Les jours qu'il lui promet, longs, serains & tranquilles,  
 Sont l'objet de nos vœux.  
 Il sçait, lui qui sçait tout, combien ils sont utiles  
 A ses Enfans nombreux.

Ses brebis répondront, autour d'elle amassées,  
 A son tendre travail;  
 Et le pasteur frappé, loin d'être dispersées,  
 Resteront au bercail.

DESLANDES, je t'appris le sujet de mes larmes;  
 Tu sçus les partager,  
 Et le poids douloureux de mes justes allarmes  
 M'en parut plus leger.

Ton esprit délicat, poli, docte, sublime,  
 A ton nom fait honneur;  
 Mais sur-tout, cher Ami, je cultive & j'estime  
 Les talens de ton cœur.





## O D E XXI.

*A M. L E C \* \* \* D E M \* \* \* .*

*Ministre & Secrétaire d'Etat de la Marine :*

Sur l'usage des Richesses.

**S**I le Soleil dans sa course  
 N'épanchoit que la clarté,  
 Et cessoit d'être la source  
 D'où naît la fécondité;  
 Presque insensible à ses charmes,  
 La Nature sans alarmes  
 Verroit s'éclipser ses feux;  
 Et seroit plus éblouie,  
 Que contente & réjouie  
 De son retour lumineux.

Mais aussi brillant qu'utile,  
 Il répand sur les objets  
 La chaleur douce & fertile  
 Qui reproduit ses bienfaits.  
 Tout à son abord végete :  
 Et cette vaste Planète,  
 Agissant pour nos besoins,  
 Hommes, Brutes, Fleurs, Verdures,  
 Sous leur diverse figure,  
 Vantent l'effet de ses soins.

L'Opulence revêtue  
 Du plus pompeux appareil,  
 Enchanter d'abord la vûe;  
 C'est l'image du Soleil.  
 Mais l'utilité publique  
 De cet Astre magnifique  
 N'animant pas l'action,  
 Ce n'est plus, quoiqu'il s'allume,  
 Qu'un flambeau qu'on s'accoutume  
 A voir sans attention.

Ecoutez, Orgueil fatouche,  
 Avarice, cruaute;  
 La Justice par ma bouche  
 Annonce sa vérité.  
 Puisse ma voix entendue,  
 De la dureté fondue  
 Humaniser la rigueur;  
 Et de votre letargie  
 Puisse ma vive énergie  
 Interrompre la longueur.

Plutus s'assied sur un thrône,  
 Qui chancelle dans les airs;  
 Le tonnerre l'environne,  
 Sa base touche aux Enfers:  
 Les Circés enchanteresses,  
 Les cœurs féconds en souplesses  
 S'y promettent des succès.  
 Mais la plaintive Innocence,

Dans ce séjour de licence  
 Trouve rarement accès.

J'y vois des flatteurs à gages,  
 Lâchement humiliés,  
 Ramper, coler leurs visages  
 Sur la trace de ses piés.  
 Mais leurs faux cœurs en imposent;  
 Et si leurs yeux qu'ils composent,  
 Lânoient d'homicides feux,  
 La foudre, au rang qu'ils envient,  
 Sur les corps qu'ils déifient,  
 Feroit un chemin pour eux.

O vous! qui dans l'abondance,  
 Toujours soigneux d'obliger,  
 N'en aimez la jouissance,  
 Qu'afin de la partager,  
 De tel qui cherche à vous plaire,  
 Pénétrez le caractère,  
 Sans vous arrêter au front;  
 Et que vos eaux bienfaisantes  
 Cessent d'arroser des plantes,  
 Que le ver ronge & corrompt.

Choisissez ces belles ames,  
 En qui les réflexions  
 N'entretiennent que les flammes  
 Des plus nobles passions.  
 Leur reconnoissance active,  
 De la splendeur la plus vive -

Pare vos dons éclatans ;  
 Et le sort changeant de face ,  
 Vous avez dans la disgrâce ,  
 Des amis vrais & constans.

Mais que de vils mercénaires ,  
 Dont vous prolongez les jours ,  
 Payent vos dons salutaires  
 Des plus perfides retours !  
 Quel bizarre attrait vous flatte  
 Dans un volage automate  
 Que le caprice conduit ,  
 Et qui sent pour seul principe ,  
 L'instinct dont il participe  
 Avec la brute qu'il suit.

La richesse donne au sage  
 Les légitimes moyens  
 De faire un céleste usage  
 De son cœur & de ses biens.  
 La Science rebutée ,  
 La Vertu persécutée ,  
 N'implorent que son appui ;  
 Et d'une voix unanime ,  
 Le respect , l'amour , l'estime ,  
 Ne font des vœux que pour lui.

Par une route inconnue ,  
 Le Sort chemine à son gré ;  
 L'un est de la fange nue ,  
 L'autre du limon doré ;

Mais

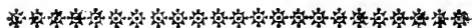


Mais si les hommes sont frères,  
 Doux, compatissans, sincères,  
 Ils doivent s'entr'assister,  
 Comme diverses parties,  
 Au même Corps assorties,  
 Qui l'aident à subsister.

L'œil fécond de la Richesse  
 Prévenant la Pauvreté;  
 La Force aidant la Foiblesse,  
 Que vexe l'Autorité;  
 La Charité familière,  
 De l'Ignorance grossière,  
 Eclairant le triste sein:  
 Tous du Créateur auguste,  
 Par une conduite juste,  
 Exécutent le dessein.

M\*\*\* dont la fortune  
 Admiroit, en te quittant,  
 L'Égalité non commune,  
 Sur ton front sage & constant;  
 De ses faveurs les plus chères,  
 Pendant tes destins prospères,  
 Toi, qui comblas tes amis;  
 Dis-nous, quand le Ciel r'éprouve,  
 Si chez eux ton cœur retrouve  
 Ce qu'il s'en étoit promis.





## O D E XXII.

EN PROSE.

A. M. HOUDART DE LA MOTHE,

De l'Académie Française:

*Sur ce qu'il a prétendu, contre le sentiment de M. de Voltaire, qu'on pouvoit faire d'aussi beaux Ouvrages de Poësie, en Prose qu'en Vers.*

**G**RAND & fameux LA MOTHE, Aigle rapide, dont l'œil, noblement audacieux, va defier les regards même du Père brûlant, par qui la lumière est engendrée; soutien le vol timide d'un foible Tiercelet, & vien, d'un coup de ton aile secourable, le pousser avec toi jusqu'au dévorant séjour du feu.

Je pars, je quitte la terre bourbeuse, je traverse, je fens les immenses campagnes de l'air. La violence qui m'emporte me fait perdre haleine. Quel bras puissant m'arrête au-dessus du double sommet de la docte Montagne? Un merveilleux spectacle s'y dévoile à mes yeux enchantés. La majestueuse Melpomene, la vive & galante Polhymnie, la tête penchée, & fléchissant devant toi un genou respectueux, te rendent des hommages qui te comblent d'honneur.

Comme l'indomptable Hercule purgea autrefois l'Etable infectée du riche & superbe Augias, ainsi

tes travaux innombrables ont dégagé notre Poësie affreusement accablée sous le joug tyrannique de la Rime. Tu l'as tirée de la prison obscure & étroite, dans laquelle, plongée depuis si long-tems, elle pouffoit des plaines aussi touchantes que stériles. Ta main laborieuse a brisé ses entraves cruelles; & délivrée du poids honteux de ses chaînes, elle respire l'air tranquille & serein de la liberté désirée depuis tant de siècles.

Je te vois aujourd'hui, harmonieuse Fille de l'aimable Souverain de l'Hélicon; je te vois, ô divine Poësie! te promener çà & là librement avec les Carites, qui dansent & folâtrant autour de toi, en te faisant cent caresses naïves.

Leurs blonds cheveux voltigent négligemment épars sur leurs épaules blanches à la fois & vermeilles, semblables à de l'ivoire qu'une femme de Carie teint en pourpre. Ennemies de la gêne, elles ont jetté loin d'elles leurs chaussures de drap d'or, & sautent si légèrement sur l'email de la riante prairie, qu'à peine s'apperçoit-on qu'elles aient des pieds.

Toi-même, ô Poësie! toi-même toute échevelée, tu t'es faite de l'embarras ajusté de ta coëffure précieuse. Tes doigts délicats ne paroissent plus enchaînés dans des cercles de diamans, & tu dedaignes la pompeuse parure de tes brassièlets tiffus avec un art admirable.

La Prose qui s'avance, a le port d'une Reine; elle te tend les bras, t'embrasse, t'appelle sa sœur, & te jurant une amitié éternelle, te serre avec tant de force, qu'il semble que vous ne fassiez plus que le même corps. Les coquillages dorés, attachés aux rochers limoneux; la Vigne flexible mariée à l'Ormeau qui l'appuie, ne sont pas liés par  
des

des nœuds plus étroits, que ceux qui vous unissent maintenant ensemble.

Un ris modeste & gracieux s'échappant de tes lèvres entr'ouvertes, fait éclater sur ton visage les étincelles d'une joie inaltérable. L'éclair part de tes yeux flumboyans : & tu répons à la Prose par tous les témoignages d'une fidélité réciproque. Ciel ! que l'air ailé dont tu marches, t'a rendue différente de ce que tu étois autrefois.

Chante à jamais ta liberté recouvrée. Chante la pénible défaite de la Rime orgueilleuse qui t'a détenue dans les fers. Mais célèbre sur-tout, par des productions plus durables que le marbre & le bronze, l'invincible LA MOTHE, & fais pleuvoir les lauriers & les roses sur la tête de ton valeureux Libérateur.

Lui seul s'est armé pour ta défense ; & les traits qu'ont lancés des bras de Géans, se sont énoûffés sur sa poitrine invulnérable. Il paroit, il combat, il frappe, il foudroye. C'est Tancrede qui fait mordre la poudre à Clorinde ; c'est Renaud qui triomphe d'Armide, & des vaillans & nombreux Chevaliers, qui devoient, au prix du sang de ce Héros, conquérir à l'envi le cœur de cette Héroïne inhumaine.

Tes yeux ternis se chargent de pleurs, ô Rime malheureuse ! La honte fait pâlir tes joues amaiguës ; une sueur froide coule de tous tes membres, qui paroissent pétrifiés. Mais tout à coup la douleur se chargeant en rage, tes derniers soupirs sont d'horribles blasphèmes.

Tes strophes gravement philosophiques, ô prudent LA MOTHE ! ô Poète sagement sublime ! nous avoient toujours prélagé ton penchant insur-

mou-

montable pour ta chere Prose ; & qu'il viendroit un jour , où tu prendrois le casque & la cuirassè , pour lui conquérir l'empire absolu de notre Langue renommée de l'un à l'autre Hémisphere.

Mais Ciel ! qu'apperçois-je encore ? Quelle foule de ravissans objets frappent à l'instant mes avides regards ? L'Ombre glorieuse du sçavant Poëte , à qui sept Villes se disputèrent l'honneur d'avoir donné la naissance ; l'Ombre non moins célèbre de celui qui a porté jusqu'aux nues le nom de Mantoue ; l'Ombre rivale des deux autres , cette Ombre dont le Godefroi & l'Aminte ont illustré la moderne Italie ; toutes trois te donnent de pures marques d'une amitié non suspecte.

Je les entens qui te sollicitent en leur faveur par les expressions les plus vives. Ils te prient avec instance de briser la mesure inutile de leurs vers , d'écartier loin de leur style ces nombres ridiculement réguliers , qui ne répètent que les mêmes sons à l'oreille fatiguée , & par le moyen dont tu es l'inventeur , de prêter à leur Poësie cette même beauté , dont tu viens d'enrichir la nôtre.

Continue , ô généreux Vainqueur de la Rime ! moissonne à plein poing les précieuses javelles des lauriers immortels ; chemine à pas hardis au Temple rayonnant de la Gloire , en dépit de tes Rivaux consternés. Cours y suspendre les dépouilles que tu leur as arrachées , encore souillées d'une poussiere honorable ; & qu'eux-mêmes se trouvent enfin forcés de couronner ton front triomphant , de leurs propres mains.



## O D E XXIII.

EN STROPHES LIBRES,

*Faite par desfi dans un après-soupe :*

*A M. MEYNOT, de Libourne près Bordeaux;*

Sur son excellent Vin de St. Emilion.

**Q**UELLE prompte vapeur vient agiter mes sens?  
 Je traverse les airs sur une aile divine ;  
 Je te connois, Bacchus, à ces charmes puissans :  
     Ta voix, au pied d'une colline,  
 Rassemble à mes regards les Sylvains bondissans,  
     Dont la troupe vive & mutine  
 Se joue, en retenant dans des chaînes d'ozier,  
     Que le jonc flexible entrelasse,  
     L'Amour qui leur demande grace,  
     Et veut en vain se delier.

Ton feu m'a pénétré : tu ceins mon front de roses,  
 Les unes en boutons, les autres presque écloses ;  
     Les Ménades d'un pas joyeux,  
 Branlant chacune un Sceptre où serpente le lierre,  
 Dansent autour de moi, me versent à plein verre  
 D'un nectar si piquant, si doux, si gracieux,  
     Qu'après que sa liqueur subtile,  
 Parfumant l'odorat, a réjoui les yeux,  
     Le palais le plus difficile  
 Se plait à savouer son goût délicieux.

Que

Que vois-je ? Du Mogol on vient m'offrir l'Empire.  
 Fuyez loin de ces bords, députés séducteurs ;  
 Portez en d'autres lieux vos présens imposteurs :  
 Mon cœur jouit de tout, ayant ce qu'il désire.

Eh ! que m'importe d'être Roi,  
 Si je suis heureux sans couronne ?

Les soucis inquiets volent autour du Trône.  
 Je dors quand je suis las, lorsque j'ai soif, je bois ;  
 Que j'estime le sort du sage,  
 Qui du faste & du rang dédaigne l'esclavage,  
 Et qui, sans commander, ne dépend que de soi !

Des bords de la Garonne, ô toi, l'honneur insigne !  
 MEYNOT, qui sur les mers fais passer jusqu'à nous  
 Le baume souverain, ce jus vermeil & doux,  
 Trésor, dont t'enrichit ta vigne ;  
 Admire les effets qu'en mon cœur transporté  
 Ton Saint-Emilion enfante,  
 Quand ses flots pétillans bercent la volupté  
 Dans la fougere transparente,  
 Qu'environnent les ris, les jeux & la santé.

Le vin qu'au rivage du Rhône  
 L'œil du jour caresse & rôtit,  
 Sous une écorce qui bouillonne,  
 Et dont l'aspect riant chatouille l'appétit,  
 Le Champagne fumeux, le Bourgogne amiable,  
 Ces vins que l'on sert à la table  
 Des enfans de la terre & des Seigneurs pompeux ;  
 Le Falerne vanté, le précieux Tokaye,

Ne valent pas ton vin fameux,  
 Dont la louange noble & vraie  
 Passera dans mes vers à nos derniers neveux.

Il produit les transports, dont la lyre héroïque  
 Enflammoit par ses tons le Vainqueur du Granique;  
 Les Albains (\*) généreux, nos superbes voisins,  
 Dans l'ombre de la nuit, excités par tes charmes,  
 Quittrèrent leurs maisons & coururent aux armes,  
 Comme si l'ennemi ravageoit leurs confins.

De ces nouveaux Ajax la Cohorte guerrière,  
 Marchant sous l'étendart du plus hardi courroux,  
 Et de ses bastions franchissant la barrière,  
 S'écria mille fois, Jupiter, Dieu jaloux!  
 Commande au Dieu du jour d'apporter la lumière,  
 Et si tu veux, combats toi-même contre nous.

La fille, l'épouse, l'amante,  
 Se jettent, en pleurant, au-devant de leurs pas;  
 Ici le jeune Hymen, déployant ses appas,  
 D'une démarche triste, & d'une main tremblante  
 Releve du berceau, remet entre leurs bras  
 Ses fruits, ses tendres fruits, que saisit d'épouvante  
 Des casques cizelés l'acier étincelant.  
 Mars dans toute leur ame allume un feu brûlant.  
 Ah! cessez, disent-ils, sexe foible & timide;  
 Laissez-nous obéir au transport qui nous guide.

A-

(\*) Avantage arrivé pendant la dernière guerre.



Avant que le soleil brille sur l'horison,  
 Vous nous verrez couverts de gloire,  
 Ou nous irons dans l'ombre noire  
 Achever cette nuit chez l'horrible Pluton.

Dans un fragile esquif, sans frayeur de l'orage,  
 Des pêcheurs qui tâchoient, à la lueur du feu,  
 D'attirer le poisson volage,  
 Les avoient trompés par le jeu  
 De cette éblouissante image;  
 Mais leur impatiente ardeur  
 A chercher l'ennemi sur la simple apparence,  
 Prouve éternellement que sa fiere présence  
 N'eût fait que redoubler leur louable fureur.

Digne d'être chanté par Virgile, ou Voltaire,  
 MEYNOT, que j'estime & révere,  
 Prends part a des exploits si beaux.  
 Quoique toujours constante & ferme,  
 La vaillance ait d'abord son principe & son germe  
 Dans le cœur des parfaits Héros;  
 Une pointe de vin fait reverdir encore  
 Les lauriers qu'Apollon & Bellonne ont plantés,  
 Témoin ce qu'en a dit dans ses vers respectés,  
 L'aveugle lumineux, dont le Pinde s'honore,  
 Et que cinq superbes Cités  
 Prétendent avoir fait éclore.

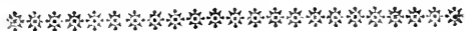
Il dit dans ses grands airs, ce Cygne Ionien,  
 Dont Bacchus rechauffa la Muse infortunée,  
 Que de tout combattant, fût-il Grec ou Troyen,

La brillante valeur de pampre couronnée,  
 Se vit souvent enluminée  
 D'un doux nectar pareil au tien.

Où, sans être offusqué par de trompeurs prestiges,  
 J'ai vû, MEYNOT, j'ai vû sur ces bords glorieux  
 Ta liqueur opérer d'incroyables prodiges;  
 J'ai vû nos Citoyens, le plaisir dans les yeux,  
 Livrés à leurs efforts suprêmes,  
 Surpris de leurs talens eux-mêmes,  
 A table, sans effort, sans étude, sans art,  
 Sur le coude appuyés, parler diverses langues;  
 Et par l'enthousiasme emportés au hazard,  
 Enfin je les ai vûs prononcer des harangues,  
 Dignes de faire envie au savant Tullius,  
 Et déclamer des vers avec la force active,  
 Ce geste aisé, brillant, cette voix souple & vive,  
 Qu'on admira dans Roscius.

Et moi qui, chérissant une illustre manie,  
 Epreuve d'Apollon l'aimable tyrannie,  
 Pouvois-je du souper au tems d'entrer au lit,  
 Des Strophes franchissant la mesure incommode,  
 Concevoir, enfanter cette Ode,  
 Si ton vin généreux n'eût aidé mon esprit?





## O D E XXIV.

**Q**U'un autre aspire aux dons chéris,  
 Que ceux qui portent la couronne,  
 Répandent sur leurs favoris;  
 Que d'un frivole honneur épris,  
 Amant enflammé pour Bellonne,  
 Un autre remporte le prix  
 Que sa fureur ambitionne;  
 Que pour de folles dignités  
 Un autre rampe & s'abandonne  
 A de serviles lâchetés;

Que sur la mer Orientale  
 Un autre aillé affronter le sort;  
 Que soupirant après le port,  
 Sa vie, à deux doigts d'intervale,  
 Flotte sans cesse sur la mort.

L'Ambition & l'Avarice,  
 Parentes d'inclination,  
 Vautours, que nourrit l'Injustice  
 Enivrés d'exécration,  
 En proie au plus dur exercice,  
 Vomissent l'ame dans la lice,  
 Victimes de leur passion.

L'une insolente & magnifique,  
 Fertile en termes suborneurs,

Infatiable de grandeurs,  
Par un tissu de politique  
Aspire à de nouveaux honneurs;  
L'autre par une route inique,  
Pleine & vuide, active, hydropique,  
S'épuise en amassant de l'or,  
Et se fait un Dieu Domestique  
De son détestable trésor.

Pour moi, que le sot monde blessé,  
Des Grands & des fats rebuté,  
Sincere ami de la paresse,  
Je cours après l'oïiveté.  
Nul autre bien ne m'intéresse,  
Que l'amour de la liberté,  
Et sans éclat & sans richesse,  
Une honnête commodité.





# E P I T R E S.



## E P I T R E I.

A S. A. S. MONSEIGNEUR

### LE PRINCE DE CONTI,

Sur son retour de la Campagne d'Allemagne 1734.

*Venite igitur in manus nostras prospera parentum  
vota, felicibus auspiciis propagata soboles qua effi-  
citis ut & genuisse juvet & generare libeat. Val.  
Max. Liv. 5. c. 4.*

**P**RINCE, que la Vertu dès l'âge le plus tendre,  
A trouvé docile à sa voix,  
CONTI, vos glorieux exploits  
Ont charmé tous les cœurs, & devoient nous sur-  
prendre,  
Si nous n'étions en droit de tout attendre  
D'un Prince issu du sang des Héros & des Rois.

Le Ciel vous récompense ; à nos vœux favorable,  
 Il vous offre, à votre retour,  
 Le présent le plus agréable  
 Qui puisse flatter votre amour.

Les Jeux en voltigeant vous enlèvent vos armes ;  
 Le plaisir succède aux alarmes,  
 Le repos aux travaux guerriers :  
 L'Hymen tendrement vous embrasse,  
 Et sa main légère entrelasse  
 Ses myrthes parmi vos lauriers.

Je le voi cet Hymen ; peut-on le méconnoître  
 A son air noble & vertueux,  
 A son port, à son œil chastement amoureux ?  
 L'Amour constant qui le fit naître,  
 Accompagne ses pas : & par des nœuds nouveaux  
 Ces Dieux unis cessent d'être rivaux.

L'un & l'autre animés de tendresse & de zèle,  
 Avec empressement vous présentent un Fils,  
 Le feu des d'ORLEANS alliés aux CONTIS  
 Déjà dans ses yeux étincelle :

Que d'appas différens dont les cœurs sont épris !  
 La vive impression d'une flatteuse joie  
 Sur son front gracieux se montre & se déploie ;  
 Il reconnoit son Pere avec un doux souris.

Illustre Enfant, ce souris est l'augure  
 D'un sort dont le bonheur filera les momens.  
 Le sçavant Apollon pénètre l'ombre obscure,  
 Qui couvre la suite des ans :

Et lui-même aujourd'hui par sa voix il m'assure

Qu'à

Qu'à la table d'un Dieu vous brillerez long-tems  
 Dieu vous-même ; & qu'enfin une jeune Déesse,  
 Digne par ses vertus de combler tous vos vœux,

Vous enchainera dans les nœuds

D'une légitime tendresse ;

Et que goûtant un calme heureux ;

Chargés & d'honneurs & d'années,

Les Auteurs de vos jours verront de leurs neveux

Fleurir les longues destinées.

Vous regardez ce Fils, vous l'embrassez cent fois,

Vous donnez cent baisers à son aimable Mere :

Que je vois bien le cœur d'un Epoux & d'un Pere !

Mais, PRINCE, si le Ciel rassembloit à sa voix

Ce que le monde a de Princesses,

Et que laissant vos volontés maîtresses

De faire un agréable choix,

Il vous permit de prendre de chacune

Les plus rares talens, pour en composer une

Au gré de vos sages desirs ;

Cette Princesse pourroit-elle

Etre plus parfaite que celle

Avec qui vous passez vos jours dans les plaisirs ?

Mais quel sombre & triste nuage (\*)

Jette dans mes esprits ses voiles odieux !

Ma voix trouve à peine passage,

Les pleurs s'échappent de mes yeux.

Arrêtez, fier Trépas, arrêtez... ah ! grands Dieux !

C'est

(\*) L'accouchement de Madame la Princesse de Conti a voit mis sa vie en danger.

C'est votre pitié que j'implore,  
 Sauvez ses jours... Que dis-je? ô fatal souvenir!

Pouiquoi vien-tu m'entretenir?

Ah! pardonnez, Princesse; hélas! j'en tremble encore,  
 Quand je pense au péril où vos jours se sont vûs.

O destins! m'écriai-je, ô malheurs imprévus!  
 Faut-il que pour l'Hymen l'Amour se sacrifie?

Et que la source de la vie

D'un fils à qui le Ciel doit le plus heureux sort,  
 Soit, charmante CONTRI, celle de votre mort?

Cependant, attendis par d'innombrables plaintes,  
 Les Dieux dissipèrent nos craintes,  
 Et vous rendirent la santé.

Ce n'est point sans douleurs qu'on enfante un Alcide:

Plus le bienfait est grand, & plus le Ciel rigide  
 Demande qu'il soit acheté.

Mais en étoit-ce assez, pour nous rendre tranquilles?  
 Tandis que votre Epoux, émule des Achiles,  
 Voloit à travers les hafards,

Et que pour aborer nos Lys sur les remparts  
 Des Forteresses & des Villes,

Il bravoit le courroux & les foudres de Mars?

Kell vit avec effroi son invincible épée,  
 Dans le sang du Germain trempée,

Guider nos Conquérans sous les armes vieillies:  
 Et sur ses ailes la Victoire

Porta son noble Eleve au sommet de la gloire,  
 Couronné des lauriers que lui-même a cueillis.

Or-



Orgueilleux Philisbourg, où triomphent nos armes,  
 Vous avez éprouvé jusqu'où va sa valeur;  
 Et le Rhin dans ses flots le voyant sans alarmes,  
 Fremit en admirant sa belliqueuse ardeur.

Ces Grecs & ces Romains, dont les noms d'âge en  
 âge

Ont été préservés des horreurs du tombeau,  
 Du métier de Héros faisoient l'apprentissage,  
 La guerre étoit pour eux d'abord un art nouveau:  
 Les CONTIS font Héros au sortir du berceau,

Et la semence du courage

Germe, éclot à la fois, brille en un sang si beau.

CONTI, que n'ai-je assez d'haleine,

Pour pouvoir, au gré de ma veine,

Célébrer vos vertus, & vos exploits divers?

J'exposerois aux yeux de l'Univers

Ce cœur noble, cette ame humaine :

On vous verroit, en sortant du combat,

Voler dans tous les Camps, visiter le Soldat,

Raccourcir l'extrême distance

Que met entre eux & Vous la plus haute Naissance;

Consoler celui que le sort

A choisi dans la foule, & dont l'affreuse Mort,

Secondant du Dieu Mars les rigueurs meurtrières,

Va fermer pour jamais les tremblantes paupières;

Veiller vous-même à leurs besoins,

Leur partager vos bontés & vos soins;

Et comme un Pélican que la tendre nature,

Pour nourrir ses petits, porte à s'ouvrir le flanc,

Prêt à leur donner votre sang,

S'il leur pouvoit servir de nourriture.

CONTI, vous imitez vos illustres Ayeux,  
Votre Fils marchera sur vos pas glorieux.

Le Lion toujours intrépide  
N'engendre point un Cerf timide,  
Et les Dieux engendrent des Dieux.



## E P I T R E II.

A. M. LE MARQUIS DE ROBIEN,

Président à Mortier au Parlement de Bretagne &  
de l'Académie Royale des Sciences & Belles-  
Lettres de Berlin.

*Le jour de saint Christophe sa Fête.*

**P**RE'SIDENT, qui regnez dans cette solitude  
Plus charmante pour moi que toutes les cités,  
J'y goûte, exempt d'inquiétude,  
Des plaisirs que j'avois si long-tems souhaités.

Content auprès de vous, je puis dans cet asyle,  
Tantôt errant au bord des eaux,  
Tantôt à l'ombre des ormeaux,  
Mêler l'agréable à l'utile;  
Et suivant pas à pas votre goût toujours sûr,  
Assembler Socrate & Virgile,  
Maupertuis & Rousseau, Rollin & Réaumur.

Que j'aime ce loisir tranquile !  
Que pour moi vos discours ont de touchans appas !

Et

Et qu'ils font au-dessus du frivole embarras  
De tous les cercles de la ville !

Votre sçavoir prodigieux

M'emporte par delà le séjour du tonnerre ;  
La foudre & les éclairs se forment sous mes yeux ;  
Les élémens armés se déclarent la guerre ;  
Sous vos habiles mains, mes regards curieux  
Pénètrent des oiseaux le sein mystérieux :  
Et par un nouveau jour, qu'un cercle étroit enferme,  
D'invisibles objets, foibles, vils, odieux,  
Me faisoient d'effroi, devenant sous un verre  
Crocodiles, serpens, dragons audacieux.  
De-là changeant la scène, Acteur ingénieux,  
Je descends avec vous au centre de la terre :  
Et plus heureux qu'Icare ébloïi dans les airs ,  
Vous me guidez au fond des mers.

Vous me développez dans ces divers voyages ,  
Les fossiles cachés, le tissu des métaux ,  
Des plantes & des animaux ,  
Des poissons & des coquillages ,  
Dont le beau cabinet que vos soins ont acquis ,  
Nous étale avec choix les monumens exquis ;  
Tributs des plus lointains rivages.

Votre esprit lumineux s'étend sur tous les âges ;  
Un mot, un caractère, un trait ,  
Rappellent à votre mémoire ,  
Et lui découvrent le portrait ,  
Les tems reculés & l'histoire

Des Rois, des Empereurs, des Héros & des Dieux,  
Comment avez-vous pû, mortel chéri des Cieux,

Affocier tant de sciences,

Tant de sublimes connoissances

Aux périlleux détours du dédale des lois,

Dont, sans vous égarer parmi leur nuit obscure,

Vous tenez constamment le fil d'une main sûre,

Capable de tout à la fois ?

Il faut pour y fournir, Président admirable,

Que dans votre esprit vif, exact & pénétrant,

Vous ayez aujourd'hui la force incomparable

Que votre Patron mémorable,

Saint Christophe, eut jadis dans son corps de  
géant.

Quoiqu'informé trop tard qu'on célèbre sa fête,

Je voulois vous fleurir; mais je n'apperçois rien

Pour offrir à celui qui maître d'un grand bien,

D'ailleurs porte lui seul l'Univers dans sa tête.

Tout répond à vos vœux : assis au plus haut rang,

Vous avez une Epouse en qui de votre sang

Circula l'illustre Noblesse.

Le sang des Robiens, source de sa clarté,

N'en est que plus brillant sans éclat emprunté.

Cette tendre moitié, que la blonde jeunesse

Doïa de mille attraits dont les yeux sont charmés,

A réuni Vénus & la Sagesse;

Et chérissant des nœuds que l'Amour a formés,

Vous aime autant que vous l'aimez.

Ses graces à propos nobles & familières

Impriment dans un cœur l'estime & le respect.

L'es.

L'esprit pour ce qu'elle est, à son air, ses manières,

La connoît au premier aspect.

Puisse Lachésis favorable

Sans calculer vos jours en grossir ses fuseaux,

Et retenir la main de sa sœur Atropos,

Qui cessant d'être inexorable,

Doit respecter des nœuds si beaux.

Puissez-vous en santé voir votre fils grand pere;

Ce Marquis occupé de l'amour de vous plaire;

Imitateur ingénieux

De vos talens si précieux,

Et des vertus de son aimable mere.

Pour moi je jouïrai du destin le plus doux,

Si recevant mon hommage sincere,

Votre amitié, qui m'honore & m'est chere,

Dure autant que les vœux que je forme pour vous.



## E P I T R E III.

A M. BOUGUER,

Mon Compatriote, de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Bordeaux.

*Sur son retour d'un voyage de neuf ans dans les Pays méridionaux, entrepris par les ordres du Roi.*

**T**U finis, cher Bouguer, tes travaux & mes peines,

Par ton retour heureux;

Nep.

Neptune, dont j'ai crainc les fureurs inhumaines,  
 Te redonne à mes vœux.  
 J'ai tremblé que sur toi la funeste vengeance  
 Ne fit tomber ses coups;  
 Voyant tant de Nochers qu'instruisit ton enfance  
 A braver son courroux.  
 Leurs agiles vaisseaux du Midi jusqu'à l'Ourse,  
 Firent voler ton nom;  
 Et ta main, quoiqu'absente, au milieu de leur  
 course,  
 Dirigea leur timon.  
 A l'âge où follement la jeunesse enivrée  
 S'endort dans les plaisirs;  
 La tienne plus solide, à l'étude livrée,  
 Y borna ses desirs.  
 Ne t'avons-nous pas vû fuir la foule inquiète,  
 Au sommet de nos tours,  
 Et d'Astres presque éteints au bout de ta lunette  
 Rallumer les contours?  
 De-là tu comparois la grandeur des nuages  
 Sur la rive imprimés;  
 Alors tu méditois, dans tes remarques sages,  
 Tes écrits renommés.  
 Mais de ton Orient c'étoit les étincelles,  
 Les jeux & les essais.  
 Aiglon, tu préparois à l'essor de tes ailes  
 De plus hardis succès.  
 Quels chef-d'œuvres depuis n'as-tu point fait é-  
 clore,  
 Scavant, subtil, profond?

Ton

Ton Pays, le Royaume: oui, l'Univers s'honore  
Des lauriers de ton front.  
Que l'immortel Honneur, pour les ames bien nées  
A de traits chatouilleux?  
C'est lui dont le conseil fia tes destinées  
Aux hafards périlleux.  
Tu quittas, pour complaire aux defirs du Monarque,  
Des jours purs & ferains;  
Ardent à t'exposer, au mépris de la Parque,  
Sur les flots incertains.  
Passant de ton vaisseau sur des Mornes (\*) terribles,  
De glaçons hériffés,  
Là des périls plus grands, par des retours horribles,  
Succédoient aux passés.  
Sur ces monts fourcilleux, redoutables asyles  
D'un hyver éternel,  
Tu n'avois pour rempart que des tentes fragiles,  
Contre le froid cruel.  
Tes doctes Compagnons, qu'un zele égal inspire,  
Ont partagé tes maux,  
Ils partagent ta gloire, & l'Univers va lire  
Et vanter vos travaux.  
D'autres ont avant vous, poussés par l'espérance,  
Couru sur l'Océan;  
Mais leur art s'ébahit, & l'on vit leur constance  
Lassée au bout d'un an.  
D'autres ont avant vous, pendant plusieurs années,  
Soutenu leur espoir;

Mais

(\*) Montagnes d'Amérique, soit élevées, où pendant la nuit le froid est excessif.

Mais pour mettre à profit leurs rapides journées,  
Ils manquoient de sçavoir.

Tu dis, mon cher Bouguer, qu'au plus fort de tes  
peines,

J'étois à ton côté,

Et qu'en parlant de moi sur ces rives lointaines,

Tu te sentois flaté.

Crois aussi que par-tout j'ai porté ton Image

Empreinte dans mon cœur,

Et que dans mes revers ton aimable visage

Fut mon consolateur.

Mais pour peu qu'en neuf ans la Mer parût émue,

J'en perdois le repos;

Mon amout effrayé grossissoit à ma vûe

Les dangers & les flots.

Neptune, épargne, dis-je, une tête si chere;

Exauce un malheureux:

Sinon porte la mienne au gré de ta colere,

Et rejoins-nous tous deux.

Tu reviens; & mes jours n'auront plus d'amertume:

Je revois, enchanté,

Sur ton teint refléuri, dans ton œil qui s'allume,

Renaitre la fanté.

Ralentis toutefois d'une étude assidue

L'usage immodéré:

Elle fait ton plaisir; mais le plaisir nous tue,

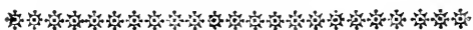
S'il n'est pas tempéré.

La Mort dont le compas n'assigne au plus grand  
homme,

Qu'un triste & court terrain,

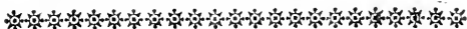


La tête dans les Cieux, renverse l'Astronome,  
 Son télescope en main.  
 Jouis d'un doux loisir, si tu veux bien en croire  
 Ma tendresse & ma foi.  
 Après avoir vécu pour autrui, pour ta gloire,  
 Cher ami, vis pour toi.



*M. DE LA SORINIERE* ayant fait insérer  
 dans le *Mercure de Juin* 1746 les Vers sui-  
 vants,

*NOUVEAU* Catulle, organe d'*Apollon*,  
*Enfant gâté sur le sacré vallon*,  
 Vivez les jours de *Sophocle* & d'*Homere*;  
 Et dans un coin de ce vaste *Hémisphere*,  
 Soûmis aux lois de la saine raison,  
 Goûtez les fruits d'une utile retraite;  
 Et *Philosophe* autant qu'*Anachorette*,  
 Forgez des Vers dignes de votre nom.



*M. DESFORGES MAILLARD* y répondit  
 par cette *Épître*.

## EPIGRAMME IV.

*A M. DE LA SORINIERE*,  
 De l'*Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres*  
 d'*Angers*.

Oui, le talent des Vers est beau, cher *Soriniere*,  
 Quand on sçait l'art d'unir au brillant coloris,

L'é-

L'élégance, l'accord, le goût & la maniere,  
 Que j'admire dans tes écrits.  
 Mais je prise encor plus ton cœur droit & sincere,  
 Cette candeur & cette probité,  
 Qui, comme on me l'a raconté,  
 Forment ton rare caractère.

Voilà pour toi sans compliment,  
 Ami, les vrais motifs de mon attachement;  
 Car de Londre à Paris, de Congo jusqu'à Rome,  
 On trouveroit plus aisément  
 Cent beaux Esprits, qu'un honnête  
 homme.

En différens états, comme en divers pays,  
 Je me suis fait ce que l'on nomme  
 En style commun, des Amis.

Ainsi qu'un Papillon qui voltige & s'immole  
 A l'éclat qui séduit sa crédulité folle,  
 J'ai suivi quelques Grands, Fantômes respectés,  
 Avars de réalités,  
 Prodiges d'un espoir frivole.

Ceux-ci dans mes chansons en héros érigés,  
 Yvres de mon encens, de mes palmes chargés,  
 M'ont aspergé de certaine Onde,  
 Eau bénite appellée, & m'ont fort poliment  
 Promis à tout événement  
 La moitié de la terre ronde.

Les autres qu'inspiroit une veine féconde,  
 Dans leurs chiffres tracés de la main du Zéphir,  
 M'ont juré de m'aimer jusqu'au dernier soupir.

Leurs

Leurs sons étoient si doux, leur voix étoit si tendre,  
 Qu'il sembloit que l'Amour aux rives du Lignon,  
 Sous un mirthe fleuri leur eût fait la leçon,

Comme il la faisoit à Sylvandre,  
 Au jeune Hilas, à Céladon.

Cette foule d'amis, si vrais à les entendre,  
 Ne l'étoient pourtant que de nom.

J'ai vû se dissiper leur volage sequelle,  
 Comme on voit dans les airs un timide escadron  
 Se rompre devant l'Aquilon,  
 Et s'échaper à tire-d'aïe.

Deux ou trois, & sur-tout le célèbre Titon,  
 Et l'illustre Bouguer, dont le peuple Triton  
 Fait sonner sur les flots la louange immortelle,  
 Que la terre à l'envi répète à l'unisson;

Ceux-là, sans démentir leur bonté naturelle,  
 M'ont constamment payé d'une foi mutuelle.

Telle étoit au surplus l'étrange illusion,  
 La téméraire opinion

D'un homme simple & franc, qui n'avoit pour sys-  
 tême,

Que de se figurer les sentimens d'autrui,  
 Suivant ce qu'il sentoit en lui.

Dans mon aveuglement extrême,  
 Insensé j'oubliois ce que Pétrone a dit,

Comme dans le quatrain qui suit  
 Je l'ai paraphrasé moi même.

On prône, on vante assez son cœur, (\*)

De

(\*) *Nomen amicitiae, si quatenus expedit, haeret.*  
*Petr. Satyric.*

De promettre beaucoup on se fait un mérite ;  
 Mais l'ami qu'on éprouve, hésite  
 S'il s'agit d'employer ses soins & la faveur.

Hélas ! c'est de tout tems que la Fortune adverse,  
 Cette Divinité perverse,  
 Des amis inconstans a fait rougir le front.  
 Ceux du galant Ovide exilé dans le Pont,  
 En sont une preuve éternelle.  
 Mais que quequ'un des miens par une trahison  
 M'ait lâchement vendu, victime trop fidelle,  
 Un si grand coup de foudre étonne ma raison ;  
 J'ai long-tems ressenti son atteinte cruelle,  
 Dont pour moi la pensée est encore un poison.

Aussi j'ai fait une liasse  
 Des lettres, des billets de tout ce monde-là ;  
 Et pour inscription sur cette paperasse,  
 Dans ma mauvaise humeur j'ai mis, à qui lira,  
*Lettres de faux amis, trompeurs, & cetera.*

Enfin persévérant dans sa longue colere,  
 Soufflant toujours le vent contraire,  
 La Fortune m'a confiné  
 Dans le climat où je suis né,  
 Sur une côte solitaire.  
 C'est-là qu'en *impromptu* l'Hymen vint me lier ;  
 Sur quoi le Président Bouhier,  
 Ce sçavant renommé, que le Pinde regrette,  
 M'écrivit assez plaisamment,  
 Qu'il étoit juste qu'un Poète

Eût tout fait poëtiquement.

Mais puis-je, Ami très cher, te faire en assurance,  
Une certaine confiance ?

Tu me promets du moins de ne pas l'éventer :  
Mets la main sur ta conscience.

La femme que j'ai prise aime tant coqueter,  
Que nulle autre en ce point ne l'égale, je pense.

Sarrafin, diras-tu, dans un fort beau Sonnet,

Nous apprend que l'esprit coquet  
Des femmes fut toujours l'attrait,  
Et la rocambole ordinaire,

D'accord : mais j'ai surpris la mienne sur le fait.

Sur le fait ! Avec qui ? De cet autre secret,

Si tu m'assûres de te taire,  
Je te ferai depositaire.

Hé bien, je l'ai trouvée, . écoute, & sois discret,

Je l'ai trouvée, Ami, sur un lit de fougere,

Que parfumoit le serpolet,

Et les rideaux tirés, même en son cabinet,

Couverte seulement d'une gaze légère,

Tête à tête, en commerce avec Virgile, Homere,

Horace, Anacréon, & tel autre Muguet.

Tu comptois, conviens-en, que la fin du mystere,

Feroit allonger mon bonnet ;

Non, d'une sage épouse, & très-digne de plaire

Par ses appas & ses talens,

Euterpe sur le Pinde, Euphrosine à Cythere,

Voilà les Favoris, les aimables Galans.

Sans ce rapport de goût, ferois-je aujourd'hui peres

Pere de deux fils en deux ans ?

Moi,

Moi, qui bravant d'Hymen le pénible esclavage,  
 Ne connoissois l'Amour que pour un Dieu volage,  
 Et qui m'étois voué pour toujours à l'état  
 D'un volontaire Célibat ;

Moi qui ne prétendois dans mon petit ménage,  
 Qu'être pere d'enfans qu'il ne faut point bercer,  
 Qui ne coûtent pas plus à nourrir que mon Ombre,  
 Masculins, féminins, toujours prêts à danser,  
 Qui ne coûtent point à chauffer,  
 Quoique leurs piés soient en grand  
 nombre ;

Enfin moi qui n'avois d'autre cupidité,  
 Agissant, pensant à ma mode,  
 Que d'être le pere d'une Ode,  
 Ou telle autre postérité,

Famille qui se joue, & n'est point incommode,  
 Agréable paternité.

Suivant certain Diction, dont la date est antique,  
 Et qu'en tous lieux l'usage a rendu fort commun,  
 On dit, lorsque l'on voit fourmiller chez quelqu'un  
 Une enfantine République,  
 Qu'il n'est pas trop de gens de bien ;  
 Sans doute ; & comme un bon Chrétien,

Ce bien si vanté, je souhaite  
 Qu'il abonde chez mes voisins,

*Et in lateribus*, comme le Roi Prophete  
 L'exprime dans ses Chants divins.  
 Le Dieu qui regle mes destins,

M'est pourtant, Soriniere, en un point favorable,  
 En

En ce que sa bonté me conserve un trésor,  
 A mon cœur, à mes yeux trésor plus estimable  
 Que la perle, l'argent & l'or.  
 Je n'ai point voyagé de contrée en contrée,  
 Et n'ai point sillonné, Marchand ambitieux,  
 Sur la foi du fougueux Borée,  
 L'Empire inconstant de Nérée,  
 Pour chercher ce bien précieux:  
 Il est en ce réduit maritime & champêtre,  
 Et je ne puis le trouver qu'en ces lieux.  
 Ce trésor, cher Ami, c'est celle à qui les Dieux  
 Ont voulu que je dusse l'être,  
 A qui je dois bien plus; l'amour de la vertu,  
 Le desir d'obliger, & la crainte de nuire,  
 Ce cœur, que les méchans ont en vain combattu,  
 Que le clinquant n'a pû séduire,  
 Qui sçait distinguer l'homme, & du titre & du  
 rang,  
 Les talens personnels des chimères du sang.  
 Veillez donc sur ses jours, ô Puissance éternelle!  
 Accordez-lui, grands Dieux, par clémence pour  
 nous,  
 La vieillesse d'Hécube, & des destins plus doux.  
 Attentive à vos lois, sa charité, son zèle,  
 Et l'innocence de ses mœurs,  
 La rendent à jamais digne de vos faveurs.  
 D'un petit patrimoine économe fidelle,  
 Laissez-la partager entre nous ses douceurs,  
 Et cinquante ans encore assembler sous son aile,  
 Cinq Freres tendrement unis à quatre sœurs.

Tu goûtes, cher Ami, ces plaisirs enchanteurs,  
 Dans ta retraite pacifique;  
 Maître d'un Château magnifique,  
 Ta femme, tes enfans te forment une cour,  
 Où sans fadeur, sans flatterie,  
 La sincere Amitié par la Vertu nourrie,  
 Nâquit du plus parfait Amour.  
 La Fortune pour toi moins sauvage, moins dure,  
 Et moins quinceuse que pour moi,  
 T'a transmis de ses dons une juste mesure,  
 Pour vivre indépendant, & pour être ton Roi.  
 Tu plais à ton Epouse, elle te plaît de même,  
 Tu l'aimes autant qu'elle t'aime.  
 Du soin de vos enfans vous faites votre emploi;  
 Et tout autour de votre table,  
 Vous voyez d'un œil amoureux,  
 Comme plans d'oliviers, cette troupe agréable,  
 S'élever & combler vos vœux.

Ainsi coulent tes jours heureux,  
 Ainsi, cher Ami, tu t'amuses,  
 Assidu ménager d'un loisir studieux;  
 Et dans ce beau séjour, Parnasse glorieux,  
 Le pere est l'Apollon; & les neuf doctes Muses  
 Ce sont ses neuf enfans, polis, ingénieux,  
 Qui forment sur ses tons leurs chants harmonieux.

Tu te plains, que troublant le repos de ta vie  
 La Chicane contre elle ôse lancer ses traits;  
 Elle m'attaque bien, cette sombre ennemie,  
 Moi, dont le revenu ne doit point faire envie

Aux



Aux noirs amateurs des procès.  
Ami, n'ayons dans nos projets  
Que la seule équité pour guide,  
Bannissons l'intérêt avide;

Et l'exacte Thémis nous répond du succès.

Le Ciel en te faisant possesseur d'une terre,  
Comme aux autres, mon cher, t'a donné des voi-  
sins.

Si leur cupidité te déclarant la guerre,  
Cherche à reculer tes confins,  
Pour étendre les leurs sur un acte équivoque,  
Ou sur un vieux titre baroque,  
Dont le chiffre effacé rend le sens incertain;  
Cher Sorinière, je te plain.

Je pense toutefois qu'il vaut mieux se défendre,  
Et réfuter ce qu'ils ôsent prétendre,  
Que de n'avoir point de terrain,  
Où ramasser assez de grain  
Pour fournir au cours du ménage,  
De l'avoine & du foin pour nourrir l'équipage,  
Pour égayer la veine un peu d'excellent vin,  
Oseille & laitue au jardin  
Pour en couronner le potage.

Quant au fruit de la vigne, il t'est indifférent;  
Tes vers font le panégyrique  
De l'eau froide, qui ne te rend,  
En revanche, que la colique.

Pourquoi dire à l'un d'eux un éternel adieu,  
Et ne point marier la Nayade & le Dieu?  
Le Créateur de tout, & qui par-tout réside,

Débrouillant le cahos, tempérâ sagement  
 Le chaud avec le froid, le sec avec l'humide,  
 Pour en former chaque élément.  
 Ce qui nous prouve évidemment,  
 Que de notre frêle machine  
 L'Onde claire & le Vin, mélangés sobrement,  
 Peuvent retarder la ruine.  
 Et le fameux Roi d'Israël,  
 Ce Botaniste universel,  
 Qui connut herbe, fruit, & la Nature en somme,  
 N'enseignoit-il pas que *Vinum*  
*Bonum*  
 Réjouïssoit le cœur de l'homme?  
 Si le Nectar d'Anjou, pareil au vin Breton,  
 Ne valoit pas du jus de pomme,  
 Je te pardonnerois; mais c'est un divin baume,  
 Sur-tout lorsque le tems le meurt en flacon.  
 Homere, Théognis \*, Horace, Anacréon  
 Ont chanté du bon vin la puissance & la gloire,  
 Et sa vertu, nous dit l'Histoire,  
 Réchauffa celle de Caton.  
 Et Mathurin Regnier, ce cynique garçon,  
 Du mordant Despréaux ce maître à rouge trogne,  
 N'g-t'il pas dit aussi, d'un facétieux ton,

Qu'au

\* Théognis, Poëte Grec, dont les Poësies sont morales & sententieuses. Il a dit en parlant du vin, suivant cette traduction:

*Vinum potare multum, malum est, si verò quis ipsum  
 Potarit prudenter, non malum, sed bonum est.*

Qu'un jeune Médecin vit moins qu'un vieil Turogue ?  
 Ah ! le corps est à l'homme un joug assez pesant ;  
 N'affaillons point notre ame , en le tyrannisant.

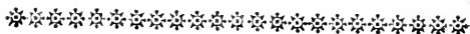
De tout un peu, c'est ma philosophie ;  
 Toutefois, cher Ami, puisqu'avec énergie  
 La tienne dans tes vers s'en explique autrement,  
 Et que de ta santé, contre mon argument

Le soin prudent te justifie ,  
 Boi de l'eau, si l'eau duit à ton tempérament.  
 Lorsque le préjugé n'est point son truchement ,  
 Sa leçon doit être suivie.

Ne l'importune point, écoute ce qu'il veut ,  
 Et fais-lui seulement supporter ce qu'il peut.  
 La perte de nos biens n'est pas dans cette vie ,  
 Le plus grand des malheurs qui puissent l'affliger :  
 C'est la crainte du mal, c'est l'effroi du danger ,  
 Plus cruels que la chose, & que la maladie.  
 De tous nos accidens, le dernier c'est la mort :  
 Et quoi qu'en ses écarts le vain Orgueil publie  
 Tandis que la santé seconde sa folie ,  
 Contre la mort prochaine il n'est plus d'esprit fort.

Je n'ai pû profiter de ton offre polie ,  
 Par mes affaires arrêté ,  
 Quoique jusques chez toi mon desir m'ait porté.

Mais si tôt que Flore embellie  
 Ramenera Zéphir sur son char argenté ,  
 Ami, je t'irai voir, comme ces bons Hermites  
 Alloient de temps en temps se faire des visites ,  
 Afin d'entretenir la confraternité,



## E P I T R E V.

## AU R. P. DU CERCEAU, J'ESUITE.

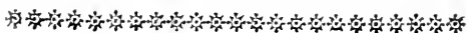
**L'**AN recommence, Ne pourra plus  
 Cher du Cerceau; En faire usage.  
 Vers son tombeau Soins superflus,  
 Chacun avance. Où l'on se livre!  
 Comme un Vaisseau, Pompeux état,  
 Que mainte Etoile, Honneur, éclat,  
 Guide sur l'Eau, Dont on s'enivre!  
 Vogue à la voile, Faut-il vous suivre,  
 Tant que l'effort Mourir & vivre  
 Du Sud au Nord Comme un Forçat ?  
 Le mette au Fort; Celui qui crie  
 Ainsi les Hommes La Mort-aux-Rats,  
 Vont à la mort. Et l'Eau-de-vie,  
 Puisque nous sommes Le Riche aux sacs  
 Soumis au Sort, Pleins de Ducats  
 Du Temps, qui vole Qui font envie,  
 Plus promptement Les Potentats,  
 Que la parole, Les Fierabras,  
 Usous gaîment. Ici célèbres,  
 L'instant nous presse: Zéros là-bas,  
 Quand aujourd'hui, Tous vont, hélas!  
 Avec vitesse, Aux lieux funèbres  
 Il aura fui; D'un même pas:  
 L'Homme peu sage Et l'Ombre illustre

Voit

Voit dans l'oubli  
 Tomber son lustre  
 Enféveli.  
 Quoi qu'il arrive,  
 Vive, ami, vive.  
 Je veux, ma foi,  
 Dans un asyle  
 Doux & tranquile,  
 Goûter la loi  
 D'un cœur à Soi,  
 Franc de contrainte,  
 Libre de crainte  
 Et de souci.  
 Mais quoi, mon Pere!  
 A ce mot-ci,  
 Votre sourci  
 S'est de colere  
 Tout rétréci!  
 Ah! je l'augure;  
 Vous me croyez  
 Les sens noyés  
 Dans Epicure.  
 Lorsque je jure  
 Ma foi, vouloir  
 De rien n'avoir  
 Souci, ni cure;  
 J'entens des biens  
 De ce bas monde,

Biens que je fronde,  
 Qui sont des riens.  
 Mais la Morale  
 Ici s'étale  
 Trop amplement:  
 Et mon affaire  
 Uniquement,  
 Etoit de faire  
 Un compliment  
 De bonne Année,  
 Nombreusement  
 Accompagnée.  
 Ça, buveur d'Eau  
 Castalienne,  
 Voici l'Antienne  
 De l'An nouveau.  
 Dieu vous conserve  
 Alegre & sain,  
 Avec la verve  
 Toujours en train;  
 Que le matin  
 La blonde Aurore  
 Faisant éclore  
 Les plus beaux jours,  
 Lorsqu'ils finissent,  
 Le soir ils puissent  
 Vous sembler courts:





## E P I T R E V I.

A M. G R E S S E T :

*Sur le Perroquet de Madame d'Arquistade.*

**D** I S C I P L E ingénieux du tendre Anacréon,  
 O vous ! dont les pinceaux fideles  
 Rassemblent avec choix les graces naturelles  
 De Chapelle, Chau lieu, la Fare, Pavillon ;  
 Doux Chantre de Ver-vert, j'habite près de Nantes  
 Une aimable campagne, & dont il est trop long  
 De peindre dans mes vers les beautés différentes.

C'est-là que de ses dons Flore étale l'éclat,  
 Dont l'Amante d'Atys se pare & se couronne,  
 Tandis que s'ébattant avec un vin muscat,  
 Bacchus garde du froid la vigne qui bourgeonne :  
 C'est-là que Vertunne & Pomone  
 Réjouissent les yeux, le goût & l'odorat,  
 Pendant que dans les bois la fauvette fredonne.

C'est-là, qu'en s'amusant d'un spectacle nouveau,  
 On voit plonger & reparoitre  
 Entre les flots d'une belle eau,  
 Qui circule autour du Château,  
 Le froid poisson, qu'on peut pêcher de la fenêtré,  
 Quand la chaleur défend de se mettre en bateau.

Pour épargner la modestie  
 Du Maître de cette maison,

Qui

Qui par amour pour sa Patrie  
 Voulut bien de sa barque accepter le timon,  
 Mes vers n'en diront rien, malgré la juste envie  
 Que j'ai de le louer sur le plus noble ton,  
 Ainsi que sa moitié chérie;  
 Observez seulement que celle-ci marie  
 La beauté, la vertu, l'esprit & la raison.

Je me borne au panégyrique  
 Du gentil Perroquet, l'ouvrage de ses soins;  
 Et vous nous avouerez, je m'en fiate du moins,  
 Que dans son cours de rhétorique,  
 Votre discoureur mirifique,  
 Quoique connu depuis Paris  
 Jusqu'aux climats de l'Amérique,  
 Ne fut jamais si bien appris.

Le riant plumage du vôtre  
 Le fit nommer *Ver-vert*; le nôtre  
 Peut à cause du sien être appelé *Grisgris*.

S. F. . . . c'est le nom du fils de cette Dame,  
 S. F. . . . dit l'oiseau mignon,  
 Qui s'intérogé & se répond,  
 Sans manquer d'un seul mot sa game;  
*Venez-vous de Paris? Oui, ma mere. Mon fils,*  
*Avez-vous vû le Roy? Vraiment j'ai vû Louis.*  
*Est-il beau? Comment beau? C'est le Dieu de Cithere,*  
*Et Mars, quand il est en colere:*

Ne croyez pas, Gresset, que j'en impose ici:  
 Le fait est vrai, foi de Poëte,

Et Poëte d'honneur. Eh bien! après ceci,  
Des éloquens oiseaux éloquent interprete,  
Que direz-vous de celui-ci?

Un Perroquet qui parle, & d'un Etre qui pense  
Témoignant toute la raison,  
Dans ses discours naïfs s'accorde avec la France,  
N'est-il pas sans comparaison?

Le Perroquet d'Ovide, & cet autre dont Rome,  
Parce qu'il dit, Bon jour, César,  
Hautement encor se renomme,  
Ne sont près du Nantois dignes d'aucun égard!

Le vôtre vint en cette Ville,  
Et dans le voyage qu'il fit

Oublia ses leçons, & prit un mauvais style,  
N'importe à quel propos, jurant comme un proscrit.  
Pourquoi? c'est qu'il avoit, quoiqu'il parût habile  
Plus de mémoire que d'esprit.

Grisgris qui comprend ce qu'il dit,  
Ne changera point de langage,  
En quelque lieu qu'il soit conduit.

Sa Maîtresse dès son jeune âge

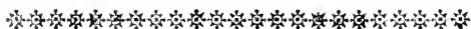
A sçû trop bien l'instruire, & lui faire goûter  
Des leçons que sans cesse elle aime à répéter.

Mais toi, passe le Styx, rare & vaste génie,  
Célebre Descartes, viens voir

Un Perroquet dont le sçavoir  
Benverse ta Philosophie.







## E P I T R E V I I.

A M. D'ARQUISTADE DE S. FULGENT,  
Conseiller au Parlement de Paris,

*Sur la naissance de sa Fille.*

C O U S I N, dont la vertu sçait faire,  
D'un beau-pere un ayeul, un oncle d'un beau-ficre,  
Ami, reçois mon compliment  
Sur les fruits de ton mariage.  
Par le flambeau d'Hymen ç'eût été grand dommage  
Que tendre & jeune épouse, en qui tout est char-  
mant,  
Esprit, maintien, discours, corsage,  
Ne laissât point de son lignage.

Mais croirai-je ce qu'on m'a dit ?  
On m'a raconté que ta fille  
Est si refaite, si gentille,  
Et marque déjà tant d'esprit,  
Que ses cris font de la Musique,  
Et que dans son berceau dégoisant son jargon,  
Elle paroît bégayer la raison  
D'un goût joliment laconique.

Déjà dans ses beaux yeux modestes & mutins  
Que de traits de subtile flame !  
Quelle foule de dons va couler dans son ame !  
Et que pour être instruite elle est en bonnes mains !

Ta mere en qui la joie aujourd'hui fait revivre  
 Les roses & les lis de son jeune printems,  
 Fidelle à ses devoirs qu'elle aimâ toujours suivre,  
 Prendra soin de ses premiers ans,

Ouvriroit-il encor les yeux à la lumiere,  
 Le rare Perroquet que mes vers ont chanté,  
 Quand je passai chez toi les beaux jours d'un Eté  
 Au Château de la Maillardiere \*?

Ta mere se faisoit un plaisir singulier  
 D'élever cet oiseau, qui sous sa main sçavante  
 Fit de si grands progrès, qu'un Bachelier de Nante  
 N'eût été près de lui qu'un petit écolier.

Or s'il est vrai qu'en son école  
 Un oiseau, qui ne peut d'ordinaire imiter  
 Que quelques sons tronqués de l'humaine parole,  
 Y sçût à tel point profiter ;

Que fera-ce donc de ta fille,  
 Qui, l'esprit éclairé des rayons les plus purs,  
 Et portant ses regards sur toute sa famille,  
 N'y verra que talens, mérite, exemples sûrs?

Je disois, l'an dernier, dans mon humeur chagrine,  
 S. F. . . n'aura-t'il point de postérité?

Sa

\* Maison & Terre Seigneuriale fort belle & fort bien peignée, appartenante à M. d'Arquistade, pere du Conseiller, située à une lieue & demie de Nantes, où l'Auteur fit la pièce précédente sur un Perroquet.

Sa femme & lui pourtant sont de fort bonne mine.  
 Quelqu'un me répondit : Tai-toi, pauvre hébété ;  
 Qu'il ait de moins une cousine ,  
 La fièvre quelque jour à son hérédité  
 Peut t'appeller en compagnie  
 De maints collatéraux d'appétit affilé.

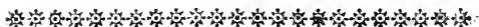
*Vade retrò*, mauvais génie,  
 Répondis-je en courroux à cet enforcé :  
 Je donnerois mon patrimoine ,  
 Quoique simple, sans fard, & me laissant leuret,  
 Le Ciel ne m'ait point fait fort âpre & fort idoine,  
 Quelque mince qu'il soit, à le récupérer :  
 Oui, je le donnerois, prude & sage Lucine,  
 ( Ecoute, ô Matrone divine,  
 Un parent, un ami qui te vient implorer )  
 Pourvu que par tes soins, dans la prochaine année,  
 L'aimable S. F. . . . pût se régénérer.  
 Enfin l'affaire est terminée,  
 Dont grand merci soit dit à la haute bonté,  
 Qui rend à mes desirs les effets si conformes.  
 Te voilà pere dans les formes,  
 Et sans qu'il m'en ait rien coûté,  
 Que quelques vœux formés avec sincérité.  
 Je me flate du moins que le pouvoir céleste,  
 Satisfait de mon cœur, m'exemptera du reste.  
 Et se contentera d'un cierge présenté.  
 Adieu, très-cher Cousin ; que toujours favorable,  
 Il ajoute en neuf mois à la fille un garçon.

Qui puisse tel que toi, noble, honnête, équitable,  
Etre l'appui de ta maison!

Puisse, s'éternisant ta vertu prolifique,  
Tromper *nunc & in secula*,  
Mille ans & bien loin par-delà,  
Des vains collatéraux l'attente chimérique!

Réjouis-toi : pour le surplus,  
*Ut tu fortarum*, dit Horace; \*  
*Sic nos te, Celse, feremus.*

Les Dieux, pour des secrets qui nous sont inconnus,  
Aux uns rendent justice, aux autres ils font grace.  
Respectons-les par-tout; bon soir: & souvien-toi  
D'avoir dans tous les tems le même cœur pour moi.



E P I T R E VIII.

A M E R C U R E,

*Pour le premier jour de l'année 1747.*

**A** VOUS, Seigneur Mercure, à vous  
Bonjour, beau Messager à la verge dorée;  
Bonjour, le plus subtil des célestes filoux;  
Bonjour, fin discoureur au langage si doux,  
Dont la politesse admirée

En

\* Hor. Liv. 1. Epist. 2.

Engagea les humains à sortir de leurs trous,  
 Où seuls au fond des bois ils vivoient en hiboux.  
 Eh bien, courrier ailé, qui tout d'une haleinée,  
 Laisant d'astres nombreux la voûte illuminée,  
 Volez jusqu'au manoir où Ceibere en courroux  
 Epouvante des morts la troupe infortunée;

Quelle nouvelle apprendrons-nous  
 En ce commencement d'année?

Minos, Rhadamante, Eacus,  
 Font-ils toujours horrible mine  
 Aux Mânes là-bas descendus?

Du Tyran des Enfers comment va la Cuisine?  
 Cet époux misantrope, au teint de Ramoneur,  
 Vit-il bien avec Proserpine?

Quelque Pirithoüs, à l'esprit suborneur,  
 A-t'il encor voulu sur sa tête divine  
 Planter la commune racine?

Et là-haut dans les Cieux que fait-on? que dit-on?

Voire Papa Jupin & Madame Junon  
 Font-ils à la fin bon ménage?  
 Car quand il tonne dans ces lieux,  
 Le peuple superstitieux,  
 Qui s'effraye au premier nuage,  
 S' imagine que ce sont eux

Qui font en chamaillant ce terrible tapage.

Et Mars, ce garçon vigoureux  
 En dépit du Dieu qui clopine,  
 Cajole-t'il toujours Cyprine?

A propos, dans les champs plantés des mains des  
 Dieux,

La douce récolte d'Automne  
 L'an dernier a-t'elle été bonne?  
 A-t'on bien vendangé du nectar dans les Cieux?  
 Pour nous, qu'en ces tristes contrées,  
 A de cruels revers le sort a condamnés,  
 Tous nos côteaux ont été ruinés;  
 Des eaux toujours immodérées,  
 Ont, en tombant des airs, fait couler nos raisins;  
 Et de nos Vignerons chagrins  
 Les troupes pâles, égarées,  
 Dans leurs paniers n'ont ramassé,  
 Que des grapes au loin, rarement parsemées,  
 Courtes, claires & mal formées.  
 C'est ainsi qu'ils ont vû leur soin récompensé.  
 A ce fatal malheur plus d'un Peuple est sensible,  
 Mais sur-tout les pauvres Bretons,  
 A qui le Ciel donna des gosiers si profonds,  
 Dont la soif est inextinguible.  
 Ces bonnes gens frappés de ce désastre horrible,  
 Ne trouvent à leurs maux aucun soulagement;  
 Ah! cesse, disent-ils au fort de leur tourment,  
 Cesse, brillant Soleil, de luire sur nos côtes;  
 Il n'est pour nous nul espoir de guérir,  
 Et si le Ciel fâché nous veut rendre *hidropotes*,  
 Il nous vaudroit autant mourir.

Cependant dites-moi, noble progéniture,  
 De l'aimable fille d'Atlas,  
 Le Soleil & Bacchus, Dieux à bonne aventure,  
 Cachés en quelque coin prenoient-ils leurs ébats?

Le premier de Climene étoit-il dans les bras ?

Et le gros fils à rouge trogne,  
N'avoit-il point aussi quelque tendre embarras ?  
Et par quel accident, & pour quelle besogne,  
Du soin de nos côteaux n'ont-ils fait aucun cas ?  
Mais, galant Messager, ma Muse y pense-t'elle,  
De demander que des divins Erats

Vous me contiez maintes nouvelles,  
Comme si je ne sçavois pas  
Que depuis fort long-tems tout entier à la France,  
Vous exercez ici votre céleste emploi ?

Ah ! souverain de l'éloquence,  
Que pour faire ici résidence  
Vous prenez un bon tems ! nous vivons sous un Roi  
Qui dès sa tendre adolescence,  
Joignit à mille autres vertus  
Le sage amour de la science :

Et si ce n'étoit point termes trop rebattus,  
Je dirois qu'il rassemble Alexandre & Titus.  
Car n'est-ce point assez qu'ingénu, véritable,  
Charmé de ses faits inouïs,  
Sans aller m'enfoncer dans l'Histoire & la Fable,  
Je dise simplement & sans fard, que Louïs  
A Louïs seul est comparable ?

Mais, divin Messager des Dieux,  
Inventeur de la Lyre, apprenez-nous l'usage  
De ses accords mélodieux,  
Et comme on adoucit l'instrument gracieux,  
Qui d'Argus, sous un verd feuillage,

Par ses tons ravissans endormit tous les yeux.  
 Que les Arts de votre présence  
 Ressentent les puissans attrails!  
 Mais vous comblez notre espérance;  
 Oui, nous reconnoissons vos traits.  
 Avec combien de diligence  
 Des lieux toujours brûlans, & des lieux toujours  
 froids,

Vous nous apportez des nouvelles  
 Intéressantes & fidelles!

Dans tous les bours du monde'on croit être à la fois.  
 De Paris à Pekin rien n'échappe aux François;  
 Au vrai seul vous prêtez le secours de vos aïles.  
 Combien dans vos extraits on voit d'ordre & de  
 choix!

Que de bon sens & de justesse!

Quel vernis de délicatesse!

Vous nous développez les tems & les endroits

Les plus embrouillés dans l'Histoire,

Et dans quelques feuillets utilement remplis,

De gros volumes sont compris,

Dont, sans s'embarasser vainement la mémoire,

On peut facilement retenir le précis.

La Médecine & la Philosophie,

La prévoyante Astrologie,

Ces Arts audacieux, qui cherchent les replis,

Qu'entrelasse en son sein la nature infinie,

Y viennent sous nos yeux étaler leurs secrets;

Et Thémis, des méchans capitale ennemie,

Y dépose ses saints Arrêts.



Enfin pour délasser l'esprit qui s'étudie  
 A des Traités sçavans & sérieux,  
 Melpomene y paroît, sur ses pas vient Thalie  
 Au ris feint & malicieux.

La Muse qui préside à la noble Harmonie,  
 Animant ses aimables Sœurs,  
 De son pathétique génie  
 Y répand aussi les douceurs.

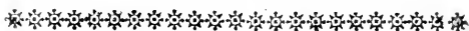
Ainsi par un talent, qu'en tous lieux on admire,  
 Mercure, en nous plaissant, vous sçavez nous inf-  
 truire :

Ainsi vous réchauffez l'ardeur des nourrissons  
 Que les neuf doctes Sœurs sur le Parnasse élèvent.  
 Pour avoir votre aveu, tous nos Cignes achevent  
 De polir avec soin leurs diverses chansons,  
 Que les Nymphes de Seine à leurs voix attentives,  
 Font redire aux échos de leurs charmantes rives.  
 Tous les Arts cultivés font un pareil progrès.  
 Si vous continuez vos agréables peines,  
 Dont on voit chaque jour s'étendre le succès,  
 De toutes nos Cités vous ferez des Athenes.

### A P O S T I L L E.

Fils de Maya, recevez-vous les Vers  
 Qu'un des suivans d'Apollon vous envoie ?  
 Jà longtems est, qu'au bout de l'Univers  
 Il vit tapi, dont n'a beaucoup de joie.  
 C'est bien raison, a-t'il dit, qu'une fois  
 Il sçache au moins vous donner vos Etrennes,  
 Puis.

Puisqu'attentif à soulager le poids  
De ses ennuis, gentiment tous les mois,  
Jusqu'au Croisic vous lui donnez les siennes.



## E P I T R E IX.

A M. TITON DU TILLET:

*Le premier de l'An 1746.*

**M**ON cher Titon, l'an recommence,  
Et nous finissons tous les jours:  
Le Temps rapide, dans son cours,  
Eteint pour moi sans que j'y pense,  
Les feux passagers des amours;  
Et ne me laisse pour partage  
Que le souvenir & l'image  
Des Jeux envolés pour toujours.

J'ai vû dans mon adolescence,  
Que pétillant d'impatience,  
Je me desolois quelquefois,  
Que les semaines terminées  
Tardoient trop à former les mois,  
Les mois à former les années.  
Un sentiment de vanité  
Me faisant observer que l'âge  
Qu'accompagne la gravité,  
Donnoit dans la société

Plus de poids & plus d'avantage,  
Er certain air de dignité,  
A qui chacun rendoit hommage.

Aujourd'hui que l'âge viril  
Vers mon déclin me précipite;  
Plus j'y reve, & plus j'y médite;  
Er plus le tems d'un vol subtil  
Me semble redoubler sa fuite.  
Mon inutile plainte imite  
Celle que fait dans ses écrits  
L'élégant Catulle: & je dis,  
Brillant Soleil, tu meurs dans l'Onde,  
Pour y renaitre avec le jour;  
Mais, hélas! en sortant du monde  
Il n'est personne qui se fonde  
Sur l'espérance du retour.  
Roi des Amis, où sont les roses  
Que tu voyois l'autre Printemps,  
Couvertes d'appas éclatans,  
Dans tes rians jardins écloses?  
Un limon vil & croupissant  
Les a toutes enfévelies;  
Tel est le sort qui nous attend  
Au terme fatal de nos vies,

Tu me répondras, que je puis,  
En comptant avec la nature,  
Me flater qu'à l'âge où je suis  
Je n'ai pas comblé sa mesure;

Mais

Mais tu sçais que dans ses beaux Vers,  
 Malherbe, dont les divins airs  
 Enchanteroient un cœur de roche,  
 Dit que le jour est refroidi,  
 Et que la nuit est déjà proche,  
 Dès que l'on a passé midi.

C'est ainsi que l'aimable Flore,  
 Venant de ses dons désirés  
 Rajeunir nos bois & nos prés,  
 On s'applaudit de voir l'Aurore  
 Presser sa course le matin,  
 S'attendant à la voir demain,  
 Un peu plus diligente encore,  
 Semer l'ambre sur son chemin.

Mais quand précurseur de l'Automne,  
 Le froid retour des Aquilons  
 Flétrit la dernière anémone,  
 Quoique les jours soient encor longs,  
 On sent en soi ses esprits sombres,  
 De voir le Soleil paresseux  
 Céder de son tour lumineux,  
 Soir & matin aux tristes ombres:  
 Et l'on regrette vainement  
 Les beaux yeux de Flore éplorée,  
 Qui perd de moment en moment,  
 Chancellante & décolorée,  
 Ce qui lui reste d'agrément,  
 Et qui s'en va languissamment

Cher-

Chercher dans une autre contrée  
Une saison plus tempérée,  
Où de son teint vif & charmant  
La douce fraîcheur réparée,  
Plaise à Zéphire son Amant.

Le Ciel dans une nuit profonde  
Nous cache ses arrêts constants  
Et c'est moins pour vivre long-tems,  
Que sa bonté nous mit au monde,  
Que pour y répandre l'odeur  
Qu'exhalent l'aimable sagesse,  
L'amour du prochain, la candeur,  
Et que leur souvenir vainqueur  
Long-tems après la mort y laisse.

Mais à la vérité qui luit  
L'incrédule a livré la guerre;  
Et publiant que le Tonnerre  
N'est qu'un accident & du bruit,  
Le Vice regne sur la terre,  
D'où la pâle Vertu s'enfuit.

J'ai vû sous des toits magnifiques,  
Temples consacrés à Vénus,  
S'endormir les masses lubriques  
Des riches & lâches Crésus:  
Et dans leurs douceurs létargiques,  
Ces Dieux terrestres éperdus,  
Frappés de maux inattendus,

Passer aux effrois tyranniques  
De Balthazar, d'Antiochus.

J'ai vû sous des formes humaines,  
Nourrir des Tigres & des Ours,  
Des Crocodilles, des Vautours,  
Des Monstres à voix de Sirènes,  
Dont les faux & tendres discours  
Nous payant d'espérances vaines,  
Dans un dédale de detours  
N'ont fait que redoubler nos peines.

L'Enfer avide & ténébreux  
Les ensévelit dans sa flamme.  
Leur pouvoir, dont l'usage affreux  
Souilla leur odieuse trame,  
Leurs vains monts d'or, le prix infâme  
Des entrailles des malheureux,  
Corrompent leurs fils après eux;  
Et se glissant de race en race,  
Leur sanglante injustice passe  
Jusqu'à leurs troisièmes neveux.  
Ainsi leur mémoire abhorrée  
Leur survit pendant quelque tems,  
Horriblement régénérée  
Dans des successeurs plus méchans.

Mais, pour toi, Titon, cœur fidele,  
Ami sincere & plein de zele,  
Astrée exprès quittant les Cieux,

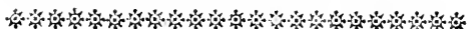
Vint allaiter ta sage enfance ;  
Et s'en retourna chez les Dieux ,  
Voyant peu d'hommes en ces lieux ,  
Propres à suivre avec confiance  
Ses avis purs & précieux.

Aussi quelque longue durée ,  
Que le tems promet à l'airain ,  
Du beau monument dont ta main  
Eleva la cime sacrée ;  
Plus solidement revêtu ,  
L'édifice de ta vertu ,  
Que le docte Apollon couronne ,  
Ne fera jamais abattu.

Ta gloire qui par-tout résonne ,  
Bravera la faux qui moissonne  
Les vains noms dont l'éclat séduit ;  
Fol éclat , lueur passagere ,  
Que loin du calme qui la fuit ,  
La fortune allume & détruit  
Du vent de son aile legere.

Titon , nos Maitres éternels ,  
Ces Dieux puissans , dont l'urne enferre ,  
Et dans ses flots continuels  
Roule les sorts universels ,  
Te doivent long-tems à la terre ,  
Pour servir d'exemple aux mortels.





## E P I T R E X.

A M. TITON DU TILLET,

Le Premier de l'An 1746.

Par Madame DESFORGES MAILLARD.

TITON, mon mari moralise:  
Moi qui songe moins creux que lui,  
J'évite, en pensant à ma guise,  
Tout ce qui cause de l'ennui.

Les plaisirs vont bien à tout âge:  
Et lorsque réglant ses desirs  
On sçait en tirer avantage,  
L'âge ne nuit point aux plaisirs.

Le froid Janus ouvre l'année  
Par les glaçons & les frimats;  
Dans son inclemence obstinée,  
Tâchons de trouver des appas.

Que nous font les fleurs printanieres?  
Est-il des momens plus heureux,  
Que ceux que l'on passe aux lumieres,  
Parmi les fêtes & les jeux?

Le Printems n'est pas sans froidure,  
L'Été brûle, en Automne il pleur:

L'Hy.



L'Hyver, auprès d'un feu qui dure,  
On se fait la saison qu'on veut.

Horace dans ses vers funebres,  
Nous jette, couverts de cyprès,  
Dans des royaumes de ténèbres,  
Où la nuit ne finit jamais.

D'où sçavoit-il qu'il y fit sombre?  
D'ailleurs y devant tous aller,  
Le plaisir d'être en si grand nombre,  
Dût servir à l'en consoler.

Ami plus cher que tous les autres,  
Rare exemple de probité,  
Le Ciel ne seroit pas des nôtres,  
S'il ne prolongeoit ta santé.

Je ne brigue point une place  
( Je ne l'aurois que par faveur )  
Sur ton magnifique Parnasse:  
Je n'en demande qu'en ton cœur.

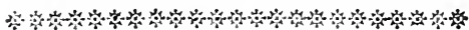


## R E P O N S E

De M. DESFORGES MAILLARD.

**M**ADAME, pour Titon, vos vers ingénieux  
Me charment, loin de me déplaire;  
Quoiqu'il soit peu d'Epoux que puissent satisfaire

Des complimens si gracieux,  
 Et qui, se dégageant du préjugé vulgaire,  
 Dont tant d'autres sont alarmés,  
 A ce rituel debonnaire  
 Consentent d'être accoutumés.  
 Mais comme vous sçavez que j'aime  
 Titon tout autant que moi-même,  
 Je pense qu'en l'aimant, c'est moi que vous aimez



## E P I T R E XI.

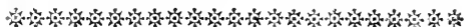
De Madame DESFORGES MAILLARD  
 A M. TITON DU TILLET,

*Pour le remercier de son Portrait.*

TITON, votre Portrait charmant  
 Où reluisent l'esprit, la candeur, la noblesse,  
 Ce Portrait, dont très-humblement  
 Je vous fais mon remerciement,  
 Flate mon amour propre autant que ma tendresse;  
 Prouvant de mon mari, dans son attachement  
 Le goût & la délicatesse.  
 Je vois par les bienfaits dont vous l'avez comblé,  
 Que le bon cœur répond à la belle figure;  
 Et que le Ciel & la nature  
 N'ont jamais fait d'ouvrage aussi bien assemblé.  
 Mon Mari me voit vous écrire:  
 Il voudra bien s'accoutumer  
 A m'entendre souvent lui dire,

Que

Que je vous aime autant qu'il ſçauroit vous aimer.  
 Nous ſerons donc rivaux, mais rivaux volontaires,  
 Rivaux d'eſtime & d'amitié;  
 Et vous partagerez vos ſentimens ſinceres,  
 Entre l'une & l'autre moitié.



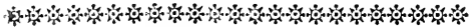
## EPIGRAMME XII.

A M. DE MORINAY,

*Gentilhomme Ordinaire de la Chambre du Roi.*

**P**ENDANT que ce riſte rivage,  
 Environné d'écueils, funeſtes aux Vaiſſeaux,  
 Eſt battu tout l'Hyver des fureurs de l'orage,  
 Et qu'émus ſous nos toits nous craignons le nau-  
 frage,  
 Comme ſi nos maiſons vogoient au gré des eaux;  
 Cher Ami, que doua la Nature fertile,  
 D'un air noble, d'un cœur propre à te faire aimer,  
 D'un eſprit gracieux, du don de t'exprimer,  
 D'un tour léger, vif & facile,  
 Tu vas chercher loin de ces lieux,  
 Les doux amuſemens, dont Paris eſt l'aſyle,  
 Malgré l'Hyver & les vents furieux.  
 Profite bien des jours que la Parque te laiſſe.  
 Le tems fuit: comme un trait il échape à nos yeux.  
 Les plaiſirs dirigés par l'aimable ſageſſe,

Sans fadeur, sans dégoût, sans retour ennuyeux,  
Assaisonnés par la délicatesse,  
Eux seuls rendent délicieux  
Et le mouffieux Champagne, & le Nectar des Dieux.



## E P I T R E XIII.

A M. LE DUC D'AIGUILLON,

*Commandant en chef en Bretagne,*

Sur son Cordon bleu.

SUBLIME & docte appui des filles de mémoire,  
Héros dont la vaillance égale la bonté,  
D'Aiguillon, vous ne sçauriez croire,  
Combien dans tout mon cœur j'ai pris part à la  
gloire,  
Qui sur vous de Louis, ce Monarque vanté,  
Signale la sagesse & la noble équité.

J'avoûrai toutefois, s'il faut être sincère,  
Que pour d'autres que vous, cet auguste lien  
Seroit en les parant, un signal nécessaire  
Dont l'éclatant aspect, le secret entretien  
Parlant au cœur flaté, lui fit par-tout connoître  
Quel est l'engagement qui l'attache à son Maître.

Mais je dis que pour vous il n'étoit nul besoin  
De cette attache symbolique,

Son

Son service en tous lieux étant l'objet unique,  
Qui remplit vos desirs, & fixe votre soin.

Aussi notre puissant Monarque  
N'exprime point par cette marque,  
Le zèle que vous lui devez;  
Ce Cordon bleu, ce gage insigne,  
N'est que le respectable signe  
Du zèle ardent que vous avez.

Notre peuple Breton vaillant, invariable,  
Qui vous vit dans la guerre affronter les hazards,  
Admira dans la paix, ainsi qu'aux champs de Mars

Votre courage infatigable :

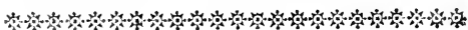
Mais malgré la tempête & malgré les hyvers,  
Tel qu'un nouveau César, vous voyant sur les mers  
Commander à l'orage, aux vents, à l'onde émue,  
Et presque au même instant reparoître à sa vue  
Pour son propre intérêt en cent endroits divers;  
Oh! dit-il, pénétré de surprise & de joye,

Est-ce un héros magicien,

Qu'en ces lieux reculés le Destin nous envoie?  
Magicien... leur dis-je? il est moibleu Chrétien,  
Et bon Chrétien, mais pour vous dire  
Ce que ma franchise m'inspire,  
Cependant Janséniste outré  
En fait d'amour pour le grand Prince,  
Dont le choix dans votre Province  
L'envoya pour être adoré.

Étoit-ce aux Elémens de paroître rebelles,

Quand d'Aiguillon vaquoit à son illustre emploi ?  
 Tout est possible aux cœurs fidelles,  
 Dès que l'on vole sur les ailes  
 De l'amour qu'on a pour son Roi.  
 Commandant brave, actif, intelligent, affable,  
 Héros autant aimé qu'aimable,  
 Dont l'empire est si plein d'attraits,  
 Louis vous remet son tonnerre ;  
 D'Aiguillon, revenez, à vous suivre tout prêts,  
 Nous aimons avec vous les périls de la guerre,  
 Plus qu'éloignés de vous le calme de la paix.



## E P I T R E XIV.

A MADAME LA DUCHESSE DE L\*\*\*.

Sur ce qu'elle avoit dit

A M. LE DUC D'AIGUILLON,

*Qu'elle eût bien voulu connoître M. Desforges  
 Maillard, qui avoit joué pendant plusieurs an-  
 nées un rôle si singulier sous le nom de Mlle. de  
 Malerais de la Vigne.*

**B**ELLE & sage Duchesse, en qui la Renommée  
 Vante avec mille attraits un cœur plein de bonté,  
 Et dont en ses récits la voix est confirmée  
 Par celle d'un Seigneur, ami de l'Equité.  
 Ce Seigneur, notre appui, notre félicité,  
 Qui des rivages de la Seine,

Généreux, bienfaisant, sur les nôtres ramene  
 La joye & la tranquillité;  
 Dont l'aimable moitié, comme vous, est Duchesse,  
 Réunit, comme vous, mille agrémens divers,  
 Et pense, comme vous, fuyant un vieux travers,  
 Qu'on peut, sans déroger à l'illustre Noblesse,  
 Aimer les Lettres & les Vers.  
 Il m'a dit, ce Seigneur, est-ce un rapport fidelle,  
 Et l'eussai-je jamais cru sans témérité,  
 Que vous auriez, Duchesse, une velléité  
 De connoître Maillard, qui sous un nom féminelle  
 S'annonçant d'un air tendre, avec un ton si doux,  
 rendit amoureux & jaloux  
 Voltaire, Nericaut, Saint-Aubin, Fontenelle,  
 Et la longue & docte sequelle  
 De tant d'autres rivaux flatteurs,  
 Qui firent à l'envi pour la Sapho nouvelle  
 Fumer de leur encens les parfums enchanteurs?

Je suis bien facile à connoître:  
 Celui qui me voit, m'a connu,  
 Et sçait ce qu'au fond je puis être,  
 Joyeux, triste, distrait, souvent trop ingénu,  
 Peu complaisant, trop vif; je n'ai pû me refaire,  
 Je cède à mon tempérament,  
 Le fripon va son train, la raison vainement  
 Moralise, & veut au contraire  
 En diriger le mouvement.  
 Ainsi du même tour la clé sans résistance  
 Jusqu'à l'extrême decadence;

Fait mouvoir les ressorts, tels qu'ils sont disposés  
 Par l'habile artisan qui les a composés,  
 Qu'ils soient neufs & brillans du travail de l'en-  
 clume,

    Ou que le temps qui les consume,  
 Les ait avec la rouille, ou plus ou moins usés.

Ces Lieux, où l'on connoît moins Apollon qu'Eole,  
 M'ont vû naître, j'y vis souvent pour m'ennuyer,  
 Sans cesse obligé d'essuyer  
 Un dur tracas qui me désole.

Quelques livres choisis font ma société ;  
 Sans qu'un chemin trop long me lasse ou me ruine,  
 De Londres à Madrid & de Turquie en Chine,  
 Et malgré les rayons du Croissant redouté,  
 J'entre dans le Serrail avec tranquillité.

Avec eux je puis voir le Mogol à mon aise,  
 Sans attendre le jour, plaisant jour, où l'on pese  
 Sa morgue & sa rotondité ;  
 Etonnante fatuité,  
 Comme cent mille autres qu'encense  
 La timide Crédulité,

Fille du préjugé qu'enfanta l'ignorance.  
 Ainsi la foible humanité,  
 Au mépris de l'ame avilie,  
 Se redoit, sans sentir sa ridiculité,  
 Dans tous les lieux du monde un tribut de folie.

Mes Livres, ces amis qui ne m'ont point quitté,  
 Par leurs riantes bagatelles



Disſipent mon ennui, me rendent la gaité ;  
Et dans leur ſérieux, finement aprêté  
Des mains des Graces naturelles,  
Je retrouve l'utilité.

Aux bords de l'Océan, où le fort m'a jetté,  
Duchefſe, enfin voilà mes compagnons fidelles.

Bien qu'à ma liberté dans l'état où je ſuis,  
La fortune ait rogné les ailes,  
J'en conſerve autant que je puis ;  
Et ſi notre grand Roi Louis,  
Payant de trop d'égarde quelques jeux de ma veine,  
A Verſailles daignoit m'offrir un logement,  
Bien couché, bien nourri, vêtu ſuperbement,  
Pour peu qu'il y fallût de contrainte & de gêne,  
Je diſois à ſa Majeſté,

Invincible Héros en courage, en clémence,  
J'adore vos vertus, votre magnificence,  
Et votre généroſité ;

Cependant rendez-moi, Sire, à ma pauvreté :  
Au plaifir d'être à ſoi tout autre plaifir cède.

Heureux le cœur qui te poſſède !

O tréſor des tréſors, ô chere liberté !

Ami vrai, tendre amant plus qu'on n'eſt d'ordinaire,  
A mon âge où l'amour d'une aile paſſagère  
Eteint plus qu'il n'allume un feu toujours charmant,  
Qui voudroit, en ſe ranimant,

Fixer du temps qui fuit, la courſe trop légère.

Ah ! diſ-je quelquefois rêveur involontaire,

A peine un jour nous ſuit, qu'il nous eſt échapé.

Amusemens d'hier, n'étiez-vous que chimère?  
 Vous goûtois-je? vivois-je? ou me suis-je trompé?.

Cependant quoiqu'il fuyé, & comme on voit encore  
 En certains jours d'Automne un Zéphire badin  
 Se jouer sur le front d'une agréable aurore,  
 Je tâche de cueillir, profitant du matin,  
 Quelques restes épars que l'obligeante Flore  
     Renouvelle sur mon chemin,  
 Et que le plaisir fait éclore.

Hélas! l'homme sur son déclin  
 Est semblable au flambeau, dont la flamme à sa fin,  
 Vive & morte cent fois, vagabonde, inquiète,  
 Se reprend, se détache, & dont en ce combat  
 Les fuites, les retours, disent qu'elle regrette  
 Les rapides instans de son premier éclat:  
 Résistance inutile! elle meurt consumée,  
 Et ne laisse à mes yeux frappés de son destin,  
 Qu'un triste moucheron, dont un peu de fumée  
 S'évapore dans l'air qui l'abîme en son sein.

Il faut donc pour durer que tout se décompose.  
 Tout renaît & périt, est ensemble & n'est plus.  
 Flambeau, dont la lueur fut un temps quelque chose,  
 Tes petits corps de feu, que sont-ils devenus?

O pour l'esprit humain labyrinthe confus!  
 O d'un profond mélange invisible harmonie!  
 O foible entendement! O puissance infinie!  
 Captive sous ta loi les cœurs irrésolus.

C'est ainsi que le noir reflux

De ma vague mélancolie  
 Me surprend quelquefois, se répand sur ma vie.  
 Mais un éclair soudain, que décochent les ris,  
 D'un jour saillant & pur égayant mes esprits,

Je vois au gré du badinage  
 Dans un groupe doré, porté sur un nuage;  
 Le folâtre Bacchus, qui caresse Cypris;  
 Tandis qu'une troupe volage  
 De Cupidons ailés & de jeunes Zéphirs  
 Voltige tout autour, & voile leurs plaisirs  
 D'une gaze de fleurs qu'enlasse un verd feuillage;  
 Et dans leurs yeux de feu portant la vive image,  
 L'empreinte du brasier de ces cœurs amoureux,  
 Leurs mains font à l'envi neiger un doux orage  
 De feuilles de jasmins & de roses sur eux.

Philosophe alors moins sévère,  
 Je crois que le Ciel débonnaire,  
 En nous donnant des goûts, nous permet d'en jouir;  
 Goûts que le dévot Solitaire,  
 Dans son ame discrète innocent réfractaire,  
 Ressent malgré l'espoir qui le vient éblouir.

Je n'attaque personne, & pense voir mon frère  
 Dans chaque homme, ici bas tous nés pour vivre amis,  
 Si l'intérêt, ce mercenaire,  
 N'étouffoit les penchans que notre bonne mere  
 La Nature en eux avoit mis.  
 Simple & sans fard je cherche à plaire  
 Plus aux bons, aux vrais cœurs, qu'aux nommés  
 beaux Esprits,  
 De qui le commerce n'est guère

Qu'un fol écho sans ame & qu'un faux coloris.

Ah! s'ils étoient du caractère

De l'illustre Titon que le Pinde révere,

Cet immortel futur, le meilleur des Mortels,

Dont puisse le Destin prolonger la carrière;

Alors ces beaux Esprits, qui ne sont que manière,

Me verroient à leur gloire élever des autels.

Voilà de mon portrait une esquisse sincère.

Ma finance un peu trop légère

M'empêchant d'aller à Paris,

Vous me retrouverez encor dans mes écrits.

Divinité des cœurs, agréez-en l'homme ge.

Ah! si j'avois votre suffrage,

Dont j'aime & connois tout le prix,

Je serois de cet avantage

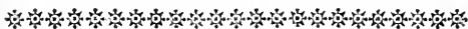
Cent fois plus glorieux, que quand je recevois

Les Poétiques ambassades,

Et les tendres fanfaronnades

De tous les amans que j'avois.





## E P I T R E X V.

DE L'AUTEUR A SA FEMME,

*Le premier Jour de l'An 1752. Et envoyée*

A M. LE MARQUIS DU C\*\*\*

*Capitaine des Gendarmes-Dauphins.*

I N T I M E moitié de moi-même,  
 Toi qui nâquis pour m'enflammer,  
 Peut on aimer plus que je t'aime,  
 Et pourrois-je te moins aimer?

Il semble, à te voir entourée  
 Des ris & des jeux ingénus,  
 Que la Sagesse s'est parée  
 De la ceinture de Vénus.

Ta volonté cherche la mienne,  
 Et suit mon goût & mes désirs,  
 Ma volonté prévient la tienne,  
 Et ne connoit que tes plaisirs.

Quand tu parles, c'est la Nature  
 Instruite par le sentiment;  
 C'est l'élégance la plus pure,  
 C'est la raison & l'enjouement.

Si sur les rives du Permesse  
 Nous allons moissonner des fleurs ;  
 Du Boccage avec plus d'adresse,  
 Sçait-elle afortir les couleurs.

C'est-là que ra juste critique  
 Respire la sagacité,  
 Et joint au piquant sel attique  
 La douceur de l'urbanité.

Nous sommes délicats sans gêne,  
 Et de notre étroite union  
 Nous recueillons les fruits sans peine,  
 Constans par inclination.

Mais quoi ! funeste à toutes choses,  
 Le Temps même, loin de flétrir,  
 Semble avoir oublié tes roses,  
 Ou se plaire à les embellir.

Par quelques filtres efficaces  
 Entretiens-tu ma vive ardeur ?  
 Non, tout ton art est dans tes graces,  
 Et tout le charme est dans ton cœur.

Oui, ma Chloé, tout renouvelle  
 Les tendres feux de mon amour,  
 Et je te trouve encor plus belle  
 Ce premier de l'an, que le jour  
 Qu'un Ministre en une chapelle,  
 Suiwi de notre parentelle,

Au bord du liquide élément,  
Prononça pathétiquement  
Une formule solemnelle,  
Qui nous permit publiquement  
D'avouer qu'une ardeur fidelle  
Nous embrasoit également.

Les Tritons, les Nymphes de l'onde,  
Jouoient ensemble sur les flots,  
Comme le jour que vint au monde  
La belle Reine de Paphos;  
Et la cohorte qui désole  
Les plus habiles matelots,  
Captive dans l'ancre d'Eole,  
Au gré d'une sage bouffole,  
Les laissa voguer en repos.  
Mais le sublime Ministère,  
Que la raison doit respecter,  
Et que l'honneur sage & sévère  
Eut intérêt d'acréditer;  
S'il consacra nos pures flames,  
Et l'attachement de nos ames,  
Il ne put y rien ajouter.

Ce jour, quelque beau qu'il pût être,  
N'est pour nous que le même jour,  
Que feront à jamais renaitre  
La foi, les talens, & l'amour.

Louer sa femme fut la mode  
Au bon siècle des Amadis:

Je suis cette antique méthode ,  
Et j'aime comme au temps jadis.

„ Aimable, s'il en est en France,  
„ Marquis, l'exemple des Epoux,  
„ A qui le Ciel, pour récompense,  
„ Donne une femme comme vous ;  
„ Je vois que de mon mariage  
„ Faisant ici mon entretien,  
„ J'ai peint votre charmant ménage,  
„ Ne croyant peindre que le mien.  
„ Puisse pour vous deux sans vitesse  
„ Lachésis tourner ses fuseaux,  
„ Et sur votre heureuse vieillesse  
„ Sa sœur suspendre ses ciseaux.  
„ Alors dans vos douceurs suprêmes,  
„ Du froid dégoût vos yeux vainqueurs,  
„ Vous trouveront toujours les mêmes,  
„ Vous retrouvant les mêmes cœurs ;  
„ Et d'une course fortunée  
„ Libre de soucis superflus,  
„ Pour l'un & l'autre chaque année  
„ N'aura fait qu'un nombre de plus ”.







## E P I T R E X V I.

A M. LE COMTE DE LA MOTTE  
JACQUELOT,

Baron de Camprillon, *Conseiller au Parlement  
de Bretagne.*

C O M T E , avec qui dès ma jeunesse  
Mon cœur fut tendrement lié  
D'un doux commerce d'amitié,  
Vous, dont je chérirai sans cesse  
L'esprit, l'honneur, la probité,  
Vrais attributs de la Noblesse,  
J'aurois bien dû, je le confesse,  
Vous avoir plutôt visité;  
Oui visité, revisité;  
Mais procès, famille, ménage,  
Et pour certaine hérédité  
Un inutile & long voyage,  
Et cent trains divers ont été  
Cause de ma morosité.  
Toujours prêt à trousser bagage  
Pour voler à votre château,  
Et par quelque incident nouveau  
Toujours arrêté, dont j'enrage.  
Cependant Monsieur Saint Martin  
Sur les ailes du Nord arrive

Gre-

Grelotant sous son cafaquin,  
 Et bientôt à Maître Saint Yve,  
 Vous envoie loin d'une rive,  
 Où sur ses courriers nébuleux  
 Éole, la terreur du monde,  
 Commence à galoper sur l'onde,  
 Où des Tritons tumultueux  
 Le cor bruyant & tortueux  
 Réveille la vague qui gronde  
 Dans le fond de ses antres creux ;  
 Mais où votre moitié divine,  
 Supléant à l'Astre des cieus,  
 Adoucit l'air de la marine.

Cependant les jeux, les appas,  
 Vont imiter les hirondelles ;  
 Je les vois déployant leurs ailes,  
 voler ensemble sur ses pas.  
 Nos cœurs, chagrins de cette absence,  
 Seront réduits aux seuls désirs,  
 Entretenus de l'espérance  
 Qui nous assure leur présence  
 Quand l'essain des jeunes Zéphirs  
 Viendra les levres demi-clôses,  
 Dans le sein des premières roses  
 Soufler ses amoureux soupirs.

Ainsi donc puisque pour la ville  
 Vous quitterez en peu de jours  
 Votre champêtre & noble aile,  
 De ces momens, hélas ! trop courts,

J'irai m'approprier le reste ;  
 Et grace à la bonté céleste,  
 Y vivre de soins delivré  
 Avec un aussi galant homme  
 Que Dieu jamais en ait créé  
 Des climats Bretons jusqu'à Rome,  
 Et du séjour du Vatican  
 Jusqu'aux Lieux, où le Prêtre Jean,  
 Prêtre, l'époux d'une Negresse,  
 A peu près vêtu comme Adam,  
 Chante à sa mode la grand' messe.

Mais n'ayant, à vous parler net,  
 Que mon Pégase pour monture,  
 Cheval bon pour le cabinet,  
 Dont l'avoine est dans mon cornet,  
 D'ailleurs quinteux dans son allure,  
 Qui cheminant quand il lui plait,  
 Quand on le veut n'est jamais prêt,  
 Qui craint qu'au sortir de ma chambre,  
 En tricotant son traquenart,  
 Le ténébreux & froid Novembre  
 Ne l'enrhume de son brouillard ;  
 Vous me rendrez un bon office,  
 De m'en envoyer un qui soit  
 Doux & facile de service,  
*Qualeri me*, tel qu'en demandoit  
 A d'Hocquincourt un docte Père,  
*Mansuetum esse decet.*  
 Après le calcul que j'ai fait,

Ami, n'allez pas vous complaire  
 A me jouer au berniquet,  
 Comme on fit le Missionnaire,  
 Qui sur les arçons tremblotoit  
 Avec raison l'ame allarmée,  
 Quand tout au travers de l'armée  
 Le Bucéphale l'emportoit,  
 Et comme un Daim toujours sautoit,  
 Surpris de sa charge légère.  
 Afourchez-moi tout au contraire  
 Sur un docile & franc coursier,  
 Qui soit, comme son cavalier,  
 Faible & sûr de caractère.

J'atends donc ce cheval moreau,  
 Aléfan, bai, brun, isabelle,  
 Et ferai sans serment nouveau  
 Avec une ardeur éternelle,  
 Profond respect, ou sans façon,  
 Votre serf jusques chez Caron,  
 Et votre ami le plus fidelle,  
 Par delà même sa nacelle.



## EPI T R E X V I I .

A M. D E M O N T - L U Ç O N ,

Fermier Général.

**M**ONT-LUÇON, votre voyage  
 Est bien long assurément,  
 Quel si doux amusement  
 Sur ces côtes vous engage ;  
 Et comment du grand village  
 Oubliez-vous l'agrément ?  
 Epris d'un nouveau langage,  
 Feriez-vous en ce canton,  
 Du délicat bas Breton  
 L'agréable apprentissage ?  
 Daignez donc me faire part  
 De la cause magnétique,  
 Qui depuis votre départ  
 Vous attache à l'Armorique.  
 La pressante main du Ciel  
 Vous a-t'elle à Saint Michel  
 Conduit en pèlerinage  
 Sur ce mont qu'on vante tant,  
 Qui, s'il étoit seulement  
 Plus élevé d'un étage,  
 Toucheroit au firmament ?  
 Et là, nouvel Encelade,  
 Touché du désir pieux  
 De dresser une escalade,

Pour

Pour vous emparer des cieus,  
 Auriez-vous du Benoit Père,  
 Benoit d'effet & de nom,  
 Pris l'habit, le scapulaite  
 De ce devot Solitaire,  
 Dont les Eufans, ce dit-on,  
 Fondateurs de confrairies,  
 Firent maintes loteries  
 Du domaine du Soleil,  
 Et dans le séjour vermeil  
 Vendoient fiefs & métairies,  
 Biens celestes qu'ici bas  
 Ils troquoient avec les nôtres,  
 Difant dans leurs patenôtres,  
 Que les gens n'entendoient pas,  
 Qu'un tiens vaut cent tu l'auras;  
 Rufés & subtils apôtres,  
 Dont on conte plaifamment  
 Qu'en prêchant le jugement,  
 Ils le firent perdre aux autres?  
 Ces fiécles furent vraiment  
 Une esquisse de l'image  
 Du fameux Missiffipi,  
 Et cet antique prefage  
 De nos jours s'est accompli.  
 Que vous auriez bonne mine,  
 Vêtu d'un long habit noir!  
 Déjà, je me l'imagine,  
 Oui, je crois déjà vous voir  
 Cette façon compassée

Que tout Moine doit avoir,  
En balayant un dortoir  
De votre robe pliffée ;  
Le matin comme le soir,  
Occupant votre pensée,  
Loin des bords délicieux  
De la Seine & de la Marne,  
D'Oremus mi sèrieux,  
La tête en une lucarne ;  
Car en lucarnes sont faits  
Frocs de Moines & d'hermites,  
D'où leurs yeux fins & discrets  
Font maintes tendres visites  
A maints délicats objets,  
Que ces dévots chatemites  
Voudroient bien en leurs guérites  
Tenir & logner de près.  
Cependant j'ai peine à croire,  
Qu'à suivre un pareil parti,  
Votre cœur ait consenti,  
Un moment au réfectoire,  
Chanter au Chœur tout le jour  
Matines, Vêpres, Complies ;  
Eternelles Psalmodies  
Se succédant tour à tour,  
Etre toujours à la gêne,  
S'abstenir de toute chair,  
Et ne pouvoir qu'avec peine  
Mettre le Diable en Enfer,  
Dans le goût de la Fontaine :

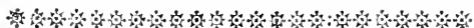
Cet état est bien amer.  
 M\*\*\* je me rétracte,  
 Ma Muse allant le galop,  
 N'est pas toujours fort exacte:  
 Vous vous repentiriez trop,  
 Si vous faisiez un tel acte;  
 Et Novice dégoûté,  
 Reprenant la Liberté  
 Dont vous sévroit un vain pacte,  
 On vous verroit à cheval  
 Bien-tôt franchir la ban-licue  
 Du sépulcre monacal,  
 Ou sur l'élément naval  
 Fendre la Campagne bleue,  
 Ayant laissé sur les choux,  
 Pendre en forme de trophée,  
 Le froc mal taillé pour vous.  
 Quelque Rémora plus doux,  
 Peut-être une aimable Fée  
 Vous retient en ces climats  
 Enchaîné par ses apas.  
 Une Armide au beau visage,  
 Aux yeux noirs, grands & malins,  
 Et dont entre les deux mains  
 On peut serrer le corsage,  
 Vous dorlote en son palais,  
 Vous cajole, vous adore,  
 Et vous enivre à longs traits  
 De plaisirs plus grands encore  
 Que tous ceux que Mahomet



Aux bons Musulmans promet,  
Le prompt desir s'insinue  
Dans le cœur d'Armide émue  
Pour son hôte gracieux.  
La volupté toute nue  
Brille & nage dans ses yeux.  
Hébé qui sort de la nue,  
Découvre, offre à votre vûe  
Du moussieux nectar des Dieux  
La coupe miséricieuse,  
Et vous favourez enfin,  
Au gré du plaisir badin,  
Demi-mort, demi-lutin,  
L'yvresse délicieuse,  
Non, dit-elle, en vous voyant,  
Renaud n'eut point cet air mâle,  
Ces yeux, ce ris attayant,  
Cette démarche royale,  
Cet esprit rare & charmant,  
De qui l'abondance étale  
La finesse & l'enjouement.  
Ah! cette amante ravie  
Voudroit couler avec vous  
Dans un commerce si doux  
Tous les momens de sa vie,  
Contre des charmes si forts  
Que votre cœur se roidisse,  
Résistez à ses efforts.  
Le fils du prudent Ulysse  
Porte ses regards ailleurs,

Quand Calypso fond en larmes ;  
 Une amante dans ses pleurs  
 Trouve de puissantes armes.  
 Poli, galant, fait au tour,  
 Vous avez dû chez l'Amour  
 Avoir un accès facile ;  
 Mais de songer au retour  
 La chose est plus difficile ;  
 Et pour peu qu'un cœur vacille,  
 Ce n'est pas l'œuvre d'un jour.

Venez par votre présence  
 Rendre la sérénité  
 A mes jours, dont votre absence  
 Trouble la félicité.  
 Brisez le nœud qui vous lie,  
 Profitez de la saison.  
 Bien-tôt l'époux d'Orythie  
 Avec son frere Aquilon,  
 Des cavernes de Scythie  
 Passant sur notre horizon,  
 Viendra bruler le gazon  
 Dont se couvte encor la plaine :  
 Zéphir, Pomone & Cloris  
 Vous attendent à Paris  
 Sur les rives de la Seine ;  
 Et sous un riant berceau,  
 Où serpente un clair ruisseau,  
 Baccus qui les accompagne,  
 Vous prépare le Champagne  
 Du plus excellent Côteau.



## E P I T R E XVIII.

## P H I L O S O P H I Q U E ,

A M. D E V O L T A I R E ,  
de l'Académie Française, de celle de Berlin &c.

P R E's de cette onde fameuse ,  
Où Céladon trop constant  
Crut, en se précipitant ,  
Noier sa flamme amoureuse ;  
Habitant de ces climats ,  
J'ai vû deux fois les frimats  
Décolorer les rivages ;  
Et vainqueur des noirs orages  
Deux fois le Dieu des saisons ,  
Adoucissant les halcines  
Des nuisibles Aquilons ,  
Faire ondoyer sur les plaines  
L'or mobile des moissons.

Intime Dépo<sup>t</sup>taire  
De la plus pure amitié ,  
Dans ces lieux où m'a lié  
Un caprice volontaire ,  
Tu me plaindrois, cher Voltaire ,  
Au récit de l'embaras  
Peu conforme au caractère  
D'un Disciple de Pallas.

Mais enfin dans la finance ,  
 Qui m'occupe utilement ,  
 Le sort veut qu'un supplément  
 S'ajuste à l'insuffisance  
 D'un patrimoine trop court ,  
 Pour passer avec aisance  
 Des jours , dont le temps qui court  
 Vient presser la jouissance.

Pour toi , fortuné Mortel ,  
 La bénigne main du Ciel ,  
 Au moment de ta naissance ,  
 Te caressa , t'accueillit ,  
 Te donna ce qui suffit  
 Pour vivre dans l'abondance ,  
 Et respirer en tous lieux  
 L'air tranquile & précieux  
 De l'aimable Indépendance.  
 Au moment qu'elle y joignit  
 Le feu de ton rare esprit ,  
 Elle fut si libérale ,  
 Que je m'étonne comment  
 Il put trouver logement  
 Dans ta glande pinéale.  
 Il manquoit à ton bonheur ,  
 Qu'un tempérament meilleur  
 Eût étayé ta machine ;  
 Mais de ton fragile corps  
 L'hôtesse riche & divine  
 Habite en une cassine ,

Dont

Dont à juger par dehors,  
L'architecture est si fine,  
Qu'il semble qu'au moindre vent  
Tout ce frêle bâtiment  
Devroit tomber en ruine.

C'est pour eux, & non pour nous,  
Que les Immortels jaloux  
Ont fait la béatitude;  
Nous n'avons que les desirs,  
Et souvent l'inquiétude  
Naît du centre des plaisirs.  
Quelque peine que l'on mette  
Pour enduire le tonneau,  
Par quelque fente secrète  
Il perd toujours un peu d'eau.  
Brulé par l'impaticence,  
Le plus content fait des vœux.  
Heureux le Mortel, qui pense  
Être le moins malheureux!  
Chacun habille à sa guise  
La raison qui le conduit;  
Le goût la caractérise,  
La volupté la séduit;  
Et plus esclave que Reine  
De ses inclinations,  
L'ame inquiète, incertaine,  
Est une éternelle Arène  
Où luttent les passions  
Contre le joug & la gêne  
Des sages réflexions.

Le vice qui la domine ,  
 A sa première origine  
 Dans un certain fond d'humeur.  
 On réforme peu son cœur :  
 L'esprit en vain s'en afflige ,  
 Il gronde, il prouve, il s'érige  
 En solide Directeur ;  
 Mais c'est beaucoup s'il corrige :  
 Quelquefois l'exterieur.

Et sous l'épaisseur du casque  
 On s'étonne avec effroi  
 Qu'on ne fut vraiment qu'un Masque ,  
 A qui l'orgueil fit la loi.

Ce n'est point encor l'étude,  
 Qui fait germer dans un cœur  
 La Sagesse & la Candeur ;  
 C'est le goût , c'est l'habitude :  
 Il en est à qui les Cieux  
 Font une ame simple & douce.  
 Sans contrainte & sans secousse,  
 Loin des doutes captieux,  
 Vers le bien l'instinct les pousse :  
 Nul transport impétueux,  
 Nul desir tumultueux  
 Ne les trouble dans leur sphère,  
 Et tout mouvement contraire  
 Serait un tourment pour eux.

Sous la pointe des Cilices ,  
 Dans nos plaisirs & nos jeux ,

Dans

Dans nos vertus & nos vices  
 Nous sommes voluptueux.  
 Libres & flotans complices  
 Du mal qui nous fait la loi,  
 Un certain je ne sçai quoi  
 Doucement nous sollicite,  
 Nous appelle, nous invite,  
 Et produit, comme l'aimant,  
 La puissante simpatie,  
 Qui loin d'être ralentie,  
 S'accroît par le sentiment,  
 Et dure éternellement.

Le penchant a plus de force  
 Dans la saison des beaux jours;  
 Quand la fuite des Amours  
 Ne nous laisse que l'amorce  
 Des jeux qu'on trouva trop courts,  
 On fait sur soi des retours:  
 On ne change que l'écorce;  
 La sève reste toujours.

Toutefois dans mon délire  
 Dieu me préserve de dire  
 Que l'homme, esclave absolu  
 Dans les entraves du vice,  
 Par de vrais efforts ne puisse  
 Ce qu'il a bien résolu.  
 Mais ces efforts sont plus rares  
 Qu'un Phénomène dans l'air,  
 Et pour mille & mille Icares,

Que des bonds vains & bizarres  
 Précipitent dans la mer,  
 Je vois à peine un Dédale,  
 Qui, sans détourner les yeux,  
 Volant d'une force égale,  
 Tienne la route des Cieux.

Egaré dans ce passage,  
 L'homme est semblable au Nocher,  
 Qui s'écartant du rivage,  
 Au fond d'un esquif léger,  
 Yvre d'un fatal breuvage,  
 Va de rocher en rocher  
 Heurter au gré de l'orage,  
 Et qui loin de rapeller  
 Le salutaire courage,  
 Que le Ciel dans son ouvrage  
 Tâche de renouveler,  
 S'assoupit près du naufrage,  
 Paresseux, & différant  
 De se saisir d'une rame,  
 Désespérant dans son ame  
 De refouler le courant.

Combien de fois dans ma vie  
 J'ai dit, Renonçons mon Cœur  
 A la terrestre Folie?  
 Le monde est un séducteur;  
 Boiras-tu jusqu'à la lie  
 Sa vaine & fausse douceur?  
 Dans mon saint enthousiasme



Je crois être refondu ,  
Et mon dévot pléonasme  
Gémit sur le tems perdu.  
Le moment est-il propice ,  
Aussitôt le pied me glisse ,  
Tout mon zèle est morfondu.  
Dans mon cerveau confondu  
Les mêmes esprits s'épanchent ,  
Et mon cœur vole éperdu  
Où mes affections panchent.

Trop cruel & trop charmant ,  
L'Amour invinciblement  
M'eût vû languir dans ses chaînes ,  
Si je n'avois crainit ses peines ,  
Et si le raisonnement  
N'eût un peu ferré les rênes  
A mon vif tempérament.  
Les périls, où l'on s'expose ,  
Un espoir souvent trompeur ,  
Et l'épine m'a fait peur ,  
La main même sur la rose ,  
Moins retenu , j'en conviens ,  
Mon regret en est extrême ,  
Par le desir des vrais biens ,  
Que par l'amour de moi-même.

Né misantrope & rêveur ,  
Je suis de ma folle humeur  
Le reflux périodique ;  
Mon esprit philosophique

Sujet aux abstractions,  
 Se consume, s'alembique,  
 S'égare en réflexions.

Le long des bords, où serpente  
 L'onde claire du Lignon,  
 J'allois, & mon ame errante,  
 S'affranchissant du limon,  
 Perçoit la voute brillante.  
 De la haute Région ;  
 Et l'imagination,  
 Orgueilleuse, indépendante,  
 M'enlevoit, fier Ixion,  
 Sur son aile triomphante.

Là d'un regard curieux,  
 Dans mon vol audacieux,  
 Parcourant le sort des hommes,  
 J'admirois comme nous sommes  
 Sur ce globe raboteux ;  
 Les uns maîtres fastueux,  
 Nes au sein de l'opulence ;  
 Les autres dans l'indigence,  
 Esclaves nécessaireux.

Je cherchois dans le mérite  
 Sur cette inégalité,  
 Quelque probatilité :  
 Vain travail, folle poursuite.  
 Je trouvois que les plus grans,  
 N'étoient que des noms insignes ;

Au surplus fameux brigans,  
 Traîtres, superbes, méchans,  
 Furieux, trompeurs, & dignes  
 De ramper aux derniers rangs.

Dans un burlesque Siftême,  
 Dont je déteste & combats  
 L'erreur & l'audace extrême,  
 Certain que l'Etre suprême  
 Régle seul tout ici bas,  
 Que du Monde qu'il embrasse  
 Il modère le timon,  
 Qu'il voit tout ce qui se passe  
 Dans l'invisible Ciron,  
 Que dans la nature entière,  
 Au Dieu qui fit la lumière,  
 L'homme ne peut rien cacher,  
 Et qu'enfin, s'il ne l'arrête,  
 Un seul cheveu de ma tête  
 N'oseroit se détacher;  
 Dans le tissu ridicule  
 Du Siftême peu sensé  
 Que mes Vers ont annoncé,  
 Et par qui le plus crédule  
 Ne sçauroit être déçu,  
 Cher VOLTAIRE, j'ai donc lû  
 Que le Dieu puissant qu'adore,  
 Sous des emblèmes sacrés  
 Diversément figurés,  
 Chrétien, Chinois, Turc ou More,  
 I 7 Qu'en-

Qu'enfin des êtres divers,  
 L'Auteur souffle, fait éclore,  
 Comme insectes dans les airs,  
 Mille essains d'ames nouvelles,  
 Qui volent à tire-d'ailes  
 Pour repeupler l'Univers.  
 Elles errent dispersées  
 Inquiètes & pressées  
 De desirs impatiens  
 De se voir bientôt placées  
 Dans les embrions récents.

Le hazard fait entrer l'une  
 Dans le fœtus d'un Seigneur;  
 L'autre va d'un Laboureur  
 Animer la chair commune;  
 L'une occupe par bonheur,  
 L'enveloppe d'un Hermite,  
 Ou de tout homme d'honneur,  
 Qui, libre dans sa conduite,  
 N'a pour règle que son cœur;  
 L'autre affreusement habite  
 Le sombre étui d'un Voleur,  
 Ou d'un perfide Hypocrite,  
 Selon que sont composés,  
 Leurs organes disposés  
 Au mérite ou démérite.  
 Et telle a trouvé son gîte  
 Dans le corps de quelque Grand,  
 Qui logeoit plus tard venue,

Ou plutôt d'un seul instant,  
 Sous la fangeuse étendue  
 De la masse individuelle,  
 Où s'emboire son valet,  
 Ou dans un moindre sujet.

Mais dans ce conte frivole  
 Quelle étrange absurdité!  
 Songe qu'une fièvre folle  
 Peut avoir seule inventé.  
 Dieu par son immensité  
 Peut, à chaque instant qui vole,  
 Enfanter d'une parole  
 Plus d'ames & plus de corps  
 Que l'Océan variable  
 Ne roule de grains de sable  
 Dans son lit & sur ses bords.

Dans ce tableau chimérique,  
 Toutefois la fiction  
 Peut bien être allégorique  
 A la révolution,  
 Que par la permission  
 De Dieu le Seigneur unique,  
 La fortune fantastique  
 Cause dans sa marche oblique  
 En chaque condition.

Ainsi bravant de Lucrece  
 Les prestiges imposteurs,  
 Plûtôt Enfans que Docteurs,

Quand

Quand nous voyons que Dieu laisse  
 Au gré d'un torrent fatal  
 Circuler entre des frères  
 Et les biens & les misères  
 Par un partage inégal,  
 Songeons que de ce partage,  
 Sans cesse prêt à finir,  
 Sa justice doit punir,  
 Ou récompenser l'usage,  
 Qui par les chemins divers,  
 Ou nous promène la vie,  
 Nous donne enfin pour Patrie,  
 Ou les Cieux, ou les Enfers.

Dites-moi donc, Grands du Monde,  
 Atômes impérieux,  
 L'inconnu motif qui fonde  
 Votre orgueil injurieux ?  
 Comme les hommes vulgaires,  
 Vous vous devez à la mort ;  
 Vous tenez des mains du fort  
 Les grandeurs imaginaires,  
 Dont vous vous enfliez si fort,  
 Sans que la justice, dûe  
 Au mérite personnel,  
 Dans votre carrière influe  
 Sur cet éclat temporel.

Insensés, juges iniques ;  
 Nous ôsons des animaux

Mépriser les Républiques.  
 Amis, compagnons, égaux,  
 Le cœur les unit ensemble ;  
 Entr'eux nulle primauté ;  
 Le goût de la liberté  
 Les disperse, ou les assemble.

De semblables alimens  
 Servent à leur nourriture,  
 Et la prudente nature  
 Pourvut à leurs vêtemens.  
 Le gai retour du Printems,  
 Qui tapisse de verdure  
 Les bois, les prez tous les ans,  
 Leur rend leurs ameublemens.

La mode capricieuse  
 Bizarre dans ses apas,  
 Ne les assujettit pas  
 Sous sa main luxurieuse,  
 Qui, variant à nos yeux  
 D'ébloüissantes chimères,  
 Nous a mis au-dessous d'eux,  
 Et révele nos misères.

Les Lions impétueux  
 Ne quittent point la parure  
 De leurs crins majestueux  
 Pour une autre chevelure.  
 Les animaux, sans murmure,  
 Sans examiner les traits  
 Qui composent leur figure,

Vivent tous à l'avanture  
Tels que le Ciel les a faits ;  
Et la Biche à la nature  
Doit seulement ses attraits.  
La voit-on dans les forêts,  
Mécontente de sa tête,  
Et paroissant accuser  
Le Créateur qui l'a faite,  
La peindre, la déguiser  
Et la métamorphoser,  
Semant des couleurs vermeilles  
Sur du plâtre préparé ?  
Voit-on les tristes Corneilles,  
Dans un ciment coloté  
Engloutir, comme nos Vieilles,  
Leur visage délabré,  
Couvrir leurs restes funéres  
Des plus pompeux ornemens,  
Et faire avec les ténèbres  
Contraster les diamans ?  
Vit-on jamais la Tigresse  
Chez un Singe bijoutier,  
Esclave par gentillesse,  
Faire emplette d'un collier,  
Et dès sa tendre jeunesse,  
Soigneuse de s'émailler  
De tout ce qui peut briller,  
Se déchirer les oreilles  
Pour les accabler du poids  
De pendeloques pareilles



Aux nœuds qui gênent nos doigts?

Chacun plaît à son espèce  
Sans agrément emprunté,  
Et l'Asne charme l'Asnefle,  
Malgré sa rusticité.

Ils sentent que pour l'usage  
Le Ciel leur donna des piés.  
Foibles humains! qui croyez  
Avoir chacun en partage  
Le sens de l'Aréopage,  
Si dans un bois vous voyez  
Sur des branchages liés  
Deux Loups en porter un autre,  
Quel étonnement au vôtre  
Pourroit être comparé?  
Censeur inconsidéré,  
Que ce spectacle fait rire,  
Mocque-t'en, mais si tu peux,  
Conçois qu'en te moquant d'eux,  
Tu fais ta propre Satire.

Les Animaux, dégagés  
Des craintes, des préjugés,  
Vivent dans un doux commerce,  
Et leur tendre instinct exerce  
Des soins par nous négligés.  
Nous en dépeuplons la terre;  
Nos besoins accumulés,  
Nos apétits doréglés

Leur

Leur ont déclaré la guerre.  
 Nous égorgons les taureaux  
 Nés pour filonner la plaine,  
 Nous dépouillons de leur laine  
 Les nourrices des agneaux.  
 Nous ôtons aux vermissaux  
 La toison renouvelée  
 Que leur adresse a filée.  
 C'est à des vers de parer,  
 Et de faire révéler  
 Ce corps qu'on aime & qu'on loue,  
 Et que des vers plus affreux,  
 Dès que l'ame se dénoue,  
 Dans un antre ténébreux  
 Rongent sur un tas de boue.

Les Daims, les Cerfs, les Castors,  
 Attaqués dans leurs tanières,  
 De nos fureurs meurtriées  
 Ont éprouvé les efforts.  
 Que ne pouvons-nous entendre  
 Le Cerf réduit aux abois!  
 Homme, qui viens nous surprendre  
 Dans le silence des bois,  
 D'où part, diroit-il, la rage  
 Qui t'anime contre nous?  
 T'avons-nous fait quelque outrage  
 Qui mérite ton couroux?  
 Nous n'allons point dans tes villes,  
 De tes voluptés tranquilles

Interrompre les secrets ;  
Pourquoi trouble-tu la paix  
Qui regne dans nos aziles ?  
Notre mort sert à tes jeux ;  
Un amusement bizarre  
Contre nos jours malheureux  
Arme ta rigueur barbare.  
Grans & merveilleux loisirs,  
Dignes d'une ame immortelle !  
Ah ! ta raison , si c'est elle  
Qui te dicte ces plaisirs,  
Est bien folle , ou bien cruelle.  
Tu te nommes notre Roi ;  
C'est ta main qui te couronne.  
Est-ce à des Tirans qu'on donne  
Un nom qui porte avec soi  
La clémence , la justice ,  
La vertu , l'horreur du vice ,  
La candeur , la bonne foi ?  
Pourquoi ton cœur , plus sauvage ,  
Que le Tigre dont l'image  
Te transite même d'effroi ;  
Pourquoi donc ce cœur peu sage ,  
Dont le superbe langage  
Veut que nous vivions sans loi ,  
Fait-il d'un cruel carnage  
Son unique & cher emploi ?  
Laisse au fond de leurs retraites  
Mourir d'innocentes bêtes ,  
Qui n'ont pas besoin de toi.

Ainsi la Philosophie  
 Me dérobe des momens ,  
 Et dans la misantropie  
 Trouve ses amusemens.  
 Si d'une plus douce vie  
 Je goutois la liberté,  
 J'aurois autrement monté  
 Les ressorts de mon génie ,  
 Et sur un gracieux ton  
 Réjoui cette contrée  
 Du recit des feux d'Astrée  
 Et du berger Céladon.

Le Rossignol sous l'ombrage  
 S'entretient de leurs plaisirs :  
 Tout en retrace l'image ;  
 Et les folâtres Zéphirs ,  
 Qui badinent avec Flore ,  
 Y sont échaufés encore  
 Du brasier de leurs soupirs.

Le lit de fleurs qu'ils foulèrent ,  
 Y conserve tous les ans  
 L'empreinte qu'ils y laisserent ,  
 Quand les jeux les releverent  
 Toujours tendres & constans.

L'insensible Célimène  
 Vit l'autre jour & baïsa  
 Leurs noms gravés sur un chêne ,  
 Et son ame s'embrâsa.

Tout respire la tendresse  
 Sur ces rivages chéris,  
 Et la fringante jeunesse  
 Y fait voltiger sans cesse  
 Les jeux, la danse & les ris.  
 Jamais l'Amour n'y sommeille;  
 Sa vivacité réveille  
 Les cœurs les plus assoupis.

Vien, VOLTAIRE, sur ces rives;  
 A la douceur de tes sons  
 Les Bergeres attentives  
 Y rediront tes chansons.  
 Là dans un loisir champêtre,  
 Par des beaux yeux échauffé,  
 Ton goût y fera renaître  
 Les jours charmans de d'Urfé.



## E P I T R E X I X.

## P H I L O S O P H I Q U E,

A M. NERICAULT DES TOUCHES,  
 De l'Académie Française, Gouverneur de Melun.

**D**ES TOUCHES, dans le mois où Flore  
 Ranimoit ses belles couleurs,  
 Je t'écrivis, malade encore,  
 Mes déplaisirs & mes douleurs.

Sai-tu maintenant où j'existe ?  
 Je vis solitaire, ignoré,  
 Au bout du monde transféré  
 Dans un climat sauvage & triste.

Le croirois-tu, que mon exil  
 Fut dans le sein de ma Patrie,  
 Où la plus sombre rêverie  
 Epuise le germe subtil  
 Qui ressuscitoit mon génie,  
 Où je n'entends d'autre harmonie  
 Que celle des vents & des flots,  
 Où je n'ai d'autre compagnie  
 Que les rochers & les échos ?

Tantôt errant sur le rivage,  
 J'y vois de pâles matelots  
 Nuds, ou couverts d'affreux lambeaux,  
 Que roule l'effort de l'orage,  
 Et que leurs bras, fendant les eaux,  
 Ne purent sauver à la nage.

Quoi ! m'écriai-je épouvané,  
 Voilà donc ce céleste ouvrage,  
 L'homme que la Divinité  
 Crea conforme à son image ?  
 Jouet des élémens divers,  
 Hôte étranger dans l'univers,  
 Le mal le suit, le sort l'outrage.  
 Ses jours sont tissus par l'ennui,  
 Sa raison même est sa torture,

Et mort il devient la pature  
Des animaux créés pour lui.

Tantôt de ce spectacle horrible ,  
Qui confond les flots & les airs ,  
Je passe à la douceur paisible  
Qui change la face des mers.  
L'onde plus verte est transparente ,  
J'aperçois même jusqu'au fond  
Jouer , bondir le froid poisson ,  
Et chercher dans l'algue glissante  
Un azile contre l'effort  
D'un poisson plus grand & plus fort  
Qui vient lui donner l'épouvante.

Le Calme si tôt revenu  
Me surprend , & mon esprit sonde  
Ce que peut être devenu  
Ce qui troubloit l'ordre du monde.  
Où sont ces Titans furieux ,  
Ces Aquilons audacieux ,  
De qui la rage anéantie  
Rend le repos à l'univers ?  
Le fier ravisseur d'Orithie  
Dans les cavernes de Scithie  
S'est-il laissé mettre des fers ?

Les vents sont-ils ame , ou matière ,  
Ou simplement air agité ?  
Pourquoi les uns dans leur carrière

Nous portent-ils l'humidité,  
Et les autres l'aridité?

Si par sa chaleur attractive  
Le soleil du centre des monts  
Fait sortir les exhalaisons,  
Dont la vertu, long-tems captive,  
S'irrite, & des noirs Aquilons  
Engendrie la cohorte active;  
Pourquoi donc, après un beau jour  
Qui brilla sans un seul nuage,  
Voit-on naître un subit orage,  
Pendant que la nuit fait son tour?

Chacun en cherche l'origine,  
Nul n'en pénètre les secrets,  
Pour moi, je juge & j'imagine  
Que ce sont des esprits folets,  
Des Sylphes, armés de soufflets,  
Qui livrent aux Gnômes la guerre,  
Lorsque ce peuple terrien  
Veut au séjour aérien  
Passer des antres de la terre.

Ainsi sans occupation,  
Je cherche dans ma solitude,  
A tromper mon inquiétude  
Par diverse réflexion;  
Et sans roiser chaque pensée,  
J'écris sans affectation

Et



Je laisse une carrière aisée.  
A mon imagination.

De mon loisir involontaire,  
Etayé de fort peu de biens,  
Je fais deux parts; & mon affaire  
Est d'en passer l'une à rien faire,  
L'autre à ne faire que des riens.

La liberté fut toujours chère  
A ceux dont l'étude est de plaire  
Au docte & puissant Souverain  
Du double mont de Thessalie;  
Ce Dieu, que nous servons en vain,  
Mêle avec l'eau de Castalie,  
Qu'il nous fait boire à verre plein,  
La nonchalance & la folie  
D'éviter tout ce qui nous lie.

Mais il faut que la liberté  
Soit en tout temps accompagnée  
D'une honnête commodité,  
Douce & facilement gagnée.

Heureux qui, sans compter ses jours,  
Met à profit l'instant qui passe!  
Heureux, qui sans peine entrelasse  
Avec le mirthe des Amours  
Les brillans lauriers du Parnasse!  
Heureux qui badine avec grace  
Au milieu des jeux & des ris,

Et qui ne craint d'autre disgrâce  
 Que celle des beaux yeux d'Iris!  
 Heureux qui, sage avec Horace,  
 Méprise du Vieillard Caron  
 L'importune & triste menace,  
 Et de qui la Stoïque audace  
 Brave le bruit de l'Achéron!

Heureux qui, toujours sain, se passe  
 De Quinquina, Rhubarbe, Cassé!  
 Heureux, qui trouve dans son cœur  
 Le fondement de son bonheur!

Heureux, que nul soin n'embarresse,  
 Ni charge, ni grandeur, ni train,  
 Ni femme, ni fâcheuse race,  
 Et qui n'attend le lendemain,  
 Que comme s'il étoit certain  
 Que le Soleil, prenant la fuite,  
 Dût pour lui du sein d'Amphitrite  
 Sortir toujours clair & serain.

O! si la fortune ennemie  
 M'eût laissé mon sort à choisir,  
 Que dans l'yvresse du loisir  
 J'autois aimé passer ma vie,  
 Du bruit du faste & de l'envie  
 Riant dans les bras du plaisir,  
 Epris des beaux yeux de Silvie,  
 Constant jusqu'au dernier soupir,  
 Et dans mon ame chatouillée.

Caressant un doux souvenir,  
Sous sa main, de larmes mouillée,  
Fermer les miens à l'avenir!

Ainsi mon heureuse vieillesse,  
Marchant sans crainte & sans foiblesse,  
Comme le feu sans aliment  
S'éteint imperceptiblement  
Sous une cendre qui s'affaïsse,  
Ou comme naturellement  
Le fruit mûr à l'abri du vent  
Echape à la branche qu'il laisse,  
Dans mon innocente paresse  
J'aurois fini tranquillement.

Mais hélas! funestes victimes  
Du plus fatal des apétits,  
Les Cieux nous ont assujettis  
A payer toujours pour des crimes  
Qui sans nous ont été commis;  
Et la Loi, qui nous a soumis  
Aux fureurs de la mort cruelle,  
Veut qu'on ne retarde son aîle  
Qu'en satisfaisant au Besoin,  
Dont une effrayante sentence  
Au dur Travail commit le soin:  
Besoin, que brave l'Abondance  
Assise en un palais doré,  
Auprès de sa Sœur l'Opulence,  
Où cet arrêt fut ignoré  
De la molle & fixe Indolence;

Mais pâle, affreux, désespéré,  
 Sous le toit humble & délabré  
 Où loge la maigre Indigence,  
 Dans un lieu sombre & resserré.

Ce sont nos besoins tyranniques,  
 Dont le conseil persécuteur,  
 Fait, infidèle conducteur,  
 Errer nos cœurs mélancoliques  
 Loin de la route du bonheur;  
 Besoins, artisans faméliques  
 De l'idole du fol honneur,  
 Et des ressources politiques:  
 Eux, qui jamais rassasiés,  
 N'ont dit à ces cœurs hidropiques,  
 A mille excès sacrifiés,  
 Jetez des yeux philosophiques  
 Sur tant de trésors entassés.  
 Reposez-vous, c'en est assez.  
 Bornez des desirs chimériques;  
 Le temps vous presse, jouissez:  
 Vous touchez aux momens critiques;  
 Vos jours sont aux trois quarts passés.  
 Vous allez être terrassés.  
 Comme un Géant la mort s'avance.  
 Regardez vos traits effacés,  
 Vos rides, vos yeux enfoncés.  
 Ne sentez-vous pas l'impuissance  
 De vos esprits lents & glacés,  
 Et de vos membres amaigrés

L'ir-

L'irréparable défaillance?  
Le temps vous presse; jouissez.

Ces besoins, insultant la Parque,  
Nous ont sur une frêle barque  
Exposés aux périls des mers,  
Et dans les mines tortueuses,  
Par des souterrains entr'ouverts,  
Frayé le chemin des Enfers  
A nos cupidités honteuses.

Ils ont détruit l'égalité,  
Assujetti la liberté  
Qui dans les bras de l'innocence  
Jouoit avec la volupté,  
Déguisé la fausse apparence  
Sous les traits de la vérité,  
Au coin trompeur de l'excellence  
Marqué des Spectres mensongers;  
Eux seuls ont mis la différence  
Entre les Rois & les Bergers.

Cependant ma Philosophie  
Fléchit, s'humanise, & je sens  
Qu'il faut, pour conserver sa vie,  
Nourrir le commerce des sens,  
Ménager jusqu'à la folie  
De ceux que le sort a fait grans,  
Et se taire, quand Polymnie  
Ne veut pas leur donner d'encens.

Quelqu'un, qui fait ici le prude,  
Me conseilloit tout récemment .

De fixer mon incertitude  
 Sous les loix d'un himen charmant.  
 Le fardeau, dit-il, est moins rude  
 Quand on est deux à le porter ;  
 Tâchez de l'expérimenter.  
 On joint ensemble sa fortune,  
 Deux corps sont identifiés,  
 Leurs ames se fondent en une :  
 Dans ces liens purifiés  
 Si l'un se plaint, l'autre s'affige,  
 Si l'un est gai, l'autre est content,  
 Et deux cœurs, qu'un esprit dirige,  
 Jouissent d'un bonheur constant.

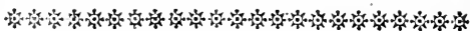
Mais ce charmant himen, repris-je,  
 Est-il facile à rencontrer ?  
 Qui pourroit, grand Dieu ! pénétrer  
 Le labyrinthe d'une femme,  
 Et par la douceur de ses yeux,  
 Ces singes artificieux,  
 Connoître à fond ce qu'est son ame ?  
 Que de malice & de détour  
 Sous cette charmante envelope,  
 Et combien l'Himen & l'Amour  
 Ont un différent microscope !

Cependant je pourrois risquer  
 De me voir enfin colloquer  
 Dans l'infini martirologe,  
 Dont Bussi commença l'éloge,  
 Si la coutume du País

Accordoit, après qu'on s'est pris,  
 La faculté de se déprendre,  
 Et convaincu qu'on s'est mépris,  
 De quitter sa femme & lui rendre  
 La propriété des apas,  
 Dont l'usufruit galant, aimable,  
 Parut un bien si désirable  
 Quand on ne se connoissoit pas.

Pour toi, dont l'esprit associe  
 L'himen & la Philosophie,  
 Et que l'estime & l'amitié  
 Ont joint à ta chère moitié,  
 DESTOUCHES, délicat génie,  
 Du cœur humain peintre excellent,  
 Qui de la belle Comédie  
 Conservas le goût chancelant;  
 Toi, qui ne dois le cours tranquile  
 Des jours, que la Parque te file,  
 Qu'à ton mérite, à ton talent,  
 Plains mes fatales destinées,  
 Qui n'ont pû s'assurer un port  
 Contre les vagues mutinées,  
 Et goûte en paix ton-heureux sort  
 Pendant un long cercle d'années.

Mais dans ton loisir souvien-toi  
 D'un cœur qui t'aime, & dont la foi  
 N'est ni fausse, ni colorée,  
 Et dont la fière probité  
 Nè put jamais être altérée  
 Par les coups de l'adversité.



## E P I T R E XX.

*A M. LE CHEVALIER DE SOLIGNAC,*

*Secrétaire du Cabinet & des Commandemens du  
Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar ;  
Secrétaire perpétuel de la Société Royale des  
Sciences & Belles-Lettres de Nancy, & de  
l'Académie Royale de la Rochelle.*

**E**LEGANT Solignac, dont les talens acquis,  
Le goût & l'urbanité pure  
Que vous versez sur vos écrits,  
Embélistent les dons exquis  
Qu'en vous assembla la Nature ;

D'un confrère, que fixe en ces lieux écartés  
Le sort, cet inflexible maître,  
Agréez dans ces Vers, que le cœur a dictés,  
La preuve du desir qu'il a de vous connoître.  
Vous connoître... ceci souffre explication.  
J'entends... écoutez que j'exprime  
L'objet de mon intention,  
J'entends quelque chose d'intime,  
Ce qu'opere souvent une relation  
De la voix & de la présence,  
Les lettres, qu'on s'écrit, faisant la fonction,  
Quand on n'écrit que ce qu'on pense.

Car



Car pour vous connoître de nom,  
 La gloire en est par-tout semée,  
 Comme chez le Lorrain, chez le peuple Breton,  
 Par la voix de la Renommée.

Mais je sçais qu'une Epîre a quelquefois produit  
 Un lien mutuel, dont la vertu féconde  
 Rapprocha la distance & fit naître avec fruit  
 La simpathie au bout du monde.

Témoin ce Cardinal, juste objet de mes pleurs,  
 Ce célèbre Prelat qui défendit l'Eglise,  
 L'appui des lettres & des mœurs,  
 QUERINI, qui, non loin de la côte où Venise  
 Aux regards étonnés semble flotter sur l'eau,  
 Ennemi des détours & de la fourbe oblique,  
 Chercha mon cœur sans fard au fond de l'Armo-  
 rique,  
 Et qui, sans m'avoir vû, m'aima jusqu'au tom-  
 beau.

Que votre sort est doux, & qu'il me fait envie!  
 Libre des embarras, dont ma trame est suivie,  
 Content vous vivez à la Cour  
 D'un Roi qui sçait rendre justice  
 A votre mérite, à l'amour  
 Que vous avez pour son service;  
 Aussi bon qu'autrefois le plus grand des Henris,  
 Ou que l'est notre Roi son Gendre,  
 Pour qui son cœur est aussi rendre  
 Que si c'étoit son propre fils.

C'est lui qui nous donna cette Esther, dont les  
charmes,

L'ardente piété, son amour pour son Dieu,  
Intéressent le Ciel, font autant pour nos armes  
Que la valeur de Richelieu.

Fille d'un si vertueux pere,  
Peut-elle avoir le cœur formé différemment ?  
STANISLAS fait au loin chérir son caractère,  
Que vous adorez, vous qui pouvez aisément  
Le voir, l'entendre à tout moment.

De son peuple, & des arts, qu'il cultive, & qu'il  
aime,

Il est l'honneur, le pere & le ferme soutien ;  
Le Ciel ne l'eût-il fait que simple citoyen,  
Plein d'une intelligence & d'un sçavoir suprême,  
En tout état, en tout emploi  
Il eût été sans Diadème  
Grand homme comme il est grand Roi.

Exilé de l'Olympe Apollon chez Admete,  
Fut réduit au vil soin de garder les troupeaux ;  
STANISLAS, s'il prenoit son palais pour retraite,  
Le connoitroit bientôt au son de sa musette,  
Et lui feroit des jours plus beaux.

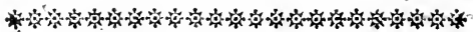
Là goutant à longs traits les douceurs de la vie,  
Dans cette Cour charmante Apollon glorieux  
Choiroit, & son choix seroit judicieux,  
STANISLAS pour son Roi, Nancy pour sa Patrie,  
Et ne penseroit plus à retourner aux Cieux.

O vous! qui connoissez les momens favorables,  
 SOLIGNAC, sur ces Vers, nés sans gêne & sans art,  
 De ce Prince indulgent attirez un regard;  
 De mes sentimens véritables  
 Dites-lui qu'ils ne font que la plus foible part.

Vous lui direz enfin, si votre amitié l'ôse,  
 Que quand j'étois *Makerais*, si ma métamorphose  
 Avoit été réelle, & qu'un heureux hazard  
 M'eût chez les Sabéens promûe au fort de Reine,  
 J'en aurois imité l'illustre Souveraine  
 Qu'à Solyme avec pompe attira le grand nom  
 D'un Roi sage, équitable, à qui le Ciel fit don.  
 De la science plus qu'humaine  
 Des êtres différens, de leurs propriétés,  
 Leurs rapports inégaux, leurs contrariétés,  
 Du cedre du Liban jusqu'à la marjolaine,  
 De l'élephant jusqu'au ciron:

Qu'ainû de mon Royaume en prenant le timon,  
 J'aurois exptès d'abord fait voyage en Lorraine  
 Pour voir, pour admirer un autre Salomon,  
 Je l'avoûrai <sup>peut-être</sup> ~~cependant~~, moins puissant en richesse  
 Que ne fut le premier qui rassembla tant d'or,  
 Mais ce qui vaut bien mieux encor,  
 Plus assuré dans sa sagesse.





## E P I T R E XXI.

A . M. G A N E A U ,

*Libraire de Paris,*

Sur ce qu'il a imprimé dans l'Épître de l'Auteur à Mr. le Duc d'AIGUILLON sur son Cordon bleu, *Combien dans tout mon corps,* au-lieu de, *Combien dans tout mon cœur.*

**A**U-LIEU de tout mon cœur, qui dit toute mon ame,

Vous placez tout mon corps, Monsieur notre Imprimeur,

Ma foi, vous m'avez mis en game ,

Ce qui veut dire aussi de très mauvaise humeur.

Voulez-vous me taxer de matérialisme,

De Hobbisme, de Spinosisme?

Vous vous trompez bien fort dans votre opinion.

Comme une oüaille simple & bonne ,

Je me range au bercail avec soumission ,

Et j'écoute avec fruit la prédication

De notre bon Pasteur, dont la voix monotone

N'empêche pas son onction.

Ainsi que mon Dieu me le donne ,

Je jouis de mon être , & tâche de mon mieux

D'exécuter ce qu'il ordonne ,

Sans vouloir m'ériger, Lucrece audacieux ,

En

En arbitre du sort de la terre & des cieux,  
 Comme tant de Docteurs, dont la France foisonne,  
 Perroquets de Satan, quoiqu'ils n'y croient pas,  
 Qui ne connoissent rien au-delà du trépas,  
 Dont la plume orgueilleuse insolemment sermonne

Que dans les Cieux, comme ici bas,

C'est la loi du hazard qui gouverne & qui tonne:  
 De l'erieur & du crime, ô déplorable effet!

Quelle paix léthargique, homme aveugle t'engage

D'aimer mieux l'avouer l'ouvrage

D'un hazard insensé que d'un Etre parfait!

Quel Dieu tu te choisis dans ton fatal délire!

Un douteux accident sans justes attributs,

Et qui dans son frivole & ridicule empire,

Après l'événement perd son titre & n'est plus.

Athée, ouvre les yeux, & consulte ton ame;

Parle du fond du cœur, répons de bonne foi;

N'as-tu jamais senti combattre contre toi

Son immortelle & vive flamme?

Mais revenons au point, dont m'avoit écarté

Mon tendre & vrai respect pour la Divinité,

Que le liberrinage en ce siècle détrône,

De l'incrédulité qu'il prône,

S'applaudissant par-tout avec sécurité.

Si mettant tout mon corps sous presse,

Très subtil Imprimeur, vous avez entendu

Exprimer clairement, par cette docte adresse,

Que, de tout le pouvoir de mon individu,

Je veux servir mon Duc, qui sert si bien son Prince,

Et

Et qui fait son plus cher emploi

Du bonheur de notre Province ;

Sur mon zèle pour lui vous pensez comme moi.

Monsieur Ganeau, que Dieu conserve,

Daignez donc faire grace aux transports de ma  
verve ;

Je rends justice à vos talens ,

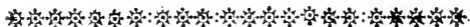
A ceux de votre Prote, & de tous les Galans ,

Qui poussent de concert nos œuvres en lumière.

Mais souvenez-vous bien qu'il faut, quand on écrit

Au brave D'AIGUILLON, tout cœur & tout esprit,

Etre autre chose que matière.



M O N U M E N T

D'Estime & de Vénération à la Mémoire du  
célèbre Président

D E M O N T E S Q U I E U ,

De l'Académie Française & de celle de Berlin.

SUR des ailes de feu Législateur divin,

Ici dans ses œuvres sublimes,

Dont l'Univers respecte & vante les maximes,

L'illustre MONTESQUIEU, que mon œil suit en  
vain,

S'éleve Aigle rapide & franchit les limites,

Qu'à l'effor des mortels par un rempart d'airain

La loi du Ciel jaloux sembloit avoir prescrites.  
 Là naïf, délicat, léger, tendre, badin,  
 Mais toujours avec choix, sentiment, élégance,  
 Les graces & les jeux, pour peindre ce qu'il pense,  
 Apprêtent ses couleurs & conduisent sa main.

MONTESQUIEU, que la France admire, aime &  
 regrette,

Chacun, en soupirant, repete  
 En tous lieux, à l'envi, ton éloge & ton nom,  
 Et ne sçait, étonné d'un si rare assemblage,  
 ▲ tes vastes talens lequel doit davantage,  
 De l'esprit ou de la raison.

\*\*\*

V E R S

Sur la mort de

M. D E F O N T E N E L L E,

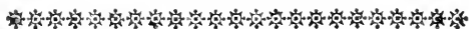
*De l'Académie Française, de celles des Sciences,  
 des Inscriptions & Belles-Lettres &c.*

**A** MOURS, Beaux Arts, fondez en pleurs,  
 Gemissez vallons solitaires,  
 Lits de gazon, vertes fougères,  
 Où le front couronné de fleurs,  
 Conduit par les graces légères,  
 FONTENELLE, loin des fadeurs,  
 Forma ses brillantes Bergeres.

Polymnie, Euterpe, Apollon,  
 Inspiroient sur différent ton,  
 Tantôt d'aimables bagatelles  
 A son cœur né tendre & fripon,  
 Tantôt au sommet d'Hélicon  
 Uranie, étendant ses ailes,  
 L'enlevoit rival de Newton.  
 Gai, galant comme Anacréon,  
 Il conserva des étincelles  
 De sa jeune & verte saison,  
 Quand des amours les plus fidelles  
 Tout le feu se change en glaçon.  
 Hélas! à tout âge cruelles,  
 Les Parques ont borné le cours  
 De ses ans nombreux, mais trop courts  
 Pour les Beaux Arts, & pour les Belles,  
 Qui retrouvoient dans ses discours  
 Les autres dons perdus pour elles.  
 Couvrez-vous d'ombres éternelles,  
 Pleurez, Beaux Arts; pleurez, Amours.







## V E R S

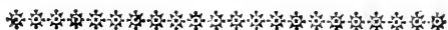
Sur la noblesse dont le Roi a honoré les  
services de l'illustre

M. M O R A N D,

*Premier Chirurgien de la Reine, de l'Académie  
Royale des Sciences, & de la Société Roy-  
ale de Londres.*

**N**OUS voyons de guerriers la naissance annoblie  
Pour avoir immolé, sous leurs sanglantes mains,  
Les jours de mille & mille humains ;  
Par un trait immortel de sagesse infinie,  
Un Roi cher à la France, & né pour son bonheur,  
LOUIS recompensa Morand du même honneur  
Pour avoir dans son art, utile à sa patrie,  
De plus d'humains encor sçû conserver la vie.





V E R S

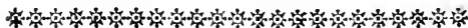
Sur ce que

M. D E S E C H E L L E S

*A remplacé dans la Charge de Contrôleur général des Finances M. DE MACHAULT, Garde des Sceaux, Ministre général de la Marine.*

**Q**UEL Astre bienfaisant veille au sort de la France?

Ai-je dit plein d'espoir, aussitôt que j'ai sçu  
Ce choix d'un Prince aimé, dont la haute prudence  
Fait qu'en changeant de mains, la royale finance,  
SECHELLES, ne sort pas des mains de la vertu.



V E R S

*Sur ce que le Roi envoya le Bâton de Maréchal de France à M. le Comte de COETLOGON, âgé de plus de quatre-vingt ans, quelques jours avant sa mort.*

**Q**UAND COETLOGON, pour les Champs Elisées,  
Vieux Promenoirs des Hectors, des Thésées,  
Jà sembla prêt à truffer son balot;

Par

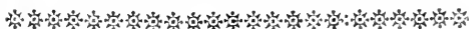
Par Ville & Bourg la nouvelle au grand trot  
 Ça, là courut, dont la France en allarmes  
 Grand deuil mena, fit couler force larmes.  
 Notre Monarque en eut même le cœur  
 Outrepercé d'une vive douleur.  
 Bien est il vrai, qu'à sa belle Couronné,  
 Cettui méchef nuisoit plus qu'à personne,  
 Fors aux Bretons grevés de déconfort,  
 De voir crouler leur appui le plus fort.  
 LOUIS pour lors se mit en la mémoire,  
 De son Ayeul la merveilleuse histoire.  
 Là COETLOGON, par mille actes guerriers,  
 S'offre, à plein poing moissonnant des lauriers,  
 Quand triomphant sur les ondes ameres,  
 La foudre en main, il guidoit nos Galeres.  
 Quoi! dit LOUIS, de ses exploits touché,  
 Cettui n'est point un Héros ébauché;  
 Et sa valeur tant de fois essayée,  
 Onc ne se vit à beaucoup près payée.  
 Ah! Que ne puis-je, en rognant de ses ans,  
 Le faire au moins possesseur plus long-tems  
 Du prix loyal que ma main lui destine!  
 Ce nonobstant, si Mort qui mord & mine,  
 Au creux tombeau fait dévaler son corps  
 (Quant à son loz il brave ses efforts);  
 S'il faut qu'enfin, dans les sombres Royaumes,  
 Il s'aïlle joindre à tant d'autres grands Hommes;  
 Qu'aparavant ce Bâton précieux  
 De sa vertu soit le fruit glorieux;  
 Bâton Royal, dont l'aspect seul fait taire

Les trois gósiers du terrible Cerbere;  
Jusqu'en son antre, épouvante Alcéon;  
Que Minos craint, que respecte Pluton.  
Au demeurant, ce Bâton, à son âge,  
Pourra l'aider à faire le voyage:  
Car le bruit court, que des lieux Terriens,  
Longue est la traire, aux Champs Elisiens.  
Là sa grande Ombre, en triomphe reçue,  
Sujet n'aura de se dire déçue;  
Ni d'objecter le merite oublié,  
A mon Ayeul, par moi justifié.





# C O N T E S.

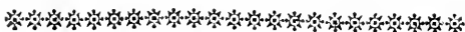


## C O N T E I.

### L E M E N T E U R

#### E T S O N V A L E T.

**U**N Habitant des bords de la Garonne,  
 A tout propos effrontement vanitoit  
 Ses biens en l'air, c'étoit toûjours son prône ;  
 Mais son valet, simple & rustre personne,  
 Qu'à chaque instant le ciqueur attestoit,  
 Sans y penser toûjours le démentoit ;  
 Tant qu'il lui dit ; Si sur ce que j'avance  
 Tu n'enchéris toi-même de moitié,  
 Prens pour certain que sur ta corporance  
 Coups de bâtons vont pleuvoir sans pitié.  
 Le drôle eut peur, & jura sur sa vie  
 De n'y manquer. Le Maître en compagnie  
 Dit que la foudre a brûlé son Château.  
 Vous en avez par bonheur un plus beau,  
 Dit le Valet, secondant sa manie.  
 L'instant d'après on parla de bateau ;  
 Triste voiture, où l'on trouve un tombeau,  
 Quand, sur les flots, les vents se font la guerte.  
 Le Maître dit : Je suis poltron sur l'eau.  
 Oui, repond l'autre ; & même sur la terre.



## C O N T E II.

## LE FEINT ORGANISTE.

**L**Es coqs d'un bourg voisin de l'Armorique  
 Firent achapt, non pas d'un Tympanon,  
 Mais bien d'un orgue : & dans leur Basilique  
 Disposé fut vis-à-vis du Patron,  
 Pour éjouir, l'instrument harmonique.  
 Un égrillard de métier cartouchique  
 Leur vint offrir son prétendu talent.  
 Moulte dégoisâ, moulte prêcha le galant,  
 Moulte par le nez de fleurs de Rhétorique  
 Leur envoya, tant qu'à la voix publique  
 Il fut d'abord jugé maître excellent,  
 Dont la trouvaille étoit de conséquence :  
 Bien plus fut-il, sans autre ajournement,  
 Sans examen, grace à son impudence,  
 Reçu par eux ce docteur soi-disant ;  
 Et l'on conclut que dès l'instant présent,  
 Seroient audit payés six mois d'avance ;  
 D'autant qu'il sçut faire entendre sous main,  
 Que tout exprès d'un des bouts de la France,

Pour

Pour les servir s'étant mis en chemin,  
 La route avoit dévoré sa finance.  
 A pas comptés le Dimanche au matin,  
 A la Grand'-Messe arrivent par centaine  
 Les curieux, dont l'Eglise fut pleine.  
 Voulant jouïr du spectacle nouveau,  
 Ces gens s'étoient fouré dans le cerveau  
 Qu'ils s'en alloient au Ciel par les oreilles  
 Portés tous droits. C'étoient les sept merveilles  
 Tout à la fois, que de voir amentés,  
 Ces gros parauts, comme cierge plantés,  
 Leurs grands chapeaux ( car telle est la coûtume )  
 Sur leurs deux mains pendus dévotement,  
 La gueule ouverte à passer une enclume;  
 D'autre côté Magistrats gravement,  
 La barbe en pointe, aussi fiers que Bartole,  
 Greffiers, Sergents, Gibiers de protocole,  
 Et Marguilliers se montroient sur leurs bancs,  
 Et pour beaucoup n'auroient perdu leurs rangs.  
 A donc voici que notre hardi drôle,  
 Qui d'organum n'avoit hanté l'école,  
 Fait, préludant, rouler sur les claviers,  
 Sans choix, sans bat, ses doigts lourds & grossiers;  
 Puis tout-à-coup le Bourdon, la Cimbale,  
 Le Larigot, le Cornet, le Nasard,  
 Clairon, Régale, & Cromorne & Pédale,  
 Se décochant à la fois, au hasard,  
 Tôt il s'éleve une telle tourmente,  
 Qu'à ce fracas le peuple en épouvante,  
 Croit sur son dos voûte & murs écroulés.

Chats, Chiens, Corbeaux, Baudets, Loups assemblés  
 Au fond d'un bois, pour hurler avec rage,  
 Sur d'affreux tons de concerts endiablés,  
 Onc ne sçauroient imiter le tapage  
 De l'Organiste ainsi carillonnant,  
 Sans aux tuyaux donner la moindre treve;  
 Avec tumulte à la parfin s'acheve,  
 Hurlu, berlu, cet office étouffant.  
 De part & d'autre en foule incontinent  
 Des plus hupés la cohorte s'approche,  
 Baragouinans autour du compagnon,  
 Qu'ils tutoyoient, maint & maint gros reproche,  
 Moitié François & moitié bas Breton.  
 Mais celui-ci, qui craignoit le bâton,  
 Sans perdre terre en son ~~de~~ rusée,  
 Bien démêla le fil de la fusée:  
 Messieurs, dit-il, je vous prie, oyez-moi,  
 Déjà m'avez condamné sans m'entendre;  
 Et m'appellant vaurien, homme sans foi,  
 Vous opiniez presque à me faire pendre,  
 Partant est-il très-vrai qu'en cettui cas  
 Point n'ai failli; car dites-moi de grace,  
 Que voulez-vous qu'un Organiste fasse?  
 Votre Souffleur, que Lucifer là-bas  
 Puisse emporter, ce vilain, ce stupide,  
 Qui me regarde & ne répond *motus*,  
 Ce bièche-dent, quand je jouie un *Sanctus*,  
 Presto, presto, me soufle à toute bride  
 Un *Gloria in excelsis* à coup.  
 Par ces ptopos nos Seigneurs s'appaisèrent,



Leur front ridé s'applanit, & beaucoup,  
 Et de cœur franc envers lui s'excuserent  
 De leur courroux trop inconsideré.  
 Quand au souffleur, Vénéralé Messire  
 Dom. Guinolay, Prêtre & de plus Curé,  
 Dit qu'il falloit le prier qu'à son gré,  
 Lui-même il prit la peine de l'élire  
 Bon & loyal, & qu'il daignât l'instruire:  
 Oui, dit-il, toppe. A tout il consentit  
 Bien volontiers; mais aussi-tôt sans bruit,  
 Le jour venu, l'argent dans l'escarcelle,  
 Son havresac troussé sous son aisselle,  
 Il délogea comme fit le valet  
 Que feu Marot nomma *Nihil valet*;  
 Mais du logis ne voulut par scrupule  
 Voler la clé, qu'il cacha sous l'uscet \*  
 Bien poliment; & depuis même on sçait  
 Qu'il dit n'avoir donné cette pilule  
 Aux villageois, que pour les mettre au fait,  
 Qu'un carabin de Musique ou de danse,  
 Par ville & bourg voltigeant sans brevet,  
 Ne doit jamais être payé d'avance;  
 Autrement garre, on risque le paquet.

CON-

\* *Uscet* mot Breton qui vient de l'italien *uscio*, entrée, so-  
 nie, porte.



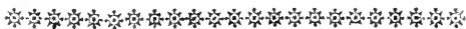


## C O N T E III.

## LE PEINTRE ESCLAVE.

U N Peintre voyageur fut pris par un Corsaite,  
 Et conduit au Roi de Sallé.  
 Cî, dit le fier Tyran au Captif désolé,  
 Êtard du Titien, voyons ce que sçait faire  
 Le pinceau dont tu t'es vanté;  
 Si tu réussis à me plaire  
 Je te promets ta liberté:  
 Peins, pour orner ma galerie,  
 Toutes les Nations, & que ton industrie  
 Fasse en sorte que l'œil, dès le premier moment,  
 En distingue chacune à l'air, au vêtement.  
 Le Peintre, que déjà fatiguoit l'esclavage,  
 Dresse son chevalet: & pinceau d'imiter  
 Si bien, qu'à n'en pouvoir douter  
 On les reconnoissoit à l'habit, au visage.  
 Mais chaque Peuple étant vêtu  
 Suivant sa diverse maniere;  
 Dans sa figure singuliere  
 Le seul François étoit tout nu,  
 Portant uniquement sur son bras, qu'il replie,  
 Une pièce d'étoffe. Où sont donc tes esprits,  
 Dit le Monarque au Peintre? & par quelle folie  
 Peins-tu le François sans habits?  
 Seigneur, lui répond-t'il, n'en soyez point surpris:

Il change si souvent de mode,  
 Que mon Art, ne sçachant où se déterminer,  
 Lui donne de l'étoffe, afin qu'il s'accommode  
 Comme il voudra l'imaginer.



## C O N T E IV.

## LES FRANCHES REPUES.

U N Marié, devant son Epousée,  
 Fut visité de maint & maint tendron;  
 Et le baisant chacun lui faisoit don  
 D'une fouace\*. Eh quoi! dit la rusée,  
 Sur mon paillie! Ce sont tendre rosée,  
 Répond l'Epoux, des adieux sans façon.  
 La Femme dit: Bien étoit de raison  
 Que je le sçusse, & j'aurois tout de suite  
 De leur devoir mes amans avertis,  
 Qui tous m'auroient, en me faisant visite,  
 Porté du vin; si que bien assortis,  
 Aurions de quoi boire & manger gratis.

CON.

\* Espece de Gâteau.

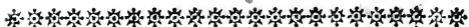




## C O N T E V.

CONSULTATION POUR LA  
MIGRAINE.

UN gros Prieur à face séraphique,  
 Depuis trente ans de migraine attaqué,  
 Fit assembler la Gent Hippocratique.  
 Ensuite il dit au Sénat convoqué:  
 Vous dont l'esprit s'est aux Arts appliqué,  
 Pourriez-vous faire à mon mal quelque chose?  
 Mais je ne veux saignée, essence, onguent,  
 Boisson, remede aucun, petit, ni grand.  
 Tous sur ce point demeurant bouche close,  
 Le vieux Doyen dit: A donc je ne sçai  
 Ce que voulez qu'à votre mal on fasse.  
 Ce que je veux? Faites par votre grace,  
 Qu'il dure autant qu'il y a que je l'ai.



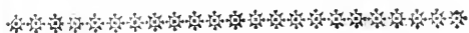
## C O N T E VI.

## CLAUDINE MALADE.

MALADE au lit, Claudine oyoit un Prêtre,  
 Qui lui disoit: Vous mourrez pour renaître  
 Avec les Saints, Attendez, s'il vous plait,

Re-

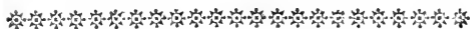
Repart la fille; il n'est rien tel que d'être.  
Avec le monde qu'on connoit.



## C O N T E VII.

## L E S C R O C H E T S.

U N Avocat, changeant de domicile,  
Accumuloit livres, timbres, procès,  
En un fagot, sur l'échine docile  
D'un Crocheteur triebuchant sous le faix.  
Ouais, dit Cujas, vous pliez les jarrets?  
J'en porte moi bien d'autres dans la tête.  
Le gars répond: J'e sçai comme elle est faite,  
Mais si faut-il qu'elle ait de beaux crochets.

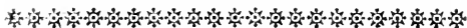


## C O N T E VIII.

## L E S E R M E N T.

P OUR acheter trois boisseaux de froment,  
Macé prêta douze écus à Grégoire.  
Cettui prié de rendre ce comptant,  
Nia le fait, non qu'il n'en eût mémoire.  
Par quoi cité fut-il a l'Auditoire  
Pour affirmer son dire par serment.  
Là le scrupule affaillit le galant,

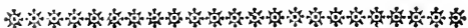
Il balançoit. Mais toute endemenée  
 Derriere étoit son épouse au loutrien  
 Qui le pouffoit, en lui disant, Payen,  
 Jure donc, jure ; eh, cent fois la journée  
 Jure-tu pas, fans y profiter rien ?



## C O N T E IX.

## L E C I E R G E B É N I.

**D**ANS les douleurs, dont l'imprudente femme  
 Subit l'effort pour avoir écouté  
 Le vieux Serpent, une galante Dame  
 Plaignoit d'hymen le plaisir acheté  
 Trop chèrement ; tandis qu'à son côté  
 Très-bien flamboit de Sainte Marguerite  
 Cierge béni. Mais dès qu'elle fut quitte,  
 Elle appella sa servante Catin :  
 Fille, dit-elle, éteins & serre vite  
 Ce luminaire ; il est d'un grand mérite,  
 Et peut servir encor pour l'an prochain.



## C O N T E X.

## L A B A N N I E R E.

**C**ERTAIN Tailleur, qui d'antique habitude  
 Voloit de drap toujours quelque lopin,

Tomba malade, & d'un accès trop rude  
 L'effort sembloit l'emporter vers sa fin.  
 Comme il avoit son esprit en écharpe,  
 Dans ses écarts notre joueur de harpe  
 Crut voir un Ange, une Banniere en main,  
 Que composoient, dressés en Mosaïque,  
 Mille morceaux de drap, bleu, gris de lin,  
 Blanc, pourpre, noir, verd, jaune, incarnardin,  
*Et cetera*, mélange symbolique.

L'Ange lui dit: Vois dans ce pavillon,  
 Homme sans foi, vaurien, pendart, brouillon,  
 Des tours nombreux de ta rapinerie  
 Les vrais témoins en maint échantillon.

Ce nonobstant le Ciel veut à la vie  
 Te renvoyer; mais à condition  
 ( Et dans ton cœur fais-m'en juste cédule )  
 De ne céder à la tentation,  
 Qui jusqu'ici gagna ton cœur crédule.  
 Il le promet, & reprend sa santé.

Or redoutant l'amorce coûtumiere,  
 Messer Tailleur avec sincérité;  
 A tel garçon, que sa capacité  
 Faisoit traiter de façon familiere,  
 Dit en secret: O! de mon ame entiere  
 Cher confident, quand par fatal oubli  
 Tu me venas fourrer sous l'établi,  
 Ou par hasard mettre en ma gibeciere  
 Coupon d'étoffe; aussi-tôt, à propos,

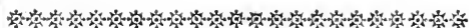
Averti-moi seulement par ces mots :  
*Maitre, alte-là, pensez à la Banniere.*

Ce qui fut dit, fut de même maniere  
 Exécuté: si bien que le garçon,  
 Soit que le jour parût sur l'horison,  
 Soit que la nuit commençât sa carriere,  
 N'avoit jamais, au bout de sa chanson,  
 Que ce refrain, gent & gaillard fredon,  
*Maitre, alte-là, pensez à la Banniere,*  
 Dont celui-ci goboit seul la leçon.

Advint pourtant, qu'ayant, pour mariage,  
 D'un Fiancé de superbe parage  
 Levé l'habit, du drap d'or le plus beau  
 Habit complet, à cet appât nouveau  
 Le Magister oublia sa p<sup>r</sup> messe;  
 Et promenant son agile ciseau,  
 Conforinément à sa première adresse,  
 Met à profit en séquestre un chaudeau.  
 Le Garçon crie, *Alte-là, Maitre. Qu'est-ce?*  
 Oh! qu'est-ce donc? ne vous souvient-il pas  
 De l'Etendard? Cettui n'est dans le cas,  
 Dit le matois; & j'ai bonne mémoire,  
 Que dans l'Enseigne, où, du drap défendu  
 L'Ange assembla l'effrayant répertoire,  
 N'étoit morceau pareil à ce tissu.







## C O N T E XI.

## LE TESTAMENT DU CURE.

**P**RE'S du trépas, le vieux Pasteur Macé,  
 Qui fit tant bien valoir le Presbytere,  
 Qu'en bourse avoit maint écu ramassé,  
 Son Testament à son tour voulut faire.  
 Griffart s'en vient, Griffart hardi Notaire,  
 A son côté son écritoire ayant.  
 Dom Côme étoit Vicaire; & tournoyant  
 Autour du lit, pensoit que, pour salaire  
 De son tracas, peut-être du gâteau  
 Bien lui pourroit échoir joli chateau.  
 Notaire, écris, dit le triste bonhomme:  
 A mon Vicaire, écris que, pour son soin,  
 Devoirs rendus, jour & nuit au besoin,  
 Je donne en propre, & lui legue la somme  
 De... de... là. L'autre en pleurant, dit en soi  
 Joyeusement, Voici certes pour moi  
 De guérison le plus gaillard symptôme;  
 Pasteur, courage. Alors le moribond,  
 Pâle & hâté d'entrer au clair Royaume,  
 Ecris, dit-il, écris, Tabellion,  
 Je meurs, mets donc, mets que par moi la  
 Somme..  
 De Saint Thomas, est léguée à Dom Côme.



## L E S D I N D O N S.

## E P I T R E D E D I C A T O I R E

*A très respectable, très vaillant, très judicieux,  
très habile & très subtil Jéroboam Malchus,  
Capitaine des Gabelles de \*\*\* en P\*\*\*.*

S A G E & galant Malchus, dont le cœur si fi-  
delle,

Par l'appâr du métal vainement combattu,  
N'a jamais fraudé la Gabelle  
Dans le chemin de la Verru,

O toi ! dont l'esprit prophétique,  
Elevé dans les bras de la sagacité,

Sçait distinguer le sel Atrique  
De tout sel faux & mal noté ;

Noble Jéroboam, sans chagrin, sans envie,  
Tu coules dans le sein de la félicité

Les jours d'une agréable vie,  
Et goutant à longs traits la médiocrité  
Dont la douceur t'est assurée,

Tu prouves qu'avec équité  
Horace l'appelle dorée.

Car on est riche assez, dès que l'avoir suffit  
A contenter gaiment & le corps & l'esprit.

Affable & pur Mortel, Chevalier sans reproche,  
Si quelqu'un t'offre un petit bien

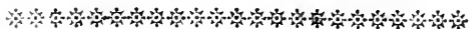
Dans

Dans l'espoir d'échapper au péril qui l'acroche,  
 Jettant les yeux ailleurs, loyal dans ton maintien,  
 Aimable Malchus, ta main gauche  
 S'allonge & revient dans ta poche,  
 Sans que la droite en sache rien.  
 On croit même, ou l'on s'imagine,  
 Pour peu qu'alors on examine  
 L'honête indifférence écrite en ton regard,  
 Que cette manière badine  
 N'est qu'un acte de la machine,  
 A quoi la volonté ne prend aucune part.  
 Oui, sublime Officier, les sentimens qu'inspire  
 Aux gens de ton état l'unique soif du gain,  
 N'appartiennent chez toi qu'à l'amour du Prochain,  
 Qui te soumet à son empire,  
 Et tu reçois d'un air si fin, si dégagé,  
 Que le donneur joyeux t'est encore obligé;  
 Et plein de la piquante yvresse,  
 Dont la reconnoissance enflamme ses esprits,  
 Il voudroit en chemin te rencontrer sans cesse  
 Pour te donner au même prix.

Tour du bâton, graisser la patte,  
 Proverbes si connus dans tout le Régiment,  
 Allez, termes de vieille date,  
 Vous ne fûtes admis dans aucun rudiment,  
 Pour qui donne avec grace & reçoit noblement.

Jéroboam Malchus, de qui l'ame est si belle,  
 Capitaine juré, Commandant généteux,  
 Digne ornement de la Gabelle,

Daigne lire ces Vers & répandre sur eux  
 Quelques grains du minot, que les ris & les jeux  
 Comblent en ta faveur de leur main naturelle ;  
 Mortel, aussi charmant qu'heureux,  
 Sois propice à ma Dédicace :  
 Fais, pour charmer l'ennui de mes sombres loisirs,  
 Que les Salorges du Parnasse  
 S'ouvrent au gré de mes desirs.



## C O N T E X I I.

## L E S D I N D O N S.

**H**EUREUX Mortels, Magist<sup>r</sup>s de Paroisse,  
 Honnêtes gens, terrestres demi-Dieux,  
 Que votre état est doux & glorieux !  
 Il n'est au monde emploi que je connoisse,  
 Plus agréable & plus pécunieux.  
 Rois d'Yvetot, si fiers de leur Royaume,  
 Auprès de vous ne sont que Roitelets.  
 Votre renom va flairant comme baume,  
 On vous adore : oisons, lièvres, poulets,  
 Dindons charnus, nourris dans l'abondance,  
 Sans debourser, pendent à vos crochets ;  
 Beurre à coup sûr fait à la Prévalais,  
 Avant le tems pois, asperges, sans frais.  
 Tout pleut chez vous : en outre révérence,  
 Emolument des Seigneurs du Palais.

Je

Je vais pourtant déduire en cettui conte,  
 Comme un de vous fut, par subtil engin,  
 Pris dans la nasse, & trouva du mécompte  
 A son calcul fait & refait envain.

Chez maître Yvon, ce moderne Barthole,  
 Cent fois Guillot par humbles complimens  
 Vint supplier qu'on le mit sur le rôle  
 A moindre somme, attendu, dit le drôle,  
 Que Boreas avec ses ouragans  
 Faisoit toujours main basse sur ses champs.

Il y perdoit ses pas & sa parole.  
 Comme il alloit toujours les bras pendans  
 Sans rien au bout, on répondoit qu'Eole  
 Et ses coursiers étoient des insolens;  
 Adieu, bon soir: & souffre, pauvre Diable,  
 Souffre, Manant, que la misere accable.

Comme il fortoit, advint qu'il vit un jour  
 Du coin de l'œil, en lorgnant dans la cour,  
 Mains gros Dindons à moustache vermeille,  
 Se pavanant: L'affaire est dans ton sac,  
 Se dit Guillot, qu'un prompt espoir réveille;  
 Le sort te rit, tu fortiras du lac.

Le lendemain le voilà sur la voye  
 Avant l'aurore. Il arrive au logis  
 De Maître Yvon. Le Manant ouvre l'huis  
 Sans sonner mot. Ruminant sur sa proye,  
 Il entre, il mire, il craint d'être aperçu,

Il s'encourage, il avance, il recule;  
 Pauvre Guillot, si tu vas être vû,  
 N'est de merier qu'on te le dissimule:  
 C'est faire de toi; la hart te faute au cou,  
 Et tu seras guindé comme un filou.

Comme un filou? Soit. Brusquons l'avanture;  
 Il n'est plus temps de faire le poltron.  
 Aussi-tôt dit, il hape un gros Dindon,  
 Et va grater d'une main douce & sûre  
 Au Cabinet de Monseigneur Yvon.  
 Certui voyant bouffir sous son aisselle  
 Ce grand gibier, ce guerdon succulent,  
 Guillot, dit-il, d'une voix naturelle,  
 J'ai cette nuit eu votre cas présent,  
 Et vous m'avez peine terriblement;  
 Je m'affligeois, juste étant votre affaire,  
 De vous avoir renvoyé si souvent.  
 Vos Egailleurs agissent par compère  
 Et par commère, ils sont sourds à l'honneur,  
 Et parpaillots font de leur ministère  
 Honteux trafic. Allez & portez-leur  
 Ce mien Mandat, afin qu'en conscience  
 A son vrai taux votre impôt soit réduit;  
 Allez Guillot. Il se leve & conduit  
 Le suppliant, non par reconnoissance,  
 Ni par égard pour ledit Compagnon;  
 Mais pour le voir décharger son dindon.

Deux jours après, Yvon passe en revue  
 Sa basse-cour, fait le dénombrement

De ses dindons, croit avoir la berlue,  
 Et n'avoir fait son compte exactement.  
 Il m'en manque un : Dieu de l'Arithmétique,  
 Plutus, dit-il, répands sur mes esprits  
 Un jour plus clair ; me serois-je mépris ?  
 Le gars Guillot entend-t'il l'Art magique ?  
 Est-il Sorcier ? & ce subtil faquin  
 M'eût-il fait voir seulement en peinture  
 Un faux dindon ? Je le crois, car enfin  
 Si j'ai du sens, si ma mémoire est sûre,  
 Pour me fleurir, Robert m'en donna trois ;  
 Mathurin deux ; Claude quatre à ma femme,  
 ( Morte depuis, Dieu veuille avoir son ame )  
 Pour son bouquet le jour de Saint François ;  
 Le grand Colas avec un sac de noix  
 Un à mon fils le jour de sa naissance ;  
 Roch m'en porta six bons pour la Sentence  
 A son profit rendue en tapinois ;  
 Silvestre sept pour le marché d'un bois,  
 Fait & conclu par moi sur les Domaines  
 Du Roi Louis : tout quoi, joint au dindon  
 Dudit Guillot, fait un compte tout rond,  
 Et parsambleu justement deux douzaines.  
 Quelque voleur est-il entré céans ?  
 Non, Bergopzom, dogue alerte & fidelle,  
 Le jour aux fers, la nuit en sentinelle,  
 Comme un César déjà brave à deux ans,  
 Garde ma cour comme sa propre écuelle.  
 Un tel gibier auroit-il pris l'essor ?  
 Suis-je endormi ? cette lourde volaille

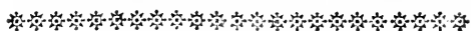
Pren-

Prendre son vol & franchir ma muraille

Egale aux tours que défendit Hector!

Non, c'est chimère. Il recompte, il travaille,

Croit se tromper, peut-être compte encor.



## C O N T E XIII.

## L E S F O R F A N T E R I E S.

**G**RANDS tueurs de lapins, cinq ou six hobereaux  
S'entretenoient de leur noblesse;

C'étoit de ces Cadets qui font les tiranneaux,

Dont nature à son dam fait provigner l'espèce,

Grugeant à petit-bruit payfan malheureux,

Qui murmure derrière & tremble devant eux.

Ecoutez-les jaser dans leur bûtesque yvresse,

Leur cabane champêtre est toujours *mon château*,

Toujours une mazure est *mon hôtel* en ville;

Et tant du Richelier, que du Trévoux nouveau

Il faut oter *Maison* comme un terme inutile,

Suranné, trivial & de mauvais aloi,

Où pout la populace vile

L'y laisser, après tout, en marquant son emploi.

Les susdits Rodomons, se coupant la parole

Pour s'encenser à tour de rôle,

Se traitoient de Barons, de Comtes, de Marquis.

Aujourd'hui Gentilhomme est un nom de bas prix

Bon pour ces champignons, qu'une brume amenée

Des lacs marécageux, au retour du Printemps,

Produit en une matinée.



Feu mon sextisayeul, disoit un de ces gens,  
Fut Ecuyer de Charlemagne;

Le Monarque avec lui vivoit en compagnon,  
Et ce brave à trois poils, quand le vin de Cham-  
pagne

Avoit mis sa verve en campagne,  
Faisoit parbleu la barbe aux quatre fils Aimon.  
L'autre, élevant la voix, disoit, Lorsque je pense

A la déconfiture immense  
Que fit à Tolbiac, sous le grand Roi Clovis,  
Un des miens si vanté dans nos chartes antiques,  
J'en fremis étonné. J'ai lû dans ces chroniques  
Qu'il rua de sa main mille & deux ennemis;  
Il en eût ventrebleu tué bien davantage,  
Si son sabre fumant, par le sang émouffé,  
De fortune pour eux ne se fût fracassé :

Illustre & terriole carnage,

Rares prodiges de valeur,

Que de ce Moreri, qui fait tant le docteur,  
Toutefois l'ignorance omet en son ouvrage.

Les autres à l'envi, sans rien risquer du leur,

Battoient, massacroient, faisoient rage.

Enfin tous nos Cadets avec même talent,

Ayant pris des degrés de licence en Gascogne,

Décochoient à l'équipolent,

Maint & maint conte à la Cigogne.

Pendant que ces hableurs se flatoient galamment,

Un Bourgeois étoit là présent,

Qui riotoit sous cape & levoit les épaules

Au récit de leurs fariboles.

Un d'eux l'examinait, & dit d'un ton plaisant,

Hé

Hé quoi ! vous seul, plus droit qu'un Sénateur de  
Rome,

De vos nobles Ayeux vous ne nous dites rien.

Moi ? reprit-il, mon père étoit un honnête homme,

Il en devoit autant du sien.

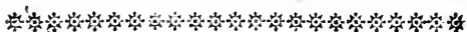
Sans avoir déconfi Huguenot, ni Chrétien,

Bon ami, bon parent, il sçut à ce qui brilloit

Préferer la raison, la candeur & la foi,

Et s'il plait à Dieu, ma famille

En pourra dire autant de moi.



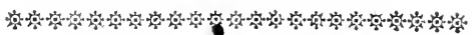
C O N T E X I V.

LE MUET J U S T I F I É.

UN Bucheron s'en alloit<sup>au</sup> par la ville  
Vendant du bois, dont les bouts s'allongeoient  
Hors des crochets d'un baudet mal-habile,  
Qui çà qui là pouvoient heurter les gens ;  
Voilà pourquoi le Rustre crioit gare  
Tant qu'il pouvoit. Un Poupin, qui se quarre  
Et n'est qu'un sot, ne daignant se ranger,  
Dans son habit une buche pointue  
vient, en passant, se prendre & le franger.  
Le Damoiseau sur le champ dans la rue  
Prend des témoins, & cite le Manant  
Devant le Juge, afin qu'il le condamne,  
Sans nuls délais, à vendre sa pauvre âne,  
Bâts & panneaux, & tout l'acoutrement,  
Pour lui payer son bel habillement.

Le

Le Demandeur ayant plaidé sa cause,  
 N'avez-vous rien, dit-il, à l'Accusé,  
 A ces raisons qui puisse être opposé?  
 Cettui toujours demeurant bouche clôse,  
 Quoi! dit le Juge au Galant etonne,  
 M'avez-vous donc un muet amene?  
 Muet? Monsieur, lui repond le Jocrice,  
 Si vous l'aviez, tantôt se faisant lice,  
 Qui crier gare a gozier deployé . . . .  
 Que dites-vous? Ceci change la thèse  
 Repart le Juge; il vous a donc crié  
 Gare bien haut? Allez, j'en suis fort aise,  
 Allez, Monsieur, votre habit est payé.

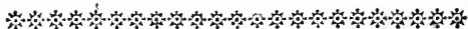


C O N T E X V.

*LE TOMBEAU DE LA VIRGINITE.*

**P**RESSE' de faire un voyage,  
 Je m'étois risqué sur l'eau;  
 Une Cloris de village,  
 A qui je donnois passage,  
 Etoit au fond du bateau,  
 Jeune, & de gentil corsage,  
 Blanche, & delicate peau,  
 Et n'ayant brin l'air sauvage.  
 Je crois, Nymphé aux doux apas,  
 Dis-je en riant, qu'à votre âge  
 Fillette n'en mourroit pas.  
 Monsieur, reprit-elle, hélas!

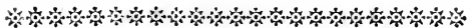
Cachant en soi sa malice,  
 Quand d'un semblable trépas  
 Meurt chez nous fille novice;  
 'Loi, qu'on ne peut relâcher,  
 Prétend qu'on l'ensévelisse  
 Sur la pointe du clocher.



## C O N T E X V I.

## L' H A B I T V E R D.

**I**SMENE, à qui l'on donne à bon titre le nom  
 De Reine de Mauritanie,  
 Dans un gros damas verd faisoit la rencherie;  
 Comme si cet habit devoit avoir le don  
 De changer sa couleur & la rendre jolie.  
 Un Plaisant de la compagnie  
 Tire un autre Railleur à l'écart, & lui dit:  
 Que vous semble d'Ismène & de son bel habit?  
 Celui-ci sur le champ, d'un ton de badinage,  
 Repart sans se faire prier;  
 Il me semble qu'Ismène avec son équipage,  
 Son habit verd & son visage,  
 Est un merle dans un laurier.

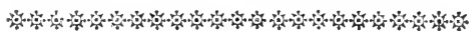


## C O N T E X V I I.

## L E P A R A D I S T E R R E S T R E L.

**A**L'ETAT monastique un Béat consacré,  
 Etoit dans un Banquet assis par aventure,

Près d'un objet charmant, à l'œil vif & madré;  
 Quand un Dessert, où l'Art égaloit la Nature,  
 Offrit à ses regards la riante imposture  
 D'un Parterre avec choix de cent fleurs émaillé.  
 A cet aspect, dit-il, je crois émerveillé,  
 Et cédant au plaisir d'une erreur passagère,  
 Qu'au Paradis terrestre un sort inattendu  
 Avec la Compagnie aujourd'hui m'a rendu.  
 Quelqu'un lui répondit, N'en doutez pas, mon Père;  
 Loin d'être dans l'erreur, vous avez si bien cru,  
 Que même vous voilà près du fruit défendu.

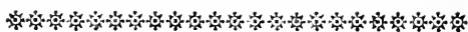


## C O N T E XVIII.

## LE COUP DE FUSIL MANQUÉ.

**H**ORS des prisons, un fraudeur que la ruse  
 Avoit tiré, rencontre trois Sergens,  
 Les met en joue, & de son arquebuse  
 Renverse deux de ces honnêtes gens.  
 Le tiers, troublé, fuit à pas diligens.  
 Morbleu, dit-il, navré dans son courage,  
 Brisant son arme & s'emportant beaucoup;  
 De cet outil onc ne veux faire usage,  
 Puisqu'il m'a fait manquer un si beau coup.

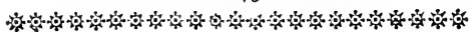




## C O N T E X I X.

ME'PRIS DE L'ARCHITECTURE  
ANCIENNE.

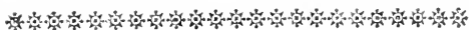
UN amateur de la liqueur subtile,  
 Que nous donna le fils de Sémélé,  
 Tant & si bien en avoit avalé,  
 Que pour monter un escalier facile  
 Le pauvre yvrogne étoit embarrassé.  
 S'étant en vain fort long-temps tracassé,  
 Enfin finale il enjambe une marche.  
 Morbleu, dit-il, plus fier qu'un Patriarche,  
 On bâtissoit bien mal au <sup>ve</sup> temps passé.



## C O N T E X X.

## L'ORAISON POUR LA BRULURE.

ASSIS en un banquet un moderne Prélat  
 Galamment à quelqu'un voulut servir d'un plat;  
 Mais trouvant le bord chaud, Que le Diable t'em-  
 porte,  
 Chien de plat, cria-t'il avec un air fâché,  
 Fichu plat, & le mot tout outre fut lâché.  
 Oyant un *Oremus* gringoté de la sorte,  
 Une Dame appella son Laquais, & lui dit,  
 Porte-moi l'écritoire, oh là, oh, la Verdre;  
 Monseigneur voudra bien me donner par écrit  
 Son oraison pour la Brulure.



## C O N T E XXI.

## JUGEMENT DE PEINTURE.

UN Frère Lay, quêteur de son métier,  
 Bon nez, bon œil, sûr de sa randonnée,  
 D'Amarillis, poursuivant sa tournée,  
 Vit le portrait sorti de l'atelier  
 Tout fraîchement Le Peintre l'avoit mise  
 Sur un Sopha, jouant avec son chien.  
 Frère très cher, dit-elle, en qui je prise  
 L'esprit, le goût & sur-tout la franchise,  
 A votre avis, mon portrait est-il bien?  
 Qu'en pensez-vous? Le Frère l'examine,  
 Va, vient, recule après s'être aproché,  
 Cherche son jour, sur la hanche penché.  
 Quand il eut fait mainte burlesque mine,  
 Quoique, dit-il, des Maîtres du pinceau  
 J'aye en mon temps peu fréquenté l'école;  
 A ce chien, la gentille bestiole,  
 Pourtant je trouve en mon petit cerveau,  
 Qu'il ne manque que la parole.

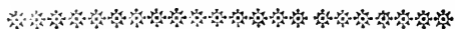


## C O N T E XXII.

## LA FORCE DU NATUREL.

TANDIS qu'un Récolet d'une voix éloquente,  
 Exhortoit avec force un voleur qui mouroit

Tranquille en sa maison contre sa propre attente,  
 Il s'éleva dans l'air une horrible tourmente,  
 Il tonnoit, il ventoit, & le Larron pleuroit;  
 Dont en son ame triomphante,  
 Et lui-même en pleurant, l'homme saint s'admiroit.  
 Bon, courage, mon fils, disoit-il, patience,  
 Vous jouïrez . . . Hélas! après un long silence,  
 Repart le moribond qui toujours soupiroit,  
 Et larmoyoit encore avec plus d'abondance,  
 Le beau temps pour voler, mon Pere, à qui pourroit!



## C O N T E XXIII.

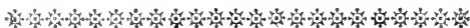
## L E D I F I C I L E.

UN Quidam <sup>de</sup> d'umeur libertine,  
 Atteint & convaincu d'avoir contre les lois  
 Cinq ou six femmes à la fois,  
 Devant le Juge de Messine  
 Par les Sbirres fut amené.  
 Là sur le fait questionné,  
 Signor, répond le poligame,  
 Je cherchois une bonne femme,  
 Et voulois dans mon embarras,  
 En avoir à l'essai, pour ne m'y tromper pas.  
 Sur quoi le Barigel, prononçant sa sentence,  
 Lui dit, Comme en ce monde où tu prens tes ébats,  
 L'espèce n'en est pas commune,  
 Va-t'en dans l'autre en chercher une;  
 Peut-être tu l'y trouveras.





# I D Y L L E S.



## LE P A R A D I S P E R D U.

### I D Y L L E I.

A Madame D U B O C A G E.

**C**HASSE' des lieux charmans, où le Ciel le  
fit naître  
Pour jouïr d'un bonheur qu'il sçut trop tard con-  
noître,  
Adam, couvert de honte & noyé de ses pleurs,  
Exprimoit en ces mots ses premières douleurs :

Jardin délicieux, où mon ame ravie  
Devoit passer les jours d'une innocente vie,  
Dont la mort n'eût jamais allarmé les plaisirs,  
Où la Terre & le Ciel prévenoient mes desirs ;  
Demeure qui charmoit & mon cœur & ma vûe,

Est-ce donc pour toujours qu'Adam vous a perdue ?  
 Mes pas faisoient éclore & germer tous les dons  
 Qu'à mes bras fatigués réservent les saisons ;  
 Les ruisseaux à ma soif présentoient leurs eaux  
 saines,

Les vents laissoient regner les zéphirs sur les plaines ;  
 Sans crainte autour de moi mille espèces d'oiseaux  
 Chantoient, & voltigeoient de rameaux en rameaux ;  
 Et le Ciel avec joie approuvant notre flamme,  
 En deux corps, Eve & moi, nous ne tentions qu'u-  
 ne-ame.

Mais, ô bonheur passé ! souvenir pénétrant,  
 Qui m'abandonne en proie au regret dévorant !  
 Mon divin Créateur, touché de complaisance,  
 Me daignoit enivrer de sa sainte présence :  
 Sa haute Majesté s'abbaïssoit jusqu'à moi,  
 Lui-même il me parloit, il m'enseignoit sa loi.

Mais mon esprit s'offusque, & des vapeurs trom-  
 peuses

N'y laissent désormais que des clartés douteuses.  
 Dieu ! comment suis-je nu ? Sauve-moi de mes yeux ;  
 Je rougis, je deviens à moi-même odieux.  
 Etois-je ainsi formé ? Suis-je ton même ouvrage ?  
 Figuier, pour me couvrir, prête-moi ton feuillage,  
 Et puisse-tu de fleurs jamais n'être embelli,  
 Pour prix de ton bienfait par ma honte avili.

Quel spectacle d'horreur ! tous mes membres frif-  
 fonnent !

Où

Où fuir? l'Enfer, la mort, cent monstres m'environnent.

L'air embrasé mugit, les vents enflent les mers.  
Vagabond, étonne dans ces vastes deserts,  
Quels antres creux, quels bras m'offriront un asyle?  
Mes cris sont superflus, ma plainte est inutile;  
L'Univers indigné s'arme contre mes jours.  
Eve, rassure-moi, prête-moi ton secours.

Mais que vois-je? elle-même, effrayée, éperdue,  
Me regarde en tremblant, se dérobe à ma vue;  
Ah! la coupable craint que je m'aie venger  
Du crime où ses conseils ont ôsé m'engager.

Barbare, que crains-tu d'un cœur foible & timide,  
Qui n'a pû résister à ton appas perfide?  
Je devois fuir alors, & ne t'écouter pas;  
Tu m'as fait dévorer l'arrêt de mon trépas.  
Le feu, l'air & les eaux, ligués avec la terre,  
Vengent leur Créateur, en nous livrant la guerre:  
Les Lions, que j'ai vû soumis, obéissans,  
Viennent fondre sur moi, de courtois rugissans.

Tu tardes, Dieu terrible, à nous réduire en poudre.  
Sur un couple insolent précipite ta foudre;  
Fais rentrer au-plûtôt deux monstres abhorrés,  
Dans le premier néant, dont tu les as tirés.  
Falloit-il, pour la perdre animer la poussière,  
L'enrichir des rayons de ta propre lumière?  
Ton image, livrée au Démon furieux,  
Dut-elle être le prix d'un fruit contagieux?

Les divers animaux qui peuplent ce bas monde,  
 Qui respirent dans l'air, sur la terre, & dans l'onde,  
 Devoient être aux humains asservis par ta loi;  
 Le Serpent seul combat, & les terrasse en moi.  
 Tu dis, que de ma chair ma Compagnie tirée,  
 Pour m'aider, me chérir, avoit été créée;  
 Et je vois que tes mains ont formé de mon sang  
 Le bras, le cruel bras, qui me perce le flanc.  
 Dans ce séjour de paix Adam, placé sans elle,  
 A tes ordres, Seigneur, seroit encor fidèle.

Mais, quoi! tu pouvois bien, d'un contre-poids  
 égal,  
 Soutenir un penchant qui me portoit au mal.  
 Mon ame, par ta grace à la vertu conduite,  
 Auroit assujetti ma volonté séduite:  
 J'eusse avec ton secours du Serpent triomphé,  
 Sous ton bras foudroyant il fût mort étouffé.  
 Que dis-je? ô Ciel! épargne, excuse un cœur par-  
 jure:  
 Tu m'aimois, Dieu trop bon, ta Grace vive & pure,  
 Pour me rendre à moi-même a sans cesse insisté;  
 Mais à tous ses efforts mon cœur a résisté.

Adam, tu vas mourir, crioit-elle: ah! déteste  
 Un fruit à tes enfans, autant qu'à toi, funeste.  
 Tu m'as parlé, Seigneur, & je ne t'ai pas cru;  
 Tu voulois me sauver, & je me suis perdu.

Mais, quel éclat, vainqueur de ces horreurs fu-  
 nebres,

Dis-

Dissipe la tempête, en chassant les ténébres !  
 Mon Dieu s'effriroit-il à mes sens enchantés ?  
 Non, c'est Michel, l'effroi des Anges révoltés ;  
 Son visage est brillant, & ses ailes dorées  
 Sont d'éclatans rubis & de perles parées.

Eve, approche ; écoutons les décrets éternels.

„ Du sort qui vous accable, artisans criminels,  
 „ Dieu lit jusqu'en vos cœurs un injuste murmure :  
 „ Ce n'est point pour périr qu'il fit la Créature.  
 „ Pere & Maître, il vouloit qu'à ses ordres soumis,  
 „ On reconnût les biens & donnés & promis ;  
 „ Et, malgré les conseils inspirés par la Grace,  
 „ Vous avez du Serpent fait réussir l'audace.

„ D'une autre Eve sans tâche un pur Adam naîtra :  
 „ Cet Adam est son Fils, qu'il vous immolera.  
 „ Du Serpent en fureur la tête est écrasée :  
 „ Un Dieu meurt ; des Enfers la puissance est  
 „ brisée ;  
 „ Son sang fumant sans cesse enfante des Soldats,  
 „ Qui le font en tous lieux regner par leur trépas.  
 „ Hélas ! tronc malheureux, tes branches condam-  
 „ nées,  
 „ Sont, si ton Dieu n'expire, aux flammes desti-  
 „ nées :  
 „ De ses tendres bienfaits, voilà quel est le prix  
 „ Adieu, sa voix m'appelle aux célestes lambris".

Messager du Très-Haut, daigne au moins nous  
 apprendre

Quel pardon, Eve & moi, pouvons un jour attendre :

Mais il fuit. Travaillons, & tâchons, par nos pleurs,  
De rendre l'Eternel sensible à nos malheurs.

*Délicat & charmant génie,  
Nouvelle Scudery, Rivale des neuf Sœurs,  
Qu'une sçavante Compagnie  
A Roïen couronna de ses premières fleurs ;  
Du Bocage, aujourd'hui ta rapide harmonie  
S'éleve aux plus sublimes sons,  
Crayonne de grands traits, peint avec énergie,  
Transporte nos esprits par la noble magie  
Et les passages de ses tons.*

*J'étois au Printemps de mon âge,  
Lorsque le Dieu des Vers m'inspira le courage  
De tracer cet essai, qui n'a pas vu le jour.  
Je ne connoissois pas, captif dans ce séjour,  
Ce Milton plus fougueux que la foudre, & l'orage,  
Et ne pouvois prévoir que ton esprit plus sage  
Dans la même carrière entreroit à son tour.  
Ainsi, sans m'effrayer du brillant avantage  
Que va sur tous les cœurs emporter ton ouvrage,  
Si j'ose publier le mien,  
Ce n'est qu'afin qu'il rende hommage  
Aux touchantes beautés du tien.*



\*\*\*\*\*  
 LE PREMIER AGE DU MONDE,

O U

LE SIECLE D'OR.

IDYLLE II.

A M. MONTAUDOUIN DE LA TOUCHÉ.

QUE les humains du premier âge  
 Vivoient contens & fortunés !  
 A de vrais plaisirs destinés,  
 Leurs jours s'écouloient sans nuage.  
 La douce Médiocrité,  
 La modeste Frugalité,  
 Des Jeux l'innocent badinage,  
 S'employoient de concert à leur félicité.

Du nom de siècle d'or, dans l'antique langage,  
 Cet heureux tems fut honoré ;  
 Non pas que ce métal y fût considéré :  
 C'est que les mœurs, sans alliage,  
 Faisoient consister leur beauté,  
 Comme l'or, dans la pureté.

Ils n'avoient ni Palais, ni pompeux équipage.  
 La Justice n'étoit que la simple équité,  
 Sans art & sans apprentissage.

M 5

Les

Les suppôts de Thémis n'avoient point inventé  
Ces mots prodigieux, dont l'obscur étalage  
Embarraße la vérité.

On ne reconnoissoit charge ni dignité ;  
Dans les rangs, entre humains, il n'étoit point  
d'étage.

Leurs desirs se bornoient au terrain, dont les Dieux  
Leur faisoient un juste partage.

Du luxe séduisant l'éclat pernicieux  
N'avoit point jusqu'alors pris le cœur par les yeux.  
De tant de mêts mal-sains le divers assemblage  
N'offroit point à leur goût d'homicides appas.

Des bois voisins le fruit sauvage,  
Un peu de lait & de fromage  
Composoit leurs petits repas.

Le miel, dont les ruisseaux serpentoient sous l'om-  
brage,

Ne confondoit pas sa douceur,  
Avec le bachique breuvage ;

Et des vers artisans l'industriel ouvrage,  
N'empruntoit point à Tyr d'étrangere couleur.

La terre offroit au Voyageur  
Un lit de verdure au passage,  
Pour y dormir à la fraîcheur.

Pour éteindre la soif, sur son charmant rivage,  
Un Fleuve étaloit sa liqueur ;  
Pour garantir de la chaleur,  
Un arbre étendoit son feuillage.

Daphné, se destinant à l'emploi du ménage,



Ne mettoit point son cœur & ses appas à prix.  
 Entre elle & son Berger, de ses charmes épris,  
     L'amour, sans vouloir d'autre gage,  
     Sans examen du parentage,  
     Dressoit le contrat ; & les Ris,  
 Les Graces & les Jeux signoient au mariage.

Le Nautonnier, malgré l'orage,  
 Ne fendoit point encor le vaste sein des mers.  
 Le Marchand, qu'aujourd'hui le gain fardide en-  
     gage  
     A parcourir tout l'Univers,  
     Craignant alors les flots amers,  
     Ne s'exposoit point au naufrage.

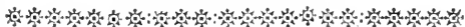
Les clairons, les tambours n'ébranloient point les  
     airs ;  
     La Haine au funeste visage,  
     La Fureur à l'œil irrité,  
     La Guerre au bras ensanglanté,  
     Ces cruels auteurs du carnage,  
 Ne s'étoient point encore échappés de l'Enfer.  
     On n'avoit point encor l'usage  
     De donner des ailes au fer,  
     Il ne servoit qu'au labourage :  
     Et l'homme sociable & sage,  
 De la nature en lui sentant l'étrouit lien,  
 Percant le flanc d'un autre, eût cru percer le sien.  
 Au reste qui d'entre eux, des transports de la rage  
     Soudain se laissant enflammer,  
 Eût le premier conçu le dessein de s'armer ?

Le Meurtre, monstre né de l'avidité Pillage,  
 Du fantôme d'Honneur, & du Libertinage,  
 Eût été détesté, s'il eût été connu.  
 Chacun suivoit sans crainte un penchant ingénu:  
 Et pouvoit-on enfin redouter quelqu'outrage  
 Sous les ailes de la vertu?

Ah! siècle pervers! que n'es-tu  
 De ce siècle innocent la plus parfaite image!  
 Le fordidé Intérêt, frère du Brigandage,  
 Dans les cœurs corrompus a mis un germe affreux;  
 L'ardente soif du gain fait un plus grand ravage,  
 Que l'Æthna vomissant un déluge de feux.

A l'Or on rend par-tout hommage.  
 Enfin les avarés mortels  
 A Plutus dans leur ame élevent des autels.  
 Ah! qui fut le premier, qui pour notre dommage  
 Barbarement officieux,  
 Creusa la terre avec courage  
 Pour tirer les métaux qui se cachotent aux yeux,  
 Et tria sur les bords du Tage  
 Les sablons d'or qu'il roule en son sein radieux?  
 C'est ce métal trop précieux  
 Qui change en jours de fer les beaux jours de cet  
 âge,  
 Qu'on n'eût point nommé d'Or, si nos sobres ayeux  
 En avoient, comme nous, recherché l'esclavage.  
 Ah! qui fut le premier, l'humain ambitieux,  
 Qui dans les maux publics trouvant son avantage,  
 Vit briller, & bientôt fit voir aux curieux  
 Le feu des diamans, ces biens contagieux!

*Ami du bon vieux tems, je vous dois sa peinture ;  
 A vous de qui la foi, si constante & si pure,  
 Dans ce siècle infidèle est un rare trésor ;  
 A vous, de qui l'esprit si brillant & si juste,  
 Sçait assembler le goût du beau regne d'Auguste  
 Avec les mœurs de l'Age d'or.*



## LES ARBRES.

## IDYLLE III. (\*)

*A. M. DE PERARD, Chapelain du Roi de Prusse,  
 des Académies des Sciences de Berlin, Peters-  
 bourg & Stockholm, de l'Institut de Bologne,  
 de la Société de Londres, des Sociétés Royales  
 Allemandes de Goettingen & Greifswald.*

**A**IMABLES ornemens de la simple Nature,  
 Beaux arbres, que j'aime à vous voir  
 Etaler dans nos bois votre jeune verdure,  
 Quand, avec le Zéphir qui vous vient émouvoir,  
 Le blond Soleil se joue à travers le feuillage,  
 Dont l'ombre qui s'agite aux yeux peint votre image  
 Sur le gazon naissant qui vous sert de miroir.

Là,

(\*) Cette Idylle, traduite en Vers Latins par le Cardinal Quirini, l'est en Vers Italiens par le Comte Casaregi & par un Anonyme; ce qui forme une brochure très bien imprimée à Florence en 1751. De plus cette pièce a eu aussi deux traductions en Vers Allemans, dont l'une est de Mr. Cuno, Négociant à Amsterdam. Quelques personnes, qui entendent l'Allemand, m'ont assuré qu'elle étoit écrite avec beaucoup de force, d'élégance & de douceur.

Là, dégagé du soin frivole,  
 Et des pénibles embarras,  
 Qu'inventra l'avarice folle  
 Pour saisir à la hâte un métal qui s'envole,  
 Et qui voit les humains ramper pour ses appas,  
 Si j'ai quelque chagrin, votre ombre me console  
 Vous me tendez toujours les bras.

Ah! quelle extrême différence  
 Des amis de ce siècle, à vous!  
 Tandis que la fortune avec persévérance  
 Se plaît à nous combler de ses dons les plus doux,  
 Ils ne sont prévenans, artentifs que pour nous.  
 Mais au premier moment que sa faveur chancelle,  
 Ils sont prêts à changer comme elle.

Le Ciel répand sur vous sa libéralité;  
 Vous l'aimez: & vers lui vos branches élancées,  
 Paraissent, entr'ouvant leurs écorces pressées,  
 Demander de la voix la prompte faculté,  
 Pour rendre grace à sa bonté.

A l'exemple du Ciel, la terre est bienfaisante:  
 De son sein ramolli la vertu nourrissante  
 Vous comble de ses dons chers;  
 Et de sa vive humeur imbue,  
 Votre sève à longs traits s'enivre, & distribue  
 De rameaux en rameaux l'aliment qu'elle a pris.

Ingrats, insensés que nous sommes!  
 Que nous méritons peu l'excellent titre d'hommes!  
 Dénués de vertus, par le vice obscurcis!  
 Le Ciel tâche d'agir sur nos cœurs endurcis,

Tou.

Toûjours de ses faveurs prodigue ;  
Mais ces cœurs révoltés, repoussant ses avis,  
Assemblent contre lui l'imperieuse ligue  
Des folles passions qui les ont asservis.

La terre à chaque instant sent avec complaisance,  
Que de son suc benin doucement altérés,

A le filtrer sans résistance

Vos canaux amoureux sont toujours préparés.

Avec quelle chaleur vos racines profondes,

De plus en plus s'entrelassant

Parmi ses entrailles fécondes,

Paroissent lui marquer, d'un cœur reconnoissant,

Le retour qu'on n'a point dans le siècle présent !

Le Ciel nous a formés, son souffle nous anime ;

Et si le secours de son bras

Cessoit un seul instant d'affermir tous nos pas,

Nous tomberions en poudre, engloûtis dans l'abîme.

La Grace ne nous quitte pas.

Presse, exhorte, & voudroit rappeler des ingrats

Du penchant séducteur qui les conduit au crime.

On l'écoute avec peine, on se ferme les yeux ;

On combat avec goût son effort salutaire ;

Et du monstre infernal victime volontaire,

L'homme voit sans regret son poison futieux

De la Grace étouffer le germe précieux.

Cependant tourmenté par un obscur mystère,

Il raisonne, il murmure, & prétend l'accuser

D'avoir frustré ses vœux du secours nécessaire

Qu'il a voulu lui-même refuser.

Tendres nourrissons de la terre,  
 Que vous avez pour elle un loüable retour!  
 Quand le Soleil brûlant lui déclare la guerre,  
 Vous lui témoignez votre amour.  
 Au moyen de votre ombre agréable & fleurie,  
 Vous soulagez, à votre tour  
 La mere qui vous a nourrie.

Que les enfans sont éloignés  
 De marquer la même tendresse  
 Et les mêmes égards à ceux dont ils sont nés!  
 Leurs parens, pour fournir au soin de leur jeu-  
 nesse,  
 Ont tout sacrifié, leur repos & leur bien,  
 Se promettant qu'un jour ils seroient leur soutien:  
 Mais, ô longue & vaine espérance!  
 O des plus doux bienfaits amere récompense!  
 Combien n'en voit-on pas, de ces fils monstrueux,  
 A peine revêtus d'un emploi fastueux,  
 Oublier leurs parens au sein de l'indigence,  
 Et comme d'un affront honteux,  
 Rougir insolemment de se dire nés d'eux?

Arbres, vieux habitans de ces lieux solitaires,  
 Dans l'épaisseur de vos rameaux  
 Vous offrez un hospice aux timides oiseaux:  
 C'est dans vos bras touffus, que ces amans sinceres,  
 Qui badinent sous vos rideaux,  
 Quand le Printems revient, forment des nœuds  
 nouveaux.

Au-lieu que parmi nous, qu'on dit être tous freres,

Il n'est plus d'hospitalité,

Point de candeur, point d'ingénuité.

La pauvreté craintive, en lambeaux gémissante,  
N'est plus qu'un spectre affreux, des riches abhorré;

La charité compatissante,

Qu'une morne langueur, qu'un nom deshonoré.

Que de vos voluptés la source est pure & saine!

Un aliment égal, sagement tempéré,

Par la nature préparé,

Vous entretient long-tems sans douleur & sans  
peine,

Dans un équilibre assuré.

Au-lieu, que pour flater notre ame sensuelle,

Tant de mets, où le goût se confond égaré,

Ont appris à la mort cruelle

Un chemin que sans eux elle auroit ignoré.

Le terrain, qui vous a vûs naître,

Vous voit paisiblement mourir.

Inquiets voyageurs, nous voulons toujours être,

Ailleurs qu'où nous a fait courir

Le chagrin qu'on ne peut écarter ni guérir;

Qui de la ville aux champs, & du séjour champêtre

Nous ramene à la ville, & vient par-tout s'offrir.

On voudroit tout sçavoir; on s'applique à paroître

Par l'éclat orgueilleux de ses talens divers;

On se fait avec bruit connoître à l'Univets,

Et vuide & mécontent on meurt sans se connoître.

Chênes, Ormeaux, Tilleuls, vous craignez les hy-  
vers;

Les

Les furieux Tyrans des airs,  
 La neige & les frimats vous viennent faire outrage.  
 Mais les barbares passions,  
 Dont l'amorce corrompt nos inclinations,  
 Exercent sur notre ame un plus affreux ravage.

Cependant, comme nous, on ne peut vous blâmer;  
 Vous ne pouvez des vents fuir l'inflexible rage:  
 Il vous faut, en pliant, les attendre à calmer,  
 Ou succomber enfin sous l'effort de l'orage.  
 Au-lieu que, pour sauver les humains du naufrage,  
 La Grace à tout moment veut les pousser au port;  
 Mais plutôt que d'entrer où sa voix les engage,  
 Eux-mêmes choisissent la mort.

c1

*Sous un regne fameux, où l'on voit le Dieu Mars  
 Protéger dans le Nord les talens & les arts,*

*PERARD, dont le charmant génie  
 Sur les bords de l'Oder attira les neuf Sœurs,  
 Et dont la voix brillante, au gré de l'harmonie,  
 T calme l'Aquilon par ses sons enchanteurs,  
 Crois-tu que de Stettin la cruelle distance  
 A ce coin de Bretagne, où le sort m'a lié,  
 Ait rien ôté de la constance*

*D'un cœur qu'unit au tien la sincère amitié?  
 Non, des parfaits Ais les vrais cœurs ont des aîles,  
 Pour franchir les monts & les mers;  
 Et malgré la tempête & les vents infideles,  
 Sont présens l'un à l'autre, aux bouts de l'Univers.  
 Ce n'est donc point, PERARD, l'estime pour mes vers,  
 Qui me presse aujourd'hui de t'offrir cet ouvrage.*

*Mais*



*Mais par ce nouveau témoignage,  
Je veux te prouver seulement*

*Que sous quelque climat que t'emporte la Gloire,  
Tu vivras éternellement  
Dans mon ame & dans ma mémoire.*



L E P R I N T E M S.

I D Y L L E I V.

**Q**UE le Printems est beau ! Tout rit dans la Nature,

Nos Près sont verts, nos Bois ont repris leur parure ;  
Les Ruisseaux ranimés, sur un gravier d'argent,  
Promenant, d'un pas diligent,  
Une Onde claire qui murmure.

Les Oiseaux amoureux, sous les rameaux fleuris,  
Célébrant à l'envi de petits mariages,  
Font parler de leur mieux, dans leurs tendres ra-  
images,

Les feux dont l'un pour l'autre ils ont le cœur épris.  
Amintas, que l'amour dévore,

Ne pouvant fermer l'œil, abandonne le lit ;  
Il sort comme en délire, & court au-lieu prescrit,  
Attendre Cloris, qu'il adore ;

Le jour ne paroît point encore,  
Mille soupçons jaloux agitent son esprit.

Du paresseux Titon l'Épouse matinale,  
S'arrête en le voyant, & le prend pour Céphale ;

La beauté du Berger la charme & l'ébloüit :  
 Mais découvrant l'erreur dont son ame jouït,  
 La honte peint son front du vermeil de l'opale :  
 Et bien-tôt les regrets la rendant triste & pâle,  
 Dans les airs blanchissans elle s'évanoüit.

Mille frilleuses Hirondelles,  
 Traversant les Mers à la fois,  
 Ramencent Zéphire avec elles,  
 Et se reposent sur nos toits :  
 Se becquetant, battant des aïles,  
 Volant, & revolant, se suivant tour à tout,

Leur caquet enjoié réveille  
 La jeune Cloris qui sommeille,  
 Et l'avertit d'aller où l'attend son amour.

Le soleil caresse la Terre,  
 Il la console de la guerre  
 D'un long Hyver armé de frimats, de glaçons.  
 La Terre rajeunie ouvre son sein fertile  
 Aux doux écoulemens des célestes rayons ;

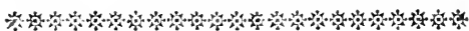
Et Flore à leurs ordres docile,  
 S'apprête avec Pomone à répandre ses dons.  
 Nos Brigantins & nos Frégates  
 Fendent le liquide Elément,  
 Et ne craignent que les Pirates,  
 Garantis de l'effroi de la Mer & du Vent.

Les Poissons, sous un mur de glace  
 Depuis trop long-tems retenus,  
 Dans leur froide prison ne se captivent plus.  
 Thétis les voit bondir sur sa verte surface.  
 L'Amour, que nul effort n'a jamais arrêté,

Prend

Prend son vol, & se glisse avec agilité  
 Dans leurs demeures transparentes :  
 Ses flammes dans l'eau pétillantes,  
 En penetrent l'humidité ;  
 Et leurs écailles palpitantes  
 Expriment les accès, coup sur coup répétés,  
 Du plaisir dont ils sont doucement tourmentés.  
 Le beau Mirtil sous la feuillée,  
 Danse au clair de la Lune au son du flageolet,  
 Avec la blonde Iris lestement habillée.  
 Il voudroit dans un coin secret  
 L'entretenir de son martyre ;  
 Il a cent choses à lui dire :  
 Mais Corisque & Daphné, d'un regard inquiet,  
 Semblent les observer sans cesse.  
 Victime du respect humain,  
 Mirtil lui dit tout bas, en lui serrant la main :  
 Adieu, l'unique objet de ma vive tendresse ;  
 Trompons des yeux malins la curieuse adresse,  
 Nous nous retrouverons demain.  
 Jours charmans, saison fortunée,  
 Que vos beautés auroient d'appas,  
 Si, quand vous revenez, vous ne nous disiez pas,  
 Qu'en nous vieillissant d'une Année,  
 Vous nous faites marcher vers la nuit du trépas !





## LES TOURTERELLES.

## IDYLLE V.

A Madame DESHOULIERES.

HE'LAS! constantes Tourterelles,  
 Que vos caresses & vos jeux  
 Ont des attrait touchans pour un cœur amoureux!  
 Redoublez, s'il se peut, vos flammes mutuelles;  
 Pâmez-vous, languissez, mourez dans les plaisirs.  
 Ah! j'entens vos petits soupirs,  
 De vos transports secrets<sup>C</sup>interprètes fidelles,  
 Vives affections! naïfs trémoussemens!  
 Mais qu'apperçois-je? ô Ciel! dans les ravissemens  
 Vous vous enyvrez sans mesure;  
 Vos becs entrelassés, qui font un doux murmure,  
 Humectent la chaleur de vos embrassemens.  
 Ah! je me meurs moi-même, ah! que sens-je! ah!  
 mon ame  
 Cede au tendre brasier qui me brûle au-dedans:  
 Errante sur ma lèvre elle est toute de flamme.  
 Profitez de la vie, heureux couple d'Amans,  
 Joüissez d'un bonheur dont la source est si pure:  
 L'instinct, que vous donna la prudente nature,  
 Vaut mieux que tous nos sentimens.  
 Sans vous embarrasser dans d'inutiles peines,  
 Le sang, qui coule dans vos veines,  
 Vous

Vous instruit cent fois mieux que tout l'art des Ro-  
mans.

Plus votre ardeur vieillit, plus vous la trouvez  
belle;

Malgré l'effort des ans vos cœurs sont enflammés :  
Et pour une autre Tourterelle,

Vous ne quittez jamais celle que vous aimez.  
Si les Amans & les Amantes

Avoient, pour s'envoler, des aïes comme vous,  
On verroit encor parmi nous  
Plus d'inconstans & d'inconstantes.  
C'est vous que l'on doit appeller  
De vrais modeles de tendresse;

Vous avez seulement des ailes pour voler  
Après le cher objet qui vous charme sans cesse.  
Dans votre commerce amoureux,  
La défiante Jalousie

Ne répandit jamais le poison dangereux,  
Qui parmi nous brise les nœuds  
De l'amitié la plus unie.  
Si vous paroissèz quelquefois  
Disputer & hausser la voix,

Je n'y découvre rien que la loüable envie  
De deux Amans ambitieux  
Du prix de s'entr'aimer le mieux;

Et de pareils débats toute aigreur est bannie.  
Vous fréquentez les mêmes lieux;

Vous ne cherchez jamais une autre compagnie;  
Vous bûvez au même ruisseau;

Vous vous perchez toujours sur le même rameau,

Quand

Quand vos paupieres sont forcées  
De céder aux pavots que le sommeil répand ;  
Vous craignez de vous perdre, & vos plumes pres-  
sées,

Paroissent être entrelassées.

Que votre langage est charmant !

Qu'il a je ne sçai quoi d'aimable & de galant !  
Que vos accens plaintifs sont poussés d'un air ten-  
dre !

Ce n'est qu'aux cœurs comme le mien,

Que Venus a permis d'entendre

Et de goûter votre entretien,

Depuis le lever de l'aurore,

Vous sçavez vous donner, jusques à son retour,

Différentes marques d'amour.

Recommencez vos jeux, recommencez encore,

Hôtes légers des bois ; il n'est rien sous les Cieux,

Qui puisse tant flater & mon cœur & mes yeux :

Mais si le Berger, que j'adore,

N'avoit plus aujourd'hui pour moi le même cœur,

Si l'Amour avoit fait éclore

Dans son ame changée une nouvelle ardeur ;

Tourmens affieux ! douleurs cruelles !

Souçons persuasifs ! doutes imperieux !

Cessez, hélas ! cessez, constantes Tourterelles :

N'offrez pas désormais ces plaisirs à mes yeux,

S'ils leur doivent coûter des larmes éternelles.

*Du beau sexe François, à la gloire & l'honneur !*

*DESHOULIERES, dont le génie*

*Sçut chanter des Amans la douce maladie,*

*Et*

Et des Héros guerriers célébrer la valeur ;  
 Du Pinde, où tu jadis d'une meilleure vie,  
 Regarde ici-bas, & reçois  
 L'Idylle que je te dédie ;  
 C'est à ton goût que je la dois.  
 Si je puis aujourd'hui mériter ton suffrage,  
 Phébus & les neuf Sœurs, s'unissant avec toi,  
 Avoûront ce galant Ouvrage.



## LES HIRONDELLES.

## IDYLLE VI.

*A Madame la Comtesse DE VERTEILLAC.*

**V**OS petits becs, Hirondelles badines,  
 Donnent à ma fenêtre en vain cent petits coups ;  
 Vous croyez m'éveiller, moi qui dois moins que vous ;  
 Mais vous allez partir, aimables Pélerines.  
 Hélas ! votre départ annonce à nos climats  
 Le rerour des glaçons, des vents & des frimats.

Quand on aime, dort-on ? Non, non ; j'en interroge  
 Tout ce qu'Amour peut blesser de ses traits.  
 Dans le cœur, dans les yeux ce Dieu subtil se loge,  
 Et quelque part qu'il aille, il en bannit la paix.  
 Ah ! que j'aime à vous voir, l'une à l'autre fidelles,  
 Vous donner en partant cent baisers savoureux ;  
 Et d'un léger battement d'ailes,

Exprimer à l'envi les ardeurs mutuelles,  
Qui brûlent vos cœurs amoureux.

Raison vainement attentive,  
Pourquoi viens-tu mêler aux plus charmans plaisirs  
De tes fâcheux conseils l'amertume tardive?  
Nous suivons malgré toi la pente des desirs,  
Ou nous porte en naissant l'humeur qui nous domine;  
Et ta triste lueur, cette lueur divine,  
N'éclaire que nos repentirs.

Habitantes des airs, Hirondelles légères,  
Qu'à bon droit les mortels devoient être jaloux  
De l'instinct qui vous rend plus heureuses que nous!  
Du déchirant remords les blessures amères,  
Du scrupule inquiet les frayeurs populaires,  
Les soupçons délicats, les volages dégoûts,  
Ne corrompent jamais vos unions sincères;  
Ce n'est pas l'or qui joint l'Épouse avec l'Époux.  
De ces parens atrabilaires,  
Par caprice à nos vœux le plus souvent contraires,  
Vous ne craignez point le courroux.  
L'Amour seul, dont les loix ne sont pas mercénaires,  
Préside à vos tendres mystères;  
C'est le cœur qu'il consulte, en agissant sur vous:  
Et vos nœuds, toujours volontaires,  
Forment l'enchaînement d'un sort tranquile & doux.

Aux yeux de son Amant l'Hirondelle à tout âge,  
A de jeunes beautés & des appas flatteurs.  
La vieillesse, sur nous déployant ses rigueurs,  
Trop fortunés Oiseaux, ne vous fait point d'outrage;



Ses doigts lourds & glacés, sur votre beau plumage,  
Ne viennent point coucher d'odieuses couleurs.

Sexe infortuné que nous sommes !

Quatre lustres complets sont à peine écoulés,

Que le caprice ingrat des hommes

Croit les Jeux & les Ris loin de nous envolés.

A trente ans on est surannée ;

A quarante il devient honteux,

Qu'on pense qu'une ame bien née

Puisse encor de l'Amour sentir les moindres feux.

Cependant cet amour peureux,

Qui veut & ne peut point éclore,

En est toujours plus allumé ;

Un brasier, trop long-tems sous la cendre enfermé,

Soi-même à la fin se dévore ;

Et c'est ainsi qu'un cœur en secret enflammé,

Après avoir languï, meurt en vain consumé.

D'un desordre pareil la Nature affligée,

Murmure avec l'Amour de se voir négligée ;

Et qu'un Honneur, fondé sur de bisarres loix,

Retranche impunément la moitié de ses droits.

Inflexible Raison, qui nous tiens à la gêne,

Faite pour les humains, tu parois inhumaine ;

Nos cœurs, tyrannisés par tes réflexions,

Ne font qu'aller de peine en peine.

Gouverne, j'y consens, les autres passions ;

Tu peux les opprimer sous ta loi la plus dure,

Semblable à l'horrible Vautour,

Qui ronge Prométhée & la nuit & le jour :

Mais laisse au moins à la Nature  
A rég'er celle de l'Amour.

Cherchez un autre Ciel, aimables Hirondelles,  
Où le soleil, chassant les paresseux Hyveys,  
Entretienne en vos cœurs des chaleurs éternelles.

Helas! que n'ai-je aussi des ailes,  
Pour vous suivre au milieu des airs!  
Puisiez-vous sans pertil passer les vastes mers!

Puisse Eole, à votre passage,  
Ainsi qu'aux jours heureux où regne l'Alcion,  
Dans ses antres profonds emprisonner la rage  
Des Enfans du Septentrion.

Mais, si malgré mes vœux les efforts de l'orage,  
Dans les flots corçés vous armés  
Vous ouvroient un tombeau; vous auriez l'avantage  
D'embrasser, en faisant naufrage,  
L'Hirondelle que vous aimez.

Le plus charmant mortel qui fût jamais au monde,  
Et dont j'adore les liens,  
Le beau Clidamis est sur l'onde:

En exposant ses jours, il a risqué les miens.  
Si sur ces plaines inconstantes

Vous voyez le vaisseau qui porte mon Amant,  
Allez sur ses voiles flottantes  
Prendre haleine au moins un moment.  
Si par vous, cheres confidentes,

Le secours de ma voix pouvoit être emprunté,  
Vous lui raconteriez les peines que j'endure;  
Vous lui feriez une peinture

De mon esprit inquiété,  
Vous diriez qu'aussi-tôt qu'un vaisseau nous arrive,  
Je vais d'un pas précipité,  
De mon cher Clidamis m'informer sur la rive,  
Le cœur entre la crainte & l'espoir agité;  
Que vers l'Élement redouté,  
Je tourne incessamment la vûe;  
Que pour peu qu'à mes yeux l'onde paroisse émue,  
Je suis prête à mourir d'effroi;  
Qu'il peut par son retour terminer mon supplice;  
Et qu'en attendant son Ulysse,  
Pénélope jamais ne souffrit tant que moi.

*Aimable Vertillac, mes tendres Hironnelles,  
A vos piés, en tremblant, apportent leurs soupirs;  
Pour un fidele Epoux aussi sensible qu'elles,  
Votre cœur plus constant n'a point d'autres desirs.  
C'est en vain que j'ai vû cette Idylle applaudie;  
En vain de célèbres Auteurs  
Vantent de mon pinceau les naïves couleurs,  
Si votre délicat génie  
Ne joint pas son suffrage aux leurs.*





## LES COQUILLAGES.

## IDYLLÉ VII.

*A M. DE LA ROQUE, Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Auteur du Mercure de France; à qui l'Auteur de l'Idylle envoya une boîte pleine de Coquillages, qui ne lui fut rendue qu'au bout de deux mois.*

**A**UTEUR ingénieux, qui par le juste choix  
 Que ton habile main sçait faire,  
 Trouve dans ton Journal le vrai secret de plaire  
 Aux goûts différens à la fois;  
 Par quel fâcheux hafard mes jolis Coquillages,  
 Choisis sur les sablons qui bordent nos rivages,  
 Ne sont-ils point encor dans tes mains parvenus?  
 Tu n'en reçois point de nouvelle:  
 Sans doute le Courier, ce porteur infidèle,  
 Qui s'en étoit chargé, les aura retenus:  
 Hélas! que de soins assidus,  
 Pendant la Canicule même,  
 Pour un sçavant ami que j'estime & que j'aime,  
 Doucement employés, & tristement perdus!  
 Quand Diane, du haut de la voûte étoilée  
 Laissoit aller Thétis, après l'onde écoulée,  
 Entre les bras de son Epoux,  
 Le vaillant, le rendre Pelée,

Dans

Dans une grotte reculée,  
Où de leurs doux momens les Tritons sont jaloux :  
Alors par un sentier, dont la route est scabreuse,  
M'appuyant d'une main chancelante & peureuse,  
Marchant à pas ferrés, je descendois au fond  
D'une retraite sablonneuse ;  
Et puis par un détour j'enrois dans un salon,  
Dont la naïve Architecture,  
Est uniquement due à la simple Nature.  
Là, le roc inégal fait naître des portraits  
D'une singulière structure,  
Qui s'échappent à l'œil, & perdent tous leurs traits,  
Quand on les regarde de près.  
L'herbe d'autre côté, diversement fleurie,  
Avec le Capilaire enlignée au hasard,  
Produit, sans le secours de l'Art,  
Un verte tapisserie.  
Séjour des Rois, riches Palais,  
Attrayantes prisons d'esclaves magnifiques,  
Heureux qui fut admis sous vos brillans portiques !  
Plus heureux mille fois qui n'y parut jamais ?  
Ce qu'on voit travaillé sur vos murs à grands frais  
Se présente ici de soi-même ;  
Et la Nature, qui nous aime,  
Sçait au gré de nos vœux si bien se façonner,  
Que notre œil d'abord trouve en elle  
Ce qu'il nous plaît d'imaginer.  
Dans ces lieux, cher LA ROQUE, à moi-même fidele,  
Je m'étois imposé la loi  
De cueillir chaque jour pour toi

De Coquillage un certain nombre.  
 Je n'en sortois jamais que le Ciel ne fût sombre,  
 Tant mon esprit rêveur m'emportoit loin de moi.  
 Quelquefois l'onde revenue,  
 Me surprenoit en ce travail,  
 Amenant à mes piés la richesse menue,  
 Dont nos bords fortunés composent leur émail.  
 Coquillages chéris, quand la Mer sur l'arene  
 Promenant à son gré des flots impétueux,  
 Qu'elle étend & retire en les pliant sous eux,  
 Vous laissez aux graviérs échapper avec peine;  
 Il sembloit qu'en ces mots tout bas vous murmuriez,  
 Flots cruels, disiez-vous, dont la rage fougueuse  
 Vient de nous séparer de la Roche amoureuse,  
 Avec qui nous étions tendrement mariés;  
 Hâtez-vous, hâtez-vous d'anéantir des restes,  
 Deformais consacrés aux plus vives douleurs;  
 Vous avez commencé des destins trop funestes,  
 Mettez le comble à nos malheurs.  
 Quand on a perdu ce qu'on aime,  
 La vie est un tourment extrême,  
 Et le trépas a des douceurs.  
 Et vous, Rochers constans, prenez part aux outrages,  
 Que nous ont faits les flots de ja'ousie émûs;  
 Brisez-les sur vos coins aigus;  
 Rendez-leur, chers Rochers, ravages pour ravages.  
 Vengez-vous, en vengeant les extrêmes dommages  
 Que nous avons, hélas! injustement reçûs.  
 Jouets des flots & des orages,  
 Coquillages, calmez ce violent courroux,

Nous

Nous sommes mille fois plus à plaindre que vous ;

Ce font les heureux mariages ,

Sur qui la Mort barbare aime à lancer ses coups.

Admirables thrésors du transparent abîme ,

Vos destins , d'es Mortels devoient être enviés.

Quoique tout comme eux vous perdiez

La substance qui vous anime ,

Vous conservez pourtant des attraits , des beautés ,

De diverses propriétés ,

Et des couleurs étincelantes :

On vous recherche après avec empressement ,

On vient vous arracher aux vagues écumantes ;

Et même vos morceaux sont gardés chèrement.

Pour nous , quand sous nos corps nos ames éclipsées ,

Par le mal destructeur en ont été chassées ,

Et qu'Atropos nous met dans la liste des Morts ,

Que reste-t'il de nous alors ?

Qu'en reste-t'il ? grands Dieux ! les terribles pensées !

Tout mon sang en frémit : plus d'appas , aucun trait...

La beauté qu'engendroit le souffle de la vie ,

Et qui d'Adorateurs étoit toujours suivie ,

N'est de soi tout au plus qu'un difforme portrait ;

On le craint , on l'éloigne , & la tombe devoit

Un amas corrompu que la Nature abhorre.

Mais tirons le rideau sur des objets d'effroi ,

Dont l'aspect fait pâlir le Berger & le Roi.

Paignez - vous , soupirez , Humains , fondez en larmes.

Mais Ciel ! mon oreille n'entend

Que plaintes , que courroux , que murmures , qu'al-

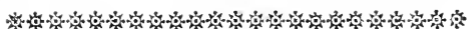
larmes ;

Tout l'Univers déclame & patoit mécontent ;

Et par sa plainte circulaire,  
 Forme un concert horrible à mon entendement.  
 Un Elément est en colère,  
 Et se plaint d'un autre Elément:  
 La Terre étant plus basse, & moins en mouvement,  
 Est de leurs fiers combats la victime ordinaire.  
 Coquillages dorés, sur le sable mouvant,  
 Vous vous plaignez de l'Onde amere,  
 L'Onde à son tour se plaint des Rochers & du Vent,  
 Le Vent du prompt Eole, Eole de Neptune,  
 Neptune blâme le Destin  
 L'homme à charge à lui-même, inquiet, incertain,  
 Accuse à chaque instant les Dieux & la Fortune;  
 Il croit que tout s'oppose à son moindre souhait;  
 Le Monde entier le blesse; il se fuit, il se hait,  
 Il devient son Vautour, & lui-même il se ronge;  
 Il semble qu'il s'y plaise, & que sans cesse il songe  
 A creuser dans son cœur pour chercher des chagrins.  
 Et moi, j'ai beau gémir pour mes bijoux marins,  
 Ma plainte est inutile, & le voleur s'en mocque.  
 Consolons-nous pourtant, docte ami, cher LA ROQUE,  
 Et le Ciel à jamais nous préserve tous deux  
 De tout accident plus fâcheux.







M I R T I L E T A T Y S.

I D Y L L E V I I I.

*A. M. DE FONTENELLE, Doyen de l'Académie Française, de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, & de celle des Sciences.*

M I R T I L.

**V**EUX-tu, crédule Aty, aimer toujours Isinene ?  
 N'es-tu point ennuyé de répandre des pleurs ?  
 Tes jours, hélas ! sont une chaîne  
 D'inquiétude & de douleurs.

A T Y S.

Et toi, de ta Daphné, qui brave ta constance,  
 Mirtil, mon cher Mirtil, tu n'es pas mieux traité.  
 L'amour par l'estime commence :  
 Qu'a-t'elle fait qui t'ait flaté ?

M I R T I L.

Ta Maîtresse a l'air vif, c'est une aimable brune :  
 Mais son cœur trop souvent change de favori.  
 Aty aujourd'hui l'importune ;  
 Hier il étoit l'amant chéri.

## A T Y S.

Daphné fait honte aux lys, mais ses couleurs languissent.

C'est une onde glacée, un bel oiseau sans voix.  
 Ses biens sur-tout l'enorgueillissent;  
 Peux-tu te flater de son choix!

## M I R T I L.

Cher Atys, c'en est fait; ton conseil me décele.  
 L'erreur où trop longtems mon cœur s'est engagé.  
 Doris m'aime, elle est jeune & belle.  
 Je l'aime, & me voilà changé.

## A T Y S.

Cloris m'a plaint cent fois, & tout bas sembloit dire:  
 Vengez-vous, en m'aimant, de ses derniers refus,  
 C'est pour Cloris que je soupire:  
 Ismene, je ne t'aime plus.

## M I R T I L.

Mais Daphné.... que d'attraits!.... ô Ciel!....  
 mon cœur fidele  
 Se dédit des sermens qu'Atys m'avoit surpris.  
 Ah! j'aime mieux mourir pour elle,  
 Que vivre mille ans pour Doris.

## A T Y S.

Mais Ismene a des yeux qui commandent qu'on l'aime:  
 Ton entretien, Mirtil, est un poison fatal.

Où.

Oui je l'aimerois, fut-ce même  
Entre les bras de mon rival.

**FONTENELLE**, la gloire & l'honneur de notre âge.

Toi qui, par des talens divers,

As fait voir de nos jours que la Prose & les Vers  
Sur les siècles passés remportent l'avantage;

Suspens tes illustres emplois,

Pour entendre un moment mon rustique hautbois.

Je lis & je relis tes Eglogues sans cesse,

Et les admire à chaque fois.

Les Bergers, qu'a produits ta Muse enchanteresse,

Sont moins fardés, moins pointilleux,

Que ceux dont en ses Vers doux, faciles, heureux,

Racan fit parler la tendresse :

Quoique ceux de Segrais soient galans, ingénus,

Ils sont trop copiés & de Rome & de Grèce;

Leur style un peu rude me blesse,

Et leurs discours par-tout ne sont pas soutenus.

Des tiens je prise beaucoup plus.

L'originale poëtesse.

N'ont-ils pas réuni tous les suffrages dûs.

A leur douce délicatesse ?

Les miens, dépourvus d'agrément,

N'entreront point en parallèle :

Heureux ! s'ils pouvoient seulement

Attirer les regards du sçavant FONTENELLE.



## I D Y L L E IX.

*Le Voyage de l'Amour & de l'Hymen.*

*A MADAME DE MONDORÉ  
DU CROISIC.*

L'AMOUR avec l'Hymen, compagnons de voyage,  
Vivoient en bons amis, & n'avoient pour tous deux  
Que la charmante Iris, dont le cœur jeune & sage  
Partageoit ses faveurs également entre eux.

Jamais tant d'amitié n'avoit uni deux freres,  
A l'Hymen volontiers l'Amour prêtoit ses traits,  
L'Hymen adouciſſoit ſes préceptes ſévères,  
Et faisoit de l'Amour réuſſir les ſouhaits.

Les ombres de la nuit par malheur les ſurprirent,  
Dans un lieu ſolitaire, éloigné des hameaux:  
L'air étoit calme & pur, à terre ils s'étendoient;  
Un buiſſon arrondi leur ſervit de rideaux.

Iris nonchalamment tomba ſur la fougère,  
Ses amans au hazard ſe mirent à côté.  
Quelque part qu'on ſe trouve auprès de ſa bergere,  
Le lieu le moins commode eſt un lit enchanté.

L'aimable & petit Dieu que révere Amathonte,  
Trompé par le ſommeil le premier s'endormit;

L'au-

L'autre entretint Iris, & fit si bien son compte,  
Qu'il la persuada par ce qu'il lui promit.

Quitte un marmot, dit-il : ses jeux, sa folle enfance,  
Sa malice en a dû détacher ta raison ;  
Vien , ma Belle , avec moi , ma durable constance ,  
Mes palais , mes trésors sont toujours de saison .

On le croit , on s'enfuit , l'Amour avec l'aurore ,  
Ouvrit ses tristes yeux pour repandre des pleurs ;  
Vainement un Zéphi, volant autout de Flore ,  
Fit pleuvoir dans son sein des parfums & des fleurs .

Le rossignol plaintif soupira ses allarmes ,  
L'onde sur le gravier murmura ses tourmens ;  
Les rochers attendris se fondirent en larmes ,  
Et l'écho répéta ses longs gémissemens .

L'Himen fier & pompeux fit célébrer la fête  
Qui devoit enchaîner son destin pour toujours ,  
Imprudent qui croyoit jouir de sa conquête ,  
Sans que rien traversât le bonheur de ses jours .

Iris ne tarda point à sentir sa tendresse  
Languissante & changée en d'éternels dégouts ;  
Le devoir gâta tout ; & la délicatesse  
Chercha l'amour en vain dans les bras d'un Epoux .

L'ennui la dévora , son ardeur insensée  
Maudit un importun & s'en plaignit cent fois ;  
Heureuse ! en l'enlevant , s'il eût eu la pensée  
De lui ravir aussi ses traits & son carquois .

L'En.

L'Enfant conta ses maux à sa charmante Mère ;  
 Qui le prit dans ses bras, & pour sécher ses pleurs,  
 Lui dit en le baisant ; qu'elle alloit de Cithère  
 Exiler le cruel qui caufoit ses douleurs.

Il-lui promit aussi de fuir sa compagnie ;  
 Et depuis que l'Himen lui fit ce lâche tour,  
 Les plus tendres amans, aussi-rôt qu'il les lie,  
 Ont vû voler loin d'eux le galant Dieu d'amour.

Aimable Mondotet, ingénieuse amie,  
 C'est parmi vos jardins verdoyans & fleuris,  
 Que vainqueur des broüillards de ma mélancolie,  
 Le Dieu des Vers cent fois éclaira mes esprits.

Quand le fidèle Himen sous la plus douce chaîne  
 Entrelassoit vos jours qui couloient sans ennui,  
 L'Amour parut alors renoncer à sa haine,  
 Et vouloir désormais s'accorder avec lui.

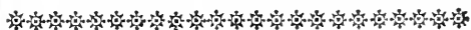
Mais votre Epoux passant dans la barque fatale,  
 L'Amour contre l'Himen r'alluma son courroux,  
 Irrité de vous voir, Epouse sans égale,  
 L'un & l'autre à jamais les bannir loin de vous.

J'ai tardé trop long-temps à parer mes ouvrages  
 D'un nom cher à mon cœur pendant que je vivrai ;  
 Ah ! si je quitte un jour ces maritimes plages,  
 Ce sera vous sur-tout que je regretterai.





# E L E G I E.



**T**EL qu'aux bords du Méandre un Cigne languissant  
 Annonce son trépas par un lugubre chant ;  
 Tel, prêt à terminer une importune vie,  
 Déchu de mon bonheur, oublie de Sylvie,  
 Mes tourmens aujourd'hui, pour la dernière fois,  
 Dans ces lieux desolés font entendre ma voix.  
 Tout est changé pour moi : je vis hier l'ingrate,  
 L'unique objet, hélas ! dont la beauté me flatte,  
 Elle qui me juroit mille fois chaque jour  
 Qu'elle brûloit pour moi d'un immuable amour.  
 Je la vis : par l'Amour la belle alors conduite,  
 M'aperçut, & soudain voulut prendre la fuite.  
 J'ignore quel hazard, en retenant ses pas,  
 La tourna vers celui qu'elle ne cherchoit pas.  
 L'infidelle aussi-tôt, à mon abord émue,  
 Rougit, pâlit, me parle en détournant la vûe ;  
 Enfin, m'envifageant, semble, à son air géné,  
 Plaindre un léger moment autre part destiné.  
 Dans ses yeux inquiets son inconstance est peinte.  
 Alors du désespoir sentant la vive atteinte,  
 Confus, m'abandonnant aux plus justes douleurs,  
 Seriant ses belles mains, que je mouille de pleurs,  
 D'un si prompt changement je demande la cause :

Ma

Ma flamme, à sa froideur est tout ce que j'oppose ;  
 Mais l'ingrate, éludant des propos superflus :  
 Non, dit-elle, Tircis, non, je ne t'aime plus ;  
 Je suis lassé, à la fin, de vivre en esclavage.  
 Puis, donnant un prétexte à son humeur volage :  
 Retourne où l'on t'a vû ; retourne chez Cloris,  
 Vanter le nouveau feu dont ton cœur est épris.  
 A ces mots, de mes bras elle s'est échappée.  
 Ce discours me surprend, mon ame en est frappée,  
 Je frémis ; & ma voix, étouffée en mon sein,  
 Refuse de m'aider à plaindre mon destin.  
 Semblable au malheureux effleuré par la foudre ;  
 Quoiqu'il vive, il se croit déjà réduit en poudre ;  
 Il demeure immobile ; & son œil ne sçait pas  
 Si c'est le jour qu'il voit, ou la nuit du trépas.  
 L'ai-je bien entendu ? Quoi ! d'un amour si tendre  
 C'étoit donc là le fruit que je devois attendre ?  
 Allez, crédules cœurs, trop fidèles amans,  
 Fiez-vous désormais aux transports, aux sermens :  
 On vous joue à la fin par une indigne ruse ;  
 C'est vous que l'on trahit, & c'est vous qu'on accuse.  
 Ah ! puisque vers Sylvie il n'est plus de retour,  
 Mourons, fermons les yeux à la clarté du jour.  
 Un amant plus aimable occupe sa pensée ;  
 Elle rit avec lui de ma flamme insensée.  
 Mais toi, cruel Amour, d'une inutile ardeur  
 Veux-tu toujours brûler mon déplorable cœur ?  
 Non, barbare tyran, Vénus n'est point ta mere :  
 Sur les rives du Styx un Dragon fut ton pere ;  
 Une Hydre te porta dans son horrible flanc ;



Aleçon te nourrit de poison & de sang ;  
 Et contre les Humains s'armant à guerre ouverte ,  
 Le Tartare béant te vômît pour leur perte . . .  
 Mais que fais-je ? Et pourquoi ces outrageux propos ?  
 Servent-ils à calmer la rigueur de mes maux ?  
 Veux-je encor de l'Amour irriter la colére ?  
 Aimable & puissant Dieu , que l'Univers révere ,  
 Pardonne , Amour , pardonne à mes cruels tourmens  
 L'excès injurieux de mes emportemens .  
 Tu sçais le triste état où l'on est quand on aime :  
 De tes traits autrefois tu t'es blessé toi-même :  
 La beauté de Pſyché fut le brillant flambeau  
 Dont l'éclat se fit voir à travers ton bandeau :  
 Tu l'aimas tendrement , & tu sentis pour elle  
 Ce qu'aujourd'hui je sens pour Sylvie infidelle ,  
 Tu n'as qu'à commander, Dieu d'Amour ; & les feux  
 Dans sons cœur refroidi revivront , si tu veux .  
 A tes divines loix mon ame est asservie :  
 Mais s'il te plaît , enfin , de conserver ma vie ,  
 De mon cœur malheureux vien briser le lien ,  
 Ou par un juste effort y réunir le sien .

*C'étoit dans la saison qui rajeunit la plaine ,  
 Que la solitaire Malcrais ,  
 Près d'un buisson cachée , étoit assise au frais :  
 Sur le penchant d'un roc , une claire fontaine  
 Qui partageoit son onde en différens ruisseaux ,  
 Les folâtres Zéphirs , & le chant des Oiseaux ,  
 Réveilloient la Nature , & ranimoient sa veine ;  
 Quand la voix d'un Berger sur le champ la frappa .  
 Sensible à son cruel martyre ,*

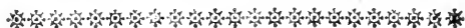
*Elle écouta, gémit, voulut ensuite écrire :  
Mais son foible crayon de ses doigts s'échappa.  
Cependant, de ce trouble, où la pitié l'engage,  
La sévère raison rappelant son esprit,  
Elle s'approcha davantage,  
Pour tracer ce filéle & douloureux récit.*

L'Auteur a donné quelques-unes de ses pièces  
sous le nom de Mademoiselle Malcras.





P O E S I E S  
ANACRE'ONTIQUES.



I.

H I P P O M E N E.

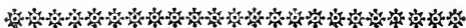
A Mademoiselle B.

*Il y avoit une fort belle Statue d'Hippomene dans les Jardins d'une Maison de Campagne, où cette Demoiselle a passé une partie de la belle saison. La tête de cette Statue, étant tombée, a donné occasion aux Vers suivans.*

**A**FFRANCHI des liens de la fiere Atalante,  
 Dans ces jardins fleuris j'avois fixé mes pas :  
 J'y faisois mon bonheur d'adorer vos appas,  
 Je vous trouvois toujours plus belle & plus charmante.  
 Doux & frivole espoir, dont je fus trop épris !  
     Desirs, qui sçûtes trop me plainre !  
     Autrefois d'un objet sévere  
 La Pomme d'Or fit triompher Paris :  
 Méprisant les dangers, d'Atalante, à ce prix,  
 J'obtins la superbe conquête.

Mais

Mais de cet Or brillant, en tous lieux souhaité,  
 Votre cœur vertueux ne fut jamais tenté :  
 Nul amour ne lui plaît, nul effort ne l'arrête.  
 Tous les miens près de vous, hélas ! ont été vains.  
 Vos yeux m'ont consumé ; j'en ai perdu la tête.  
 Combien d'Amans ont eu le sort dont je me plains !



## II.

*A Madame* DU HALLAY.

**B**ELLE & jeune Hallay, quand sur le Clavecin  
 Vos mains enfantent l'harmonie,  
 Enyvré de plaisir, un charme tout divin  
 Me pénètre, m'émeut, maîtrise mon génie.

Je vois vos doigts légers transformés en Amours,  
 Doux tyrans, enchanteurs agiles,  
 Erret, courir, voler, sur les claviers dociles,  
 Et faire mille jolis tours.

Qu'ils sont vifs & touchans, ces Enfans de Cythère !  
 Mais pour ravir les cœurs, c'est bien assez sans eux,  
 Qu'avec leur frère aîné, leur triomphante mère  
 Regae fut votre levre & brille dans vos yeux.





## III.

*Pour le Portrait de Mademoiselle SALLE', Pensionnaire du Roi pour les Ballets de S. M.*

**L**ES Sentimens avec les Graces  
 Animent son talent vainqueur;  
 Les Jeux voltigent sur ses traces;  
 L'Amour est dans ses yeux, la Vertu dans son cœur.

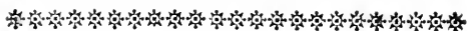


## IV.

*A Mademoiselle GAUSSIN.*

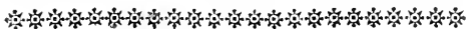
**Q**UAND, sous l'habit de Melpomène,  
 Attirant tous les cœurs à vous,  
 L'Amour vous voit verser des larmes sur la Scène,  
 Il vous croit rendre, & vole à vos genoux  
 Pour vous entretenir du récit de sa peine.  
 Mais, bien loin de flater son amoureux tourment,  
 Vous ne daigneriez pas l'écouter seulement.  
 Ah! dit ce petit Dieu, fondant en pleurs lui-même,  
 Vous feignez de pleurer, charmant objet que j'aime;  
 Et je pleure sincèrement.





## V.

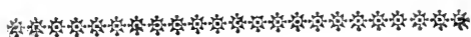
**S**YLVIE, au fond d'un bocage  
 Me faisoit de deux Moineaux  
 Remarquer le badinage  
 Sous les feuillages nouveaux.  
 L'un d'eux quitta la partie.  
 Ah! dit l'aimable Sylvie  
 Avec un air désolé,  
 Regarde un peu, je te prie;  
 C'est le mâle, je parie,  
 C'est lui qui s'est envolé.



## VI.

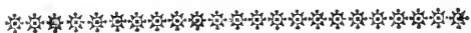
**D**EUX Moineaux, un beau jour, sur un tas de  
 froment,  
 S'envoient des douceurs d'un tendre mariage;  
 Ils alloient & venoient, s'embrassoient gentiment:  
 Et puis, interrompant l'amoureux badinage,  
 De tems en tems croquoient du grain gaillardement  
 Par forme de delassément.  
 Ah! dit Mirtil, assis sur la verte fougere  
 Avec Amarillis son aimable Bergere,  
 Hymen, que tes plaisirs, à mon gré, seroient doux,  
 Si, comme ces petits époux,  
 On étoit sûr après de faire bonne chere!

## VII.



## VII.

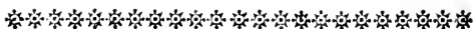
L'AMOUR, en badinant, voloit sur un Pressoir.  
 La couleur du Nectar, son odeur le charmerent,  
 Et tenté d'en goûter, le Dieu s'y laissa choir.  
 Son carquois s'en remplit, ses traits s'en abreuverent.  
 De là vient qu'aujourd'hui l'on voit tous les Amans,  
     Saïs d'une double tendresse,  
     Entre le Vin & leur Maîtresse  
     Partager leurs plus doux momens.



## VIII.

*Sur un homme qui suit par-tout une Demoiselle,  
 dont il n'est point aimé.*

VOLANT autour de la jeune Climene,  
 L'Amour s'alla poser sur son chignon:  
 Puis, empêtré dans maint & maint frison,  
 Pour en sortir le pauvret se démene;  
 Sembloit qu'il fût tombé dans un buisson.  
 Tircis passant, A l'aide, Compagnon,  
 Cria l'Amour, vien me tirer de peine.  
 L'autre approcha: mais, en tendant la main,  
 Le Dieu l'attrape & l'enchaîne soudain;  
 Voilà pourquoi, par-tout où la Cruelle.  
 Porte ses pas, Tircis, qui l'aime en vain,  
 Soir & matin va toujours après elle.



## IX.

**C**OQ importun, qui vous faites entendre  
 Dans ces lieux éloignés de la Ville & du bruit,  
 Pourquoi m'arrachez-vous au rêve le plus tendre?  
 M'enviez-vous, hélas! un moment dans la nuit,  
 Ou le sommeil étoit venu suspendre  
     Le noi. chagrin qui me poursuit,  
 Et qui même, aussi-tôt que le Soleil nous luit,  
     Au fond de nos bois va m'attendre?  
 Impérieux Oiseau, que je trouve en vos chants  
     De vanité, de folle gloire!  
     Vous faites comir les Amans;  
 Et sans avoir vaincu, vous chantez la victoire.  
 Mais ne pourriez-vous pas contenter vos desirs,  
 Sans en faire éclater la superbe nouvelle?  
     Ah! l'indiscrétion cruelle  
     Augmente-t'elle les plaisirs?







X.

C H A N S O N,

*Notée dans un des Mercurès de France,*

Sur les Victoires du Roi;

Par Madame DESFORGES MAILLARD.

**A**UTEURS, dont abonde Paris,  
 Rejettons Pindariques,  
 Faites en l'honneur de LOUIS,  
 Des Odes magnifiques.  
 Chacun ici dans sa chanson,  
 Qu'anime un zèle extrême,  
 Dit, s'il est vaillant, il est bon,  
 Voilà pourquoi je l'aime.

Ypres, Furnes, Fribourg, Menin,  
 Soumis par sa vaillance,  
 Vous n'étiez que l'éclair prochain  
 De la foudre qu'il lance.  
 Chacun ici &c.

François, arrêtez votre Roi  
 De son sang trop prodigue,  
 Et que vos cœurs à Fontenoi  
 Au sien servent de digue.  
 Chacun ici &c.

Son Dauphin ressemble à l'aiglon  
 Brave au sortir de l'aire,  
 Et fuit, tel qu'un jeune Lion ;  
 La valeur de son Père.  
 Chacun ici &c.

Mars le prend pour le Dieu d'amour,  
 Aux traits de son visage ;  
 Et l'Amour le prend à son tour  
 Pour Mars à son courage.  
 Chacun ici &c.

Chaque Soldat est un César,  
 Que transporte la gloire ;  
 Pour eux le péril est un fard  
 Qui pare la Victoies.  
 Chacun ici &c.

Tournay, ce colosse orgueilleux,  
 Défiât le tonnerre ;  
 Louis d'un regard de ses yeux  
 L'a brisé comme un verre.  
 Chacun ici &c.

La Paix commence à s'annoncer  
 Dans le sein de nos Villes ;  
 Le Plaisir vient la dévancer  
 Dans les hameaux tranquilles.  
 Chacun ici &c.

Sans avoir peur que l'Etranger  
 Pille sa bergerie,

Cloris joue avec son Berger  
Sur la verte prairie.  
Chacun ici &c.

Le Villageois, frais & nourri,  
Les Dimanches va mettre  
Au pot la poule que Henri  
Né fit que lui promettre.  
Chacun ici &c.

Louis dit, comme ce Vainqueur  
De la Ligue rebelle,  
Je suis riche assez, j'ai le cœur  
De mon peuple fidelle.  
Chacun ici &c.

Si de tout illustre Guerrier  
Le nom devoit s'écrire,  
L'Âuvergne avec tout son papier  
Pourroit-elle y suffire ?  
Que chacun dise en sa chanson  
Avec un zèle extrême,  
Que le cœur du François répond  
Au cœur du Roi qui l'aime.





## XI.

Sur l'air (*Les Bergers de notre Village.*)

**N**ous n'avons pour philosophie  
 Que l'amour de la liberté ;  
 Plaisirs, douceurs sans jalousie,  
 Volupté,  
 Portez dans notre compagnie  
 La gayté.

Nous bravons la sottise critique  
 Des Hipocrites en courroux ;  
 La morale mélancolique  
 De ces foux  
 Ne trouvera point de pratique  
 Parmi nous.

Le Nocher, qui prévoit l'orage,  
 Craint même quand le vent est bon ;  
 Eternisons du badinage  
 La saison ;  
 On manque, à force d'être sage,  
 De raison.

Le fier Caton, quand il se perce,  
 Se livre à de noires tureurs ;  
 Anacréon, qui fait commerce  
 De douceurs,

At-

Attend le trépas, & se berce  
Sur des fleurs.

Beautés, dont mon ame est ravie,  
Vous yeux enflamment ce séjour;  
Bacchus sourit, & s'associe  
A l'Amour;  
Tous deux à l'aimable folie  
Font la cour.

Que chacun boive à sa conquête.  
Ne vous-en-fâchez point, Époux,  
Le sort que la nuit vous aprête,  
Est plus doux;  
Mais vos femmes dans cette fête  
Sont à nous.

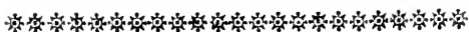


## XII.

Sur l'air (*Aimable Vainqueur, &c.*)

LA Société,  
Fine Volupté,  
Vous apelle à table,  
Fille agréable  
De l'Oisiveté.  
Délicareffe,  
Chatouillez sans cesse  
Mon cœur enchanté.  
Quittez, cher Comus,

La Cour immortelle,  
 Portez sur votre aile  
 Le riant Momus.  
 Venus descend,  
 Bacchus vous attend.  
 Troupe fortunée,  
 Que ma destinée  
 Me plait à présent !  
 Un jour si doux  
 Vaut mieux qu'une année  
 Qu'on passe sans vous.



## XIII.

Sur l'air (*Iris porte le Dieu du vin, & celui de  
 Cythere.*)

**J**E crains moins ce jus pétillant,  
 Qu'un minois qui fait plaire ;  
 Sans façon, quand la soif me prend,  
 Bacchus me defaltere,  
 Au-lieu qu'on n'ose expliquer son tourment  
 Chez le petit Dieu de Cythère.

Si le Champagne enivre un jour  
 Ma raison réjouie,  
 Je vois reparoître à son tour.  
 Ma sagesse embellie ;  
 Mais quand un cœur est enivré d'Amour,  
 C'est souvent pour toute la vie.

Je bois à vous, cercle d'amis,  
 Partisans de la table;  
 Je bois, Nannette, à ton foûris,  
 A ta bouche adorable.

Bacchus.... Nannette.... Amour, me voilà pris,  
 Nannette! ô Dieux! qu'elle est aimable!



## XIV.

Sur l'air (*Le Père Dominique &c.*)

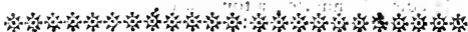
QU'UN repas est aimable!  
 Que tout y paroît bon!  
 Quand le cœur est à table,  
 Comme en ces lieux, d'une fête agréable,  
 Le Maître & l'Echançon.

Que vingt peuples en guerre  
 Se battent fans pitié;  
 Loin du bruit du tonnerre,  
 Rions, amis, faisons à coups de verre  
 Des combats d'amitié!

Oublions du dixième  
 Les fâcheux embarras;  
 Tâchons par ce Système,  
 Que nos plaisirs soient le seul bien suprême,  
 Qu'on ne décime pas.

Charmante Compagnie,  
 Pourquoi nous quittons-nous?  
 Politesse, génie,

Tout ce qui fait la douceur de la vie,  
Se rencontre chez vous.



XV.

A M. TITON DU TILLET.

Par Madame DESFORGES-MAILLARD,

Sur l'air (*Aimable Vainqueur, &c.*)

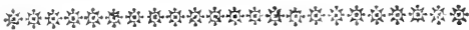
N<sup>e</sup> compte tes jours  
Qu'avec les Amours,  
Les Jeux & les Graces,  
Qui sur tes traces  
Voltigent toujours.  
A ton génie  
TITON, de la vie  
Livre l'heureux cours.  
Sui de tes desirs  
La pente facile:  
Pour toi Cloto file,  
Au gré des plaisirs;  
Plaisirs charmans,  
Vos amusemens,  
Leur délicatesse  
Trompent la vitesse  
De l'aile du temps;  
Tout est printems  
Et tout est jeunesse  
Pour les cœurs contens.

SQN.





# S O N N E T S.



## S O N N E T I.

### LA DÉFAITE DE LA PATIENCE DE JOB.

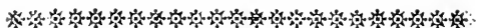
**J**ALOUX des mœurs de Job, dont l'ame étoit si pure,  
 Et que divers attrait n'avoient pû dérangé,  
 Le Diable avec la Femme autrefois fit gageure,  
 A qui viendroit à bout de le décourager.

Le premier, assisté de la pauvreté dure,  
 Couvre son corps d'horreurs, met ses jours en danger;  
 L'autre gronde, l'agace, & l'excite au murmure,  
 Sur sa constance même habile à l'outrager.

Satan l'exerce en vain; mais par ergoterie  
 Sa Rivale le force à détester sa vie,  
 Et fait en souffrant les cornes au Malin.

Contre tous les maris ce vieux défi subsiste;  
 Et quoiqu'à triompher toute femme persiste,  
 Le Diable a du pari le profit à la fin.





## SONNET II.

A M. TITON DU TILLET.

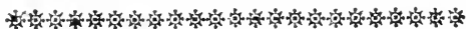
**P**OUR preuve, cher Titon, qu'il n'est pas difficile  
 D'obtenir des emplois & d'être aimé des Grands,  
 Tu vois sur le Pinnacle une troupe imbécile:  
 Qui sans mœurs, sans esprit, méconnoît le bon sens:

Mais le bonheur me fuit: la Fortune indocile  
 Regarde avec mépris ma vertu, mes talens:  
 Tout s'attache à me nuire; & d'un espoir stérile  
 L'injustice a payé mon travail & mon tems.

Le jour de ma naissance, un astre redourable,  
 Déployant dans les airs sa crinière effroyable,  
 Présagea la fureur de mon cruel destin.

Ecoute encor: je mets un bas neuf ce matin;  
 Une maille s'échappe, & l'ouvrage est au Diable,  
 Brisé depuis le haut jusqu'à mon escarpin.





## S O N N E T III.

*A Madame du H\*\*, dont un des yeux est privé  
de la vue par la petite vérole, sans être défiguré.*

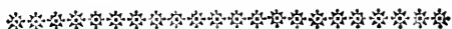
**L'**EFFROI de la beauté, ce mal contagieux,  
Montre ne de l'Enfer & de la Jalousie,  
N'a pû défigurer les attraits d'Aspasie,  
De la clarté du jour privant un de ses yeux.

C'est toujours cet objet, pour qui la main des Dieux,  
Dans le corps le plus beau, mit une ame choisie;  
Sous un crêpe fatal sa prunelle obscurcie,  
Laisse encore échapper mille traits gracieux.

Largiliere, Rigaut, grands Peintres de notre âge,  
Imitez, à l'envi, de son charmant visage  
L'un & l'autre côté, de profil, tour à tour;

Faites-en deux tableaux; & que votre Art fidele;  
Par les efforts vainqueurs des chef-d'œuvres d'Appelle,  
Dans l'un peigne Vénus, & dans l'autre l'Amour.





## SONNET IV.

*A Monsieur le Marquis DE VERTEILLAC,  
qui se trouva renversé & dangereusement em-  
barrassé sous son cheval tué sur le champ de ba-  
taille.*

*Irgentes animos angusto in corpore versant.*

Virg. 4. Georg.

**V**ERTFILLAC, digne Fils d'Ancêtres généreux,  
La Nature à dessein te fit par le corsage,  
Petit comme Alexandre, & grand par le courage,  
Pour rendre au naturel ce Heros valeureux.

L'honneur, à son exemple, est l'objet de tes vœux ;  
Le laurier de Bellone est le prix qui t'engage ;  
Et de loin, comme lui, dévauçant ton jeune âge,  
On te voit t'annoncer par des exploits fameux.

Te pressant sous son corps & te chargeant de gloire,  
Ton Cheval perd la vie aux champs de la victoire.  
Mais par le Dieu des Vers il est ressuscité ;

Et Pegase nouveau, son aïdce fidelle,  
Au Temple radieux de l'immortalité,  
Nouveau Bellierophon, t'emporte sur son aile.

*Magnus Alexander corpore parvus erat.*

ODE



## O D E

## A M. TITON DU TILLET.

*Sur la mort du Pere VANIERE, Jésuite, célèbre Poëte Latin.*

VANIERE ne vit plus: le talent le plus rare  
 Ne retient pas la main de la Parque barbare;  
 Tout cede a ses rigneurs.  
 Le Parnasse est en deuil; Euterpe fond en pleurs;  
 Et les échos des bois, où son regret l'égare,  
 Répètent ses douleurs.

Rapin la consola du trépas de Virgile;  
 Vaniere, dont la veine étoit douce & facile,  
 Du trépas de Rapin.

Qui, pour la contoler de ce coup du destin,  
 Joindra, comme Vaniere, & le goût & le style  
 Du beau Siècle Latin?

Les hommes, cher Titon, tour-à-tour disparoissent,  
 Comme dans les Jardins on voit les fleurs qui naissent  
 Se flétrir promptement:

L'une sèche au Soleil, l'autre s'effeuille au vent;  
 Et toutes en limon sous les herbes s'affaissent  
 De moment en moment

Un bras caché détruit & repeuple le Monde.  
 La Terre est la marâtre & la mere féconde,

Qui,

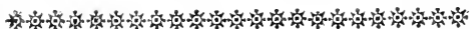
Qui, formant le berceau  
 De tout ce qui respire, en devient le tombeau.  
 Pour l'un, l'instant qui passe est une nuit profonde;  
 Pour l'autre, un jour nouveau.

Ruisseau, que désormais sur les herbes mourantes,  
 Un murmure plaintif, de res ondes errantes  
 Accompagne le cours;  
 Bois, colines, valons, renoncez aux beaux jours.  
 Celui, qui célébra vos beautés différentes,  
 Vous quitte pour toujours.

Mais, que dis-je ! brillez, jardins ; bois & verdure :  
 Ruisseau, qu'un bruit flatteur à ton triste murmure  
 Succède désormais.  
 Celui, qui sut chanter vos biens & vos attraits,  
 Va jouir d'un Printems, dont la volupté pure  
 Ne finira jamais.

Et toi, Titon, & toi, la moitié de moi-même,  
 Quitte la solitude, où ta douleur extrême  
 Trouve à s'entretenir.  
 Veux-tu que cet ami, cher à ton souvenir,  
 Renaisse pour te voir ; & de la Cour suprême  
 Consente à se bannir ?

Quoique de ton amour le noble témoignage,  
 Qui déjà sur le bronze a gravé son visage,  
 Soit d'un assez haut prix ;  
 Par ta plume immortelle au rang des beaux Esprits,  
 Vanierie doit encor revivre en ton ouvrage,  
 Comme dans ses écrits.



## O D E

## EN STROPHES LIBRES,

A M. TITON DU TILLET.

*Sur la mort de M. DE LARGILIERE, Peintre célèbre.*

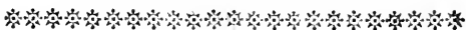
LARGILIERE descend dans l'ombre du tombeau,  
 Cher Titon; tu verses des larmes:  
 Apollon, comme toi, dans de vives allarmes,  
 Gémit sur le double côteau.

En proie à sa douleur funebre,  
 Ce Dieu se retraçant tant d'ouvrages parfaits,  
 Veut que le chevalet de ce Peintre célèbre  
 Soit son pupître désormais.

De son côté Vénus enrichit sa toilette  
 Du coloris brillant que produit sa palette.

Et l'Amour, qui puisa dans ses rians tableaux,  
 Le goût, le naturel, la douceur, la décence;  
 Pour soumettre à coup sûr les cœurs à sa puissance,  
 Fait des flèches de ses pinceaux.





## O D E

## EN STROPHES LIBRES,

*A l'occasion de la mort de M. le Président BOU-  
HIER, de l'Académie Française.*

**R**OUSSEAU, Rollin Bouhier, si la Parque cruelle  
Respectoit le mérite & les talens divers,  
Les vôtres, dont l'éclat vole par l'univers,  
Devroient avoir fléchi sa rigueur criminelle.

C'est ainsi, chers amis, qu'à vos mânes fidelle,  
Ma Muse commençoit, en peignant ses douleurs,  
A couvrir vos tombeaux de parfums & de fleurs.

Mais, Oracles sçavans, que vainement rappelle  
La voix de mes tendres desirs;  
Vos noms préconisés par l'estime publique,  
Faisant, mieux que mes Vers, votre panégyrique,  
Contentez-vous de mes soupirs.

Hélas! aveugles destinées,  
Six Siècles rendront-ils jamais à nos neveux,  
Ce qu'en nous enlevant ces trois hommes fameux,  
Vous nous ôtez en six années?







Fond en pleurs, au milieu de ses tristes Guerriers.  
 Ta mort, d'un nouveau lustre orne encor ta mémoire ;  
 C'est à nous seulement de nous plaindre aujourd'hui :  
 Intrépide BERWICK, tu voloies à la gloire  
 Sur les pas de Turenne, & tu meurs comme lui.



## E P I T A P H E I I I.

DU MARE'CHAL DE VILLARS,

*Que plusieurs maladies dangereuses obligèrent de  
 se retirer à Turin, où il est mort.*

L'EXEMPLE des Guerriers, le vengeur de nos Rois,  
 VILLARS, l'honneur de sa Patrie,  
 VILLARS est mort : son nom fameux par ses exploits,  
 Fait seul l'éloge de sa vie.  
 Sous les armes blanchi, méprisant le trépas,  
 Ce Héros, que suivoit en tous lieux la victoire,  
 Couvert des rayons de sa gloire,  
 Prenoit un peu d'haleine, après divers combats,  
 Mais hélas ! la Parque perfide,  
 Qui n'ôsa l'attaquer, quand son bras enflammé  
 Foudroyoit l'ennemi, vainement animé ;  
 Le perça d'un trait homicide,  
 Dans le fatal moment qu'il s'étoit désarmé.



## E P I T A P H E IV.

*De Mademoiselle L'HERITIER DE VILLANDON, de l'Académie de Toulouse & de celle des Ricovrati d'Italie.*

**L**E corps de l'héritier repose dans ces lieux;  
Son ame au Ciel s'est envolée.

Sa tombe n'offre rien de magnifique aux yeux;  
Mais ses rares vertus, ses talens précieux,  
Lui font dans tous les cœurs un vivant Mausolée.

Nièce d'un grand Magistrat, (\*)

Dont le goût excellent dans la littérature,  
Le fit autant briller que son illustre état.

Elle reçut de la Nature

La noblesse du sang; & le Ciel y joignit  
Une ame, que son souffle aussi-tôt annoblit.

Par vos Tournois Floraux fameuse Académie,  
Vous, *Ricovrati* d'Italie,

Gémissez; vous perdez en elle un ornement,  
Dont l'avenir va faire une estime infinie.

Que de sçavoir, d'esprit & d'agrément!

Langues, Philosophie, Histoire,

Anecdotes, cent traits curieux & divers,

Composoient un trésor dans sa vaste mémoire.

Mais ses Ouvrages, pour sa gloire,

Parleront bien mieux que mes Vers.

En

(\*) Elle étoit petite-nièce du Garde des Sceaux, Du Vair.



Sans être cafard il fut sage,  
 Mérite affûrement divin  
 Chez le capuchonné lignage.  
 Il ne fit jamais du Latin  
 Le long & dur apprentissage:  
 Mais, à l'aide de maint lopin  
 Qu'il goboit par fois au passage,  
 Et qu'il citoit sans jargonage,  
 On l'eût pris pour un Calepin.  
 Pour peu qu'il eût sçu davantage,  
 Du Couvent on l'eût fait Gardien;  
 Et certes plus homme de bien,  
 Ne méritoit ce haut étage.  
 Il attiroit, par beau langage,  
 Froment, orge, avoine au moulin:  
 Et la cloche, au premier dreslin,  
 Lui disoit, si c'étoit du pain,  
 Qu'on apportoit, ou du fromage;  
 Fût-il à manger son potage,  
 A la porte il voloit soudain,  
 Et froc à bas, d'un front serain,  
 Recevoit le friand message;  
 Puis demandoit, d'un air humain,  
 Comment fait-on dans le ménage?  
 Le monde au logis est-il sain?  
 Votre Procès va-t'il son train?  
 Que dit-on dans le voisinage?  
 O le beau teins! point de nuage;  
 Le Soleil se leve matin;  
 L'Almanach Nautois, pour certain,

Promet, s'il ne vient point d'orage,  
 Un Eté fertile en tout grain,  
 Un Automne abondant en vin;  
 Le Printems l'est en pâturage:  
 D'ailleurs le Proverbe, ou l'Adage,  
 Dit, que *gras Avril & chaud Mai* (\*)  
*Mexent le froment au balai.*  
 Mais, mon Dieu! qu'à notre dommage,  
 S'est changé le tems ancien!  
 Le Peuple est devenu Payen;  
 Et de la Ville & du Village  
 Il ne nous vient presque plus rien,  
 Ni provision, ni chauffage.  
 Aujourd'hui nous mourrions de faim,  
 Si votre bienfaisante main  
 N'avoit apporté son suffrage.  
 Puis, adieu, bon jour, grand merci;  
 Le Donneur retournoit ainsi,  
 Très-satisfait de son voyage.  
 Il étoit Portier, Cuisinier,  
 Sommelier, Quêteur, Jardinier;  
 Tous les Arts furent son partage.  
 Sa mort m'a causé des regrets;  
 Je l'aimois pour son caractère,  
 Et de mes intimes secrets  
 Il fut souvent dépositaire.  
 Combien, de notre HILARION,  
 A tous ceux de sa Nation,  
 La perte a dû paroître amère!

Quoi-

(\*) Diction de Campagne.

Quoique cet excellent Garçon  
 Dans l'Ordre n'ait été qu'un Frere,  
 Il pouvoit être, avec raison,  
 Des autres appellé le Pere.

*Cher Oncle, Pere & Défenseur  
 Des Capucins de notre Ville,  
 Toi qui, d'une aumône fertile,  
 Fais sur eux pleuvoir la douceur;  
 Examine, si dans mon style,  
 J'ai sçû faire un portrait naïf  
 Du Frere aimable, à qui la vie  
 Par le sort fut trop tôt ravie.  
 J'ai laissé le genre plaintif,  
 Et suivi le récréatif  
 Pour bannir la mélancolie.*

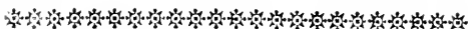


E P I T A P H E VI.

D'UN PRETENDU BEL ESPRIT.

**C**Y gît, qui s'estimoit l'Arbitre des Arbitres;  
 De la Langue au hazard il decidoit les cas;  
 Qui le contredisoit ne s'y connoissoit pas;  
 Des livres il sçut tous les titres,  
 Et ne lut que des Almanachs.



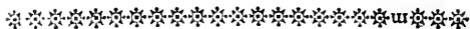


## E P I T A P H E VII.

## D'UN SINGE;

Tirée de l'Italien.

C Y gît un plaissant animal;  
 Jamais il ne restoit en place.  
 Fourbe, agile, matois, faisant mainte grimace,  
 Et s'occupant toujourns au mal.  
 Passant curieux, s'il te fâche  
 De tarder à sçavoir son nom,  
 Regarde en un miroir ton v<sup>u</sup>minois de Guenon;  
 Tu le verras écrit au long l<sup>u</sup>r ta moustache.



## E P I T A P H E VIII.

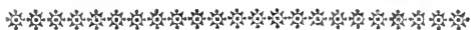
## D'UN LION;

Titrée de l'Italien.

C Y gît, qui fut, par excellence,  
 Des Bêtes surnommé le Roi.  
 Passant, si ce titre t'offense,  
 Tu n'as qu'à le prendre pour toi.  
 Es-tu content? passé en silence.





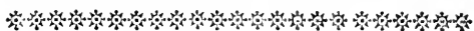


## E P I T A P H E IX.

*D'un Homme qui vécut & mourut en Marquis  
petit-maitre.*

S O U S cette Pierre est enterré  
 Un Marquis digne qu'on le note ;  
 Pour porter un habit doré  
 Il alloit vivre à la Gargote ;  
 Et puis son curedent en main,  
 Petit-Maitre à l'air vif & fade,  
 Quoique son ventre ne fût plein  
 Que de merluque ou de salade,  
 Nous regardoit avec dédain,  
 Se quarrant à la promenade.  
 Ce misérable trépassé  
 Ne seroit point sitôt passé,  
 Si, renonçant à la dorure,  
 Son corps eût été mieux pansé.  
 Passant, qui vois sa sépulture,  
 N'imite pas cet insensé :  
 Mieux vaut, sous un habit de bure,  
 Vivre muni d'un bon diné,  
 Qu'épargnant sur sa nourriture,  
 Mourir de faim tout galonné.



*E P I T A P H E X.**D'UN COME'DIEN FRANÇOIS.*

**D**ANS ce chantier en tapinois  
 Repose le plus grand Acteur  
 Qui fut au Théâtre François,  
 Enterré sans Cierge, ni Croix  
 Près le Cheval d'un Crocheteur.  
 En son vivant fut Dictateur,  
 Empereur, Soudan, Roi, Sophi,  
 Prince Chrétien ou Mécréant.  
 Or, admirez tous <sup>le</sup> néant  
 Des grandeurs de ce monde-ci.

*E P I T A P H E XI.**D'UN COMTE.*

**C**Y gît, à la voix de tonnerre,  
 Un Comte qui, de son vivant,  
 Fier, glorieux, n'étoit que vent,  
 Et qui n'est plus qu'un peu de terre.



## E P I T A P H E XII.

## D'UNE DAME DE LA COUR.

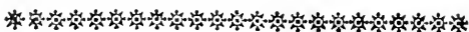
**C**Y git, qui fréquenta la Cour dès son enfance,  
 Haute & puissante Dame, au cœur noble & discret,  
 Qui mourut tout debout, grosse d'impatience,  
 En attendant le Tabouret.



## E P I T A P H E XIII.

## D'UNE COQUETTE.

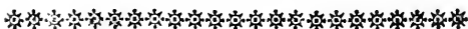
**D**ANS ce joli tombeau fait en colifichet,  
 Habite épars le froid squelette  
 D'une périllante Coquette,  
 s'aimant, s'idolâtrant jusqu'au dernier hocquet.  
 On la vit tous les jours arranger sa toilette  
 Sur le lit, d'où jamais elle ne releva;  
 D'un fagot de rubans charger sa folle tête,  
 Et ses yeux presqu'éteints aller encor en quête.  
 A l'improviste enfin, la Mort pâle arriva;  
 Et la trouvant parée à la mode nouvelle,  
 L'inhumaine aigrement sourit, & voulut voir  
 Quel air elle pourroit avoir  
 Avec ses affiquets & sa coëffe à dentelie.



## E P I T A P H E XIV.

## D'UN HOMME UNIVERSEL.

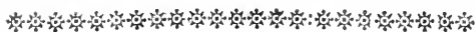
**P**HILOSOPHE Cartésien,  
 Orateur, Médecin, Chymiste,  
 Poëte, Astronôme, Algébriste,  
 Parfait Mathématicien,  
 Et même Théologien;  
 Luc, pendant le cours de sa vie,  
 S'appliquoit à tout, excepté  
 Au soin de son éternité.  
 O la sotté philosophie!



## E P I T A P H E XV.

## D'UN ABBÉ.

**C**Y git, dont le métier fut de n'en point avoir,  
 Plus léger qu'un moineau, plus causeur qu'une pie,  
 Se couchant, se levant, caressant son miroir,  
 De dormir, de manger faisant bien son devoir,  
 Et toujours ayant la pepie.  
 Sçavez-vous qui c'est, *Domine?*  
 C'est un Abbé je le parie;  
 Passant, du premier coup vous l'avez deviné.



## EPI T A P H E XVI.

## D'UN RICHE PROMETTEUR.

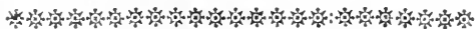
CY gît, qui de simple Commis  
 Devint grand suppôt de finance,  
 Et qui, m'ayant beaucoup promis,  
 Ne m'entretint que d'espérance;  
 De quoi je vis en souffrance.  
 Aujourd'hui pourtant j'enrichis  
 Son ame dont tous ses amis  
 N'ont plus aucune souvenance,  
 D'un généreux *de profundis*.



## EPI T A P H E XVII.

## D'UN SEIGNEUR TRE'S GLORIEUX.

CY gît l'Homme le plus hautain  
 Qui fut jamais dans la Nature.  
 Comme il enrageroit, ce phantôme si vain!  
 S'il te voyoit, Passant, qui vas cherchant ton pain,  
 Fouler aux pieds sa sépulture.



## EPI T A P H E XVIII.

D'UN MARI QUI AVOIT EU  
 CINQ FEMMES.

CY gît le mari de cinq femmes;  
 Soupçonneux, avare & brutal,

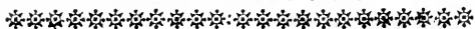
Il les traita toutes si mal,  
 Que si là-bas, ces bonnes Dames  
 Ont un procès, ce ne sera  
 Sûrement point à qui l'aura.



*E P I T A P H E XIX.*

*D'UN PARASITE.*

**C**Y git de mémoire gloutone  
 Sylvestre, qui n'aimoit que les gros Potentats,  
 Dont la cuisine est fine & bonne.  
 Son ame n'aimera personne,  
 A présent qu'elle habite où l'on ne mange pas.



*E P I T A P H E XX.*

*D'UN MARI ET DE SA FEMME.*

**P**assant, la rigueur des destins  
 A renfermé sous cette lame  
 Un tendre époux & sa Femme,  
 Et celle de tous ses voisins.



# F A B L E S.



## LE SOLEIL ET LES NUAGES.

### F A B L E I.

*A M. DE LA TOUR, Intendant & Premier  
Président du Parlement de Provence.*

**J**ALOUX de la lueur féconde,  
Que répand en tous l'œil, sur la terre & dans l'onde,  
Le brillant Astre des Saisons,  
Les Nuages un jour, contre lui se liguerent,  
Résolus d'obscurcir à jamais ses rayons.

Au jour prescrit en foule ils arriverent  
Des différentes régions.

Alors dans les hautes campagnes,  
Ces escadrons épais, s'élevant en montagnes,  
Formant des Bastions, des Remparts & des Forts,  
S'entassèrent, se condenserent,  
Au-devant des rayons de leur mieux se placerent.

Mais qu'en arriva-t'il? après tous leurs efforts,  
Pour trop s'enfler, les uns creverent,  
D'autres furent fondus, les autres promptement  
A bâtons rompus s'échapperent,  
Portés sur les ailes du vent.

Illustre Magistrat, dont le rare mérite,  
 D'un Emploi souverain soutient la dignité,  
 Qui sçais conformer ta conduite  
 Aux règles de la probité;  
 Ton esprit obligéant, humain, docte, équitable,  
 Doit trouver en tous lieux des cœurs reconnoissans.  
 LA TOUR, je t'adresse ma Fable;  
 Mieux qu'un autre tu peux en pénétrer le sens.

\*\*\*\*\*

LE SOLEIL ET LE MANANT,

[ F A B L E II.

A M. BONAMY, Médecin.

A PPUYE' sur sa bêche un Manant dans la plaine,  
 Après s'être long-temps au travail exercé,  
 Sur le déclin du jour prenoit un peu d'haleine;  
 Quand sous un voile épais le soleil éclipse,  
 S'échappant du nuage, à travers la visière  
 Lui darde brusquement un trait vif de lumière.  
 Ebloüi des couleurs, dont le mobile éclat  
 A ses regards errans peint un nouveau combat,  
 Notre Manant s'ébranle en frotant sa paupière.  
 Mais élevant sa bêche au devant de ses yeux,  
 Avec un peu d'esprit, dit-il tout glorieux,  
 On vient à bout de tout; eh bien mon camarade,  
 Je défie à présent, ô bel Astre des cieux!  
 Ta trahison soudaine, & ta fière boutade.

Cet



Cet étroit rempart, le vois-tu ?  
 Suffit pour r'offusquer & te faire bravade.  
 C'est ainsi qu'en ce monde il ne faut qu'un fétu  
 Pour obscurcir souvent la plus grande vertu.

BONAMY, maître expert dans l'art hippocratique,  
 A qui de ses secrets découvrant les trésors,

La profonde Nature explique  
 Les fluides, les sels & les obscurs ressorts,  
 Dont l'ensemble entretient le commerce harmonique  
 Des humeurs & du sang, & de l'ame & du corps :  
 De là vient, tu le sçais, la scène variée  
 De nos mœurs, nos penchans, & nos aversions ;  
 Scène toujours multipliée  
 Au gré de nos complexions.

Toi, qui connois enfin combien mon cœur t'estime,  
 Sur cette fable, ami, porte ton jugement ;  
 Mais n'y pourrions-nous pas joindre ce supplément.  
 Que de ceux nommés Grands, si la splendeur opprime  
 Ceux qu'appelle petits la folle vanité,  
 Ces petits, d'un brocard dans le public jetté,  
 Et qui de bouche en bouche en passant s'envénime,  
 Se reviennent souvent de leur haute fierté ?



L E S L A P I N S.

F A B L E III.

NOURRI de choux & de laitue,  
 Un Lapin par hazard du clapier se sauva ;

Et de là courant, arriva  
 Dans une Garenne touffue.

Là vivoient en tranquillité  
 Des Lapins qu'assembloient la concorde & la joie,  
 Rarement le Renard, l'avidé Oiseau de proie,  
 Un Chasseur, un Bassët par son maître excité,  
 Troublerent la sérénité  
 Des jours que, loin du bruit, passoient nos solitaires;  
 Solitaires benins, mais sans air affecté,  
 Sans sophistique gravité,  
 Et sur-tout vivant en bons freres,  
 Dont, ni l'ambition, ni tant d'autres affaires,  
 Ne nuisirent jamais à la société.

O siècle! O mœurs! Quel le Communauté,  
 Quel Couvent fourniroit des unions pareilles?

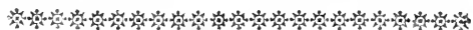
Seigneur Clapier, lissé, dodu,  
 Proprement sur son dos étendant ses oreilles,  
 Ainsi le capuchon d'un Moine est rabatu,  
 Du Peuple Garennier fut poliment reçu.  
 Chacun, pour visiter le charmant inconnu,  
 Sortit de sa cellule, & vint en diligence  
 Tirer son humble révérence,  
 En lui disant, Soyez le bien venu.  
 Mais comme un compliment ne remplit pas la panse,  
 Fût-il puisé dans Richelet,  
 On lui servit enfin un plat de Serpolet.  
 Messieurs, leur dit l'Externe, en faisant la grimace,  
 Permettez, s'il vous plaît, que je n'en tâte pas;  
 J'ai-

J'aime les choux, j'en mange à mes repas ;  
Faites-en moi servir de grace.

Tout de bon ! dirent-ils, de l'entendre surpris,  
Pour Lapin de Garenne ici l'on vous a pris.  
Décampez-au plutôt de notre solitude

Qu'infecte déjà votre odeur ;  
Comme nous différons de goût & d'habitude,  
Nous différons sans doute aussi d'humeur.

Que de Clapiers en ce monde foisonnent,  
Qui pour Lapins de Garenne se donnent !  
Mais, pour ce qu'ils sont tous, on les connoît bientôt  
A certain air, au premier mot.



## LE CHAT ET LE SINGE.

### F A B L E IV.

UN gros Matou, fier de sa peau tigrée,  
Et soi-disant de Raminagrobis  
Issu tout droit par sa mere Mitis,  
Fit amitié matoïse & colorée  
Avec Bertrand, Singe dans le logis,  
Méchant bête, alerte, espiègle, active,  
Mordant toujours, & ne pouvant, hormis  
Le susdit chat, souffrir ame qui vive.  
Frere très cher, lui dit le patelin,  
L'amadoüant avec son air benin,  
Heureux Bertrand, je sçais combien l'on t'aime

Dans ces lieux-ci. Si tu veux, tu pourras  
 Si bien tramer, que mes jours de carême  
 Se changeront en jours de Mardi gras.  
 Il t'est donné de rôder dans l'Office,  
 D'y gambader, le tout à ton vouloir.  
 Attrape-moi quelques liefs du soir,  
 Lopins de rot; point n'importe aile ou cuisse,  
 Et porte-les dans mon petit manoir.  
 Rempli d'amour pour son cher camarade,  
 Bertrand dérobe; & le Maître d'Hôtel,  
 De s'étonner que pâté, marinade,  
 Pigeon, poulet, décroissoient d'un lambel.  
 Après maint tour, que pour son faux Pilade  
 Eut fait Bertrand, cet Oreste nouveau,  
 L'Ecuyer vient, surprend le larronneau;  
 Puis vous le pend haut & court par la queue,  
 Et vous l'étrille, & si bien & si beau,  
 Qu'on l'eût oïi crier d'un quart de lieue.  
 Pendant qu'ainsi l'on traitoit le fripon,  
 Dans l'abondance, à l'écart, le Minon,  
 Paisiblement retiré sous les tuiles,  
 Frotoit de lard ses babines agiles,  
 Riant tout bas du pauvre compagnon,  
 Qui l'accusoit dans ses plaintes stériles.

Viser, sans le paroître, à ses seuls intérêts,  
 Exposer son ami, l'abandonner après,  
 Le perdre, s'il le faut, par cent ruses fertiles;  
 Voilà des amitiés du jour  
 L'ordinaire & cruel retour.



## LES DEUX CHIENS.

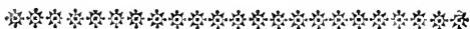
## F A B L E V.

**P**ATIRA, brave chien, gardoit la basse-cour,  
 Sans lui la maison même auroit été pillée :  
 La matre & les voleurs en vain rôdoient autour ;  
     Sa vigilance redoublée  
 Ne dormoit que d'un œil. Au contraire Médor,  
 Epagneul délicat, animal inutile,  
 Vivoit en fainéant ; & son maître imbécile  
 L'aimoit, & le prisoit au moins son pesant d'or.  
 Patira pâtissoit ; & jamais la cuisine  
 N'offroit que du pain noir & des os à sa faim ;  
     Et souvent les coups de houffine,  
 Vertement à dessert pleuvoient sur son échine.  
 L'autre étoit à gogo, mangeoit du masepain,  
 Des morceaux de poulet, de perdrix, de lapin,  
     Et faisoit toujours chere fine.  
 Si pendant un repas il manquoit d'appétit,  
 La crainte s'emparoit des ames désolées ;  
     Et confitures & gelées  
 Trotoient pour rétablir la fanté du petit.

Que conclurre de ce récit ?

Que, bisarre en ses jeux, féconde en injustices,  
 La Fortune souvent traite avec cruauté  
     Le Travail & la Probité ;  
 Quand la Licence oisive, au milieu des délices,  
 Nage dans l'abondance & la prospérité.

LA



## LA QUEUE DU CHEVAL.

## F A B L E VI.

**D**ANS la saison où la neige fondue,  
 Change en borbiers profonds & dangereux  
 Sentiers, chemins; un Procureur d'Evreux,  
 Friand d'écus, la volonté tendue  
 Vers l'intérêt, le plus grand de ses Dieux,  
 Alloit songeant d'exploits litigieux.  
 Chemin faisant, son chétif quadrupede,  
 A l'étourdie, avec lui dans un creux  
 S'alla jeter; de façon que tous deux  
 Pour en sortir ne voyoient nul remede.  
 Un Manant passe: Hélas, dit-il, à l'aide;  
 Si du prochain tu prens quelque souci,  
 De par Saint Yve, arrache-moi d'ici.  
 Le Villageois, sensible à sa misere,  
 Pour mieux agir se met à la légère,  
 Prend par la queue & tire avec effort.  
 Le Rossinante (il avoit bonne serre).  
 Il tira donc; bref il tira si fort,  
 Qu'à quatre pas il culbuta par terre,  
 Et que la queue à la main lui resta.  
 Par la douleur la Mazette excitée,  
 Se travaillant, hors du borbier sauta.  
 Le Procureur la voyant écoutée,  
 Dit qu'il étoit un lourdaud, un brutal,  
 Et le somma de payer son Cheval.

Le paya-t'il ? je n'ai point sçû la chose :  
 Mais je sçai bien que souvent on s'expose  
 Au repentir, quand on ne connoît pas  
 Les gens qu'on sert ; le monde est plein d'ingrats.



LA FILLE DU SERRURIER  
 ET SON FRERE.

F A B L E VII.

FILLE d'un pauvre Serrurier,  
 La Blanchisseuse Colinette,

Jeune, à la taille fine, & toujourns propre & nette,  
 Sçut donner droit au cœur d'un opulent Fermier.  
 Au bout de quelques mois elle alla chez son pere,  
 Couverte de damas, galon sur le foulier,  
 Et magnifique en tablier.

Ah ! dit-elle, en voyant son frere,  
 Mon Dieu que Jeannot est crasseux !

Je le méconnoissois : Quelles mains ! Quelle face !  
 Comme il est fait ! Qu'il est hideux !

Dans la même famille ainsi l'un se dégrasse ;  
 L'autre demeure ce qu'il est,  
 Et bien-tôt on se méconnoit.





## LA FEMME ET LA MOUCHE.

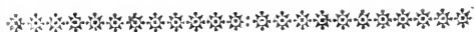
## F A B L E V I I I.

**G**RONDEUSE en son vivant, babillarde sans fin,  
 La Marquise Grognac, de chagrine mémoire,  
 Vit dans son cabinet comme une tâche noire  
 Sur sa robe de blanc satin  
 Pendue à la bergame. A l'instant elle appelle  
 Sa chambrière Perronnelle,  
 Et son valet François. Qui de vous, grand nigaut,  
 Ou de vous, tête sans cervelle,  
 A taché mon habit? Tous les deux aussi-tôt,  
 Ce n'est ni moi, ni moi. Personne, reprit-elle?  
 Personne casse ma vaisselle;  
 Personne ouvre l'office & vient manger le rot;  
 Personne boit mon vin, dérobe ma chandelle;  
 Personne fait ici tout le mal. Et d'aller  
 Maint bon soufflet par la moustache,  
 Quand, lorgnant de plus près, elle voit s'envoler  
 Une Mouche; & c'étoit tout justement la tâche.

Maîtres, Régens, Préfets, qui ne pardonnez rien,  
 Ne punissez jamais sans y regarder bien.







L E M E' C O N T E N T.

F A B L E I X.

U N de ces trafiquans qui vont de ville en ville,  
 Debout avant l'aurore, étoit par les chemins;  
 Et voyant sur l'égal folâtrer les lapins,  
 Et d'arbusse en arbusse errer la volatile,

Que leur sort, dit-il, est heureux!

Et que le nôtre est peu tranquile!

A quoi songeoit le Ciel, qui fait tout pour l'utile,  
 D'avoir asservi l'homme à cent besoins fâcheux?

Ils n'ont qu'à secouer le matin leurs oreilles;

Au lieu que tous les jours il faut faire nos lits,

Nous lever, nous coucher, reprendre nos habits.

Cependant voilà les merveilles

Dont nous sommes enorgueillis.

Mon Cheval, par exemple, entrant à l'écurie

De la première Hôtellerie,

Sans liennir même trouvera

Son foin au ratelier, son avoine criblée,

Et quelqu'un qui le frotera;

Il n'a point du futur la cervelle troublée:

Fasse les vignes qui pourra.

Après cela nous ôsons dire encore,

Que nous sommes les Rois des hôtes des forêts.

Et de tout ce qu'orgueil a surnommé pécure;

Non, non, nous sommes moins leurs Rois que leurs

Sujets.



Qu'ils avoient dérobes, rencontra l'arbrisseau,  
 Dont elle coupa maint rameau,  
 Pour dauber la pauvre marmaille,  
 Qui connut, mais trop tard, aux dépens de sa peau,  
 Que souvent contre foi, sans le croire, on travaille.



LE LOUP GOUVERNEUR.

F A B L E XI.

**P**ETITS humains, qui se plaignent des Grands,  
 Sont trop heureux de payer les dépens.  
 Seigneur Lion convoquant ses Provinces,  
 Nomma Consuls, Gouverneurs, Intendants,  
 Distribuâ divers départemens,  
 Suivant l'esprit, & la force & les pincés.

A messer Loup pour son lot il échut  
 L'économat d'une plaine fertile  
 En francs moutons & fine volatile;  
 Si que pourtant recommandé lui fut  
 Que chaque mois, pour dépens & pour gages,  
 Tant seulement il prit la dixme au vingt,  
 Afin qu'en cas que famine survint,  
 On pût avoir recours à ses villages.

Dans son district vivoit un Renardeau,  
 Bon Procureur, surnommé Friponneau,  
 Friand de guenle, avide de pillages.

A donc l'habile & rusé difcoureur,  
 S'introduifant auprès de fa Grandeur,  
 La perfuade; & fi bien l'endoctrine,  
 Qu'en peu de tems au palais du Prêteur  
 S'accumuloit rapine fur rapine:  
 Tout abondoit; même dans la cuifine,  
 Pour la parade, on vit pendre au crochet,  
 Et fe gâter, brebis, agneau de lait,  
 Oifon, levraut. La gent qu'on extermine,  
 Avec raifon, fe plaint, écrit en Cour.

Monfeigneur Loup, appellé pour répondre,  
 Fait devant lui marcher de baffe-cour  
 Baudet chargé, poules qui, chaque jour,  
 Oeufs de fanté ne manquoient point à pondre.

Sire, dit-il, ce font tous cabaleurs,  
 Qui parlent haut, filoux, traîtres, voleurs:  
 Les coqs, les coqs même ont eu l'infolence  
 De fe vanter que leur chant valeureux  
 Mettroit en fuite un Lion devant eux.

Sur ce rapport, appuyé d'impudence,  
 Les pauvres gens font condamnés aux frais  
 Sans être oüis: Et la Justice après  
 Leur fait fçavoir, que le moindre reproche  
 Etant contre eux fait en Cour deformais,  
 Sans autre forme ils iroient à la broche.  
 Et le Prêteur, fon arrêt dans fa poche,  
 Revint vainqueur, avec permission  
 De les croquer tout à difcrétion.



LE FLEURISTE ET LES CURIEUX.

F A B L E XII.

**L**A Fontaine l'a dit, est bien fou du cerveau,  
 Qui prétend contenter tout le monde & son pere.  
 Sans me flater d'atteindre à la touche légère,  
 Aux graces, aux accords de son riant pinceau,  
 Je représente, à ma maniere,  
 La même vérité dans un autre tableau,  
 Qui se peuple d'acteurs d'un divers caractère.  
 Dans l'Élope François, c'est pour le sentiment,  
 Ici c'est pour le goût, que l'on peut voir comment  
 En ce monde chacun l'un de l'autre differe.

Un Fleuriste faisoit son unique plaisir  
 D'un Parterre enrichi des larmes de l'Aurore,  
 Embelli des regards de Cloris & de Flore,  
 Mollement caressé des ailes du Zéphir.

Nombre de curieux s'en vinrent à la file  
 Voir les beautés de ce riant asyle.

L'un dit, O la charmante fleur!

L'autre, Je ne vois pas sur quoi l'on se récrie.  
 Qu'a-t'elle de si beau? Moi, j'aime la couleur  
 De celle-ci; moi, je hais son odeur.

Après quoi du parterre on fuit la simétrie.

Chacun selon son goût parla.

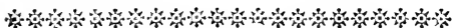
Ici l'on admiroit, on desaprouvoit là.

L'un loüoit le gazon, l'autre la broderie.

L'un

L'un vouloit un triangle où l'on fit un quarré;  
 Suivant l'autre, un ovale eût bien mieux figuré.  
 Le Fleuriste attentif, jusqu'alors bouche close,  
 Leur dit: Ainsi, Messieurs, ce qui ne plaît à l'un  
 Plait à l'autre; & du bon tel est le sort commun,  
 De n'avoir rien en soi, quoique d'ailleurs on glose,  
 Qui ne soit du goût de quelqu'un.

Car qu'un tout, composé de diverses parties,  
 Faites par la nature, & par l'homme assorties,  
 Puisse a tous & par-tout plaire dans le détail;  
 En quel tems, en quel lieu fût-il jamais personne,  
 Quelque mérite qu'on lui donne,  
 Dont un succès pareil couronna le travail?



## LES RATS ET LE NAVIRE.

### F A B L E XIII.

**L**A solitude a tant d'appas,  
 Quand chez elle la vie, exempte d'embaras,  
 Trouve pour chaque jour sa ressource assurée;  
 Solitude, pourquoi ne te cherche-t'on pas,  
 Au-lieu d'aller courant de contrée en contrée!  
 O! si les Dieux m'avoient donné  
 Le peu qui m'eût suffi pour n'être qu'à moi-même;  
 Dépendant de moi seul & de celle que j'aime,  
 Je ne changerois pas cet état fortuné,  
 Pour les brillans d'un diadème!  
 Je ne vous aurois point quitté,

Rivage, qui m'avez vû naître,  
 Peu curieux de me faire connoître ;  
 Une aimable société,  
 Où sans ambition, sans folle vanité,  
 Chacun n'est que ce qu'il doit être ,  
 Eût fait toute ma joie & ma félicité.

Dans le fond d'un Vaisseau vivoit en république  
 Un peuple de gros Rats. Ils dormoient tout le jour,  
 Mangeoient toute la nuit : Tel est certain séjour,  
 Que décrit Rabelais dans son Oeuvre gothique.  
 On n'avoit point encor la prudente pratique  
 De joindre, en navigeant, au rôle des marins,  
 Les mortels ennemis de la gent famélique,  
 Pirate des greniers, peste des magasins.  
 Tranquilement épars dans cette sombre cage,  
 Nos Rats, suivant leurs goûts, s'adressoient tout de go,  
 L'un au ris, & l'autre au fromage ;  
 Enfin pour faire court, ils vivoient à gogo,  
 A la barbe de l'équipage.  
 Mais, hélas ! dans ce monde on n'est jamais content !  
 Ils s'ennuyoient de cette vie,  
 Un jour Grisemoustahe, orateur important,  
 Et renommé pour son génie,  
 Les ayant assembles : Cette triste patrie,  
 Compagnons, leur dit il, n'est qu'un tombeau flotant ;  
 Nos peres y sont morts de tristesse, & sans gloire.  
 L'inflexible Atropos nous en réserve autant.  
 Le mien m'a fait de son histoire  
 Ce précis, à jamais gravé dans ma mémoire :  
 Champêtre citoyen d'un abondant grenier,

Une femme inquiète, alerte en son ménage,  
 Me fit suivre en fureur, pour un tour du métier,  
 Par tous les chats du voisinage.

Je m'échapai jusqu'au rivage,  
 D'où courant je grimpai sur le bord d'un Vaisseau.  
 Quelques amis me visiterent  
 Dans mon domicile nouveau;

Et sans crainte d'Eole, au caprice de l'eau,  
 Argonautes vaillans, avec moi s'exposèrent.  
 Combien chacun de nous s'est depuis repenti  
 D'avoir pris ce fatal parti?

Si tu voyois, mon fils, le gazon, la verdure,  
 Le vif email des fleurs, les vergers, la moisson;  
 Enfin tout ce que la nature  
 Etale dans chaque saison!

Si dans ces jours charmans tu goûtois les délices  
 De jouir du grand air & de la liberté;

Et pour le bien de ta santé,  
 De faire, exempt d'ennui, différens exercices,  
 Comme d'aller par fois des champs à la cité,  
 Visiter un ami qui nous fait large chere

De fins morceaux de rot, qui ne lui coûtent guere...  
 Là, voyant que ma plainte alloit prendre son cours,  
 Ces mots sententieux finirent son discours.

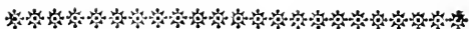
„ Nous sommes destinés à l'état solitaire,  
 „ Bannissons aujourd'hui des regrets superflus;  
 „ Mon fils, le seul remede aux maux qui n'en ont plus,  
 „ C'est de souffrir & de se taire.

Cependant, ajoûte l'orateur, feu mon pere,  
 Quoiqu'il eût de l'esprit en mainte occasion,



Soit entre nous, Messieurs, dit avec révérence,  
 N'y faisoit pas attention,  
 Et ne raisonnoit point en Rat d'expérience.  
 Se sauver de ces lieux, où l'on est confiné,  
 Est plus facile qu'on ne pense.  
 Amis, le Ciel nous a donné  
 Des griffes & des dents, mettons-les en usage,  
 Travaillons de concert, perçons ce mur de bois.  
 L'avis fut approuvé d'une commune voix.  
 La troupe avec ardeur exécute l'ouvrage :  
 Mais ce fut à son dam. L'eau trouvant un passage  
 Au travers de cent trous, le Navire coula  
 Au fond de la mer ; & voilà  
 Tous nos ouvriers à la nâge.  
 La terre par malheur étoit trop loin de là,  
 Aucun n'évita le naufrage.  
 Jcûet d'un espoir incertain,  
 L'un court après un Bénéfice,  
 La fièvre l'arrête en chemin ;  
 L'autre, loin du séjour où le Ciel le fit naître,  
 Amoureux de Paris, à la Cour veut paroître,  
 La disgrâce l'y trouve, il y meurt de chagrin.





L'HOMME, LA MOUCHE ET  
L'ARAIGNE'E.

F A B L E X I V.

U N E Mouche de peur étoit morte à moitié,  
Dans la toile avec art par Arachné tendue.

Quelqu'un l'appervant, se sentit l'ame émue,  
Et des cruels filets la tira par pitié.

Des qu'à la liberté Madame fut rendue,

La voilà tout en bourdonnant,

Comme si la victoire à sa force étoit dûe,

Qui d'un vol orgueilleux tournant & retournant,

Se jette sur la viande au crochet suspendue.

Son bienfaicteur la suit, elle échape à sa vûe,

Et puis la voilà revenue.

Il la chasse vingt fois du vent de son chapeau:

Mais du coin qu'elle attaque à peine elle est sortie,

Que l'ingrate à ses yeux se montre de nouveau,

sans da gner se résoudre à quitter la partie.

Ah! si jamais, dit-il, en faisant tes cent tours,

Tu tombes dans les rêts de l'habile Araignée,

Ne compte plus d'être épargnée,

En m'appellant à ton secours.





LE BLANC ET LE NOIR.

F A B L E XV.

**L**A malice est souvent la dupe de son art.  
 Le Noir disoit au Blanc, sur un ton goguenard,  
 Innocente couleur, tu me parois bien fiée  
 De ton petit éclat, présent de la lumière.  
 Mais-je veux t'offusquer: attends, & tu vas voir.  
 Qu'arriva-t'il de son ouvrage?  
 Il en parut encor plus noir;  
 Et l'autre en brilla davantage.



L'AIGLE ET LA PIE.

F A B L E XVI.

**L**E Monarque regnant sur la gent à plumage,  
 Voulat choisir un Précepteur  
 A son fils, bel Aiglon, déjà de certain âge.  
 Les plus habiles du bocage,  
 Devant sa Majesté disputant cet honneur,  
 La Pie en ce concours remporta l'avantage:  
 Je possède, dit-elle, & sçais même par cœur  
 Les sept Arts, & bien davantage.  
 Le grand Albert qu'on vante au plus lointain rivage,  
 Soit dit sans vanité, car je suis humble & sage,

Q 3

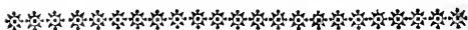
N'eût

N'eût été près de moi qu'un petit écolier.  
 Et pour prouver son dire avec plus d'étalage,  
 Elle récita maint passage.  
 Cet Oiseau chez un Savetier  
 Avoit été jadis en cage. [

De ce qu'on apprend jeune, on se souvient longtems.  
 Là de jurer à tous instans,  
 Il avoit fait l'apprentissage.

Sur ses expressions de soldatesque usage,  
 L'Aigle fit à la Pie une admonition.  
 Devant mon fils, dit-il, ne tiens plus ce langage,  
 Et mets à t'observer un peu d'attention.

Mais à lui voler du fromage  
 Le jour suivant il la surprit.  
 Oh! pour le coup, dit-il, tu m'outres de dépit,  
 Toi, les sept Arts, fais plus attendre,  
 Sortez tous de ma Cour, où je vous ferai pendre.  
 De qui n'a point de mœurs je méprise l'esprit.



L'ALOUETTE DEVENUE VEUVE.

F A B L E XVII.

UNE Alouette aimable, jeune & sage,  
 Et veuve depuis quelques jours,  
 Vivoit loin du tumulte & du bruit du bocage;  
 Quand un Oiseau fringant, dans son tendre ramage,  
 Vint lui parler de ses amours.

L'ob.

L'objet en étoit pur, c'étoit de mariage.  
 Votre chant, lui dit-elle, est doux & gracieux,  
 Vous êtes joli de corsage :  
 Mais laissez-moi dans mon veuvage ;  
 Pour une autre gardez vos sons mélodieux.  
 J'ai pû perdre une fois ma liberté chérie,  
 Ou pour suivre l'exemple, ou par une autre envie ;  
 Mais puisque je retrouve un bien si précieux,  
 C'est pour le reste de ma vie.



L'ECREVISSE ET SA FILLE.

F A B L E XVIII.

C'ÉTOIT un jour d'Été, qu'une jeune Ecrevisse,  
 Sotte pour son âge, & novice,  
 Apperçut, allongeant le nez hors de son trou,  
 Eclater dans un plat dames de son espèce,  
 Se côtoyant en rond d'un air de gentillesse.

Tircis au bord de l'onde, amoureux, presque fou,  
 De ce cadeau vermeil régaloit sa maîtresse.

L'Ecrevisse aussi-tôt, avec ravissement,  
 Dit, appelant sa mere: Approchez doucement,  
 Et vous verrez mes sœurs parées  
 D'un rouge & noble habillement ;  
 C'est écarlatte fine: apprenez-moi vraiment  
 Où l'on vend ces belles livrées.

La bonne, à reculons s'avançant, répondit :

Que ton sens est petit!

Le brillant qui te flate, est d'un si noir présage,  
Que pour en teindre son corsage,  
Il faut avoir rendu l'esprit.

Je ne veux point ici doüer la Testacée, (\*)  
D'ame immortelle & de pensée;  
Mais la Fable en ses jeux met tout à l'unisson;  
Et sans tirer à conséquence,  
Quelquefois au nom propre ajoutant un surnom,  
Fait parler avec éloquence  
Matière, oiseau, serpent, quadrupede, poisson.  
L'Ecrevisse ne peut rendre l'esprit sans doute,  
C'est façon de conter. Mais il est force gens,  
Vêtus d'habits pompeux, sous la céleste voûte:  
( Et je vois tous les jours nombre de ces pimfans;  
Espèce rare, à les entendre )  
Qui n'auroient point d'esprit à rendre,  
Si l'on faisoit comparaison  
De l'instinct de la brute à leur foible raison.  
Moralisons encor: Faste & magnificence  
Ne peuvent ebloüir que les cœurs insensés;  
Au-lieu que tout homme qui pense,  
Se rit de la folle espérance  
Qui les tient dans ses nœuds toujours embarrassés.

LE

(\*) Nos Naturalistes donnent ce nom aux Poissons à coquille.





## LE MOINEAU ET LA FAUVETTE.

F A B L E XIX.

**J**E ne parlerai point de nos amours, Fauvette,  
Lui disoit un Moineau. La belle étoit jeune ;  
Elle crut ses sermens, avec lui s'exposa,  
Et sous la verte épine écouta sa fleurette.  
Le trompeur n'en dit mot, mais il la méprisa :  
Plus n'eût fait sa langue indiscrete.



## LE CHIEN QUI TOURNE LA BROCHE.

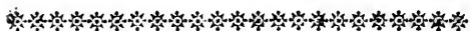
F A B L E XX.

**Q**UOI ! dans ma tournante machine,  
Sisyphe impatient, malheureux Ixion,  
Il faut donc que je sois toujours en action,  
Suspendu dans une cuisine,  
Près du feu, dans le mois de Juin,  
Ardent voyageur qui chemine  
Sans jamais avancer chemin ?  
Pour qui, dans ces travaux, tracassai-je ma vie ?  
Pour vous, cruels humains, amis de gloutennie,  
Dont les creux estomacs deviennent les tombeaux :  
De mille innocens animaux.  
Eh ! que me revient-il de ma peine infinie ?

Q. 5

HÉ.

Hélas ! presque rien ; quelques os ,  
 Que me disputent mes confreres ,  
 Qui , jouissant d'un doux repos ,  
 Partagent avec moi le fruit de mes miseres .  
 C'est ainsi qu'en soi-même , accusant le destin ,  
 Laridon tournebroche exprimoit son chagrin .  
 Il vous enveloppoit dans sa plainte commune ,  
 Laboureurs , qui des champs que vous ensemencez ,  
 Rapportez le plus clair à la taille importune ,  
 Et vous petits Commis , vagabons , harrassés ,  
 Qui par monts & par vaux poursuivez la fortune ,  
 Pour des patrons oisifs que vous enrichissez .



LA BOUILLIE, LE DOGUE, LES  
 CHATONS.

F A B L E XXI.

**P**ILLER, voler adroitement,  
 Usage universellement  
 Reçu sur la terre & sur l'onde,  
 Tu dureras, tant que le monde  
 Aura pour son lambris l'étoilé firmament.  
 Comment pourroient faire autrement  
 Tant de gens, dont Paris abonde,  
 Qui mangent trois & quatre fois  
 Plus que n'apportent leurs emplois ?  
 Eh ! qui ne connoît point tel que son Diable presse,  
 Qui pour un fia souper fait avec sa Maitresse,

De



De ses apointemens dépense six bons mois.

Et le reste du temps, comment vivre ? l'on pille.

Eh qui donc ? le demandez-vous ?

Le Prince, le Peuple, nous tous.

Et voilà comme l'homme brille,

A la barbe des Dieux trop lents dans leur coutroux.

La Boiïillie hors du feu, sur sa base posée,

Attendoit la Servante en se refroidissant.

La fotte s'étoit amusée.

Un Dogue arrive cependant,

Qui vous lappe en trois coups toute la bassinée ;

Et puis avec un air prude, honnête & discret,

Se retire à l'écart, comme s'il n'eût rien fait.

Deux Chats adolescens, qui de la cheminée,

Avoient, du coin de l'œil, observé le repas,

Crurent qu'ils pouvoient bien prendre part à l'aubeine

Et profiter des reliquats,

La panse du dogue étant pleine.

S'étant donc à leur tour aprochés du bassin,

Ils lêchoient sur le bord quelque goutte échappée

A l'avidité du matin,

Et tâchoient d'arracher quelque peu de gatin.

Le Maître, l'oreille occupée

Du bruit aigu que font leurs langues sur l'airain,

Vient voir ce qu'il entend du cabinet prochain.

Oh ! je vous prends à la pipée,

Dit-il, beaux petits Nourissons ;

Pour votre âge, ma foi, vous êtes, mes Mignons,

Bien fournis d'estomacs, vous aviez, male-peste,

Encore du regret au reste.

Qu'on nous dès le berceau! quels jolis rudimens?

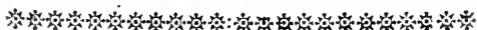
Que l'on me jette à la rivière

Cette race de garnemens;

On ne peut trop tôt s'en defaire.

Dans ce monde, peuplé de voleurs différens,

Les Petits tous les jours pâtiſſent pour les Grands.



F A B L E XXII.

LE LION, à qui l'on arrache une dent,

A M. le Comte DE CORNULIER DU  
VERNAY.

De l'Académie Royale de Sciences & Belles-  
Lettres d'Angers.

CORNULIER, dont mon cœur aime le cœur fin-  
cère,

Ce cœur solide qui préfère

A la pompe des Cours le plaisir d'être à foi,

Lis ces Vers, tu verras dans leur allégorie,

Que sur l'ambition, les Grans, la flaterie,

Je me fais gloire, ami, de penser comme toi.

Quand on veut obliger: on doit entr'autre chose,

Avec ce qu'on promet, voir à quoi l'on s'expose.

Haut & puissant Seigneur un Lion radouté

Regnoit sur un lointain rivage;

D'un cruel mal de dents il étoit tourmenté:

Retiré jour & nuit dans son antre sauvage,

Rugissant, l'œil en feu, de fureur transporté,

Secouant sa crinière horrible,

Il se battoit les flancs, & sa voix terrible,  
 Dans les redoublemens de ses fougueux accès,  
 Il éfrayoit l'écho des monts & des forêts.  
 Les divers animaux, que sous son fier domaine  
 Par la Loi du plus fort il avoit pour sujets,  
 N'ôfant point élever leur plainte triste & vaine,  
 Par d'humides regards & des gestes discrets,  
 Autour de lui rangés, prenoient part à sa peine.

Le Singe & le Renard, opérateurs subtils,  
 Renommé Capperon, célèbre Carmeline  
 Arrivent à sa cour. Sire, lui disent-ils,  
 Ayant vû de son mal le siège & l'origine,  
 Un sang noir & bouillant, bû par avidité,  
 De sa bénigne majesté

A corrompu la dent jusques dans la racine;  
 Mais de son ratelier se trouvant au milieu,  
 Quand l'instrument l'aura tirée,

Sa belle & noble gueule en sera déparée.

Il n'est d'autre secret que de mettre en son lieu  
 La dent d'un animal en vie.

On croit qu'il n'est personne ici,  
 à qui

Un tel honneur ne fasse envie.

L'honneur est bel & bon, quand il coute moins cher,

Dit en soi chacun, à son air,

Aussi-bien qu'à son froid silence.

Se renvoyant la préférence,

Et prisant de son ratelier

La saine & libre jouissance

Plus qu'un emploi de chancelier.

Aucun ne disant mot; un Asne bonne bête,  
 Et qui ne sçavoit rien de rien,  
 S'imaginant déjà que sa fortune est faite,  
 Vient bravement offrir le sien.

Au-dessus du Renard, prise pour la souplesse,  
 Le Singe fut choisi pour ce beau tour d'adresse.  
 La dent du Lion saute après quelque douleur,  
 Quoiqu'eût assuré l'arracheur  
 Qu'on n'en sentiroit rien. C'est le stile ordinaire,  
 Mentir est du metier, sur-tout de celui-ci.

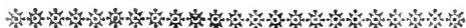
Dans les autres métiers aussi  
 Vendroit-on son droguer, si l'on étoit sincère ?  
 En ouvrage enfin l'on se met,  
 Pour remplacer la dent du Sire,  
 Notre Singe d'abord en tire un : au Baudet;  
 Elle est trop étroite, il en tire  
 Une autre; elle est trop large : une autre; sa rondeur,  
 Sa petitesse, sa longueur,  
 Alloit mal, sortoit trop, flotter dans l'alvéole.  
 Le Baudet crie au meurtre, & pour mille quintaux  
 D'avoine, ou de chardons nouveaux,  
 Eut voulu, mais en vain, dégager sa parole.  
 Il n'en étoit plus temps, le mot étoit lâché,  
 Une dent suit une autre; & quoiqu'il se désole,  
 Par trois forts compagnons de branler empêché,  
 Tant & tant en fut arraché,  
 Qu'il n'en resta pas une seule;  
 Mais nulle ne convint Le Monarque ébrêché  
 Se redresse, & lui dit, horriblement fâché,  
 Coquin: qui n'avois dans ta gueule  
 Pas une dent qu'on put aux miennes assortir,

On

On me l'avoit bien dit, & j'ai sçu le sentir  
 Que tu n'es qu'un butor, qui veux t'en faire accroire.

Je ne sçais, pour te bien payer,  
 Qui me retient, Maraut, qu'après ton ratelier  
 Je ne te fasse encore arracher la machoire.

Aprentis Courtisans, profitez de ceci:  
 La bonne volonté se récompense ainsi,  
 Sur-tout auprès des Grans, quand la chose qu'on tente,  
 Au gré de leur superbe attente  
 Par malheur n'a point réussi.



LE SINGE ET LE MIROIR.

F A B L E XXIII.

UN Singe ayant trouvé sous sa pate un Miroir,  
 Ce fanfaron, que la Nature  
 Fit assez curieux, s'arrêta pour y voir  
 Comment il avoit la figure;  
 Mais en voyant son muse noir,  
 Son front ridé, sa mine grimacière,  
 Ses petits yeux, & son menton pointu,  
 Enfin tout son individu,  
 Aussitôt fumant de colère,  
 Qui m'empêche, insolent, dit-il,  
 De te mettre en cent & cent pièces?  
 C'est à quelque vivant, novice & moins subtil,  
 Aux Badauts des autres espèces  
 Que tu peux t'adresser, & leur jouer des pièces.

Mais

Mais à moi ? ventrebleu . . . Seigneur Bertrand, tout  
beau,

Dit le Miroir d'un ton tranquile,  
Ne vous échaufez pas la bile,  
Et ménagez votre petit cerveau.

Je ne suis point flateur, ami, je représente  
Les choses tout au naturel;

Qu'on s'en fâche, ou qu'on s'en contente :

Si vous étiez gentil, chez moi vous seriez tel.

Que cet Epagneul, par exemple,

Plus aimable que vous & de mine & d'humeur,

Dans ma glace un peu se contemple,

Il dira si je suis menteur.

Il s'y verra coëffé d'une paire charmante

D'oreilles faites au pinceau;

Et vêtu, sans parler de son joli museau,

D'une robe de soye avec grace flotante.

Mais enfin je ne puis, dûssiez-vous me briser,

Faire un Adonis d'un Therfite.

Sur un mérite en l'air on aime à s'abuser,

Et nul n'en croit avoir une doze petite;

Mais qui veut qu'on le flate, avec grand soin m'évite.

Ainsi sous diverses couleurs,

L'ingénieuse Comédie

Sans affectation copie

De l'homme en général, les défauts & les mœurs

Son sel réjouissant, sa morale ingénue,

Plait à l'esprit, l'émeut, l'instruit à chaque trait,

Et, sans qu'elle ait personne en vue,

Chacun y trouve son portrait.



## F A B L E XXIV.

LE PAON, LE DINDON, ET LA  
POULETTE.

**D**E sa superbe queue étalant la beauté,  
Un Paon faisoit la roue: un gros Dinde à côté  
L'imitoit gravement. Le premier dit à l'autre,  
Je vous trouve ma foi plaisant,  
Quand je vous vois vous enorgueillir tant  
D'un plumage comme le vôtre.

Mon beau Monsieur! eh pourquoi non?  
N'ai-je pas, répond le Dindon  
Une soutane magnifique?

Sans doute, & sa livrée est celle de Pluton,  
Lui repart, l'Oiseau de Junon.

Comment, dit l'Oiseau noir, qui se gourme & se pique?  
Médecins renommés, Magistrats souverains,  
Sont comme moi vêtus, & peut-être aussi vains,  
Dit, en l'interrompant, une Poulette vive,  
Qui prêtoit à leur entretien,  
Sans en faire semblant, une oreille attentive.

Fanchon, lui dit le Paon, relevant son maintien,  
Vous avez décidé si justement, Mamie,  
Que vous mériteriez place à l'Académie  
Pour ce seul trait d'esprit; mais regardez-moi bien,  
Poursuit-il, se tournant, déployant ses richesses,  
Le ciel a sur ma queue épuisé ses largesses.

J'ai tous les yeux d'Argus. Je n'en disconviens pas,  
Dit-elle en souriant, Marquis de Carabas :

Le mal est, selon moi, que tu les as derrière,  
Comme les ont tant d'autres faits.

Mais si le bruit qui court, est un bruit véridique,  
Tu joins à ta beauté le mérite du chant ;

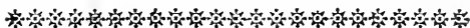
Toi, qui sçais pour le sexe être si complaisant,  
Redis-moi donc un peu ton éloge en musique,  
Il m'en paroitra plus charmant.

Le Dindon, revenché par ce trait satirique,  
Tout Dindon qu'il étoit, en rit malignement,

Mais étonné du compliment,  
Le Faon baissa la queue ; & fermant sa boutique,  
Il allonge un pas lent, & va triste & capot  
Se cacher dans un coin sans repliquer un mot.

La richesse, qu'étale une arrogance extrême,  
Est comme la naissance un effet du hazard ;

La seule gloire où l'homme ait part,  
C'est celle des talens qu'il se doit à lui-même.



P A B L E XXV.

LA FAUVETTE ET LES OISEAUX  
FALOUX,

A M. B O U R N \* \*.

*Célèbre Chirurgien à Nantes.*

**D**ES oiseaux négligeoient l'étude du ramage  
Pour le loisir stérile & ses amusemens,

( Ain-



( Ainsi font la plûpart de ces honnêtes gens  
 Qu'un certain célibat.... mais, Muse, foyez sage,  
 Ne marchez pas piés nus sur des charbons ardens )  
 Un jour que ces oiseaux prenoient leur passetems,

Ils rencontrèrent sous l'ombrage

Une Fauvette habile à former d'heureux sons.

Charmés de son joli ramage,

Ces petits cœurs pourtant se laisserent piquer

Aux traits noirs que contre eux lança la jalousie,

Et de l'aimable mélodie,

Aigrement, au hazard, on les vit se moquer.

Un Rossignol, présent à cette comédie,

Leur dit : Amis, vous dénigrez

Cette Fauvette enchanteressè,

Que dans l'ame vous admirez ;

L'unique chagrin qui vous presse,

Vous voulez, mais en vain vous le dissimuler ;

C'est de ne pouvoir l'égalèr.

Eh ! ne deviez-vous pas comprendre

Que notre Confraternité

Participe à l'honneur, qu'un seul a mérité ?

Profitez avec moi du plaisir de l'entendre,

Et réformez vos tons sur des accens si doux :

Il est honteux d'être jaloux,

Mais il est glorieux d'apprendre.

Dans cette allégorie, où j'exprime pour toi

Ma gratitude légitime,

Célebre Bourn\*\*, reçois

Ce vrai tribut de mon estime.





## V E R S

A M. DE MORINAY,

Gentilhomme Ordinaire de la Chambre du Roi.

*S*age & charmant Mortel, dont la Philosophie  
 Conserve son air pur & son aménité  
 Au milieu des douceurs d'une agréable vie,  
 Où, sans orgueil & sans envie,  
 Et de toute vertu Partisan respecté,  
 Tu passes les beaux jours que la Parque te file;  
 Toi, dont la charité fertile,  
 A l'indigent persécuté  
 Assûre dans ses bras un salutaire asyle  
 Comme dans ses heureux rameaux,  
 Un arbre étalant son feuillage,  
 Présente, à l'abri de l'orage,  
 Une douce retraite aux innocens oiseaux.  
 Cher Parent, lis ces Vers, que dans ma solitude,  
 Les vertus, approuvant ma poétique étude,  
 Ont dictés à mon cœur, amoureux du vrai bien;  
 C'est un hommage légitime,  
 Que doit à la noblesse, à la bonté du tien,  
 La vive amitié qui m'anime.





# CANTATES.



Sur la Naissance

*DE MONSEIGNEUR LE DUC DE  
BOURGOGNE.*

CANTATE I.

**F**ILLES de Jupiter, ingénieuses Fées,  
Nymphes qui présidez sur le sacré Côteau,  
Animez du feu le plus beau  
Vos Amphions & vos Orphées.  
Célébrez ce grand jour, où nos vœux accomplis  
Ont vû sur ce rivage éclore un nouveau Lys.

Princesse, que l'Amour engage  
Au fils d'un Roi toujours vainqueur,  
Par un tendre & précieux gage  
Vous couronnez sa vive ardeur,

Et

Et le Ciel par ce témoignage  
Vient affermir notre bonheur.

Et vous Reine, ô chaste Cybèle,  
Contemplez-vous dans vos enfans;  
Comme une Rose aimable & belle,  
Du haut de ses rameaux brillans,  
Voit s'épanouir autour d'elle,  
Et naître des boutons charmans.

Princesse que l'amour engage &c.

Les temps sont arrivés, l'avenir se dévoile,  
Le livre du Destin est ouvert à mes yeux;  
Né d'un divin Soleil, un Soleil radieux  
    Enfante une brillante Etoile,  
Dont l'éclat éblouit & la terre & les cieux.

Tous les Astres leur font hommage,  
La Nature obéit à leurs suprêmes loix.  
Le Printemps éternel, les jours du premier âge  
    Reviennent encore une fois.

Naisséz, Bourbons, croisséz, auguste Race,  
Et montrez - vous digne de vos ayeux;  
Les imiter & marcher sur leur trace,  
C'est imiter, c'est égaler les Dieux.

Rameaux, issus d'une tige féconde  
Etendez-vous en cent climats divers:  
Que triomphans sur la terre & sur l'onde  
Lès seuls Bourbons regnent dans l'Univers.  
Naisséz, Bourbons, &c.

Sur le front de Louis, ce Monarque adorable,  
 Aussi vaillant que Mars, aussi beau que l'Amour,  
 Le doux Plaisir répand un calme inaltérable;  
 Du fils de son Dauphin dans un tumulte aimable,  
 Le nom fait retentir sa Cour.

Que de feux allumés! le salpêtre raisonne,  
 Cent chiffres enflammés, que la gloire couronne,  
 Voltigent tracés dans les airs.

La nuit s'arrête, admire, un nouveau jour l'étonne.  
 Et sur son char d'azur la superbe Thétis,  
 Voguant en paix au gré de l'onde,  
 Apprend que le Destin fait renaître son fils,  
 Du sang du plus grand Roi du monde.

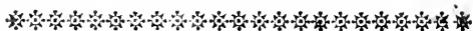
La paix ramene en tous lieux l'abondance,  
 Enfin les Dieux  
 Ont exaucé nos vœux.

Aimables cœurs, Epoux chers à la France,  
 Vous assurez sa plus douce espérance;  
 Son sort heureux  
 Est le fruit de vos jeux.

Jeunes Amours, volez d'une aile agile;  
 Tendres plaisirs,  
 Secondez nos desirs.

Regnez, Amours, la France est votre asile;  
 Volez, plaisirs, ici tout est tranquile,  
 Les seuls Zéphirs,  
 Y poussent des soupirs.

La Paix ramene en tous lieux l'abondance &c.



HERCULE ET OMPHALE.

CANTATE II.

**L'**UNIVERS, délivré de cent monstres terribles,  
 Dans l'indomptable Hercule admiroit le héros,  
 Dont les exploits & les travaux  
 Lui faisoient espérer les biens sûrs & paisibles,  
 Qu'offie après les combats l'agréable repos.

Des Cieux la masse chancelante  
 En lui trouve un second Atlas;  
 Les géants, saisis d'épouvante,  
 Tombent écrasés sous son bras.

Dragons, Serpens, remparts, murailles,  
 Tout cède à ses moindres efforts;  
 La terre, à travers ses entrailles,  
 Le voit franchir les sombres bords.

Des Cieux la masse chancelante  
 En lui trouve un second Atlas;  
 Les géants, saisis d'épouvante,  
 Tombent écrasés sous son bras.

Pendant qu'accumulant conquête sur conquête,  
 Semant par-tout l'éclat de son nom glorieux,  
 Du tonnant Jupiter-le fils ambitieux  
 De nouveaux lauriers ceint sa tête,  
 Que lui seul il se croit plus fort que tous les Dieux.

Il voit Omphale ; & sa défaite  
Est l'ouvrage de deux beaux yeux.

L'aimable jeunesse,  
La feinte douceur,  
La délicatesse,  
Le sôûris trompeur,  
La molle langueur,  
Joignent leur adiesse  
Pour charmer son cœur ;  
Lui-même il se laisse  
En proie au vainqueur.

Il s'enyvre à longs traits du poison qui le tue ;  
Le traître Amour, sur lui secouant son flambeau,  
Avec un ris amer lui vole sa massue ;  
Et, pour comble d'insulte à sa valeur vaincue,  
Met dans ses nobles mains un indigne fuseau.  
Près d'Omphale occupé d'un travail ridicule,  
Il souûpire, il gémit : interdit & confus,  
Il cherche dans le tendre Hercule,  
Le grand, le fier Hercule, & ne le trouve plus.

En vain, guerriers magnanimes,  
Vous vantez vos actions,  
Si vos courages sublimes  
Sont souûmis aux passions.  
C'est des plus illustres ames  
Qu'Amour cherche à triompher.  
Malheur au cœur que ses flammes  
Ont la force d'échauffer !





Qu'a fait mon époux, fort barbare,  
Qui mérite un trépas affreux?

Sa main, pour le percer, trois fois est suspendue,  
Trois fois ne sçachant où frapper,  
Sa main, d'elle-même abbatue,  
Laisse le poignard échapper.

Pâle, tremblante, irrésolue,

Retombant sur son lit, qu'elle arrose de pleurs,  
Elle adiesse ces mots à l'objet qui la tue,  
Auprès d'elle endormi, sans prévoir ses malheurs.

Tendre époux, moitié trop chérie,  
Quelle est la rigueur de mon sort?  
Je meurs, si j'épargne ta vie,  
Ou je mourrai du regret de ta mort.

Ah! plutôt, inflexible pere,  
De cent coups ouvre-moi le flanc;  
Que seule au moins je dégénere  
De ta fureur à t'abreuver de sang.

Tendre époux, moitié trop chérie,  
Quelle est la rigueur de mon sort?  
Je meurs, si j'épargne ta vie,  
Ou je mourrai du regret de ta mort.

Mais, ô transport, dit-elle, ô discours inutile!

Que je tarde à délibérer!

Ouvre les yeux, fuis, cours, cherche au loin quelque  
asyle,

Profite de la nuit tranquile,

Nous nous perdons tous deux à différer :  
 Dévançant le retour de la rapide aurore ,  
 Mon pere furieux , & mes parjures sœurs  
 Viendront , ces crimes que j'abhorre  
 Conformer dans ton sang les infâmes noirceurs.  
 Qu'attends-tu , cher époux ? pars , adieu , prends encote  
 Ces avides baisers , ces trop courtes douceurs.  
 Pars donc ; & pour faveur dernière ,  
 Pour prix de t'avoir conservé ,  
 Souvien-toi d'une épouse , à toi seul toute entière ,  
 Qui s'expose au péril , dont elle t'a sauvé.

Hymen , combien ta puissance ,  
 Produit de nobles effets ,  
 Quand l'amour d'intelligence  
 Serre les nœuds que tu fais !

Mais quand , dans tes nœuds coupables ,  
 Le cœur ne suit pas la main ,  
 A quels crimes effroyables  
 N'ouvres-tu pas le chemin ?

Hymen , combien ta puissance  
 Produit de nobles effets ,  
 Quand l'amour d'intelligence  
 Serre les nœuds que tu fais !





## L'HYVER.

## CANTATE IV. 1

**H**AÏTE-toi, cher Bacchus, précipite tes pas,  
 L'Hyver suivi des vents, des glaçons, des frimats,  
 Exerce son courroux sur la vigne mourante.  
 Hâte-toi, cher Bacchus, précipite tes pas,  
 Vien voir de tes enfans la troupe languissante;  
 Un fâcheux avenir nous glace d'épouvante,  
 Le pressant désespoir nous conduit au trépas.

Cruels Auteurs des Orages,  
 Tonnez, soufflez dans les airs:  
 Aquilons, que vos ravages  
 Fassent trembler l'univers.

Fondez avec violence  
 Sur nos champs & nos jardins;  
 Mais laissez-nous l'espérance  
 De vendanger des raisins.

Cruels Auteurs des Orages,  
 Tonnez, soufflez dans les airs;  
 Aquilons, que vos ravages  
 Fassent trembler l'univers.

Dieu du vin, prends soin de ta gloire,  
 Tu n'entends déjà plus ces brillans airs à boire,  
 Ces chœurs altérens, jusqu'au Ciel élancés.

R 3

Dans

Dans tous les cabarets regne un morne silence.  
On voit par-tout les pots tristement renversés.  
A la vivacité succède l'indolence.

Les bûveurs oisifs tout le jour,  
Vagabonds, éperdus, dontent de ta puissance,  
Et sont prêts de quitter ta cour  
Pour chercher les plaisirs dans celle de l'amour.

Amis, quel caprice étrange  
Vous entraîne chez Vénus?  
Ah! que vous perdrez au change!  
Retournez vite à Bacchus.

Le Dieu du vin dédommage  
Aussi-tôt un pauvre amant;  
Pour un bûveur qui s'engage,  
Vénus en fait-elle autant?

Amis, quel caprice étrange  
Vous entraîne chez Vénus?  
Ah! que vous perdrez au change!  
Retournez vite à Bacchus.

Ciel! qu'aperçoi-je! un Dieu! c'est Bacchus, c'est  
lui-même :

Des pampres verdoyans, découpés en festons,  
Composent sur sa tête un joyeux diadème.  
Il a son Tyrse en main; mais il parle, écoutons:  
La vigne est à l'abri de l'horrible furie  
De la plus rude des saisons.  
Nez boutonnés, teints rubicons,  
Réveillez à ma voix votre ardeur endormie,

Epuisez vos tonneaux, remplissez vos flacons.  
 L'Hyver s'irrite en vain; son insolente audace,  
 Quoi qu'il tente, ne servira  
 Qu'à vous faire boire à la glace,  
 D'excellent vin, quand l'été reviendra.

Fuyez, pénible tendresse,  
 Livrons nos cœurs à Bacchus.  
 Chantons, répétons sans cesse  
 Que rien n'égale son jus.

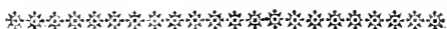
Puisqu'il prend soin de nos treilles,  
 Bravons l'Hyver en courroux;  
 Amis, sablons cent bouteilles:  
 Ah! que ce commerce est doux!

Si, jaloux de notre gloire,  
 L'Amour trouble nos exploits,  
 Il faut l'obliger à boire  
 Rafade dans son carquois.

Mais, s'il affecte un air grave,  
 Ce beau petit Damoiseau,  
 Faisons-le aller à la cave  
 Tirer lui-même au tonneau.

Quand cette liqueur puissante  
 Aura soumis le mutin,  
 Il faut qu'à son tour il chante  
 L'éloge du Dieu du vin.





## L'ÉPOUX MOURANT.

## CANTATE V.

UN pauvre Epoux déjà touchoit aux sombres portes  
 Qui menent les humains au royaume des morts.  
 Sa femme étoit en pleurs : les douleurs les plus fortes  
 N'étoient qu'un vain crayon de ses cuisans transports.  
 Son mouchoir à la main, sa coëffe rabatue,  
 Elle étoit sur son lit déplorant ses malheurs,  
 Et levant vers le Ciel sa languissante vûe,  
 Accusoit en ces mots les fatales rigueurs.

Mort barbare, épargne la vie  
 Du plus précieux des Epoux ;  
 Sur moi, plutôt sur moi, de ta faux ennemie  
 Hâte-toi de tourner les coups.

Unis comme deux tourterelles  
 L'un pour l'autre nous étions faits,  
 Noir décret du Destin ! pourquoi donc Loix cruelles  
 Nous séparez-vous pour jamais ?

Semant sur ses pas l'épouvante,  
 La mort roulant sa faux sanglante,  
 Se montre à ses regards ; & d'un ton furieux  
 Qu'entends-je ? que veut-on ? me voici, qui m'appelle ?  
 Pardonnez-moi, c'est mon Epoux, dit-elle,  
 Avec ses belles mains essulant ses beaux yeux.

Hé-

Hélas ! vous l'allez voir, redoutable Déesse,  
 Pâle, mourant, en proie aux maux les plus affreux,  
 Qui soupire après vous sans cesse,  
 Fatigué de trainer des instans douloureux.

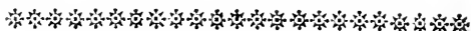
Assez de femmes font la mine,  
 Quand elles perdent un mari ;  
 Mais il n'en est point qui s'obstine  
 De courir au trépas pour lui.

Quelle Euridice si fidelle,  
 Malgré mille périls offerts,  
 Passant dans la nuit éternelle,  
 Chercha son Orphée aux Enfers ?

A la matrone on fit connoître,  
 Après qu'elle eut long-temps pleuré,  
 Que l'homme mort ne doit point être  
 A l'homme vivant préféré.

Artémise but de Mausole  
 Les restes chéris dans du vin.  
 Pourquoi ? c'est que le vin console  
 Et fait oublier le chagrin.





## L A R O S E, (\*)

## CANTATE VI.

**V**ous voulez me cueillir, disoit la Rose en pleurs,  
 Au jeune Corilas qui l'avoit cultivée;  
 Hélas! m'avez-vous réservée  
 Au plus funeste des malheurs?  
 Voilà donc où tendoient vos perfides douceurs?  
 Par ces mots la Rose vermeille  
 Croyoit convaincre Corilas,  
 Mais il ne prêtoit pas l'oreille,  
 Ou feignoit de n'entendre pas.  
 Cent fois, poursuivoit-elle encore,  
 Vous avez prévenu l'aurore  
 Pour me voir, & pour m'arroser;  
 Vous n'osiez pourtant me baiser,  
 De crainte d'altérer l'éclat qui me colore.  
 Souffrez au moins que j'acheve d'éclorre:  
 Arrêtez, cher Berger, cruel! que faites-vous?  
 Arrêtez... un moment... quand vous m'aurez  
 cueillie,  
 Quelques instans après, vous me verrez flétrie,

Et

(\*) Cette Cantate que l'Auteur donna, il y a nombre d'années, tant dans le *Mercury* que dans l'édition des *Poësies* sous le nom de *Mlle. de Malerais*, a été insérée depuis dans le *Recueil* de celles de l'Abbé de *Grécourt*. Il n'a aucune part à cette pièce. Il en est de même de beaucoup d'autres, que leurs Auteurs pourroient aussi justement revendiquer.



Et vos vives ardeurs faisant place aux dégouts,  
Je perdrai les attraits dont vous étiez jaloux.

C'est ainsi que la Rose exprimoit ses allarmes ;  
Mais ses cris furent superflus :  
Dès qu'elle fut cueillie, elle n'eut plus de charmes,  
Et Corilas ne l'aima plus.

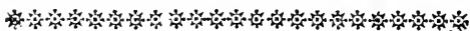
Amans, sous les plus douces chaînes  
Contraignez vos brulans desirs ;  
Le comble des tendres plaisirs  
Est souvent le comble des peines.





# V O Y A G E

DE PARIS EN BRETAGNE..



A M. LE MARQUIS DE ROBIEN,

*Président à Mortier au Parlement de Bretagne,  
& de l'Académie Royale des Sciences & Bel-  
les Lettres de Berlin.*

**P**ERSONNE au monde, Monsieur, n'a jamais plus pesté que moi contre les Intendances, Préfectures & autres dignités, faites, dit-on, pour le peuple plus que pour l'homme; & chacun sait que cela devoit être. Le Rapporteur de votre procès, ayant été nommé Intendant, vous vous vîtes renvoyé aux Kalendes Grecques, & moi par conséquent, puisque le signal de sa gloire fut celui de notre départ. J'allai la veille dire adieu au très cher & très illustre M. Titon du Tillet; la goutte avoit chargé ses pieds de pesantes entraves. Je lui rémoignai le chagrin que j'avois de le voir souffrir; à quoi il me répondit d'un air riant que la patience étant le seul remède que la Médecine eût encore trouvé pour la goutte, il tâchoit de se familiariser avec elle. Ensuite il se traina jusqu'à son clavicin & joïna les plus joyeuses Ritournelles, laissant éclater sur son visage cette noble & mâle indépendance du sort, qui manquoit au Favori d'Auguste. En effet les belles qualités de Mécénas, si recommandable d'ailleurs, ont été en quelque manière deshonorées par les Vers qu'il a laissés à la postérité sur son attachement à la vie, *debilem facito manu* &c, & dont j'ai tâché d'exprimer le sens dans cette traduction, sans m'asservir scrupuleusement aux termes de l'original:

Que

Que sur mes picds & sur mes mains  
 La goutte la plus douloureuse  
 Déploye avec fureur ses efforts inhumains;  
 Que la tumeur la plus affreuse  
 Accable de mon corps la machine hideuse;  
 Que mille élancemens aigus,  
 Sans relâche frappant mes gencives enflées,  
 Pénétrent mes dents ébranlées;  
 Que livrés aux bourreaux, mes membres étendus  
 Soient au haut d'une croix dans les airs suspendus:  
 Grands Dieux ! dans ces tourmens faites durer ma vie,  
 Plutôt que de borner mon sort;  
 Les horreurs, dont je puis voir la course suivie,  
 N'offrent rien à mes yeux de si dur que la mort.

Saint-Evremont, où Sarrazin ont raison de dire  
 dans un discours de Morale, qui se trouve dans les  
 Ouvrages de l'un & de l'autre, qu'ils voudroient,  
 s'il étoit possible, qu'on eût effacé ces Vers qui  
 nous restent de Mécénas, & qu'il ne nous eût point  
 appris qu'il étoit plus attaché à la vie que ne doit  
 l'être un Philosophe, & même un homme qui pen-  
 se raisonnablement.

Tiron, doué d'une ame aussi ferme que rate,  
 Me parloit des Neuf Sœurs, répétoit leurs chansons,  
 Et n'en vouloit qu'à la fortune avare,  
 Qui recompense mal leurs plus chers nourissons.

Deux Dames survinrent, dont la vûe éteignit en  
 lui tout ressentiment de douleur, & il oublia sa gou-  
 re, pour aller plus légèrement au-devant d'elles.  
 Pour moi, je le laissai avec cette compagnie, après  
 l'avoir embrassé trois ou quatre fois.

J'aurois bien aussi souhaité que le temps m'eût permis d'aller dire adieu au célèbre M. de Voltaire, à qui j'avois fait visite les derniers jours de la semaine précédente. Son ame n'est point affaîlée sous l'épaisseur de l'embonpoint. On ne voit en lui que des yeux pleins du beau feu qui anime ses Poësies & sa Prose. Il semble que comme Horace, il soit prêt à s'envoler transformé en Cigne. Sa conversation est aussi variée que ses ouvrages, & l'on y trouve l'homme du Monde, le Poëte & le Philosophe.

Je vous ai promis, Monsieur, de vous amuser d'une relation de notre voyage; mais quels mémoires est-il possible d'écrire, quand on court la poste tout le jour & la moitié de la nuit? Toutefois vous le voulez, cela me suffit, Ecrivons comme nous avons voyagé, & faisons une relation en poste, quoique vous en sachiez, aussi bien que moi, toutes les particularités.

“  
 Muse, à la face rubiconde,  
 Qui du vineux Chapelle entretenois l'esprit,  
 Et versois l'enjouement sur sa veine féconde,  
 Vien d'un grain de son sel animer ce récit.  
 Fais voltiger les ris & les jeux sur ma lire,  
 Et t'acquitant de cet emploi,  
 Que mon illustre Ami prenne plaisir à lire  
 Divers événemens, qu'il a vûs comme moi.

Je dirai, après cet exorde, que déjà notre chaise nous emportoit hors des remparts de Paris, quand mettant la tête à la portière, les yeux long-tems tournés vers une ville dont je m'éloignois à regret, je lui fis tout bas ces tristes adieux, dont, comme vous savez, je vous régalai tout haut, sur ce que vous me demandâtes si c'étoit le chagrin de quitter quelque jolie Parisienne, qui me faisoit ainsi rêver.

Adieu, ville enchantée; adieu Reine des Arts;  
 Adieu Caffés & promenades;  
 Comédie, Opéra, ballets, Pantalonnades;  
 Adieu climat chéri des suivans du Dieu Mars;  
 Adieu brillant séjour des amoureuses flames; ....  
 Adieu Rivage d'or; retraite des floux  
 Des bourses & des cœurs; écueil des jeunes ames;  
 Adieu riant Berceau des commodes époux;  
 Adieu beau Paradis des plus aimables femmes;  
 Adieu noirs papillons, finges des jolis airs,  
 Equivoques Abbés; adieu Sçavans divers;  
 Adieu Cité célèbre, où l'effort de la presse  
 Enfante en gémissant plus de prose & de Vers,  
 Qu'en aucun lieu de l'univers,  
 Marchandise de toute espèce;  
 Adieu Paris, bon jour, bon soir;  
 Adieu vous dis jusqu'au revoir.

Nous passâmes à Versailles, où je fus fort étonné qu'on nous fit payer double poste. Je m'étois imaginé qu'en approchant du séjour des graces, & surtout dans un tems de réjouissance Royale, nous eussions passé gratis.

Vous ne vous attendez pas, Monsieur, que je vous fasse la description topographique d'une route que vous avez courue du moins vingt fois. Je ne vous parlerai donc que de nos gîtes. En galoppant & trottant tout au moins, je vis s'échaper sous mes yeux des Villes, des Villotes, des Villages, des Hameaux, des prairies. La nuit déployant ses voiles, tous les objets prirent une livrée de la même couleur, & je ne vis plus rien, malgré les deux gros yeux de verre de notre chaise, qui éclairaient ceux de nos coursiers. Nous mîmes pied à terre à  
 Ou-

Oùdan, où nous fûmes hébergés à la poste, & logés dans une chambre,

Où lits de damas, trumeaux,  
Chaises de point, haute lisse,  
Tables de marbre, tableaux,  
Sont une légère esquisse  
Des magnifiques lambris,  
Sous lesquels fraîche & nourie.  
Repose la Seigneurie  
Des Financiers de Paris.

Vous n'aurez point oublié qu'on nous fit parfaitement payer la vûe de ce beau gîte, l'hôtesse nous ayant tiré (comme on nous prévint qu'elle avoit coutume de le faire) un écu en ligne de compte, uniquement pour la chambre :

Si Chapelle avec vous s'étoit mis en campagne,  
Il vous eût dit, Prenons un autre appartement,  
Et nous boirons par supplément  
Une bouteille de Champagne.

Vous ne bûvez que de l'eau, Monsieur, & je bois très peu de vin pur. Sobriété très rare autrefois dans notre Province, où parler d'aller à Paris, c'étoit entreprendre le pèlerinage de Jérusalem ; mais on s'y est insensiblement suivi à la file, & c'est au commerce des Parisiens que nous devons l'usage de tremper notre vin. Il n'y a plus que quelques femmes, qui, se servant pour boire de grands banaps, qu'elles appellent *calottes de Suisses*, continuent

De soutenir avec esprit,  
Que bien fait est ce que Dieu fit,

Par

Par quoi ne le faut-il défaire ;

Qu'aux nôces une fois l'eau fut changée en vin  
Par l'effet merveilleux d'un prodige divin,  
Et que jamais le vin ne le fut en eau claire.

On dit qu'un Cadet de Gascogne, la petite tresse d'or sur l'habit, le demi-point d'Espagne sur le chapeau, l'épée damasquinée au côté, arrivant à Oudan aussi tard que nous, on le plaça dans le même appartement. Il se mit à son aise & se chauffoit, quand l'hôtesse passant dans la chambre, il la complimenta sur son riche ameublement. Il est vrai qu'il est propre, répondit-elle, & nous n'y logeons que des personnes de distinction comme vous ; mais ce meuble nous ayant coûté beaucoup, nous tâchons de retirer peu à peu notre déboursé, au moyen d'un écu que l'on paye pour y passer une nuit, sans préjudice des autres frais. Le Cadet, qui ne s'attendoit point à cette riposte, réfléchit un moment sur l'aventure, & puis appelant une servante, Faites mon lit, s'il vous plaît, lui dit-il. Est-ce que vous ne souperiez point, dit la fille ? Cadet, reprit-il, mes yeux vont souper pour tout mon corps. Laissez seulement les rideaux du lit ouverts tout au grand, & mettez une lumière de chaque côté de mon chevet, afin que mes regards se rassassent de ce superbe spectacle. Alors il se habilla au plus vite, & quand il fut couché, il se mit à chanter, le coude appuyé sur son oreiller, cette parodie du Sommeil d'Isle :

Que d'éclat ! que d'attraits ! contentez-vous mes yeux,

Parcourez ces espaces ;

Vengez, s'il se peut, dans ces glaces

Mon estomac d'un jeune affreux.

Nous dévançâmes l'aurore d'environ trois heures,  
& comme il étoit jour de Fête, nous nous arrêta-  
mes

mes à Verneüil, où nous entendimes la messe aux Cordeliers. Leur Couvent est extrêmement délabré. Nous aprîmes d'un d'eux qu'il avoit été bâti sous les yeux de St. François, & que c'étoit le second du Royaume qui avoit eü cet honneur; pourquoi l'on se faisoit scrupule de desaraigner les murailles & d'en abattre la poussière, de crainte d'en enlever un enduit que son antiquité & ses circonstances leur rendoient aussi précieux que tout l'or du Temple de Salomon. Le hazard nous procura aussi l'avantage d'entretenir un moment le Gardien, qui portoit la perruque. Nous lui en demandâmes un peu malicieusement la cause, & s'il y avoit un chapitre des perruques dans la règle de St. François. A cela il répondit en plaisantant, comme un homme qui entend la raillerie, par un argument conçu comme il suit : *Omne animal rationabile perrucatum est naturaliter aut artificialiter, porrò artificium succurrit naturæ: atqui illius opis mea indignis natura; ergo perrucatus existo irreprochabiliter.* Après lui avoir demandé aussi tout en vant, si c'étoit *natura lapsa*: voilà, lui dis-je, mon très Réverend, ce qu'on appelle *argumentum cornutum utrinque feriens*. Et il n'y a plus le petit mot à repliquer.

J'espère aussi que par la suite  
 Simples Moines auront perruques à bonnets,  
 Et ceux, qu'aux dignités élève leur mérite,  
 Grandes perruques de Palais.

Nous nous arrêtàmes, en repassant, vis-à-vis l'Eglise paroissiale de Verneüil pour en examiner l'architecture, quand nous fûmes interrompus dans nos observations par un artisan qui nous dit, Messieurs, s'il en faut croire nos chroniques, cette tour à filigamme a été construite par le Diable; mais elle n'étoit pas encore bénie. Vraiment, mon ami, lui dîmes-nous, ce dernier point est incontestable. Il



n'y avoit pas de moyen de bénir ce qui n'existoit point encore. Le conte de cet homme m'a depuis remémoré ce qu'on rapporte du pont de St. Cado, qui, si je ne me trompe, est bâti dans l'étendue de vos domaines. Voici comme me l'a raconté à moi-même un de vos vassaux, que vous m'aviez donné pour me conduire à l'Orient. Je n'y ai ajouté que des rimes :

Solitaire, humble & fidelle,  
 Cado qu'un large marais  
 Séparoit de sa chapelle,  
 Lieu pour lui si plein d'attraits,  
 Etoit obligé de prendre,  
 Dans le temps le plus mauvais,  
 Un long détour pour s'y rendre,  
 Dont le pénible chemin  
 Etoit un obstacle au zèle  
 De maint dévot Pélerin.

L'Estafier de Saint Martin,  
 Tenant en main sa truelle,  
 A Cado, que son chagrin  
 Tenoit toujours en cervelle,  
 Aparut un beau matin.

Je fai le mal qui t'altère,  
 Lui dit l'Archipatelin,  
 Et m'oblige de te faire  
 Un pont qui, comme j'espère,  
 Sera bâti pour demain,  
 Pourvû que ton cœur s'engage,  
 Pour ma peine & mon loyer,

De

De me donner le premier,  
Dont il fera le passage.

Il comptoit le Maupiteux,  
Selon ses remarques fines,  
Que pour chanter ses matines  
Cado seroit matineux,  
Et seroit avant tout autre  
L'expérience du pont,  
Allant, comme hermites font,  
En disant sa patenôtre,  
L'esprit au ciel attaché,  
Sans songer à son marché.

Cado de l'Auge superbe  
Voyoit le Catimini;  
A trompeur, c'est le proverbe,  
Dit-il, trompeur & demi..

C'étoit un jour de Dimanche  
Il attrappe dextrement,  
A l'insçu du Négromant,  
Un chat qu'il met dans sa manche.

Puis le porrant tout au ras  
Du pont fait par Satanas,  
Il l'épouvante, il le chasse.  
En agitant son manteau,  
Et lui fait franchir l'espace  
De l'édifice nouveau.

Yvre d'une horrible joye,  
 Le Diable étoit aux aguets,  
 Quand voyant une autre proye  
 Se prendre dans ses filets;  
 Déchu de son espérance  
 A la honte des Enfers,  
 Sur l'animal il se lance  
 Et l'étrangle dans les airs.

Cado souffrit en silence,  
 De la fureur du Pervers;  
 Qui, retombant sur l'ouvrage,  
 L'acroche, en emporte un coin,  
 Dont l'échancrure est témoin  
 D'un marché dont il enrage.

La superstition est le poison de tous les peuples, chacun dans la position où il se trouve. Elle passe des plus simples aux plus habiles; & quand elle est une fois enracinée, il faut, pour l'extirper, tous les efforts d'une raison victorieuse.

Les miracles avérés des hommes, qui ont exemplairement vécu, ne suffisent-ils point à leur gloire, sans qu'on cherche encore à l'étayer par des fables? Ceux, qui sont préposés à la conduite des ames, devroient tâcher de détruire ces chimères dans la mémoire des peuples. Mais l'avarice de quelques particuliers est intéressée à faire durer l'illusion générale.

Les chemins sont fort beaux de Verneuil jusqu'à Alençon, graces à Mr. l'intendant de cette Ville, (\*) qui fait regner le bon ordre dans l'étendue de sa Généralité.

Di.

(\*) C'étoit alors Mr. l'Allemand de Betz.

Digne Intendant que chacun loue,  
 Vous qui nous préservez & de choc & de boue,  
 Puisse le vrai Seigneur de vous autres Seigneurs,  
 Ainsi nommés dans les requêtes,  
 Que l'on adresse à vos Grandeurs,  
 Sur papiers à marges honnêtes;  
 Puisse donc le Seigneur, pour prix  
 Des grans chemins que vous avez unis,  
 Après cent ans coulés sur un fleuve de joye,  
 Vous applanir l'heureuse voye  
 Qui mene droit en Paradis.

La nuit la plus sombre avoit enveloppé notre hémisphère, quand nous descendîmes à la poste d'Alençon. L'hôte s'en vint gracieusement au-devant de nous, en nous disant, Messieurs, faites-moi l'honneur d'entrer, vous serez choisis ici comme le corps du Roi. Nous le crûmes sur sa parole, sans faire attention que nous étions en basse Normandie, où les hommes en ont deux. Je ne puis, sans en rire encore, vous retracer la peinture de ce burlesque Cabaret; je me bornerai toutefois à vous rappeler la magnificence & la commodité de la chambre où nous fûmes logés.

La fenêtre étoit étayée  
 Sur deux antiques soliveaux;  
 Les chaises étoient deux traiteaux  
 Côtoyant une table assez mal apuyée;  
 Et qui dançoit la mariée  
 Sur trois pieds tour à tour boiteux.  
 Les chenêts rouillés & poudreux,  
 Différemment construits, mal rivés dans leur base,  
 Revenant en fautoir sur le feu qui s'embrase,

Fai-

Faisoient un bruit pareil à celui des Grillons,  
 Dont au foyer des blancs Mitrons  
 Toute la nuit la troupe jase.

Notre hôte cependant disoit que ces chenêts,  
 Autrefois ciselés, bien fourbis & bien nets,  
 Furent au plus offrant vendus pas deshérence,  
 A l'encan de Richard sans peur,  
 Quatre deniers tournois, somme dont la valeur  
 Dans ces temps reculés étoit de conséquence.

Mes lits, ajoutoit-il, n'ont point de matelats,  
 Mais on s'embourbe dans la plume;  
 Ainsi ne craignez pas le rhume,  
 Quoique les courts rideaux ne s'entre-touchent pas.

Je m'imagine, Monsieur, que malgré la cherté  
 de la chambre d'Oudan, vous eussiez été bien-aisé  
 d'être logé à pareil prix à la poste d'Alençon. En  
 un mot il me semble que l'on pourroit comparer le  
 réduit grotesque, où nous étions resserrés, nos  
 deux Lits le remplissant aux trois quarts,

A cette cellule galante,  
 Dont on pâme de rire en voyant dans Regnier,  
 La peinture divertissante,  
 Ce Regnier, de Boileau le malin devancier.

Au reste, Messieurs, continua l'hôte, l'irrégulier  
 arrangement de cette chambre ne doit point vous  
 faire de peine. J'ai une tapisserie de Bergame, que  
 j'y ferai rendre cet été, & j'espère qu'en six mois,  
 cette maison sera différemment artournée. Voilà  
 qui sera à merveille, répondites-vous; mais si

Nous vous disions, Monsieur notre hôte,  
 Assûrez-vous qu'à jour préfix

Vous

Vous aurez votre argent sans faute  
 La semaine des trois Jendis,  
 Ou bien accourcissant le terme de la dette,  
 Quand le grand Turc & les Dervis  
 Porteront leur offrande, amplement convertis,  
 A notre Dame de Lorette,  
 Je gage qu'à ces mots refrognant le minois,  
 Vous diriez en votre patois,  
 Dieu me damne, Monsieur, delai n'est point recette,  
 Et ma femme au marché ne va point sans argent.  
 Monsieur notre hôte cependant  
 Ce n'est pas mon dessein que pour cet incident  
 Votre face s'allonge, & que votre œil s'afflige;  
 Vous serez soudoyé: moi, qui suis Président,  
 Plutôt que d'avoir du litige  
 Avec un hôte bas Normand,  
 J'aimerois beaucoup mieux le payer doublement.

La récréation, que nous primes avec cet homme,  
 nous dédommagea en quelque manière du mauvais  
 gîte, d'autant mieux que ce qu'il nous servit à  
 souper, étoit d'assez bon goût. Nous comptions ar-  
 river à Rennes le lendemain, mais

On éprouve qu'en mainte chose  
 L'homme propose & Dieu dispose.

L'essieu de la chaise se brisa à trois quarts de  
 lieue de Laval sur les quatre heures de l'après-mi-  
 di. Il survint de la pluie. Nous eûmes beaucoup de  
 peine à trouver une charette où charger notre voi-  
 ture, & notre embarras fut prolongé jusqu'à neuf  
 heures du soir. Votre Philosophie ne perdit point  
 contenance pendant tout ce tumulte. Pour moi, qui  
 trou-

trouvois sur-tout que la pluie étoit un hors-d'œuvre fort incommode, je jurois sous cape très suffisamment pour nous deux, & le Diable n'y perdoit rien.

Je vis, en entrant dans l'auberge de Laval, un Cavalier de fort bonne mine. Il étoit vêtu d'un habit verd, garni d'un galon d'or. La veste étoit fort courte, & son grand feutre, relevé d'un large point d'Espagne, lui donnoit un air martial.

A son habillement d'abord

Je crus que le hazard m'offroit dans ce voyage  
Un héros Suédois, de ceux dont le courage  
Suivit aux champs de Mars l'Alexandre du Nord,

Je l'examinois attentivement. Il me regardoit de même; nous nous reconnûmes. C'étoit un Avocat de votre Parlement de Rennes, homme d'esprit & de mérite, avec qui j'avois autrefois fréquenté les écoles du Droit. Il avoit à Paris en chaise de poste. Au reste son ajustement n'avoit rien de fort contraire à l'usage de Mrs. de la Robe en pareille occasion; & l'on sçait qu'ils ne font point de façon de prendre des habits de couleurs, galonnés ou brodés, chacun suivant ses moyens ou sa fantaisie, quand ils voyagent, ou que la saison des vacances leur permet de retourner dans leurs terres, ou d'aller s'égarer dans les villes voisines.

Ils sont en ces momens, semblables aux oiseaux,  
Qui, s'échappant de la volière,  
Pour jouir d'un grand air, qu'embellit la lumière,  
Vont se percher sur les ormeaux.

Ils lissent leur plumage, ils étendent leurs ailes  
Peintes du riche émail des plus vives couleurs,  
S'enyvrant à longs traits des suaves odeurs  
Qu'exhale aux environs le sein des fleurs nouvelles.

Les Conseillers de Montbrison, capitale du Forest, où j'ai demeuré, sont encore moins réguliers, & moins uniformes dans leur habillement. Je les ai vû porter au barreau des habits d'écarlate sous leurs noires caracalles, disant, pour s'autoriser dans cette coutume, que le noir étoit le signe de la gravité, & le rouge l'emblème du glaive de la Justice. Nous fûmes fort honnêtement logés à Laval; mais comme il y a toujours quelque chose qui cloche dans une auberge, on nous servit en revanche un chapon, dont le blanc des ailes étoit si dur, qu'il émouffoit le fil de nos couteaux.

Il falloit que ce fût le premier des chapons,  
 Dont le vol arpenteur mesura l'héritage,  
 Qui des nobles Manceaux entourant les maisons,  
 Des Aînés grossit le partage.  
 Ce chapon par respect pour son antiquité,  
 Au lieu d'être à la broche, auroit bien mérité  
 D'avoir pour Mausolée un superbe potage.

La fille de l'auberge, qui n'étoit point de figure désagréable, nous fit beaucoup d'excuses, en nous disant qu'il n'y avoit point de sa faute si le chapon étoit dur; que bien d'autres avant elle avoient été trompées par des chapons, & qu'enfin, suivant un certain dicton,

Plus d'un chapon en plus d'un lieu  
 A bonne mine & mauvais jeu.

Les Cyclopes de Laval travaillèrent toute la nuit à reforger & à renforcer l'essieu brisé de votre chaise, & toutefois nous ne fûmes en état de partir que sur les onze heures. Le chemin de Laval jusqu'à Rennes est extrêmement mauvais, sur-tout à quelques lieues de cette capitale de Bretagne. La profonde obscurité de la nuit le rendit encore plus



impraticable; & prêt à me voir submergé dans un déluge de boue, j'avois presque envie de m'écrier du ton d'Enée dans la tempête, *O terque, quaterque beati &c.*

Bienheureux trois & quatre fois  
Ceux que devant les murs de Pragne,  
Occirent les vilains Hongrois  
A coups de mousquets & de dague!

Nous arrivâmes à Rennes fort tard; ce qui ne nous empêcha pas de trouver à l'hôtel de Robien grand feu, bonne-chère & tout ce qui peut servir à delasser & restaurer des voyageurs. Je passai dix jours avec vous, quelquefois appliqué à lire le curieux manuscrit de l'Histoire de Bretagne que vous avez composée, quelquefois occupe à parcourir avec vous votre rare & magnifique cabinet,

Où l'air, le feu, la terre & l'onde  
Semblent s'être rendus à contribution,  
Pour vous mettre en possession  
Du plus beau cabinet du Monde.

*Oceanum interea surgens Aurora reliquit.* L'onzième aurore se leve. *Stat scipos & fræna ferox spumantia mandit.* J'entends claquer le fouet du Muletier, dont le bruit aigre m'annonce qu'il est tems de me disposer au départ.

Alors en m'éloignant d'un Ami trop aimable,  
Je sentis route la douleur  
Que fait naître dans l'ame un regret véritable.  
Ce qui peut toutefois en calmer la rigueur,  
C'est que je ne suis point éloigné de son cœur.

L'habitude de vivre avec vous, Monsieur, a si fort enlaidi ma solitude, que je ne fais comment je pourrai

rai faire desormais pour m'y r'accoutumer. L'amitié d'un célèbre Compatriote toutageoit autrefois l'ennui de cette triste résidence. Vous devinez, sans que je vous le nomme, notre savant ami Mr. Bouguer de l'Académie Royale des Sciences. L'empressement de lui renouveler mes embrassemens & de recevoir les siens dans la capitale du Royaume avoit beaucoup ajouté à l'idée des plaisirs dont l'abondance y laisse le choix, soit à la délicatesse, soit au caprice. Vous l'avez accueilli à l'Hôtel d'Entragues avec les justes témoignages d'estime qu'on ne peut refuser à ses talens supérieurs, & à la modestie dont ils sont accompagnés. La sympathie assembla nos cœurs dès l'enfance, & cette amitié se fortifia ensuite par le goût décidé que nous eûmes l'un & l'autre pour l'étude, quoique dans un genre différent. Je vous avoue, Monsieur, que je n'ai jamais vû personne s'y livrer avec autant de passion que cet illustre ami. C'est ce qui fut cause qu'une Bateliere, qui l'avoit passé de Nantes à Angers sur la Loire, à son retour de son fameux voyage du Pérou, s'en vint remercier le Négociant de Nantes qui lui avoit procuré ce passager, en lui disant : „ Que je vous suis obligée, Monsieur, de „ m'avoir donné un si saint homme ! Il sera la bé- „ nédiction de ma nacelle, & il lui portera chan- „ ce. Il n'a pas cessé de prier Dieu pendant le „ voyage. Non, je ne doute pas que ce ne soit par „ rapport à lui que nous avons eu si bon vent.” C'est qu'il n'avoit pas cessé de lire, & que les gens du peuple, dont plusieurs ne connoissent pas même l'Alphabet, s'imaginent que tous les livres qu'ils voyent sont un breviaire, ou des heures. Mr. Bouguer ressemble par cette habitude à feu Mr. Huet, Evêque d'Avranches. On raconte qu'un Particulier de son Diocèse, qui l'étoit venu demander plusieurs fois, s'impatientant qu'on lui répondit toujours que *Monsieur étudioit*, il repliqua, *Dieu nous donne bientôt un autre Evêque qui du moins ait achevé ses études.*

Jours<sup>2</sup>

Jours heureux ! Siècle d'or ! combien de nos P\*\*\*.  
 S'exemptent aujourd'hui de tant d'inquiétudes !  
 Craignant avec raison les erreurs , les débats ,  
 Les damnables incertitudes ,  
 Où trop souvent s'exposent ceux  
 Qu'égare follement un sçavoir orgueilleux ,  
 Ils donnent de bonne heure un terme à leurs études.

Je ne vous quitterai pas , Monsieur , sans vous dire que j'ai placé dans le lieu le plus apparent de ma chambre de compagnie votre Estampe à côté de celle de mon ami Mr. Titon du Tillet. Soiez persuadé que parmi les Saints du Calendrier vous êtes l'un & l'autre du nombre de ceux que je révere le plus. J'ai soin sur toutes choses de faire lire aux personnes, qui me viennent voir, la légende rimée que vous avez fait graver au bas de votre portrait :

Magistrat équitable , ami sûr & sincere ,  
 Digne de ses nobles ayeux ;  
 La probité , l'honneur forment son caractère ,  
 Et son beau Cabinet a de quoi satisfaire  
 Les sçavans & les Curieux.

Vous n'avez pas oublié que je vous ai donné l'Estampe de Mlle Salé , cette Actrice de l'Opera , en tous points si merveilleuse en son genre. Vous y aurez lû sans doute les Vers que j'ai faits pour cette singulière Vestale , qui , malgré le soufle séducteur des plus hupés Coquets de Paris , ne laissa jamais éteindre le feu sacré. Mais je ne vous ai pas conté peut-être que notre très cher Mr. Titon du Tillet , ayant envoyé mes Vers à Bruxelles au célèbre Rousseau , qui voulut bien les trouver de son goût , il mit dans sa réponse à sa lettre , en voici pourtant que j'ai ajoutés dans mon cœur :

Ses

Ses talens, ses traits vainqueurs,  
 Que nul défaut ne profane,  
 Tous les jours font dans les cœurs  
 Naître toutes les ardeurs  
 Que son exemple condamne.

Ces Vers étoient doublement flateurs pour Mlle. Salé par le nom du Poète qui consacroit à la postérité la mémoire de sa vestalité miraculeuse, & par le tribut de tendres sentimens que rendoit à ses graces un homme à l'âge d'environ soixante-douze ans.

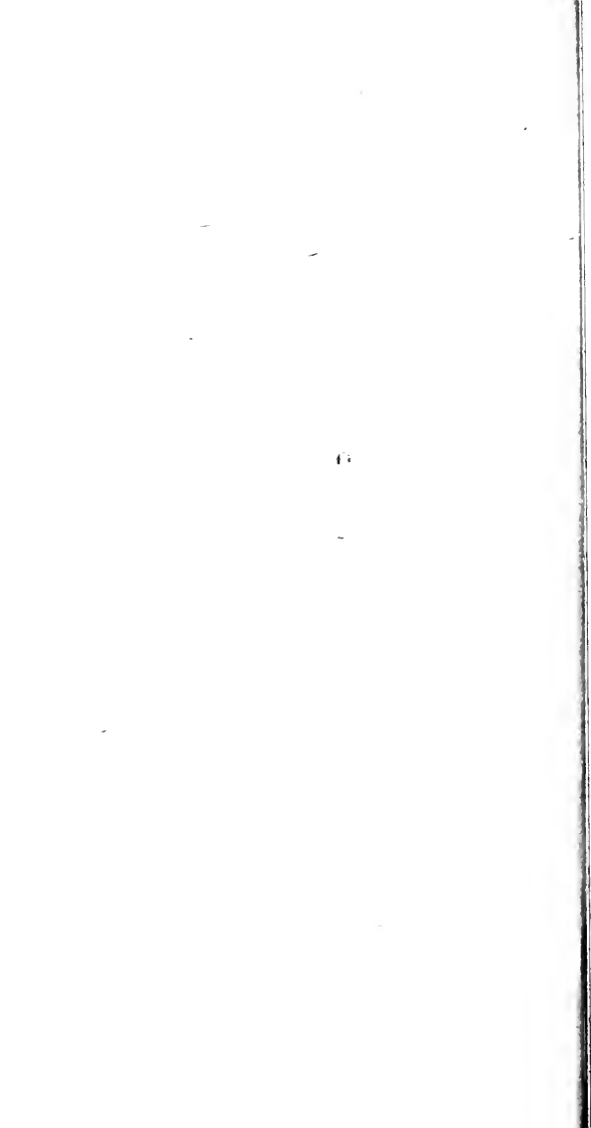
Il est tems enfin que j'acheve cette longue relation d'un voyage de trois jours, fait en poste avec vous, qui n'êtes ni ménager de chevaux, ni de cochers. Je devois, suivant l'usage, nommer les cochers les premiers; mais au village près, cela ne fait guères qu'une même espece. Ma relation, que j'ai étendue à force d'incidens & de transitions, vous paroîtroit plus courte si j'avois eu l'air d'y semer les graces vives & légères, dont l'agréable variété fait le mérite de ces sortes d'Ouvrages. Mais je me flatte que vous rendrez justice à mon amitié, persuadé que vous devez être, qu'en tâchant de vous amuser, j'ai voulu vous donner une nouvelle preuve de l'estime, de l'attachement & du respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c.

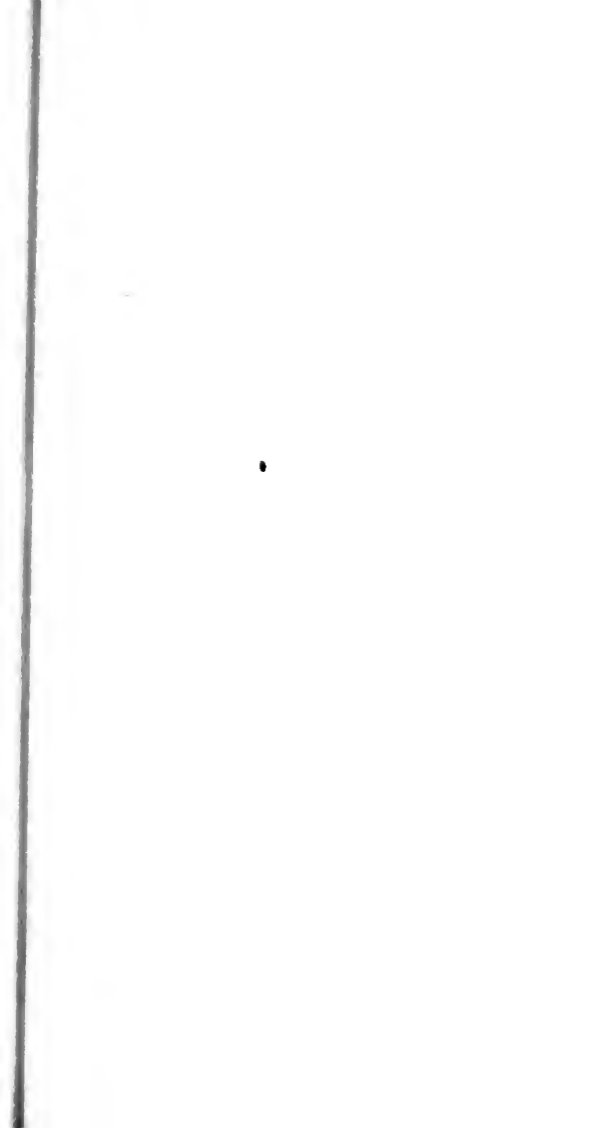
Au Croisic, le 15. Février 1745.

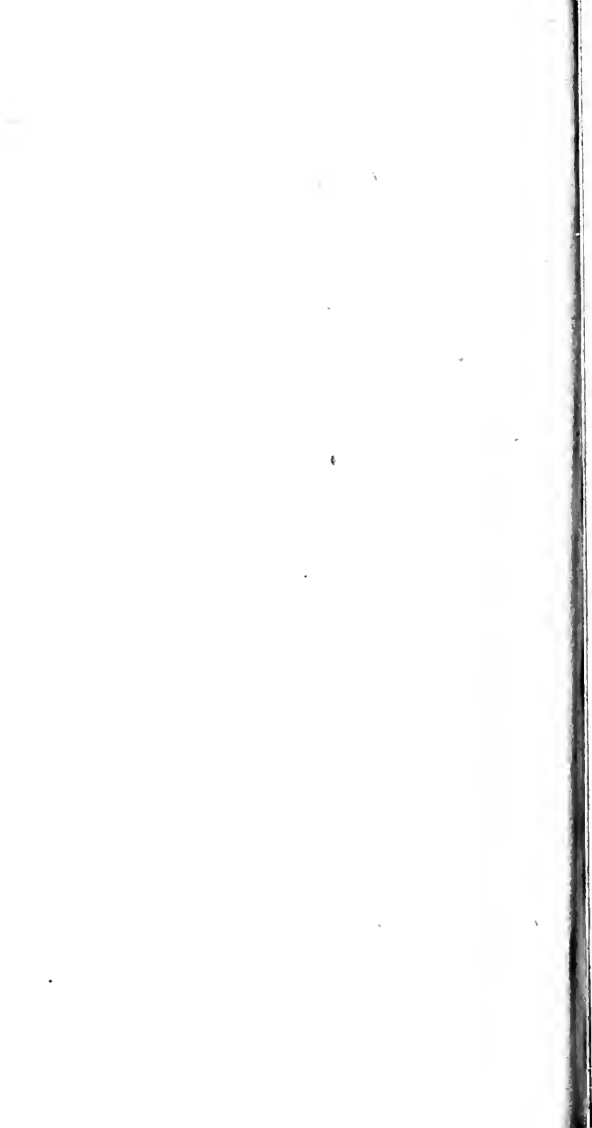
*FIN du Tome Premier.*



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

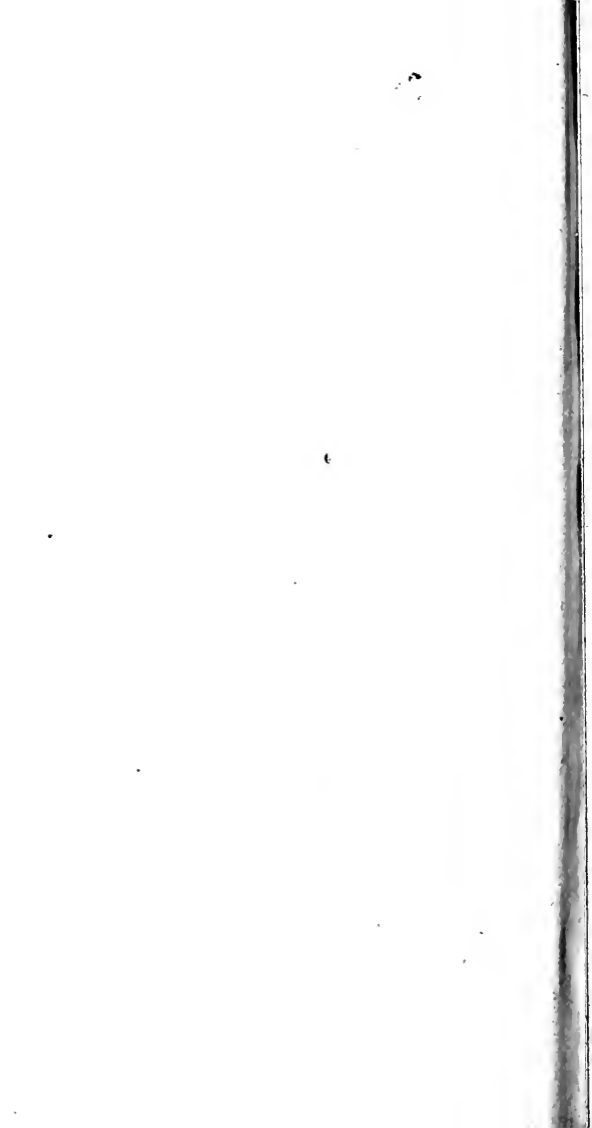








243



— 30/10



PQ  
1977  
D52  
1759  
t.1

Desforbes-Maillard, Paul  
Briand  
Oeuvres en vers et en  
prose

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

